



LES ŒUVRES DE Mr CAPISTRON.



A PARIS,
Chez THOMAS GUILLAIN, ſur le Quay des Auguſtins, à la deſcente du Pont-Neuf, à l'Image ſaint Loüis.

M. DC. XC.
AVEC PRIVILEGE DU ROY.



PIECES CONTENVES dans ce Volume.

LES
ŒUVRES
DE M^R
CAPISTRON.

ARMINIUS,

TRAGEDIE.



A PARIS,

Chez THOMAS GUILLAIN, ſur le Quay des Auguſtins, à la deſcente du Pont-neuf, à l'Image ſaint Loüis.

M. DC. LXXXX.

AVEC PRIVILEGE DU ROY.

ACTEVRS.

VARUS, Gouverneur de la Germanie, pour Auguſte.

SEGESTE, Prince des Cattes.

ARMINIUS, Prince des Cheruſques, accordé à Iſmenie.

SIGISMOND, fils de Segeſte, accordé avec Polixene.

ISMENIE, fille de Segeſte.

POLIXENE, ſœur d'Arminius.

BARSINE, Confidente d'Iſmenie.

TULLUS, Confident de Varus.

SUNNON, } Capitaine des Garde
SINORIX, } de Segeſte.

Suitte.

La Scene eſt dans le Camp de Varus, pre les Foreſts de Ventberg, dans les Tent de Segeſte.



ARMINIUS,

TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE I.

SEGESTE, SUNNON.

SEGESTE.

OUY, Sunnon, je le veux, je l'attens de ton zele,
Parle, trace à mes yeux la peinture fidelle
Des ſentimens divers du Peuple & des Soldats.

SUNNON.

Seigneur.....

SEGESTE.

Parle te dis-je, & ne me flatte pas.
Je ſçay que le traité que je viens de conclure
De la plûpart des miens excite le murmure,
Que ne penêtrant point dans mes juſtes deſſeins,
On me voit à regret dans le Camp des Romains,
Je le ſçay, dy le reſte, il ne me faut rien taire.

SUNNON.

Puiſque vous m'ordonnez, Seigneur, d'eſtre ſincere,
Je ne vous cele point que de ce changement
Les Peuples étonnez cherchent le fondement;
Quoy Segeſte, dit-on, par qui la Germanie
Juſqu'icy des Romains brava la tyrannie,
Qui de flots de leur ſang couvrit nos Champs vingt fois,
Qui fit trembler le Tybre au bruit de ſes exploits,
Ce Segeſte aujourd'huy peut étouffer ſa haine?
Et mêler ſes Drapeaux avec l'Aigle Romaine?

SEGESTE.

Je fais plus. Du Senat je brigue la faveur,
Son eſtime eſt pour moy le comble du bon-heur,
Et c'eſt avec plaiſir que j'entens qu'il me nomme
Allié de l'Empire, & Citoyen de Rome,
Je regarde ces noms comme un illuſtre prix:
Toy méme à ce diſcours tu me parois ſurpris!
Mais apiens les raiſons de ce qu'on m'a vû faire,
Et ne condamne plus une paix neceſſaire.
Les Dieux me ſont témoins que dans tous mes deſſeins,
Me propoſant pour büt le ſalut des Germains
Sans regarder jamais ma grandeur ny ma gloire,
J'ay combatu pour eux & cherché la victoire;
..dant plus de vingt ans par un heureux effort

Entre l'Empire & moy j'ay ſuſpendu le ſort ;
Mais dans ce même temps Rome eſtoit occupée
A la perte d'Antoine ou du jeune Pompée,
Et ſes Chefs diviſez par leurs propres fureurs
Nous laiſſoient aiſément reculer nos mal-heurs,
Maintenant que par tout regne une paix profonde
Qu'Auguſte ſous ſes loix fait trembler tout le monde,
Devois-je attendre icy qu'il raſſemblât ſur nous
Tout l'effort, tous les traits de ſon vaſte courroux ?
J'ay cru devoir ceder, puiſqu'un leger hommage
M'aſſuroit le repos & détournoit l'orage,
Ce n'eſt pas que ſouvent un reſte de fierté
Ne m'ait preſque contraint de rompre le traité,
Mais de mille Heros la perte encore éclate ;
Et qu'ont fait contre Rome Annibal, Mithridate,
Nicomede, Pirrus, tant d'autres Rois fameux ?
Eſtois-je plus puiſſant ? eſtois-je plus heureux !
J'ay ſauvé mes Etats en finiſſant la guerre,
Et quand je me ſoûmets avec toute la terre,
J'obeïs aux decrets des Dieux & du deſtin
Qui veulent que tout cede à l'Empire Romain.

SUNNON.

Je croy de cette Paix les cauſes legitimes ;
Des Princes vos voiſins vous ſuivez les maximes ;
Cependant ſi je puis en vous obeïſſant
Vous oppoſer, Seigneur, un interêt puiſſant,
J'oſeray dire encor qu'une immortelle gloire
Auroit à l'avenir tranſmis vôtre memoire,
Si voyant l'Univers par les Romains dompté
Vous ſeul aviez joüy de vôtre liberté
Pour abattre l'orgueil & le pouvoir de Rome,

Peut être ne faut-il que le bras d'un seul homme ?
Vous l'avez dit cent fois : Eh ! qui pouvoit, Seigneur ?
Prétendre mieux que vous à ce supréme honneur;
Rome s'assure en vain sur la foy des Oracles,
Les Mortels quelquefois y mettent des obstacles,
Ils relevent un trône, un Estat abatu,
Et font changer les Dieux à force de vertu.
Mais sans déveloper un si profond mistere ;
Arminius croit-il ce traitté salutaire ?
Vôtre amitié confond vos droits avec les siens,
Vous l'allez confirmer par de plus forts liens,
Bien-tôt en épousant la Princesse Ismenie
Il verra sa famille avec la vôtre unie,
On dit que cét hymen si long-temps differé
A son retour icy doit estre celebré,
Déja tous nos Soldats en preparent la feste,
Déja chacun s'attend.....

SEGESTE.

C'est en vain qu'on l'apprête ;
Cependant garde-toy de parler désormais
D'un hymen que les Dieux ont rompu pour jamais.

SUNNON.

Ciel ! qu'entens-je, Seigneur ? qui peut être la cause ?

SEGESTE.

Un obstacle invincible à cét hymen s'oppose,
Je le romps à regret ; Je plains Arminius,
Mais enfin j'ay promis Ismenie à Varus,
Le rang de Gouverneur de ces vastes Provinces
Esleve ce Romain au dessus de nos Princes,
Il adore ma fille, & son cœur amoureux
Me presse chaque jour de les unir tous deux,

Je m'y ſuis engagé, ma parole eſt donnée.

SUNNON.

A ce diſcours, mon ame interdite, étonnée,
De ſoupçons differens ſe laiſſant agiter,
Ne ſçait auquel, Seigneur, elle doit s'arrêter.
Eh quoy ! par vôtre choix, dés ſa tendre jeuneſſe
Arminius receut la foy de la Princeſſe ?
Il luy donna la ſienne ? & juſques à ce jour
Vous-même avez pris ſoin de nourrir leur amour ?
De ce grand changement que faut-il que je penſe !
Croiray-je qu'oubliant une longue alliance,
Par des conſeils flatteurs réglant tous vos deſſeins,
Vous ſacrifiez tout au pouvoir des Romains ?
Pardonnez-moy, Seigneur, mais Dieux que puis-je croire !
Quel ſujet ?....

SEGESTE.

Ne croy rien de funeſte à ma gloire,
Si j'étouffe ce feu que j'avois allumé,
Le ſeul Arminius en doit eſtre blâmé,
Juges-en. Au moment que l'ont m'eut fait entendre
Qu'aux faveurs de Ceſar j'avois droit de prétendre,
Sans vouloir ſeparer nos communs interêts,
J'éxigeay que ce Prince entrât dans cette paix;
Je dépêchay vers luy; Je crus qu'en diligence
Il viendroit confirmer cette auguſte alliance,
Il differa pourtant : Je preſſay; mais en vain,
J'ignore s'il revient, s'il s'arrête en chemin,
Mais pendant quatre mois ſans daigner me répondre

Par ſes retardemens je me ſuis veu confondre :
Les Romains me preſſoient, & j'étois menacé
De voir rompre ſans fruit le traitté commencé,
Je l'ay conclu tout ſeul ; & ma fille eſt le gage
Qui de cette union doit aſſurer l'ouvrage ;
Le Prince m'a quitté, j'ay fait ma paix ſans luy,
Je ne m'en repens pas: on m'apprend aujourd'huy,
Que dans tous nos Etats à ma honte il publie
Que je trahis mon ſang, mes amis, ma patrie ;
Que mandiant la paix les armes à la main,
Je vends la Germanie à l'Empereur Romain,
Et je deviens ſuſpect par ce lâche artifice
Aux peuples que mes ſoins ſauvent du précipice;
Je ſuis même averty qu'il conſpire en ſecret,
S'il arrive en ce Camp il ſe perd, c'en eſt fait,
S'il trâme les projets que l'on m'a fait entendre
De le faire punir, je ne puis me deffendre ;
Je t'avoüeray bien plus. Je croy que ſans douleur
Je livrerois ce Prince à ſon dernier mal-heur,
Sa fortune, ſon nom, la gloire de ſa vie,
Ont verſé dans mon cœur une ſecrete envie
Qui me force à rougir de voir entre ſes mains
Le pouvoir que j'avois jadis ſur les Germains.
Cependant quel que ſoit l'interêt qui me preſſe,
Sa franchiſe, ſon rang, ſa vertu, ſa jeuneſſe,
Le ſoin de mon honneur, un reſte de pitié ;
Enfin, le ſouvenir d'une longue amitié
Me porteroit peut-eſtre à prendre ſa deffence ;
Mais je crains des Romains la haine & la vangeance,
Je voudrois que ce Prince inſpiré par les Dieux,
Bien loin de s'aprocher s'éloignât de ces lieux,
Il n'a plus de ma part que des vœux a prétendre;

SUNNON.

Ah ! Seigneur, ſur ſes jours voudroit-on entre-
prendre ?
Il ſe confie à vous, vous l'appellez, Eh quoy ?
Vous verroit-on pour luy violer vôtre foy ?
Laiſſeriez-vous ? . . . . .

SEGESTE.

Varus dans ce Camp eſt le maître,
Arminius ſe perd, s'il oſe icy parêtre,
A moins que des Romains déſarmant le courroux,
Ce Prince ambitieux ne tombe à leurs genoux ;
Mais le ſoin de ſon ſort me cauſe peu de peine,
Ma fille ſeule, helas ! m'inquiette & me gêne,
Je viens de la mander, je l'attens en ces lieux,
Elle vient, laiſſez-nous, que luy diray-je ? ô Dieux !

SCENE II.

SEGESTE, ISMENIE, BARSINE.

ISMENIE.

De vôtre part, Seigneur, on eſt venu me dire
Que vous aviez icy quelque ordre à me
preſcrire,
J'ay d'abord vers ces lieux précipité mes pas,
Que voulez-vous Seigneur ?

SEGESTE.

Ce que je veux ? helas !
Que ne puis-je à jamais ma fille vous le taire !

ISMENIE.

Vous soûpirez Seigneur, Ciel ! quel est ce mistere ?

SEGESTE.

Dans de profonds chagrins vous me voyez plongé,
Et ce n'est que pour vous que je suis affligé.

ISMENIE.

Pour moy grands Dieux ! serois-je assez infortunée
Pour troubler le bon-heur de vôtre destinée ?
Qu'ay-je pû faire helas ! quel crime ay-je commis ?

SEGESTE.

Je ne vous blâme point. Les destins ennemis
Vous demandent ma fille un cruel sacrifice,
Et de vôtre douleur me rendent le complice,
Ils contraignent ma main de vous porter les coups.

ISMENIE.

Comment ?

SEGESTE.

Vous l'entendrez, sur tout consultez-vous ;
D'un effort vertueux vous croyez-vous capable ?
Sentez-vous vôtre cœur constant, inébranlable,
Répondez-moy ?

ISMENIE.

Seigneur, s'il ne faut que mourir
Sans foiblesse au trépas vous me verrez m'offrir,
Vôtre fille en mourant aura soin de sa gloire,
Et ne laissera point une indigne memoire ;
Expliquez-vous, le Ciel a-t'il juré ma mort ?

SEGESTE.

Non, vos jours ne sont point poursuivis par le sort,

Mais quand ſes dures loix vous auroient condamnée,
Croyez-vous que mon cœur vous eût abandonnée ?

ISMENIE.

Quel eſt donc cét effort ?

SEGESTE.

Souvenez-vous au moins
Quels ont eſté pour vous mon amour & mes ſoins,
Songez que de vos maux j'ay fremy par avance,
Et que vous me devez entiere obeïſſance ;
Je croy par ce diſcours vous devoir préparer
Au ſecret que je vais enfin vous déclarer ;
Dés vos plus jeunes ans vous eſperez ma fille,
De voir Arminius entrer dans ma famille ;
Cependant à ce Prince il ne faut plus penſer.

ISMENIE.

Ah ! quel projet, Seigneur, venez-vous m'annoncer :
Dans quel temps ? . . . . .

SEGESTE.

Je vous plains, comme vous je ſoûpire,
Mais Rome le deffend, je ne puis l'en dédire,
D'autres raiſons encor s'oppoſent à vos vœux,
Et me forcent de rompre un hymen mal-heureux.

ISMENIE.

De ce coup impreveû juſtement confonduë,
Dieux ! quelle horreur je ſens dans mon ame éperduë ;
Ah ! Seigneur, pardonnez dans cette extremité
Si j'oſe m'expliquer avec ſincerité,
Vôtre bonté pour moy banniſſant la contrainte

M'a permis de tout temps de vous parler ſans
crainte,
Vous diſiez que le ſort n'attaquoit point mes
jours ?
Eh cét Arreſt funeſte en termine le cours.

SEGESTE.

Qu'entens-je! vous cedez à l'ardeur qui vous preſſe;
Ma fille s'abandonne à toute ſa foibleſſe;
Quoy? loin de m'obeïr vôtre devoir trahy.....

ISMENIE.

Eh! mon malheur ne vient que d'avoir obey;
Arminius courant de victoire en victoire
En vain pour m'enflâmer faiſoit parler ſa gloire,
Ses ſoins pour moy, ſes feux, & ſes heureux
combats,
Luy gagnoient mon eſtime, & ne m'engageoient
pas;
Souvenez-vous, Seigneur, que vous vintes vous-
même
Joindre à ſes vœux ardens vôtre pouvoir ſu-
prême,
Et par les juſtes droits que vous avez ſur moy.
A ce jeune Héros vous promîtes ma foy,
J'obeïs ſans effort: cét ordre légitime
Fit alors ſucceder la tendreſſe à l'eſtime;
Mais pourray-je étouffer, Seigneur, ſans déſeſpoir
Des feux qu'ont allumé l'eſtime & le devoir?

SEGESTE.

Recevez mieux des loix preſcrites par un Pere,
Et bien loin de fremir d'un effort neceſſaire,
Montrez.....

ISMENIE.

C'en eſt donc fait; & vous ne penſez plus
A vos engagemens avec Arminius,

Vous avez oublié qu'avec mon hymenée
A mon frere, sa sœur fut aussi destinée ;
Des yeux de Polixene il a senty les coups,
Elle vient en ces lieux le prendre pour époux,
Verra-t'elle .....

SEGESTE.

Je sçay que Sigismond l'adore ;
Mais il faut qu'il immole un feu que Rome abhorre,
Et mon fils par Cesar fait Chevalier Romain
Ne peut sans son aveü disposer de sa main.
Mais ne pensons qu'à vous. Ce que je viens de dire
N'est pas la seule loy que je dois vous prescrire,
Et vous devez encor ....

ISMENIE.

Eh ! que dois-je, Seigneur ?
Quoy ne suffit-il pas de bannir de mon cœur ...

SEGESTE.

Non, il ne suffit pas, & vous l'allez apprendre,
C'est peu pour vous de rompre une union si tendre,
Il faut encor sentir en faveur de Varus
Tout ce que vôtre cœur sent pour Arminius,
Ce Romain desormais ne songe qu'à vous plaire,
Voilà l'époux enfin que vous destine un pere,
Fuyez Arminius, & pour mieux m'obeïr
Portez-vous, s'il le faut, jusques à le haïr.

ISMENIE.

Je ne puis étouffer le trop juste murmure
Qui s'éleve en mon cœur contre une loy si dure,
Quoy donc ? vous pretendez forcer des sentimens
Qu'ont assuré vos soins, l'habitude & le temps,
Dés que j'ouvris les yeux vos discours, vôtre zele

M'inſpirerent pour Rome une haine immortelle,
Et moy pour ſatisfaire à vos premiers deſſeins
Aymant Arminius, j'ay haï les Romains.
Seigneur, c'eſt bien aſſez de contraindre mon ame
De s'attacher ſans ceſſe à combattre ma flâme,
De perdre pour jamais un légitime eſpoir,
Que j'avois trop conçeu ſur la foy du devoir,
Daignez vous contenter de cette obeïſſance,
Ne forcez point mon cœur à plus de violence,
Et croyez que c'eſt trop de vouloir en un jour
Changer l'amour en haine, & la haine en amour;

SEGESTE.

Pour vous faire obeïr à cette loy ſi dure
D'un effort genereux vôtre vertu m'aſſure,
Varus vient. Vous ſçavez quel eſt vôtre devoir,
Préparez-vous, ma fille, à le bien recevoir.

ISMENIE.

Quelle gêne?

SCENE III.

VARUS, SEGESTE, ISMENIE, SEGESTE.

SEGESTE.

JE viens d'annoncer à ma fille
L'honneur dont vôtre amour veut combler ma famille;
Seigneur, elle eſt toüjours prête à ſubir mes loix,

Ses plus tendres desirs se reglent par mon choix,
Vous pouvez sans contrainte expliquer vôtre flâme,
Je vous laisse, Seigneur.

SCENE IV.

VARUS, ISMENIE, BARSINE.

VARUS.

Vous vous troublez, Madame;
Je connois les raisons; on veut vous arracher
Un Amant dés l'enfance à vos desirs si cher,
Un Amant si long-temps avoüé par un pere,
Jeune, charmant, enfin trop digne de vous plaire,
Mais c'est peu: l'on vous offre encore un autre époux
Qu'un long âge a rendu moins aimable pour vous;
Je seray le premier à me rendre justice,
Mes soûpirs sont pour vous un triste sacrifice,
Un Amant tel que moy ne doit point se flater,
D'autres s'attacheroient à vous representer;
Traçant de leurs travaux une brillante histoire,
Qu'un front ne vieillit point environné de gloire,
Qu'un long amas d'honneur, des exploits éclatans
Reparent quelquefois les injures des ans.
Que c'est même à vos yeux un plus grand avantage,
De charger de vos fers un captif de mon âge,

Et d'embraſer un cœur, que les ans, la raiſon
Sembloient devoir ſauver de ce fatal poiſon ;
Cependant aujourd'huy, je ne veux point, Madame,
Prêter auprés de vous ces ſecours à ma flâme;
Je ſçay que dans un cœur plein de ſa paſſion
De ſemblables diſcours font peu d'impreſſion,
Mais je crois qu'à mes vœux vôtre ame inacceſſible
Au bon-heur des Germains ſe montrera ſenſible,
Que le juſte deſir d'aſſurer pour jamais
A vôtre pere, aux ſiens, l'abondance & la paix,
A l'offre de ma main vous rendra moins contraire,
C'eſt par là ſeulement que je pretens vous plaire,
Faites pour la Patrie en donnant vôtre foy,
Ce que je n'oſe encor vous demander pour moy.

ISMENIE.

Helas ! puis-je Seigneur ?

VARUS.

Non, arrêtez, Madame,
Et ſuſpendez encor le deſtin de ma flâme,
Avant que me l'apprendre, attendez pour le moins
Que mes profonds reſpects, que le temps, que mes ſoins,
Que mes ſinceres vœux, mes ardens ſacrifices
Puiſſent de mon Rival balancer les ſervices;
Sur tout ne craignez point que j'aille contre vous
Solliciter un Pere, allumer ſon courroux,
Je ne veux employer ſa puiſſance abſoluë
Qu'à me faire accorder l'honneur de vôtre vûë,
A prévenir vos vœux & vos moindres deſirs,
Des graces de Ceſar j'ay comblé vôtre pere,
Et des bienfaits nouveaux vont chercher vôtre frere,

Tout vous retracera mon amour, mes transports ;
Vous pourrez sur mon sort vous expliquer alors,
Adieu Madame.

SCENE V.

ISMENIE, BARSINE.

ISMENIE.

O Coup, ô disgrace imprevuë,
Mal-heureuse !

BARSINE.

Quoy donc ?

ISMENIE.

Ma mort est resoluë,
Mon Pere me condamne, il m'ôte Arminius,
Barsine, c'est vouloir que je ne vive plus.
Pere injuste ! pourquoy tyranniser ma vie ?
Puis-je aimer, ou haïr au gré de vôtre envie ?
Ne concevez-vous point en m'imposant ces loix
Qu'un cœur comme le mien ne se rend qu'une fois ?
Déplorables effets de l'amitié Romaine !
Perisse Rome, objet trop digne de ma haine :
Toy, cher Arminius, qu'on arrache à ma foy
Tu sçais que je ne vis qu'autant que je te voy,
Reçoy de mon amour mes jours que je t'immole ;
Mais fuy loin de ces lieux, écarte-toy, cours, vole ;
Si toûjours à te voir j'ay borné mes souhaits,

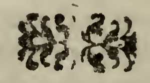
Maintenant je les borne à ne te voir jamais,
Viendrois-tu dans ce Camp pour servir de victime
Au Rival odieux dont le pouvoir m'opprime?
C'est le dernier mal-heur que j'aye à redouter,
Courons, hazardons tout, afin de l'éviter,
Faisons partir vers luy quelque amy plein de zele.
Vien Barsine....

SCENE VI.

ISMENIE, BARSINE, SINORIX.

SINORIX.

Apprenez une heureuse nouvelle,
Madame, Arminius va paroître à vos yeux,
Il vient en ce moment d'arriver en ces lieux,
Sigismond s'avançant dans la forêt prochaine
Est allé hors du Camp recevoir Polixene;
Que le Prince son Frere a voulu devancer;
J'ay crû que je devois venir vous l'annoncer,
Pour estre le premier à vous marquer mon zele;
Madame, en d'autres lieux mon devoir me rappelle,
J'y cours.



SCENE VII.

ISMENIE, BARSINE.

ISMENIE.

QU'ay-je entendu ? dans quel temps justes Dieux,
Allez vous presenter mon Amant à mes yeux ;
Quels malheurs ! quels combats ! quel spectacle barbare
Ce funeste retour aujourd'huy me prépare ?
De quel œil se verront mon Pere & mon amant ?
Ah ! pouvois-je prévoir cét affreux changement ?
Jusqu'icy les destins propices, & fidelles
Marquoient tous mes momens par des faveurs nouvelles,
Mais dans un seul instant leurs tyranniques loix
Ont fait tomber sur moy tous les maux à la fois ;
Je ressens en un jour plus d'ennuis, plus d'allarmes,
Qu'en dix ans de bon-heur je n'ay trouvé de charmes ;
C'en est trop, justes Dieux ! & si vôtre rigueur
Condamnoit les transports d'une innocente ardeur ;
Si vous vouliez punir mon ame trop charmée
Des sensibles douceurs d'aimer & d'estre aimée,
Helas ! pour me punir n'estoit-ce point assez
D'égaler mes douleurs à mes plaisirs passez ?

BARSINE.

Ah ! Madame esperez....

ISMENIE.

Que veux-tu que j'espere ?
Tu le vois mieux que moy, tout me devient contraire ;
Mais c'est trop m'attendrir, mes soûpirs & mes pleurs
M'arrêtent en ces lieux sans parer mes malheurs ;
Courons donc à mon Frere apprendre ma disgrace,
Il m'aime, un sort pareil aujourd'huy le menace,
Cherchons-le, puissions-nous accorder en ce jour
Les devoirs opposez du sang & de l'amour.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ISMENIE, BARSINE.

ISMENIE.



QUE fait Arminus, dy, l'as-tu veu, Barſine :
Attendra-t'il icy le ſort qu'on luy deſtine ?
De ces lieux ennnemis ne veut-il point ſortir :

BARSINE.

A s'éloigner, Madame, il ne peut conſentir,
En vain de vôtre part à vos ordres fidelles
J'ay peint vôtre douleur, vôtre crainte mortelle,
En vain à ce Heros j'ay prédit, j'ay tracé
Les perils, les malheurs dont il eſt menacé,
Conſtant dans ſes projets, & toûjours intrepide
Il s'abandonne entier à l'amour qui le guide,
Et croit que de Segeſte ayant receu la foy
Il peut paroître icy ſans danger, ſans effroy,

Qu'on reſpecte toûjours même pendant la guerre,
Ce fameux droit des gens ſaint par toute la terre;
Mais à l'heureux Ceſar, dût-il eſtre immolé,
Il ne veut point partir ſans vous avoir parlé.

ISMENIE.

Helas! à quels tourmens, ſa fermeté m'expoſe?
Il perira, Barſine; & j'en ſeray la cauſe:
Va, retourne vers luy, qu'il parte en ce moment,
Je le veux, je l'ordonne, & s'il m'aime ardemment,
De ſon amour pour moy la marque la plus chere
C'eſt de fuïr les Romains, & Varus, & mon Pere,
Qu'il ne s'obſtine plus à demeurer icy,
Cours, redouble tes pas....

BARSINE.

Madame le voicy.

SCENE II.

ARMINIUS, ISMENIE, BARSINE.

ARMINIUS.

MAdame, malgré vous, malgré vôtre défence,
J'oſe juſqu'en ces lieux chercher vôtre preſence,
Quand Segeſte s'obſtine à me manquer de foy,
Je viens voir ſi ſa fille eſt plus juſte pour moy;
Enfin pour diſpoſer de ma funeſte vie
Je viens lire mon ſort dans les yeux d'Iſmenie.

S'il

S'ils peuvent ſans regret conſentir à me voir
Je n'abandonne point un legitime eſpoir,
S'ils daignent me montrer leur tendreſſe ordinaire,
En vain à mon amour tout le reſte eſt contraire ;
Mais ſi d'intelligence avec mes ennemis
Ils détruiſent l'eſpoir qu'ils m'ont toûjours permis,
Sans laiſſer aux Romains le ſoin de me pourſuivre
Madame, avec plaiſir je vay ceſſer de vivre.

ISMENIE.

Dans un temps moins cruel ; vous le ſçavez Seigneur,
J'aurois à vous revoir borné tout mon bon-heur ;
Mais helas ! la douceur d'une ſi chere veuë
Par une juſte crainte eſt icy ſuſpenduë,
Je vous vois à regret dans ce Camp malheureux,
Où vous n'avez pour vous que mes timides vœux,
Où de voſtre Rival la puiſſance m'allarme,
Où pour vous perdre, enfin, tout conſpire, tout s'arme,
Falloit-il dans ces lieux venir porter vos pas ;
Que venez-vous chercher ?

ARMINIUS.

Ne le ſçavez-vous pas ?
Abſent depuis ſix mois de tout ce que j'adore,
Je ne pouvois ſans vous vivre un moment encore,
J'ay volé vers ce Camp plein d'amour, & d'eſpoir ;
Eh qui jamais Madame auroit oſé prévoir
Le funeſte deſſein qu'a formé voſtre Pere ;
Je ſçavois qu'engagé dans un party contraire
Ce Prince s'eſtoit joint avec mes ennemis ;
Mais devois-je penſer qu'indignement ſoûmis

Il n'eût point conservé des droits sur une Armée
A vaincre les Romains long-temps accoutumée;
Qu'il reconnût icy Varus pour Souverain,
Et voulût vous forcer de luy donner la main?
Pouvois-je soupçonner....

ISMENIE.

Oüy vous deviez tout croire
Des fureurs des Romains jaloux de vôtre gloire,
Et ne deviez-vous pas sur tout vous défier
D'un Prince qui de Rome a voulu s'appuyer;
Falloit-il s'exposer à la poursuite injuste.....

ARMINIUS.

Eh Madame, l'amour raisonne-t-il si juste;
J'esperois, & j'espere encore en ce moment
De ramener Segeste à son premier serment;
Vous le voyez, ce Prince évite mes aproches,
Il ne soûtiendra point ma veuë, & mes reproches,
Rassurons-nous: bien-tôt par un effort heureux.

ISMENIE.

Helas! Seigneur, cessons de nous tromper tous deux,
En vain vous vous flattez de regagner mon Pere;
Mais quand il changeroit, que prétendez-vous faire?
Seuls contre les Romains armez contre vos jours;
Sans forces, sans soldats.....

ARMINIUS.

Nous aurons du secours.
Oüy Madame, aprenez que toute mon armée
Dans les bois de Teutberg par mon ordre enfermée,
Prête à tout entreprendre en ce même moment,
N'attend que ma presence & mon commandement;

En divers petits corps ces troupes divisées
Ont fait dans nos Etats cent marches opposées,
Et passant par des lieux inconnus aux Romains
Dans les eaux, dans les bois, se traçant des chemins
Aprés trois mois de soins, de perils, & de peines,
Se sont jointes enfin dans les forêts prochaines.
Madame, tout est prêt à marcher sous ma loy,
Vôtre frere conspire & s'unit avec moy,
Je viens de luy parler: il ne voit qu'avec peine
Segeste adorateur de la grandeur Romaine,
Et ne peut endurer qu'un ordre rigoureux
Refuse Polixene à son cœur amoureux,
Un interêt commun dans mes desseins l'engage.
Et nous allons tous deux....

ISMENIE.

Ah! quittez ce langage,
Un seul mot peut vous perdre, & ces funestes lieux
Pour observer vos pas ont peut-être des yeux,
Ne vous assurez point sur vôtre rang suprême,
Segeste prévenu, Seigneur, n'est plus le même,
Il ne connoît que Rome, & les droits les plus saints
Contre elle dans son cœur n'ont que des titres vains;
Cher Prince, épargnez-moy les tourmens que j'endure,
Fuyez ce Camp fatal; l'amour vous en conjure,
Le plaisir que je sens tandis que je vous voy,
Cede à vôtre peril qui me glace d'effroy;
Partez, je vous l'ordonne, & ne puis m'en deffendre.
Les larmes que m'arrache un interêt si tendre

Prince, tant de soûpirs ne vous font que trop voir
Que vôtre cœur faisoit ma joye & mon espoir,
Et je vous perds ? aussi dans ma douleur profonde
Je ne compte pour rien tout le reste du monde,
Tout est perdu pour moy. Si pourtant desormais
Je puis jusqu'à la mort former quelques souhais,
Je demande à l'amour qu'il conserve en vôtre ame
L'éternel souvenir du feu qui nous enflame,
Que tandis que je vais vous tout sacrifier,
Il vous empêche au moins, Prince, de m'oublier,
Non jusqu'à vous causer un supplice trop rude,
C'est assez qu'il vous donne un peu d'inquietude;
Helas ! ce n'est pas trop ; allez, quittez ces lieux;
Dans ce dernier soûpir, recevez mes adieux.

ARMINIUS.

Non, je ne reçois point un adieu si funeste,
S'il faut vous perdre helas ! que m'importe du reste ?
Madame, quelque sort qui me soit préparé
Je dois l'attendre icy d'un visage assuré.
Voulez-vous que montrant une indigne foiblesse
J'aille loin de vos yeux expirer de tristesse ?
Vous livrer à Varus ; ah ! s'il me faut mourir
Que ce soit pour la gloire & pour vous conquerir,
Quel ordre ; quel départ : Dieux quand je l'envisage,
Je fremis, & je sens chanceler mon courage;
Quoy ! j'irois pour sauver de miserables jours
Dont ma douleur bien-tôt auroit tranché le cours,
Errer desesperé de contrée en contrée,
Et portant dans mon cœur vôtre image adorée

Sans cesse devoré d'inutiles souhaits
Vous chercher en tous lieux, & ne vous voir jamais;
Quoy j'irois loin de vous languir sans esperance :
Sans trouver un moment d'intervalle à l'absence;
Tandis que mon Rival content, favorisé
Joüiroit du bon-heur qu'on m'auroit refusé ?
M'en preserve le Ciel; qu'icy plûtôt je meure;
Vivre dans ces horreurs c'est mourir à toute heure,
Vous le connoissez trop retenez donc vos pleurs,
Epargnons-nous tous deux d'inutiles douleurs,
Laissez-moy voir Segeste, il doit icy se rendre,
Je vay frapper son cœur par l'endroit le plus tendre,
Je vay l'encourager, rappeller à ses yeux
Sa parole, son sang, ses exploits glorieux,
Il se rendra peut-estre, & me fera justice;
Mais dût-il de mon sang hâter le sacrifice;
Fidele à mon amour, fidele à mon païs,
L'un & l'autre par moy ne seront point trahis.
Que Segeste en fureur s'arme contre ma vie;
Je n'aime fortement que vous, & ma Patrie
J'en atteste les Dieux : le coup me sera doux
Qui me fera perir & pour elle, & pour vous.

ISMENIE.

Helas! ah quels mal-heurs....mais j'apperçois mon Pere,
Ah! Prince gardez-vous d'allumer sa colere,
Sur tout souvenez-vous durant vôtre entretien
Qu'aujourd'uy vôtre sort décidera du mien.
Adieu.

ARMINIUS *appercevant Segeste.*

Fais-moy fléchir ce courage barbare,
O Ciel!

SCENE III.

SEGESTE, ARMINIUS, SUNNON, SINORIX.

SEGESTE *à Sunnon, & à Sinorix.*

A M'obeïr Gardes qu'on se prépare,
Executez mon ordre, & ne balancez pas;
Cependant laissez-moy, ne suivez point mes pas.

SCENE IV.

SEGESTE, ARMINIUS *assis.*

ARMINIUS.

EN fin je vous rejoins aprés six mois d'absence,
Seigneur, le sort répond à mon impatience,
Je n'avois pas pensé que jusques à ce jour
Il dût auprés de vous reculer mon retour;
Mais depuis ces forêts ou l'Elbe prend sa source,
Tant d'obstacles divers ont retardé ma course,
Que malgré mes efforts & mon empressement
Je n'ay pû l'avancer, Seigneur, d'un seul moment.

SEGESTE.

Seigneur, de vos desseins vous seul estes le maître,
Et pour vos interêts vous avez crû peut-être
Qu'il falloit negliger mes utiles avis,
Mais tout autre que vous les auroit mieux suivis,
Je n'examine point quelle raison puissante
Vous a fait refuser une paix importante ;
Cependant je l'avoüe, aprés vos longs refus
Segeste dans ce Camp ne vous attendoit plus.

ARMINIUS.

Vous ne m'attendiez plus ; O Ciel pouviez-vous croire
Qu'un serment solemnel sortît de ma memoire,
Que je puisse le rompre & vous manquer de foy ;
Mais vous, justifiez l'état où je vous voy ;
Quel vous laissay-je helas ! quel aujourd'huy vous estes ;
Ma raison se confond à voir ce que vous faites,
Segeste, ce Heros que nous admirions tous,
Dont la valeur, le nom, faisoit tant de jaloux,
Vient de ternir l'éclat de ces lauriers illustres
Qu'il avoit moissonnez pendant plus de six lustres,
Vit-on jamais grands Dieux ! un semblable retour ;
Et nos neveux Seigneur le croiront-ils un jour.

SEGESTE.

De tout ce que j'ay fait j'ay pesé l'importance
Seigneur, & j'ay suivy les loix de la prudence,
Ce sont des changemens où les Princes, les Rois
Se portent par raison plûtost que par leur choix ;
Ils considerent peu quel serment les engage,
Ils consultent leur foy moins que leur avantage,

Et reglant leur parole aux caprices du ſort
Fléchiſſent ſous les loix qu'impoſe le plus fort,
Ces maximes d'Etat n'ont rien qui deshonore,
Et ſi vous l'ignorez, vous eſtes jeune encore,
Vous l'aprendrez, Seigneur, & peut-eſtre qu'un jour
Vous vous en ſervirez vous-meſme à voſtre tour.

ARMINIUS.

Ah! pour me détourner de ce funeſte exemple,
Il ſuffit qu'aujourd'huy, Seigneur, je vous contemple;
Où ſont tous vos emplois, voſtre Cour, vos grandeurs?
On vous commande icy, vous commandiez ailleurs,
Vous faiſiez le deſtin de toutes nos Provinces,
Vous ſerviez de modele à nos Chefs, à nos Princes,
Vous eſtiez aimé, craint, renommé, ſouverain,
Vous n'eſtes aujourd'huy qu'un citoyen Romain,
Et vous ſacrifiez à ce titre ſans gloire
Ces noms toûjours ſuivis d'une longue memoire.

SEGESTE.

Et cét abaiſſement doit me combler d'honneur;
Tous ces noms éclatans ne flatent point mon cœur,
Ma puiſſance me gêne, & ceſſe de me plaire
Lors que de mes ſujets elle fait la miſere,
Et pour leur aſſurer un ſort, des jours heureux
S'embraſſe leur deſtin, & ſuis ſujet comme eux;
Voila ce qu'on appelle amour de la Patrie,
Et non de vos pareils l'indiſcrette furie,
Vous ſacrifiez tout au ſoin de voſtre rang,
Des peuples mal-heureux vous prodiguez le ſang,

Et vostre ambition d'un faux zele animée
Achete de leur vie un peu de renommée.
Quel bon-heur dans la guerre ont trouvé nos Etats ?
Dequoy leur ont servy nos sieges, nos combats ?
Ah ! j'ay donné cent fois des larmes à nos pertes,
Les Temples rüinez, les Provinces desertes,
Les Princes moissonnez à la fleur de leurs ans,
Les massacres cruels des Femmes, des Enfans,
Les campagnes par tout languissantes, steriles,
La faim, les fers, la mort, le pillage des Villes,
Ce sont là les effets par la guerre produits,
Et de vostre fierté les déplorables fruits ;
Les Peuples cependant ne respirent qu'à peine,
Et vostre amour pour eux est semblable à la haine ;
Pour moy je ne veux plus de victoire à ce prix,
Je préfere la paix à ces tristes débris ;
La paix rend un Etat florissant, riche, illustre,
La victoire avec soy ne porte qu'un faux lustre,
Malgré l'éclat trompeur qui flatte les guerriers
Elle les fait gemir sous leurs propres lauriers ;
Icy le frere en pleurs redemande son frere,
Là le Pere son fils, icy le fils son Pere,
Et dans le Camp vainqueur il est souvent douteux
Lequel des deux partis est le plus mal-heureux.

ARMINIUS.

Oüy, Seigneur, j'avoüeray que souvent la victoire
Nous vend cher ses faveurs, empoisonne sa gloire,
Que la Paix a des biens plus solides, plus doux,
Je l'aurois recherchée, enfin autant que vous
Avec un ennemy moins fier & moins terrible ;
Mais la paix avec Rome est un joug infaillible,

Et ſous les noms flatteurs d'amis, ou d'alliez,
Elle aſſervit les Rois, & les foule à ſes pieds.
Du moment qu'avec elle un traitté nous engage,
Nos enfans dans ſes murs envoyez en ôtage,
Et dés leurs jeunes ans arrachez de nos bras
Contre tous ſes ſoupçons ne la raſſurent pas;
Sur le moindre projet de quelqu'autre alliance,
Ne voit-on pas ſur nous tomber ſa défiance;
Avant que rien reſoudre il faut prendre ſa voix,
Et juſqu'à noſtre Hymen tout dépend de ſon choix,
Mais c'eſt peu. De nos jours arbitre ſouveraine
Lors qu'elle nous proſcrit, noſtre perte eſt certaine,
Son Barbare Senat ſans foy, ſans amitié,
Jamais pour nos pareils n'a montré de pitié;
Des Princes qu'elle craint la plus legere offence
Attire ſans retour les traits de ſa vangeance,
Et ſa fauſſe clemence en de grands attentats
Fait gloire d'épargner ceux qu'elle ne craint pas.
Ah! la Paix ſous ſes loix eſt un bon-heur funeſte,
Elle me fait horreur, le Peuple la deteſte,
Les Germains des tréſors fuyant la vanité
Sont trop riches, Seigneur, avec la liberté,
Pour ſe la conſerver & tout ſexe, & tout âge,
De tout temps parmy nous a prouvé ſon courage,
Les femmes dans les Camps auprés de leurs Epoux
Mépriſent les dangers, & s'expoſent aux coups,
Sans foibleſſe, ſans art, ſans parure éclatante,
Leur pompe eſt leur vertu, leur Palais une Tente,
Leurs fils dans le travail, dans la guerre formez
Dés le flanc de leur Mere y ſont accoûtumez,
Ces Enfans nez guerriers au milieu des allarmes
A peine ouvrẽt les yeux qu'ils demandẽt des Armes,

Ils en font tous leurs jeux. Ah ! pouvez-vous, Seigneur,
Sous un joug odieux enchaîner leur valeur.

SEGESTE.

Eh ! qu'a-t'il d'odieux, ce joug où je l'enchaîne ?
Rome n'a plus pour nous de mépris, ny de haine,
Elle nous traite en fils, & ne distingue plus
Nos peuples & les siens unis & confondus,
Elle regle nos mœurs, sa prudence en separe
Ce qu'elles ont d'affreux, de rude, & de barbare,
Elle enseigne à cherir, à respecter les loix,
A faire des vertus le veritable choix,
Elle épanche pour nous ces tresors que la guerre
A portez dans son sein des deux bouts de la terre,
Ses bontez envers nous éclatent chaque jour,
Et nous n'en recevons que des marques d'amour.

ARMINIUS.

Eh quoy ! vous rendez-vous à ces fausses tendresses ;
Voyez, voyez les fers cachez sous ces caresses,
Pour imposer le joug au grand cœur des Germains
Rome change à present de route & de desseins,
Tandis qu'elle a voulu les vaincre par les armes
De ses puissans efforts ils n'ont point pris d'allarmes,
Elle a toûjours trouvé quand on a combattu,
Valeur contre valeur, vertu contre vertu,
Elle veut aujourd'huy par un chemin contraire
Achever ce qu'encor la force n'a pû faire,
Et cherche le secours de ces feintes douceurs
Qui ne manquêt jamais d'abuser les grands cœurs
Mais Seigneur, c'est assez contesté l'un & l'autre,
Vous blâmez mon party, je condamne le vôtre,

Il eſt temps de finir ce fâcheux entretien
Qui porteroit trop loin vôtre eſprit & le mien,
Permettez ſeulement qu'un heureux Hymenée
D'Iſmenie à mon ſort joigne la deſtinée,
Vous me l'avez promiſe, & de nos jeunes ans
Nous ſommes engagés par de communs ſermens.

SEGESTE.

Ma fille ! quoy, Seigneur, y penſez-vous encore :
Se peut-il....

ARMINIUS.

Si j'y penſe, ah Seigneur ! je l'adore,
Jamais de tant d'amour mon cœur ne fut épris.

SEGESTE.

Elle n'éſt pas pour vous Seigneur, d'aſſés haut prix.
Songés que cét Hymene bleſſeroit vôtre gloire,
Vous épouſer ma fille ; ah ! pourroit-on le croire ;
Voulez-vous juſques-là profaner vôtre main ;
Vous qui mépriſés tant un Citoyen Romain,
Je le ſuis, & de plus je fais gloire de l'être,
Vous eſtes Souverain, je reconnois un maître,
Seigneur, portez ailleurs, vos ſoûpirs, & vos feux,
Cent Reynes brigueront vôtre main, & vos vœux.

ARMINIUS.

Seigneur, n'inſultez point au malheur qui m'accable,
Ne deſeſperez point un Prince déplorable,
Qui peut vous obliger à me manquer de foy ?

SEGESTE.

Je vous ſers en effet, & fais ce que je doy,
Seigneur, à d'autres nœuds ma fille eſt deſtin
L'Etat où je me vois regle ſon Hymenée,
Enfin, pour ſon Epoux j'ay fait choix d'un Romain,
Et Varus dans ce Camp doit l'épouſer demain.

ARMINIUS.

Avant que mon Rival épouse ce que j'aime
Ce Rival perira, fut-ce Cesar luy-même.

SEGESTE.

Nous n'aprehendons point vos funestes projets.

ARMINIUS.

Que Varus pour le moins en craigne les effets,
Je ne vous dis plus rien, adieu Seigneur, peut-estre
Le temps & le succés vous le feront connoître.

SCENE V.

SEGESTE *seul.*

LE succés ne sera que malheureux pour toy
Tu ne porteras point tes fureurs loin de moy.

SCENE VI.

VARUS, SEGESTE.

VARUS.

QU'avez-vous fait, Seigneur, & que doit-on attendre ?
Mais quoy, quel est ce bruit que je ne puis comprendre

Qui cause ce tumulte & ces cris confondus ?

SEGESTE.

Ma garde par mon ordre arreste Arminius,
A nôtre seureté sa perte est necessaire,
Hâtons-nous ou craignons sa fureur temeraire,
Perdons sans balancer ce mortel ennemy,
On ne doit jamais nuire & haïr à demy ;
Seigneur, je suis instruit de toutes ses pensées,
Par des lettres des siens à luy-même adressées,
Sinorix a surpris celuy qui les portoit,
Elles sont en mes mains ; ce Prince se flatoit
D'attaquer nôtre Camp, d'enlever Ismenie,
Assurons-nous la paix aux dépens de sa vie.

SCENE VII.

VARUS, SEGESTE, ARMINIUS, SUNNON, SINORIX, *se deffendant au milieu des Gardes.*

AH traîtres ! achevez, percés, percés mon sein,
Pourquoy m'arrachez-vous les Armes de la main,
Et n'est-ce point assez que vous preniez ma vie
Sans m'exposer encor à tant d'ignominie ?

Voyant Segeste.

Te voilà. Tu n'as plus ny parole ny foy,
Segeste, par ton ordre on attente sur moy,

Les droits les plus sacrez n'ont donc rien qui t'arreste,
Et tu veux aux Romains faire un don de ma teste ;
Digne employ d'un Heros qui durant quarante ans,
A remply l'Univers de ses faits éclatans ?
Mais toy qui viens joüir de toute ma disgrace,
Toy dont le front déja du trépas me menace,
Magnanime, Varus, penses-tu m'étonner ;
J'avois juré ta mort, tu peux me la donner,
J'entendray sans fremir l'Arrest le plus severe,
Je crains plus ta pitié que toute ta colere.

VARUS.

Non, non, je ne viens point joüir de ta douleur,
Je respecte ton rang, ton nom, & ton malheur,
Je fais plus, de tes jours arbitre volontaire,
Je veux que de ton sort le Senat délibere,
Luy seul te jugera, cependant ne crois pas
Que la pitié me touche & retienne mon bras,
Ce que je fais pour toy je le fais pour moy-même,
Ismenie a ta foy, tu l'adores, je l'aime,
Comme chef des Romains je te dois condamner,
Mais comme ton Rival je te veux épargner,
Pour assurer ma gloire & confondre l'envie
Qui pourroit m'accuser d'en vouloir à ta vie.

ARMINIUS.

Détrompe-toy, Varus, & sois moins genereux,
Précipite ma mort si tu veux estre heureux,
D'un Rival tel que moy la vie est importune,
Et l'on peut entre nous voir changer la fortune,

L'exemple en eſt commun ; mais ſois ſeure qu'à
mon tour,
Je balanceray moins à te priver du jour.

VARUS.

Si de mon ſort jamais les Dieux te rendant maître,
A tes yeux ſans ſecours me forcent de paroître ;
Tu pourras ou me perdre ou me ſauver : & moy
Sans prévoir l'avenir je fais ce que je doy.

SEGESTE.

Je ne ſçaurois ſouffrir, Seigneur, qu'il vous
outrage,
Qu'on l'oſte.

ARMINIUS.

De Segeſte eſt-ce là le langage,
Regarde en quels malheurs tu tes précipité,
Voy de nous deux, enfin qui doit eſtre imité,
Tu reſpectes Varus, tu le crains, je le brave,
Je ne parle qu'en Roy, tu parles en eſclave,
Et captif, deſarmé je ſuis plus ſouverain
Que tu ne l'as eſté les Armes à la main.

VARUS.

Laiſſons un libre cours à ſa douleur mortelle,
Seigneur, un ſoin preſſant en d'autres lieux
m'appelle,
Qu'on le garde.

SEGESTE.

Sunnon, appliquez-y vos ſoins,
Qu'il ait à tous momens vos regards pour témoins,

Sur tout ſouvenez-vous qu'il y va de la teſte.

ARMINIUS.

Où faut-il me conduire ? allons quoy qu'on m'apprête,
Je défie à la fois le ſort & les Romains,
Juſtes Dieux ! vous ſçavez les malheurs que je crains.

Fin du ſecond Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

POLIXENE, BARSINE.

POLIXENE.

APPRENS-moy donc, Barsine, où l'on garde mon frere,
Que j'aille luy prouver une amitié sincere,
Et m'acquitter vers luy du plus juste devoir......

BARSINE.

Vous sera-t'il permis, Madame, de le voir ?
Pour vous plaire, Sunnon osera-t'il enfraindre
L'ordre exprés....

POLIXENE.

De ma part Sunnon n'a rien à craindre
Etrangere en ce Camp, sans secours, sans soldats
Je ne puis que pleurer, voilà mes attentats,
Loin de pouvoir deffendre un Prince qu'on opprime,
Je cours offrir à Rome une double victime;

Suivre le sort d'un frere, adoucir son ennuy,
Le plaindre, le servir, & mourir avec luy.

BARSINE.

O Ciel! auriez-vous pris un dessein si funeste?

POLIXENE.

En puis-je former d'autre; & quel espoir me reste?
Du sein de nos Etats on m'ameine en ces lieux
Sous l'appas, sous la foy d'un Hymen glorieux,
Je me flatte qu'icy dés long-temps attenduë
La joye en tous les cœurs doit regner à ma veuë,
Que j'y dois trouver même une pompeuse Cour,
Qu'ay-je trouvé? je vois que dés le premier jour
Segeste me traittant en mortelle ennemie
Par le dernier mépris me couvre d'infamie,
Pour un trône promis me prepare des fers,
Et joüit de ma peine aux yeux de l'Univers;
Mais helas! ce n'est point ce qui me desespere,
Je sens moins mes mal-heurs que les perils d'un frere,
Et de quel frere encor! pour loüer ses exploits
La Renommée à peine a-t'elle assez de voix?
Luy seul à des Germains fait revivre la gloire,
Et sous leurs Etendarts ramené la victoire,
On le livre aux Romains, sans doute il va perir,
Dieux! n'est-il point de bras prompts à le secourir
Laisserez vous tomber cette tête proscrite?
Vous Soldats tant de fois triomphans à sa suite?
Et vous Peuples du joug, sauvez par sa valeur,
Ne deffendrez-vous point vôtre heureux deffenseur?

BARSINE.

Oüy, Madame, esperez qu'un secours favorable....

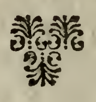
POLIXENE.

Eh! qui voudroit servir ce Prince déplorable?

Qui voudroit de ses maux avoir quelque pitié !
Qnand ceux qui luy juroient une étroite amitié,
Quand ceux que l'amour même engage à sa
deffense,
Semblent passer pour luy jusqu'à l'indifference,
Sigismond, Ismenie, ont oublié tous deux
Qu'ils aimoient autrefois ce Prince malheureux,
Leur voit-on rien tenter pour assurer sa vie ?
Ah ! de leur souvenir je suis aussi bannie,
Prennent-ils quelque soin de flater ma douleur ?
L'infortune du frere est commune à la sœur,
Helas ! dans tous les cœurs quel changement je
trouve !
Par quel destin fatal Dieux faut-il quel éprouve
Que nos cruels malheurs glacent dans un seul jour
L'amitié la plus forte, & le plus tendre amour ?

BARSINE.

Cét injuste soupçon offense l'un & l'autre,
Madame, leur douleur est égale à la vôtre,
Les larmes d'Ismenie en ce même moment
A son Pere irrité parlent pour son Amant;
Sigismond a juré de sauver vôtre frere...
Mais il vient, apprenez si son cœur est sincere.



SCENE II.

SIGISMOND, POLIXENE, BARSINE.

SIGISMOND.

QUel eſt vôtre deſſein ? venez-vous dans ces lieux,
Madame, pour cacher vos plaintes à mes yeux ?
Je n'oſe me flatter que ma ſeule preſence
Puiſſe de vos ennuis calmer la violence,
Si pourtant vôtre amour eſtoit égal au mien.

POLIXENE.

Ah ! Seigneur, finiſſez cét étrange entretien,
Quel temps choiſiſſez-vous ? La triſte Polixene
N'a le cœur penetré que de crainte & de haine,
Ces divers mouvemens l'agitent tour à tour,
Il n'eſt plus dans ce cœur de place pour l'amour.

SIGISMOND.

Que dites-vous, ô Ciel !

POLIXENE.

Ce que je ne puis taire,
Je déteſte Varus, je tremble pour mon frere.
Je vois l'un ſouverain, l'autre perſecuté,
Jugez de ma douleur dans cette extremité ?
Si je dois m'occuper d'une inutile flâme ?
Mais quand l'amour encor regneroit dans mon ame ;

Dequoy me ſerviroit ce vain amuſement :
Seigneur, doit-on aimer lors qu'on n'a plus d'amant ?

SIGISMOND.

De ce fatal diſcours que faut-il que je penſe ?
Me ſoupçonneriez-vous.... Mon eſprit en balance,
Ne ſçauroit....

POLIXENE.

Non, Seigneur, je ne vous connois plus,
Je n'ay jamais aimé l'Eſclave de Varus.

SIGISMOND.

Juſte Ciel ! vôtre cœur me peut-il méconnoître ?

POLIXENE.

Vous m'y forcez, Seigneur, quand vous ſouffrez un Maître,
Oüy lors que je vous vois, en vain je veux chercher
Ce Prince qui m'aimoit & qui m'eſtoit ſi cher,
L'amour m'aſſure en vain que vous eſtes le même,
Ah ! j'en voy malgré luy la difference extrême,
Je trouve encor en vous cét air grand, glorieux,
Cette grace, ces traits qui charmerent mes yeux ;
Mais je n'y trouve plus cette ardeur heroïque
Qui ſoûtenoit jadis la fierté Germanique,
Ce courage élevé, cette noble grandeur,
Et tant d'autres vertus qui charmerent mon cœur

SIGISMOND.

Ah ! vous deviez me rendre un peu plus de juſtice
Sans avoir attendu que je vous éclairciſſe
De tout....

POLIXENE.

Helas ! Seigneur, pendant ce vain diſcou[rs]
De mon frere peut-eſtre on va trancher les jours

Peut-eſtre la fureur d'un Rival qui l'abhorre....

SIGISMOND.

Calmez vôtre douleur, ne craignez rien encore,
Madame, & permettez que je vous faſſe voir
Si d'un fidele Amant j'ay remply le devoir,
Si je balance, enfin, entre vous & mon Pere,
Mais j'en laiſſe le ſoin au Prince vôtre frere,
Il parlera, Madame, & vous convaincra mieux.

SCENE III.

ARMINIUS, SIGISMOND, POLIXENE, SUNNON, BARSINE.

POLIXENE.

Ciel que vois-je! eſt-ce vous? en croiray-je mes yeux;
Seigneur, & quel ſecours? quelle main pitoyable,
Finit en vous ſauvant le tourment qui m'accable,
A qui dois-je mon frere, & qui me l'a rendu?

ARMINIUS.

Vous m'en voyez moy-même étonné, confondu,
Gardé prés de ces lieux tout plein de mes diſgraces,
De mes fiers ennemis rappellant les menaces,
Préparé par avance aux cruautez du ſort,
J'attendois à toute heure une ſanglante mort;

Lorſque Sunnon entrant j'ay lû ſur ſon viſage,
De quelque grand deſſein l'infaillible préſage;
Hâtons-nous, m'a-t'il dit, Seigneur, & ſuivez-
moy,
Du ſalut de vos jours fiez vous à ma foy,
Je le ſuis. Nous trouvons une route ſecrette
Qui juſques dans ces lieux guide nôtre retraitte;
De la nuit qui ſurvient l'heureuſe obſcurité
A ſi bien ſecondé nôtre temerité,
Que je vous vois, enfin, le reſte je l'ignore....

SIGISMOND.

J'ay tout ozé pour vous, Seigneur, je dois encore
Remettre entre vos mains l'inſtrument glorieux

Il prend l'épée d'Arminius des mains de Sunnon, & la luy tend.

Des exploits tant de fois achevez à nos yeux,
Ce n'eſt pas tout. Du Camp ſortez en diligence,
Prenez en luy, Seigneur, une entiere aſſurance,
Il eſt inſtruit de l'ordre, & connu des Soldats;
Allez, ne craignez rien, & bien-tôt ſur ſes pas
Vous gagnerez les bois, & joindrez vôtre Armée.

ARMINIUS.

De quel zele pour moy vôtre ame eſt enflâmée;
Puis-je jamais payer des ſoins ſi genereux?

POLIXENE.

Le Ciel en ce moment a remply tous mes vœux
Prince, puiſque c'eſt vous qui me rendez mon
frere.

SIGISMOND.

Partez, Seigneur, fuyez l'implacable colere
De Segeſte aveuglé, des Romains furieux....

SUNNON

SUNNON.

Il n'eſt pas temps encor de ſortir de ces lieux ;
Les Soldats dans le Camp errans à l'avanture
Rendent en cét inſtant vôtre fuite moins ſeure,
Attendons, qu'oubliant leurs pénibles travaux
Dans les bras du ſommeil ils cherchent le repos ;
Et que la nuit, Seigneur, un peu plus avancée....

SIGISMOND.

Ouy, par vôtre conſeil je change de penſée ;
Et je vais avec ſoin obſerver le moment
Où vous pourrez, Seigneur, vous ſauver ſeurement;
Moy-même dans ces lieux je viendray vous reprendre.
Vous, auprés de mon Pere, il eſt temps de vous rendre,
Madame, par vos pleurs vous ſçaurez l'abuſer.

POLIXENE.

J'y cours ; vous pour leur fuite, allez tout diſpoſer :
Adieu, Seigneur, le Ciel ſecondant mon envie
Puiſſe-t'il par nos ſoins aſſurer vôtre vie.

SCENE IV.

ARMINIUS, SUNNON.

ARMINIUS.

VOus qui pour mon ſalut travaillez avec eux ;
Qui plaignez le deſtin d'un Prince malheureux ;

Amy, de qui le zele à ma perte s'oppose,
J'admire vos bontez, & j'en cherche la cause,
Quel charme à me servir vous a rendu si prompt

SUNNON.

Devois-je moins, Seigneur, au Prince Sigismond ?
C'est luy qui relevant ma naissance commune
Jusqu'au rang que je tiens a porté ma fortune,
Qui pour vous assurer mes soins, & mon secours,
M'a juré que son sort s'attachoit à vos jours.
Déja mon cœur pour vous craignoit un coup funeste,
J'estois presque ébranlé; le Prince a fait le reste,
Et quels que soient les noms qu'on me peut imposer,
Vos vertus, vos exploits, me sçauront excuser,
Suivez, Seigneur, suivez l'ardeur qui vous anime,
Dans le sang des Romains courez laver mon crime;
Des Peuples asservis, courez briser les fers,
Vangez-les des mépris, des maux qu'ils ont soufferts,
Forcez tous les Germains, enfin, de reconnoître
Que si Sunnon pour vous devient perfide & traître
Sa trahison sauvant son païs abbatu
Merite leur estime, & le nom de vertu.

ARMINIUS.

Oüy, laissez-moy le soin d'une juste vangeanc

SUNNON.

Mais, Seigneur, si le Ciel trahit nôtre esperanc
Que sert de vous flatter ? Je vois de toutes par
Mille perils divers s'offrir à mes regards,
La fuite de ce Camp paroist si difficile....

ARMINIUS.

N'importe, je mourray satisfait & tranquille,

Si je puis expirer les armes à la main,
Et si mes derniers coups versent du sang Romain.

SCENE V.

AMINIUS, ISMENIE, SUNNON.

ISMENIE.

Vous estes libre, enfin, Seigneur, & Polixene
M'apprenant vôtre sort vient d'adoucir ma peine,
Dieux ! de quels traits mon cœur s'est-il senty percer ?
Non, nul autre que moy ne sçauroit le penser,
A peine je respire, abatuë, interdite....
Mais grace au Ciel je voy tout prest pour vôtre fuite,
Vous vivrez.... Mais helas ! plus d'Hymen, plus d'espoir,
Pour jamais aujourd'huy je cesse de vous voir,
Et le sort à nos vœux devenu trop contraire....

ARMINIUS.

Non, non, je fléchiray le sort & vôtre Pere,
Je vay, puisqu'il le faut, m'éloigner de vos yeux,
Mais bien-tôt en vainqueur je reverray ces lieux,
La justice, l'amour, mon cœur, tout m'en assure,
Le sang de mon Rival lavera mon injure,

Varus & les Romains dans ce Camp égorgez,
Serviront de victime à mes feux outragez,
Mon bras....

ISMENIE.

Où vous emporte une aveugle colere ?
Voulez-vous dans leur chûte envelopper mon Pere ?
Quel est vôtre dessein ? ah Ciel ! prétendez-vous
Dans un Camp qu'il deffend venir porter vos coups ?
Vous verray-je au combat animez l'un & l'autre,
Peut-être de sa main.... peut-être de la vôtre....
Je fremis...C'est assez que nous l'osions trahir,
Voulez-vous me forcer encore à vous haïr ?
Epargnez-le, Seigneur, & respectez sa vie.

ARMINIUS.

Le soin de son salut fait ma plus chere envie,
Quels que soient les affronts qu'il m'a fait aujourd'huy,
S'il se trouve au combat je veilleray sur luy,
Moins jaloux mille fois d'emporter la victoire,
Que de sauver ses jours aux dépens de ma gloire.

ISMENIE.

Non, Seigneur, tous vos soins ne me rassurent pas ;
Pourrez-vous retenir la fureur des soldats ?
Je défens...

ARMINIUS.

Revoquez une loy si barbare,
Ou redoutez les maux que Rome nous prépare,
Souffrez...

ISMENIE.

Non, c'en est fait, je n'y puis consentir,
N'en parlons plus.

ARMINIUS.

Et moy je ne veux plus partir,
Je rentre dans les fers de vôtre injuste Pere,
J'abandonne ma teste à toute sa colere;
Ce Prince, les Romains alterés de mon sang,
De la derniere goute épuiseront mon flanc,
Vous le sçavez? déja ma perte est resoluë,
Et du coup qui m'attend vous n'estes point émeuë?
Ingrate, vous craignez pour un Pere inhumain,
D'un combat éloigné le peril incertain,
Et vous ne craignez point pour un Amant fidele
Les horreurs d'une mort & prochaine & cruelle.
Triste effet de mes soins! je suis prest à perir,
Et vous me deffendez de m'oser secourir;
Mais que dis-je? grands Dieux! quel espoir est le vôtre?
Voulez-vous vous jetter entre les bras d'un autre?
Vous donner à Varus? & que de son bonheur
Pour vous plaire je sois tranquille spectateur?
Non, non, n'esperez pas que mon obeïssance
Jusques à cét effort porte ma complaisance,
Vôtre fausse pitié m'éloigne de ces lieux,
Et moy je veux du moins ne mourir qu'à vos yeux,
J'y cours.

ISMENIE.

Quelle fureur, quelle affreuse menace?
Arrestez.... tout mon sang dans mes veines se glace,
Amitié, sang, amour, je cede à vôtre effort,
Vous déchirez mon cœur qui sera le plus fort?
Qui.... Je sens que l'amour plus fort que la nature
Du sang qui le combat surmonte le murmure,
Je me rens, & je laisse agir vôtre valeur,
Entre mon Pere & vous j'ay partagé mon cœur,

Mais un juste transport le fait pancher, l'entraîne
Du costé de celuy dont la perte est prochaine,
Et quand je prens party, Seigneur, entre vous deux,
C'est pour le plus à plaindre, & le plus malheureux.

SCENE VI.

ARMINIUS, SIGISMOND, ISMENIE, SUNNON.

ARMINIUS.

AH! Madame....

SIGISMOND.

Seigneur fuyez en diligence,
La nuit dans tout le Camp fait regner le silence,
Allons, marchés, Sunnon, & ne differons pas,

ARMINIUS.

Adieu Madame.

ISMENIE.

Allez, Seigneur, hastés vos pas,
Revenez, triomphez, mais sauvez-moy mon pere.

SCENE VII.

ISMENIE *seule.*

IL part, que fera-t'il ? que faut-il que j'espere ?
Triomphant des Romains & d'un Rival vainqueur
Reviendra-t'il encor plus digne de mon cœur ?
Le verray-je couvert d'une nouvelle gloire,
Brillant de cét éclat que donne la victoire,
Plein d'amour, à mes pieds venir prendre mes loix ?
Mais si je l'avois veu pour la deniere fois ?
Si du Ciel irrité la colere obstinée
Par la fin de ses jours marquoit cette journée ?
Helas ! s'il perissoit en combatant pour moy ?
Que d'horreurs ! tout icy redouble mon effroy ;
Peut-estre sa victoire également funeste
En épargnant Varus fera tomber Segeste ;
Non, non, rassurons-nous. Mon amant aujourd'huy
N'en veut qu'à son Rival, & ne cherche que luy,
Il en triomphera sans accabler mon Pere :
Pardonne ce souhait à tes desirs contraire,
Segeste, je t'honore, & les devoirs du sang
Dans mon cœur agité tiennent le premier rang,
Mais je fremis des nœuds où ton choix me destine,
Et l'état menacé d'une entiere ruine
Fait revolter mon cœur contre un joug odieux ;
Segeste avec Varus, quelle union ? grands Dieux !

Vous qui les unissez, & qui voyez ma peine
Separez ces objets & d'amour, & de haine,
Que je puisse aymer l'un avec fidelité;
Et voir immoler l'autre avec tranquilité;
Mais on vient, c'est Barsine, helas que me veut-
elle?

SCENE VIII.

ISMENIE, BARSINE.

BARSINE.

Madame, c'en est fait, la fortune cruelle
Retient Arminius dans ce Camp odieux.

ISMENIE.

O Ciel! qu'entens-je?

BARSINE.

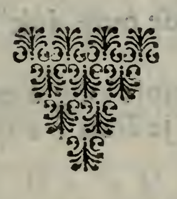
A peine il sortoit de ces lieux,
Qu'il a trouvé d'abord pour obstacle à sa fuite
Que Varus fait du Camp une exacte visite,
Il va de garde en garde, il court de tous costez
Par son ordre en cent lieux des soldats sont postez,
Qui prests à signaler leur zele & leur courage
Deffendent de ce Camp le plus étroit passage;
Sigismond éperdu, Sunnon épouvanté,
Ne sçachant que resoudre en cette extremité,
Ont conduit vostre Amant dans la Tente pro-
chaine,
Mais enfin, désormais leur entreprise est vaine,

J'ay veu leur deſeſpoir ; ils ne ſe flattent plus
De pouvoir hors du Camp conduire Arminius,
La fuite cette nuit leur paroît impoſſible.

ISMENIE.

Ainſi de ce Heros la perte eſt infaillible,
A peine un ſeul inſtant, un peu d'eſpoir me luit,
Que ma crainte redouble au moment qui le ſuit,
Me faudra-t'il toûjours trembler pour ce que j'aime ?
Grands Dieux ! ah que plûtoſt je periſſe moy-même,
Ne ménageons plus rien, l'amour au deſeſpoir
Se fait de ſes transports un ſouverain devoir ;
Allons trouver ce Prince, allons dans mes allarmes,
Dans les pleurs que je verſe il trouvera des charmes,
Et je ſentiray moins mes mortelles douleurs
Si je puis partager ſon ſort & ſes malheurs.

Fin du troiſiéme Acte.

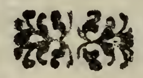


ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

VARUS *seul.*

JE ne ſçay que reſoudre, & comment me conduire,
Des ordres de Ceſar j'aurois voulu m'inſtruire,
Tullus que dés long-temps j'ay dépêché vers luy,
De Rome auprés de moy doit ſe rendre aujourd'huy,
Qu'un moment paroît long à mon impatience,
Mais on vient, & je crois : ouy c'eſt luy qui s'avance.



SCENE II.

VARUS, TULLUS.

VARUS.

EH bien Tullus, Eh bien ! qu'eſt-ce qu'on me preſcrit ?
Qu'ay-je à faire ?

TULLUS *luy donnant une lettre.*

Seigneur, l'Empereur vous écrit,
Des ordres de Ceſar inſtruiſez-vous vous-même,
Liſez & connoiſſez ſa volonté ſuprême.

VARUS lit.

Je ſuis content des ſoins que vous prenez
Pour ranger les Germains ſous mon obeïſſance,
Continuez, Varus, & vous reſouvenez
Que ce qu'on fait pour moy n'eſt pas ſans recompenſe,
Je n'ay qu'un ordre à vous donner,
Qu'Arminius par vous ſoit pourſuivy ſans ceſſe,
Employez pour le perdre, & la force, & l'adreſſe,
Je vous deffens de l'épargner.
O Ciel !

TULLUS.

Qu'a-donc pour vous cét ordre de funeſte ?
Plaignez-vous l'ennemy que l'Empereur deteſte ?

VARUS.

Je fonde ſur ſa mort le bon-heur de mes jours,
Et je n'oſe des ſiens faire trancher le cours,

Arminius est cher à l'objet que j'adore,
J'en suis hay, faut-il que je me charge encore
De l'invincible horreur que la mort d'un Amant
Luy donneroit pour moy jusqu'au dernier moment?
De quel front oserois-je aborder Ismenie
Du sang d'Arminius ma main encor rougie?
Teint d'un sang chery voudroit-elle épouser
Celuy qu'innocent mesme elle ose refuser?
Ah! sans trahir Auguste, & la cause publique,
Accordons ma tendresse avec ma politique,
En assurant icy les loix de l'Empereur,
Assurons, s'il se peut, le repos de mon cœur,
Que par la main d'un autre Arminius perisse,
Qu'Ismenie en pleurant ce sanglant sacrifice,
Ne me reproche point la source de ses pleurs,
Et porte son courroux & sa vangeance ailleurs.

TULLUS.

Eh! qui l'immolera si vous luy faites grace?
Qui punira, Seigneur, sa criminelle audace?

VARUS.

Segeste, avec plaisir prendra ce triste employ,
Arminius luy fait plus d'ombrage qu'à moy,
Ce jeune Chef par tout suivy de la victoire
Des exploits de Segeste a surpassé la gloire;
Les peuples, les soldats charmez de sa valeur
L'ont honoré du nom de leur liberateur,
Tous couroient le chercher d'une ardeur empressée,
Et Segeste décheu de sa grandeur passée
S'est rangé parmy nous pour s'épargner l'ennuy
De le voir plus illustre & plus aimé que luy.
Mais le voicy.

SCENE III.

VARUS, SEGESTE, TULLUS, SINORIX.

SEGESTE.

SEigneur, ſur de juſtes allarmes
Tout le Camp ſe prepare & chacun prend les armes,
On vient de m'avertir que ſur la fin du jour
Nos ennemis ſortoient des foreſts d'alentour,
Qu'ils s'avançoient vers nous : Ils ont apris peut-eſtre
Les extrêmes perils, la priſon de leur maître,
Ils craignent en ces lieux de voir trancher ſes jours,
Et pleins d'amour pour luy volent à ſon ſecours,
Je ne le cele point, Arminius me gêne,
Que pouvons-nous reſoudre ?

VARUS *à Sinorix.*

Allez, qu'on me l'ameine,
Vous Tullus, vers nos Chefs précipitez vos pas
Que chacun au combat diſpoſe ſes ſoldats,
Je vous ſuivray de prés. Si l'ennemy s'avance
Vous reviendrez de tout m'inſtruire en diligence.

SCENE IV.

VARUS, SEGESTE.

SEGESTE.

QU'avez-vous resolu, Seigneur ? vous flatez-vous
De vaincre Arminius, de l'attacher à nous ?

VARUS.

Je ne sçay, mais je vais du moins luy faire entendre
Le destin qu'en ces lieux sa fierté doit attendre,
Je vais luy presenter les supplices tout prêts,
Peut-estre qu'à ses yeux paroissant de plus prés,
Leur funeste appareil malgré toute sa haine
Donnera quelque crainte à son ame hautaine.

SEGESTE.

Ah ! ne l'esperez pas, ce farouche ennemy
A mépriser la mort n'est que trop affermy,
Vous-même l'avez veu dans la guerre passée....

VARUS.

Seigneur, les temps divers font changer de pensée,
Le plus grand cœur s'effraye aux aprests du trépas,
Tel l'a bravé cent fois au milieu des combats,
Et veu d'un front serain la mort presque infaillible,
Qui n'a jamais conceu tout ce qu'elle a d'horrible,

Un eſprit enflamé d'une noble chaleur,
Pouſſé par la vangeance, ou flatté par l'honneur,
Occupé des moyens d'emporter la victoire
Ne laiſſe alors les yeux ouverts que pour la gloire,
Et fait que le guerrier jaloux de l'acquerir
Vole aprés les dangers & s'expoſe à mourir;
Mais ce même guerrier dans un état tranquille,
Menacé d'une mort à ſa gloire inutile,
D'une mort odieuſe, & qu'il ne cherche pas,
N'eſt plus tel qu'il eſtoit au milieu des combats,
Il fait voir ſa foibleſſe, il fremit, il murmure,
L'eſprit moins prévenu laiſſe agir la nature,
Et le trépas alors luy devient un objet
Plus redoutable encor qu'il ne l'eſt en effet.

SEGESTE.

Non, non, Arminius à tout ce qu'on prépare
Oppoſera, Seigneur, ſa conſtance barbare;
Mais s'il ne ſe rend point, ceſſez de ménager
Un ennemy toûjours prompt à vous outrager,
Et repouſſant d'un coup tous ceux qu'il nous aprête,
A ſes troupes, Seigneur, faites porter ſa teſte,
Alors tout fléchira. Rien ne peut réſiſter.
Qu'attendez-vous? faut-il encore conſulter?

VARUS.

Non, ne differons plus une vangeance juſte,
Allons, executons les volontez d'Auguſte,
Hâtons-nous d'immoler un Rival odieux,
Et laiſſons l'avenir entre les mains des Dieux.

SEGESTE.

Prononcés donc, Seigneur, l'Arreſt de ſon ſuplice,
De ſon ſang à Ceſar offrez le ſacrifice,

Commandez. Un ſeul mot : mais ſçachons....

SCENE V.

VARUS, SEGESTE, SINORIX.

SINORIX.

Ah! Seigneur,

SEGESTE.

Eh bien! Arminius ?

SINORIX,

Aprenez un malheur
Dont je fremis encore & qui va vous ſurprendre,
Sunnon vous a trahy.

SEGESTE.

Dieux!

VARUS.

Que viens-je d'entendre ?

SINORIX.

On ne le trouve plus. Dans l'ombre de la nuit
Avec Arminius il s'eſt coulé ſans bruit,
Tous ceux qu'il commandoit interdits & timides,
Acuſer par ſes ſoins ignorant.....

SEGESTE.

Les perfides!
Tous m'ont manqué de foy, je vay les punir tous,
A peine tout leur ſang ſuffit à mon courroux,
Mille morts.....

SCENE VI.

VARUS, SEGESTE, SIGISMOND, SINORIX.

SIGISMOND.

NOn, Seigneur, connoissez le coupable,
Ne portez point ailleurs ce courroux redoutable,
Dans le sang innocent ne trempez point vos mains,
Perdez-moy, j'ay tout fait. J'ay trompé vos desseins,
J'ay fait partir Sunnon, je l'ay pressé....

SEGESTE.

Toy traître!
Tu trahis les Romains & ton pere & ton maître?
Tu sers un ennemy par nos soins abbatu?
Qui te le fait servir contre nous....

SIGISMOND.

Sa vertu.
Sa valeur, ses exploits qu'en tous lieux on renomme,
L'amour de ma Patrie, & ma haine pour Rome,
Le soin de vostre honneur, mon amitié pour luy,
Tout m'a sollicité de luy servir d'appuy.

Eh quoy ! pouvois-je voir ce Prince magnanime
Des Romains, de Varus, devenir la victime ?
Et vos mains se soüiller de son sang précieux
Consacré par les loix, par son rang, par les Dieux ;
Pouvois-je voir, Seigneur, la triste Germanie
Perdre son deffenseur contre la tyrannie ;
Et Polixene en proye à ses vives douleurs
Me demander son frere, & m'accabler de pleurs ;
J'ay remply mon devoir, Seigneur, faites le vostre,
Je sauve une victime, & vous en livre une autre,
Si par ce que j'ay fait vous estes outragé,
Il ne tient plus qu'à vous d'estre bien-tost vangé,
Versez, versez du sang : mais changez de victime,
Répandez tout le mien sans scrupule, & sans crime,
Si j'avois craint la peine, & l'horreur du trépas,
Du Prince Armiuius j'aurois suivy les pas,
Mais je n'ay pas voulu que vos coups redoutables
Tombassent sur des cœurs qui ne sont point coupables,
Au gré de vostre haine ordonnez de mon sort,
Je ne m'en plaindray pas ; trop heureux si ma mort
D'un reproche honteux sauvant vostre memoire
Aux dépens de ma vie assure vostre gloire.

SEGESTE.

Ouy ! lâche tu mourras puisque tu me trahis.

VARUS.

Ingrat, quelle fureur agite vos esprits ?
Ouy puisez-vous l'excés de cette haine injuste ?
Vous, de tant de biensfaits honoré par Auguste !
Comblé par le Senat de graces & d'honneur....

SIGISMOND.

Ne me reprochez point vos indignes faveurs,

Lors qu'à m'en accabler vostre Senat s'aplique,
Dans ses fausses bontez je voy sa politique,
Et ces fiers ennemis devenus complaisans
Me font plus que leurs coups redouter leurs presens;
Eh ! qu'ay-je affaire, ô Dieux de la grandeur Romaine?
Que me sert-elle, helas ! si je perds Polixene?
Ouy, Cesar, si par toy je m'en voyois priver,
Quand sa perte à t'on rang me devroit élever,
Dans mon cœur indigne de cette recompense
La haine tiendroit lieu de la reconnoissance.
Eh quoy ! tous tes presens, ta liberalité
Me pourroient-ils jamais payer ma liberté?
J'aurois des fers dorez; mais je serois esclave.
Je ne puis rien souffrir qui me gêne, ou me brave,
Et ne connois pour maïstre en terre, & dans les Cieux,
Que la vertu, l'honneur, la justice, & les Dieux.

VARUS.

Pourquoy veniez-vous donc ame ingratte, & perfide,
Suivre depuis deux mois nostre Aigle qui vous guide,
Quel charme, quel dessein vous conduit parmy nous!

SIGISMOND.

Le glorieux desir de m'instruire avec vous,
D'apprendre de plus prés ce grand Art de la guerre,
Qui vous a fait dompter presque toute la terre;
D'en joindre la pratique à ce que nous sçavons,
Et de vous vaincre un jour par vos propres leçons.

VARUS.

Juſte Ciel ! puis-je encor retenir ma colere ?
Sçaurois-je aſſez punir ce diſcours temeraire ?
Rendez graces au ſang dont vous eſtes ſorty.

SEGESTE.

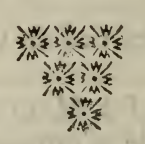
Il n'eſt plus de mon ſang s'il quitte mon party ;
Fait Citoyen Romain j'en ay pris les maximes ;
Mon fils n'eſt plus mon fils, traiſtre, couvert de crimes,
Brutus & Manlius m'ont tracé le chemin,
Je le ſuivray, Seigneur, & de ma propre main
Immolant ſans pitié ce fils lâche & rebelle,
Je ſçauray me couvrir d'une gloire immortelle,
Vanger l'honneur de Rome à mes yeux profané,
Et meriter le nom que vous m'avez donné.

VARUS.

Quoy Seigneur....

SEGESTE.

Puniſſons ma coupable famille,
Dans ce fatal moment je haïs juſqu'à ma fille ;
Sans doute elle eſt complice, & du moins de ſes vœux,
Elle a favoriſé ſon Amant mal-heureux,
Je veux que l'Univers étonné du ſupplice....



SCENE VII.

VARUS, SEGESTE, SIGISMOND, ISMENIE, POLIXENE, SINORIX, BARSINE.

POLIXENE.

ARreste, Pere aveugle, & voy ton injustice,
Epargne tes Enfans, & ton fier courroux,
Sur Polixene seule épuise tous les coups,
L'amour dans Sigismond a vaincu la nature,
Et si tu veux punir l'autheur de ton injure,
C'est moy : voy dans mes yeux le souverain pouvoir
Par qui ton fils forcé s'oppose à ton espoir,
Ne delibere plus, me voila toute prête,
Je m'offre à ta fureur. Mais qu'est-ce qui t'arreste ?
A me donner la mort, faut-il t'encourager ?
N'oses-tu te baigner dans un sang étranger ;
Toy, qui voulois verser celuy de ta famille ?
Ou peut-estre crains-tu de punir une fille ?
Mais cesse d'épargner la sœur d'Arminius,
Segeste, souviens-t'en, Toy penses-y, Varus,
J'ay mêmes sentimens, même cœur que mon frere,
Je feray contre vous plus qu'il n'a voulu faire,
Si je ne puis verser du sang dans les combats,
Je puis par mes discours animer les soldats,

Et ſuivant les tranſports de l'ardeur qui m'entraîne,
Contre Rome en tous lieux faire éclater ma haine,
L'inſpirer à cent Rois abuſez ou ſoûmis,
Et vous faire par tout de nouveaux ennemis.

SIGISMOND.

Helas ! que faites-vous, & voulez-vous, Madame,
Ebranler mon courage, intimider mon ame ?
Je m'offrois à la mort ſans trouble, ſans douleur,
Ah ! venez-vous. . . .

POLIXENE.

Je viens partager ton malheur
Puiſqu'un ſaint nœud n'a pû lier nos deſtinées,
Que par la mort au moins elles ſoient enchaînées,
Que tu ne vives pas un inſtant aprés moy,
Que je ne pouſſe pas un ſoûpir aprés toy.

VARUS.

Quel diſcours! quel deſſein! enfin, que puis-je faire?
Faut-il . . . .

SCENE VIII.

VARUS, SEGESTE, SIGISMOND, POLIXENE, SINORIX, TULLUS.

TULLUS.

Voſtre preſence au Camp eſt neceſſaire,
On entend dans les airs mille cris confondus
Qui pouſſent juſqu'icy le nom d'Arminius,

Il vient fondre ſur nous, & malgré la nuit ſombre,
De ſes troupes, Seigneur, on découvre le nombre.
Nos Chefs & nos ſoldats au combat préparez
N'attendent que l'employ que vous leur donnerez,
Tous à l'envy...

VARUS.

Marchons, venez punir l'audace
De ce jeune orgueilleux qui court à ſa diſgrace.

SEGESTE.

Je vous ſuis. Sinorix gardez ce criminel,
Ce rebelle chargé du courroux paternel,
Me puniſſent les Dieux que ma fureur atteſte,
Si je l'épargne aprés ſa trahiſon funeſte.

Fin du quatriéme Acte.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

SIGISMOND, ISMENIE, POLIXENE, GARDES.

SIGISMOND.



E ſçaurons-nous jamais quel ſera nôtre ſort ?
Cét état incertain eſt pire que la mort,
Helas ! chacun de nous tremblant pour ce qu'il aime,
A peine en ce moment ſe ſouvient de luy-même ;
De ce fatal combat que je crains le ſuccés ?
J'y vois de toutes parts de ſiniſtres effets,
Où mon Pere expirant, où mon amy ſans vie,
Et peut-eſtre ſa mort de la vôtre ſuivie ;
Quel ſupplice ? grands Dieux ! où me vois-je reduit ?

ISMENIE.

O courroux ! ô rigueur du Ciel qui nous pourſuivit ;

Que

Que de soûpirs perdus ! que d'inutiles plaintes ;
Toûjours des soins nouveaux ? & de nouvelles craintes :
Est-ce là le bonheur que j'avois attendu ?
Mais Barsine revient.

SCENE II.

SIGISMOND, ISMENIE, POLIXENE, BARSINE.

ISMENIE.

PArle, n'as-tu rien veu,
Ne nous déguise rien.

BARSINE.

Je ne puis vous apprendre,
Que ce qu'un bruit confus vient de me faire entendre,
J'estois prés de ces lieux où j'ay de toutes parts,
Promené vainement mes curieux regards,
Je n'ay pû rien connoistre, & ma timide veuë
Dans mille objets affreux s'est d'abord confonduë,
Les clameurs des soldats mourans, ou renversez,
Les cris des combatans, les plaintes des blessez,
Le carnage, le sang, l'horreur, le bruit des armes,
Ont étonné mon cœur, & fait couler mes larmes,

Je n'ay pû soûtenir ce spectacle sanglant,
J'ay fremy, j'ay couru vers ces lieux en tremblant,
Où des soldats Romains la joye & le langage
M'ont apris que Varus avoit tout l'avantage,
Et que l'injuste sort secondant ses desseins
Se déclaroit, Madame, en faveur des Romains.

POLIXENE.

Ne nous flatons donc plus, nôtre perte est certaine,
Vôtre Pere & Varus vont assouvir leur haine.

SIGISMOND.

Helas Madame !

POLIXENE.

Eh quoy ! Prince vous soûpirez;
Juste Ciel, est-ce ainsi que vous me rassurez;
Pensez-vous que frapé du peril qui nous presse
Mon cœur en ce moment soit exempt de foiblesse;
Je la cache à vos yeux pour ne pas redoubler
Des tourmens assez grands pour vous faire trembler,
Je vous cache la mienne, ah ! cachez-moy la vôtre,
Rassurons-nous plûtost, aidons-nous l'un & l'autre?
Je sens qu'il est cruel d'estre privé du jour,
Lors qu'on fait son bonheur d'un mutuel amour,
Toutefois dans la mort que le Ciel nous envoye,
Nos cœurs doivent trouver quelque sujet de joye,
Nous mourrons satisfaits, vous de moy, & moy de vous,
Nous n'avons ny soupçons, ny mouvemens jaloux,
Cher Prince, nôtre sort est plus doux qu'il ne semble,
Nous mourrons l'un pour l'autre, & nous mourrons ensemble.

ISMENIE.

Oüy, dans vôtre malheur vous estes trop heureux,
Un semblable destin attire tous mes vœux;
Mais moy de mon Amant absente, separée,
Des maux que vous souffrez comme vous déchirée,
Je ne sçaurois helas! pour flatter mon ennuy
Le voir, ny luy parler, ny mourir avec luy,
Eh quoy! que chez les morts je m'apreste à le suivre?
J'auray le déplaisir d'avoir pû luy survivre,
O Dieux! en cét instant peut-estre que Varus
Perce d'un trait fatal le cœur d'Arminius?
Peut-estre de soldats une troupe barbare
Foule sa teste auguste, ou du corps la separe,
Et portant sur un Dard ce tresor précieux,
En fait à tout le Camp un trophée odieux?
Juste Ciel quel objet! mais j'aperçois mon Pere,
Et je vois dans ses yeux éclater sa colere,
C'en est fait, n'attendons qu'un trépas rigoureux.



SCENE III.

SEGESTE, SIGISMOND, ISMENIE, POLIXENE, BARSINE, SINORIX, GARDES.

SEGESTE.

Traiſtres, les Dieux cruels ont exaucé vos vœux ;
Du ſang de mes Soldats, & des Troupes Romaines
Le fier Arminius vient de couvrir vos plaines,
Mais de ce grand ſuccés vous ne joüirez pas,
Et loin que ſon triomphe ait pour luy des appas,
Luy-même il pleurera, du moins j'oſe le croire,
L'avantage fatal de ſa triſte victoire,
Puis qu'il perd aujourd'huy pour nous avoir défaits,
Le plaiſir & l'eſpoir de vous revoir jamais;
Varus encor ſuivy des reſtes de l'Armée
Soûtient d'Arminius la valeur enflammée,
Il l'arreſte, & je viens pour vous enlever tous
Aux vœux d'un Ennemy qui ne cherche que vous;
Venez, venez à Rome, où Varus vous envoye,
Je vais vous y mener, & je ſens quelque joye
A penſer que le Chef de nos heureux Vainqueurs
Honorera bien-toſt ma fuite de ſes pleurs:
Gardes qu'on les conduiſe ; allons, c'eſt trop attendre,
Marchons.

SCENE IV.

SEGESTE, SIGISMOND, ISMENIE, POLIXENE, BARSINE, SINORIX, TULLUS, GARDES.

TULLUS.

Il n'eſt plus temps, & ſongez à vous rendre,
Seigneur, tous mes Soldats ſont diſperſez ou morts,
Arminius me ſuit, tout cede à ſes efforts,
Et Varus animé d'un genereux courage
Vient de meſler ſon ſang au reſte du carnage.

SEGESTE.

Il eſt mort!

TULLUS.

Oüy, Seigneur, en Heros, en Romain;
En bravant l'injuſtice, & les coups du deſtin;
Aprés avoir trois fois par des faits incroyables
Soûtenu des Germains les aſſauts redoutables,
De ruiſſeaux de leur ſang inondé les ſillons,
Et preſque renverſé leurs épais bataillons,
Il voit de toutes parts ſes troupes fugitives,
Et ne peut raſſembler ſes Legions craintives
Alors demeuré ſeul encore il ſe deffend,
Et fait ſentir la crainte aux Vainqueurs qu'il attend;

Ils n'osent l'aborder, sa fierté les étonne,
Toutefois à grands flots leur troupe l'environne,
Et honteux de se voir par luy seul arrestez,
Luy poussent à l'envi cent coups precipitez;
Son sang coule aussi-tost, il le void, & rappelle
De sa force épuisée une force nouvelle,
C'est assez, a-t'il dit, ah! ne permettons pas
Que mes jours soient tranchez par d'indignes Soldats,
Sur tout, épargnons-nous la rage & l'infamie
De devoir au Vainqueur le reste de ma vie:
Il se frappe à ces mots; mortellement blessé
Sur un monceau de corps il tombe renversé,
Et ce coup à jamais consacrant sa memoire,
Dans sa défaite même il se couvre de gloire.

SEGESTE.

Ah Varus! que je plains, que j'admire ton sort!
Je brûle de te suivre, & d'imiter ta mort;
Je jure ainsi que toy de fuir l'ignominie
De tenir du Vainqueur une importune vie,
Mais avant qu'achever le dessein que je prens,
Faisons un sacrifice à tes manes errans,
Que ces perfides cœurs que le destin me livre
Dans la nuit du tombeau soient forcez de te suivre,
Que sans égard enfin du sexe ny du rang
De tous trois à mes yeux on répande le sang,
Que j'y mesle le mien, qu'Arminius ne trouve
Que les sanglans effets des fureurs que j'éprouve,
Qu'il ne rencontre icy pour fruit de ses Exploits,
Que son amy, sa sœur, sa Maîtresse aux abois,

Et pour vanger les maux où ſon bonheur m'expoſe,
Qu'il plaigne mon trépas par les horreurs qu'il cauſe,
Frappez Gardes. . . . mais Dieux, le voicy ce Vainqueurs,
Ah! que mon bras du moins ſeconde ma fureur?
Que je meure. . . . .

SIGISMOND.

Ah Seigneur quel deſſein? quelle envie?

ISMENIE.

Arreſtez. . . .

SEGESTE.

Quoy cruels vous ménagez ma vie?
Vous m'oſez deſarmer; & vous voulez enfin
qu'Arminius ſoit ſeul Maiſtre de mon deſtin?



SCENE V.

SEGESTE, ARMINIUS, SIGISMOND, ISMENIE, POLIXENE, BARSINE, SINORIX, GARDES.

SEGESTE.

EH bien, Arminius, par un revers funeste,
La Fortune en tes mains met le sort de Segeste!
Tu sçais de quelle ardeur j'ay poursuivy tes jours!
Tu me vois maintenant sans espoir, sans secours,
Vange-toy sans scrupule, & prens une victime
Dont la perte est utile & la mort legitime.
Frappe, perce ce cœur qui n'attend que tes coups.

ARMINIUS.

Cessez de m'animer, & d'aigrir mon courroux,
Vos derniers attentats, vos cruelles injures
Ont laissé dans mon cœur d'assez vives blessures,
Pour me porter sans peine à vous donner la mort,
Et je ne doute point, si la rigueur du sort
Vous eust par ma défaite abandonné ma vie,
Que déja vos fureurs ne me l'eussent ravie;

Que n'avez-vous point fait aujourd'huy contre moy?
Ce n'estoit pas assez de me manquer de foy?
Sans égard pour les droits que ma naissance donne,
Vous avez attenté jusques sur ma personne,
Et de vos fers honteux osant charger mes mains
Fait de mon esclavage un triomphe aux Romains;
L'Univers étonné du bruit de mon offense
Ne le sera pas moins d'apprendre ma vengeance.
D'un mot je puis vous perdre, & je suis offensé;
N'y pensons plus, Seigneur, oublions le passé,
C'est moy qui vous en prie. Enfin de ma victoire
Je ne veux d'autre prix, je ne veux d'autre gloire,
Que le charmant espoir d'estre de vos amis,
Et le parfait bonheur de me voir vôtre fils;
Craignez moins de César la puissance funeste,
Combattons seulement, je vous répons du reste;
En vain vous avez crû que fidele aux Romains
La Victoire par tout seconde leurs desseins,
Que contre leurs efforts rien ne nous peut deffendre.
Pour les vaincre il suffit de l'oser entreprendre,
Vous venez de les voir expirer sous mes coups,
Et ces Romains enfin sont hommes comme nous.
Mais dûssions-nous perir, Seigneur, pour la patrie,
Mourons libres du moins, s'il faut perdre la vie;
Un malheur éclatant est toûjours glorieux.
Soûtenons nôtre gloire, & laissons faire aux Dieux.

SEGESTE.

Vaincu, desesperé, que pourrois-je répondre?
Prince, tous vos discours ne font que me confondre;

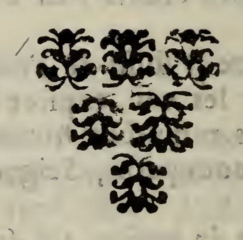
Je ne m'attendois pas à ces ſoins genereux ,
Et ſi vous vous vangiez je ſerois plus heureux ;
Joüiſſez à loiſir des fruits de la victoire ,
Mais ne me forcez point d'en voir toute la gloire,
Quand vous me découvrez vos nobles ſentimens,
Ma honte & ma douleur croiſſent à tous momens,
Epargnez ma foibleſſe, & loin de vôtre veuë ,
Laiſſez-moy devorer le chagrin qui me tuë.

ARMINIUS.

Suivez-le, Sinorix, & veillez ſur ſes jours,
Madame....

ISMENIE.

Non Seigneur, je vole à ſon ſecours,
Permettez....



SCENE DERNIERE.

ARMINIUS, POLIXENE, ISMENIE, SIGISMOND, BARSINE.

ARMINIUS.

JE vous ſuis, venez, allons Madame,
Remettre par nos ſoins le calme dans ſon ame,
Malgré ſon deſeſpoir, malgré tout ſon courroux,
Le temps & nos reſpects le fléchiront pour nous,
Je m'eſtois engagé de vanger mon outrage,
De m'ouvrir juſqu'à vous un glorieux paſſage,
Varus eſt mort, enfin les Romains ſont défaits,
Graces aux Dieux, l'effet répond à mes ſouhaits,
De mes liberateurs reconnoiſſons le zele,
Et conſacrons à Rome une haine immortelle.

FIN.

VIRGINIE,

TRAGEDIE.

ACTEVRS.

APPIUS, l'un des Decemvirs de la ville de Rome.

ICILE, Chevalier Romain accordé avec Virginie.

CLODIUS, Chevalier Romain.

PLAUTIE, Mere de Virginie, & femme de Virginius.

VIRGINIE, fille de Virginius, & de Plautie.

CAMILLE, confidente de Virginie.

FULVIE, confidente de Plautie.

SEVERE, affranchy d'Icile.

FABIAN, affranchy d'Appius.

PISON, Capitaine des Gardes d'Appius.

GARDES.

La Scene est à Rome dans le Palais d'Appius.



VIRGINIE,

TRAGEDIE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

APPIUS, CLAUDIUS, PISON.

CLODIUS.



De ma temerité Rome entiere surprise,
Demande les raisons d'une telle entreprise,
Le Peuple compâtit à la juste douleur
D'un amant éperdu, d'une mere en fureur:
Il est temps d'informer Rome, Icile & Plautie
Des droits qui m'ont permis d'enlever Virginie.

Qu'ils aprennent, Seigneur, & sans plus differer. ..

APPIUS.

Helas!

CLODIUS.

Qui peut encore vous faire soûpirer?
Quel injuste chagrin & vous trouble & vous gesne?
Que craignez-vous?

APPIUS.

Je crains l'aspect d'une inhumaine.
Je crains de nos projets le succés dangereux;
Que puis-je attendre enfin d'un amour malheureux,
D'un amour dans mon cœur formé sans esperance,
Et dont le desespoir accroist la violence;
Je me laissay surprendre aux yeux qui m'ont charmé,
Sçachant depuis long-temps qu'Icile estoit aimé;
Quand le don de leur foy, quand leur amour si tendre
Deffendoit à mes vœux de pouvoir rien pretendre.
Dieux! que n'entreprend point un cœur au desespoir,
Je ne me souvins plus des loix de mon devoir,
Et pour semer entr'eux un eternel divorce
Mon amour employa l'artifice & la force.
Je t'apris mes malheurs, ton amitié pour moy
Déja par cent efforts m'assuroit de ta foy,
Et contre Icile enfin ta haine inexorable
Te rendoit à mes vœux encor plus favorable.
Ainsi je t'engageay dans mes desseins secrets
Ton zele aveuglément a pris mes interests,
Cependant quand je voy l'entreprise avancée
Mille perils divers s'offrent à ma pensée;
Mais je tremble sur tout qu'un odieux Rival
Au repos de mes jours ne soit encor fatal.

CLODIUS.

De mon zele pour vous aſſuré dés l'enfance,
Vous m'avez honoré de voſtre confiance,
Seigneur, & voſtre main par de nouveaux bienfaits
A ſemblé chaque jour prevenir mes ſouhaits.
Mais le plus grand de tous, Seigneur, je le confeſſe,
C'eſt d'avoir employé mes ſoins & mon adreſſe,
Pour rompre le bonheur qu'Icile s'eſt promis;
Je le hay plus luy ſeul que tous mes ennemis.
Depuis que par ſa brigue aſſurant ma diſgrace,
Je l'ay vû dans nos Camps commander en ma place;
Et par l'injuſte choix de Rome & du Senat
Des honneurs qu'on me doit obtenir tout l'éclat.
Que je ſerois heureux de le pouvoir détruire !
Je goûteray du moins le plaiſir de luy nuire,
Puiſqu'enfin vôtre amour me permet aujourd'huy
D'attacher à ſes jours un éternel ennuy.
Mais je n'aurois pas crû, quelque ardeur qui vous preſſe,
Que le cœur d'Appius fit voir tant de foibleſſe;
Tout flatte vos deſirs, tout ſuccede à vos vœux,
Vous n'avez qu'à vouloir, Seigneur, pour eſtre heureux,
Cependant un Rival que voſtre amour accable
Vous geſne & vous paroiſt encore redoutable ?
Il vous le falloit craindre en cet inſtant cruel
Que conduiſant déja Virginie à l'autel,
Par les liens ſacrez d'un heureux Hymenée
Il alloit à ſon ſort joindre ſa deſtinée,
Lors que tout eſtoit preſt; la coupe, le couteau,
La victime, l'encens, le Preſtre, le flambeau:
Quand Plautie elle-même à ſes deſirs propice
Pour l'hymen de ſa fille offroit un ſacrifice;

C'estoit alors, Seigneur, qu'on eût pû pardonner
Le trouble où vostre cœur semble s'abandonner,
Mais j'ay mis à ces nœuds un invincible obstacle,
Et pour vous épargner ce funeste spectacle
J'ay ravy la conqueste à cet heureux amant,
Dans le Temple, à l'Autel, dans le même moment
Qu'il formoit ce lien à vostre amour contraire,
Et malgré les soûpirs & les pleurs d'une mere,
Malgré tous les efforts d'un amant furieux,
J'ay conduit, j'ay remis Virginie en ces lieux.
Vôtre repos enfin de vous seul va dépendre,
Il ne vous reste plus, Seigneur, qu'à faire entendre
Une fausse équité qui soûtiendra mes droits,
Et qui mettra le crime à l'ombre de nos loix.
Parlons, & publions enfin que Virginie,
N'est point du noble sang dont on la croit sortie,
Que chez moy d'un esclave elle a receu le jour
Qu'elle doit estre aussi mon esclave à son tour,
Et suivant le destin de ceux qui l'ont fait naistre,
Heriter de leurs fers & m'accepter pour maistre.

APPIUS.

Differons un éclat mortel à son honneur,
Seule encor de son sort elle sçait la rigueur;
Peut-estre se voyant au bord du precipice,
Son peril à mes vœux la rendra plus propice.
N'exposons point sa honte aux yeux de l'Univers;
Elle craint, il suffit, de tomber dans les fers,
Elle fremit des maux d'un sort si déplorable.

CLODIUS.

Profitez-donc, Seigneur, de ce temps favorable,
Et donnant un cours libre à vos secrets soûpirs,
Courez à Virginie expliquer vos desirs.

APPIUS.

Je me suis tu long-temps & veux me taire encore,
Loin de faire éclatter ce feu qui me devore,
Je doy plus que jamais le cacher en ce jour;
Tout m'y contraint, l'honneur, mon devoir, mon amour:
Quel temps pour declarer ma temeraire flame:
A quel trouble nouveau je livrerois son ame?
Je ne ferois helas! qu'irriter ses douleurs,
Mes discours grossiroient la source de ses pleurs,
C'est assez qu'arrachée à l'amant qu'elle adore,
Captive dans ces lieux elle ait apris encore,
Qu'elle est preste à tomber dans la honte des fers,
Ce seroit à la fois trop de malheurs divers:
Attendons pour luy faire un aveu si terrible
Que le temps ait rendu sa douleur moins sensible,
Epargnons ses soupirs & cherchons un moment
Où je trouve son cœur moins plein de son amant.
Mais cachons-luy sur tout que c'est moy qui l'oprime,
Et puisqu'enfin l'amour me couste un si grand crime
Que j'en rougisse seul, ou que ma honte au moins
N'ait dans tous mes remords que tes yeux pour témoins.

CLODIUS.

Prénez garde, Seigneur, qu'une injuste contrainte
Ne renverse à la fin tout le fruit de ma feinte,
Vous nourrissez un feu prest à vous consumer,
Vous languirez toûjours....

APPIUS.

Cesse de t'allarmer
J'ay mes raisons; je veux qu'une action si noire,
Loin de finir ma vie en releve la gloire,

Déguisons ce forfait, couvrons-en la noirceur,
Et faisons admirer ce qui feroit horreur.
Si la vertu souvent passe pour imposture
Le crime imite aussi la vertu la plus pure,
Et mon coupable amour sera mieux écouté,
Sous un pretexte adroit de generosité.
Je vay donc annoncer moy-même à Virginie
Qu'à la tirer des fers la gloire me convie,
Et que rien desormais ne la peut secourir,
Que la main & la foy que je luy viens offrir;
Sous ces dehors flateurs je cacheray mon crime,
Par là je gagneray son cœur ou son estime,
Et l'on imputera par ce subtil détour,
A la seule pitié les effets de l'amour.

CLODIUS.

Je me rends au dessein que l'amour vous suggere,
De nôtre intelligence il couvre le mystere;
Mais il faudroit aussi pour ne rien negliger,
Eloigner un Rival qui cherche à se vanger
Prevenez les transports d'un amant en furie,
Prest à tout hazarder pour sauver Virginie.

APPIUS.

Eh c'est où je l'attens. J'ay sçû déja prévoir
Les effets de sa rage, & de son desespoir:
Mais à nôtre dessein sa colere est utile,
Aussi loin de bannir ce redoutable Icile,
Bien loin de luy cacher l'objet de son amour,
Je pretens qu'il la voye, & même dés ce jour.
Oüy, je veux qu'il joüisse icy de sa presence,
Afin de le porter à plus de violence;
Cet objet douloureux aigrira sa fureur,
Il voudra la vanger & finir son malheur,
Ce Rival odieux pour servir ce qu'il aime
A mes transports jaloux viendra s'offrir luy-même

Et dés le moindre effort qui l'osera tenter
Sans bruit dans ce Palais je les fais arrest r.
CLODIUS.
Ah! je prévois.....

SCENE II.

APPIUS, CLODIUS, FABIAN, PISON.

FABIAN.

Plautie, aux pleurs abandonnée,
Seigneur, à vous attendre est toûjours obstinée,
Elle veut vous parler, & ses frequens soûpirs....
APPIUS *à Fabian.*
Qu'elle entre cependant pour flater ses desirs,
Dans cet apartement conduisez Virginie,
Allez, & dites-luy qu'elle y verra Plautie,
* Vous d'une Mere en pleurs évitez les transports,
Eloignez-vous.
CLODIUS.
Seigneur, c'est mon dessein, je sors.
Ma presence sans doute aigriroit sa colere
à Clodius.



SCENE III.

APPIUS, PLAUTIE, FULVIE, PISON,

PLAUTIE.

AH ! Seigneur, écoutez les douleurs d'une Mere,
Et puiſqu'aprés deux jours d'un mortel deſeſpoir
Vous avez bien voulu conſentir à me voir,
Pourray-je me flatter ?

APPIUS.

Ne doutez point, Madame,
Que je ne ſois frapé du trouble de voſtre ame ;
J'ay craint avec raiſon de vous voir en ces lieux,
Et que voſtre douleur n'éclataſt à mes yeux,
J'ay fait plus, j'ay tâché long-temps de me défendre
De cauſer tant de pleurs que je vous vois répandre,
Mais mon cruel devoir le plus fort dans mon cœur
D'une pitié craintive eſt demeuré vainqueur,
J'ay cedé, j'ay ſuivy la ſevere Juſtice :
Enfin que vouliez-vous, Madame, que je fiſſe ?
Chargé par tout l'Etat du pouvoir Souverain ....

PLAUTIE.

Oſez-vous vous parer d'un pretexte ſi vain ?
Quoy ? vous ordonne-t'il ce devoir temeraire
D'enlever ſans pitié Virginie à ſa Mere ?
Dans le temps que ſon Pere à la guerre occupé,
Peut-eſtre va mourir pour ceux qui l'ont trompé,

Mais pourquoy dans ces lieux retenez-vous ma fille,
Pourquoy l'arrache-t'on du ſein de ſa famille?
Pour quel crime commis vos barbares ſoldats
Viennent-ils la ravir au Temple dans mes bras?
Pourquoy...

APPIUS.

De ſon deſtin n'eſtes-vous pas inſtruite?

PLAUTIE.

Helas! dans ce Palais tout le monde m'évite,
En vain depuis deux jours errante dans ces lieux
Les pleurs que j'ay verſez ont épuiſé mes yeux,
En vain de tous coſtez mes cris ſe font entendre,
De ſon deſtin encore je n'ay pû rien aprendre,
Et je trouve par tout dans mes ſoins empreſſez,
Des Gardes interdits, des viſages glacez,
Qui redoutent ma veuë, & preſts à ſe confondre
Se dérobent à moy, ſans daigner me répondre,
Par vos ordres cruels....

APPIUS.

Ceſſez de m'accuſer
Et ne me forcez pas de vous deſabuſer,
Quand je vous auray dit....

PLAUTIE.

Quoy? que pourrez-vous dire,
Expliquez-vous.

APPIUS.

Je ſçay qu'il faut vous inſtruire;
Mais, Madame, je crains de redoubler vos pleurs,
Je vais vous annoncer le plus grand des malheurs:
Cette fille, l'objet d'une amitié ſi tendre
Que vous me demandez, que vous venez défendre,
Cette fille qui fit vos plaiſirs les plus doux,
Un autre vous l'enleve, elle n'eſt plus à vous.

PLAUTIE.

Dieux ! qu'entens-je ? comment ?

APPIUS.

Ce n'eſt plus un miſtere,
Je ſuis de Virginie icy depoſitaire ;
Clodius ſçait enfin la noire trahiſon,
Qui la fit autrefois ſortir de ſa maiſon ;
Où d'un eſclave infame elle a receu la vie ;
Oüy, Madame, voila le ſort de Virginie,
Cet Eſclave mourant, par ſes remords preſſé
N'a pû diſſimuler tout ce qui s'eſt paſſé,
Le traître a declaré que dans vôtre famille,
Par un échange adroit il fit entrer ſa fille,
Et pluſieurs Citoyens appellez à ſa mort
Sont preſts de confirmer ſon funeſte rapport,
Cet étranger ſecret a droit de vous confondre.

PLAUTIE.

Je demeure ſtupide, & ne ſçais que répondre,
D'un autre, Virginie, auroit receu le jour !
Non, non, elle eſt ma fille, & j'en crois mon amour,
Mon cœur fremit, mon ſang s'émeut de cette injure
Je ſens trop fortement s'expliquer la nature ;
Et je cede à la voix de ces inſtincts ſecrets
Qui parlant à nos cœurs ne les trompent jamais ;
Sur Virginie enfin, quoy qu'on oſe entreprendre
Contre tout l'Univers je ſçauray la défendre.
Ouvrez les yeux, Seigneur, un perfide aujourd'huy
Pour me percer le cœur implore voſtre appuy,
Et vous le ſoûtenez ? quoy voſtre propre gloire,
De mes ſacrez ayeux l'immortelle memoire,
De mon illuſtre Epoux les éclattans exploits,
Son ſang pour le païs répandu tant de fois,
Les égards que l'on doit à la vertu trahie,
N'ont pas dans voſtre cœur défendu Virginie ;

Ah

Ah! rendez-moy Seigneur, ce tresor precieux
Ma fille, seul present que j'ay receu des Dieux,
Avec tant d'amitié dans mon sein élevée,
De cent perils divers par moy seule sauvée,
Pour qui j'ay pris enfin, tant de penibles soins,
Seigneur, dont vos yeux mesme ont esté les témoins.

APPIUS.

Madame, à vos desirs je voudrois satisfaire,
Inexorable loy d'un devoir trop severe ?
Qui nous fait bien souvent condamner à regret
Ceux pour qui nostre cœur se declare en secret.
C'est à vous d'éviter le coup qui vous menace,
Combattez Clodius, confondez son audace,
Madame, & vous verrez les suplices tous prests
Vous vanger d'un perfide, & punir ses forfaits;
Cependant Virginie en ce lieu se doit rendre,
On peut en liberté luy parler & l'entendre,
Vous la verrez, Madame, avant que de sortir,
Moy-mesme en ce moment je l'ay fait avertir,
Elle entre, je vous laisse.

SCENE IV.

PLAUTIE, VIRGINIE, FULVIE, CAMILLE.

VIRGINIE.

Ah quel comble de joye!
Madame, enfin le Ciel souffre que je vous voye,

Quel plaisir de pouvoir en ces heureux momens,
Oublier mes douleurs dans vos embrassemens.

PLAUTIE.

Ma fille, ils seroient doux pour le cœur d'une Mere;
Mais helas ! ils ne font qu'augmenter ma misere,
Une crainte mortelle en corrompt les douceurs,
Tremble, fremis, entens le plus grand des malheurs,
Le traistre Clodius ....

VIRGINIE.

J'ay tout appris Madame,
Si l'horreur de ce coup a pû fraper mon ame.
Revenuë à l'instant de ce trouble soudain,
J'ay veu pour m'en parer le remede certain,
Ne craignez point pour moy l'horreur de l'esclavage,
Le sang a dans mon sein transmis vostre courage,
Attentive aux leçons qu'ont tracé mes ayeux,
Leur exemple sans cesse est present à mes yeux,
De mes jours malheureux je finiray la course,
Sans qu'aucune foiblesse en ternise la source,
Le plus cruel trépas me semblera trop doux,
Mourant avec le nom que j'ay receu de vous.

PLAUTIE.

Non, non, je préviendray ta funeste disgrace,
J'admire de ton cœur la genereuse audace,
Le dessein de mourir pour conserver ton rang,
Est digne de ma fille, est digne de mon sang,
Mais je n'en puis souffrir la cruelle pensée,
Rome dans ton destin est trop interressée,
Virginius déja par mes soins averty,
Pour te venir défendre est sans doute party,
Dés le mesme moment que tu me fus ravie,
Sans prévoir les horreurs qui menacent ta vie,

J'envoyay vers le Camp, & je ne doute pas
Que t'on Pere vers nous ne s'avance à grands pas,
Icile furieux, menace, prie, exhorte,
Aux plus hardis projets sa tendresse l'emporte;
Enfin pour te sauver il suffira de moy,
Que ne pourray-je point en agissant pour toy,
Nous attendons beaucoup du secours de leurs armes,
Mais n'espere pas moins de celuy de mes larmes,
De cet affreux Palais j'ouvriray les chemins,
Je serviray de Chef aux premiers des Romains,
Et mes brûlans soûpirs verseront dans leur ame,
Cette boüillante ardeur qui m'anime & m'enflâme,
Adieu je cours....

VIRGINIE.

Helas! vous me quittez si-tost,
Madame....

PLAUTIE.

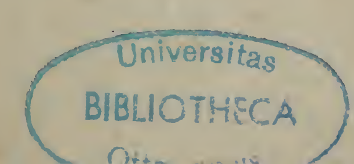
J'en fremis, mais ma fille il le faut,

VIRGINIE.

Est-ce trop peu des maux, dont je suis déchirée,
Seray-je d'avec vous encore separée?
Aprés tant de soûpirs, à peine je vous voy....

PLAUTIE.

Crois-tu qu'à te quitter je souffre moins que toy,
Quant à partir d'icy je me crois toute preste,
Malgré tous mes efforts ma tendresse m'arreste,
Cet amour toutefois ardent à ton secours,
Demande des effets, & non pas des discours;
Je te quitte, ou plûtost je vais tarir tes larmes,
Te rendre à ta famille, & finir nos allarmes,
Le soin de te sauver m'arrache de ce lieu,
On m'attend, & j'y vole, adieu ma fille, adieu.



SCENE V.

VIRGINIE, CAMILLE.

VIRGINIE.

CAMILLE connois-tu l'excés de ma misere,
Quel triste sort !

CAMILLE.

Je crains bien moins que je n'espere,
Les premiers des Romains se declarent pour vous,
Contre vostre ennemy le Peuple est en courroux,
Vostre Pere est aimé dans Rome, & dans l'armée,
Le jeune Icile enfin, dont vous estes charmée,
Et qui doit par l'hymen s'unir à vostre sort,
Ne fera pas pour vous un inutile effort,
Sans doute en ce moment . . . . .

VIRGINIE.

Excuse ma foiblesse,
Crois-tu qu'en ma faveur Icile s'interesse ?
Crois-tu qu'il me conserve une fidelle ardeur,
Mes disgraces peut-estre auront changé son cœur.
Ah ! si le mien privé seulement de sa veuë
Ne resiste qu'à peine au chagrin qui me tuë ,
Dieux ! contre ma douleur où trouver du secour
Camille, s'il falloit le perdre pour toûjours ?
N'importe en ce moment, quoy que le Ciel ordonr
A ses ordres sacrez mon ame s'abandonne ,
Je respecte les traits qui partent de sa main ,
Et je vay sans murmure attendre mon destin.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ICILE, SEVERE.

SEVERE.

OUY, vous pouvez, Seigneur, auſſi bien que Plautie,
Entrer dans ce Palais, parler à Virginie,
Vous ne vous plaindrez plus de l'injuſte pouvoir,
Qui vous a juſqu'icy défendu de la voir,
Dans cet apartement où l'on va la conduire,
De tous vos ſentimens elle pourra s'inſtruire;
Mais pourquoy la revoir ? mon eſprit incertain,
Ne comprend pas encor quel eſt noſtre deſſein,
Je ne ſçay que juger de voſtre impatience,
Quel intereſt vous porte à chercher ſa preſence,
Seigneur, eſt-ce un effet de la ſeule pitié,
Ou le ſimple devoir d'un reſte d'amitié ?
Car je ne penſe pas dans ſa miſere extréme,
Averty de ſon ſort par Plautie elle-même,
Quand le Ciel l'abandonne au plus cruel malheur,
Que vous ſentiez pour elle une honteuſe ardeur.

Non, je ne croiray point qu'un aussi grand courage,
Puisse avilir ses vœux jusques dans l'esclavage,
Qu'Icile jusques-là pût jamais s'abaisser.

ICILE.

Severe que dis-tu ? Ciel ! qu'oses-tu penser ?
Crois-tu de Clodius la noire calomnie ?
Mais quand les Dieux auroient fait naistre Virginie,
Dans la honte des fers, & dans un rang plus bas,
Quel que fut son destin je ne changerois pas !
Plus on veut l'abaisser, plus je sens que je l'aime,
Si ses malheurs sont grãds, mon amour est extréme:
Qu'ay-je fait jusqu'icy pour luy prouver ma foy,
Je luy rendois des soins, qui n'eut fait comme moy ?
Tout ne flattoit-il pas mes vœux, & ma tendresse,
Gloire, biens, dignitez, pouvoir, credit, noblesse,
Sa main me donnoit tout, qui n'eut pû présumer,
Que mon ambition me portoit à l'aimer ?
Mais du moins aujourd'huy mon amour seul éclate,
Et mon ambition n'ayant rien qui la flate,
Je feray hautement triompher en ce jour,
La generosité, la constance, & l'amour.

SEVERE.

Dieux ! qu'est-ce que j'entens ? vostre discours m'étonne,
A quel fatal projet l'amour vous abandonne,
Une fille sans nom, & qu'on va condamner.....

ICILE.

Parce qu'on la trahit, dois-je l'abandonner ?
Et ne luy faisant voir qu'une amitié commune,
Regler ma passion au gré de la fortune:
S'il est des cœurs mal faits, & d'indignes amans,
Qui suivent dans leurs vœux ces lâches sentimens.
Pour moy, n'en doute point, quand j'aime Virginie,
C'est à d'autres objets que mon cœur sacrifie,

Les grandeurs que le ſort peut ravir en un jour,
N'ont jamais attiré mes vœux ny mon amour,
La fermeté d'eſprit, la grandeur de courage,
La pureté de cœur, voila ce qui m'engage;
Ce qui dépend du ſort eſt pour moy ſans appas,
Et j'aime les vertus qui n'en dépendent pas.

SEVERE.

Vous ſuivez trop, Seigneur, une aveugle tendreſſe.

ICILE.

Ah! ne t'oppoſe plus à l'ardeur qui me preſſe;
Cependant Virginie eſt long-temps à venir,
Quel obſtacle nouveau pourroit la retenir?
Quand verray-je ceſſer l'ennuy qui me devore,
Neglige-t'elle helas! un amant qui l'adore:
Dieux! que puis-je penſer de ſon retardement,
Que je ſouffre de maux en ce cruel moment,
Que je ſuis déchiré! mais je la voy, Severe,
Elle vient.

SCENE II.

ICILE, VIRGINIE, SEVERE, CAMILLE.

ICILE.

Le deſtin ne m'eſt plus ſi contraire,
Madame, je vous voy, & je puis en ce jour,
Faire encor à vos yeux éclatter mon amour,

Qui l'eut crû que si prés d'un heureux Himenée,
Nostre amour à ces maux deust estre condamnée.
Mais suspendez l'effort de toutes vos douleurs,
Que la joye un moment regne seule en nos cœurs :
Pour moy, je l'avoüeray, quand le soir me menace,
Du bien que je reçois je luy dois rendre grace,
J'estois absent de vous, inquiet, desolé,
Je vous vois, je vous parle, & je suis consolé ;
Le trouble, la douleur qui déchiroit mon ame.
Tout s'est évanoüy devant vos yeux, Madame,
Ma presence fait-elle au moins dans vostre cœur,
L'effet que vostre veuë....

VIRGINIE.

Eh le puis-je, Seigneur ?
Puis-je de mes desirs calmer la violence,
Je les sens augmenter mesme en vostre presence,
Ce qui devroit causer mes plaisirs les plus doux,
Porte à mon triste cœur les plus sensibles coups :
Jugez dans quels malheurs le Ciel me precipite,
Oüy je sens qu'à vous voir ma tristesse s'irrite,
Helas ! j'en connois mieux la perte que je fais,
Car enfin je vous perds, & vous perds pour jamais.

ICILE.

Ah ! Madame, éloignez cette injuste pensée,
Par ce cruel discours ma flame est offensée,
Pourquoy perdre un espoir à nostre amour si doux,
Qui peut nous separer ?

VIRGINIE.

Helas ! l'ignorez-vous ?
C'est le funeste effort du destin qui me brave,
Et si je sors du sang d'un malheureux esclave,

Je voy qu'à vostre Hymen je ne dois plus penser
Qu'à cet espoir si doux, il me faut renoncer ;
Oüy, Seigneur, nous cessons de vivre l'un pour l'autre,
Mais Dieux ! que mon malheur est different du vôtre,
Vous ne perdez en moy qu'un cœur infortuné,
Au comble des horreurs par le sort condamné,
Et pour vous consoler de cette foible perte,
Il est plus d'une voye à vostre amour offerte.
Je ne vous parle point d'un Hymen plus heureux,
Car je n'ose penser qu'un cœur si genereux,
Aprés les doux transports d'une ardeur mutuelle,
Puisse brûler jamais d'une flâme nouvelle,
Mais l'honneur immortel, qu'au milieu des combats,
Vostre rare valeur promet à vostre bras,
Le genereux desir de servir la patrie,
Pourront de vostre esprit effacer Virginie,
Où si ces nobles soins ne peuvent l'en bannir,
Pour en combattre au moins le triste souvenir,
Vous pourrez opposer aprés vostre victoire,
Aux chagrins de l'amour, les plaisirs de la gloire ;
Mais moy desesperée, en l'estat où je suis,
Je sens de toutes parts augmenter mes ennuis,
Je perds l'heureux espoir d'un illustre Hymenée,
Et je perds avec luy le rang où je suis née,
Enfin pour m'accabler dans ce funeste jour,
Je voy d'intelligence, & la gloire, & l'amour,

ICILE.

Ainsi vous renoncez à ce juste Hymenée,
Que deviendra la foy que vous m'avez donnée ?

Lié par mes ſermens, & preſque voſtre Epoux,
N'auray-je....

VIRGINIE.

Cette foy n'eſt plus digne de vous.
Le ſort injurieux....

ICILE.

Eh bien que peut-il faire?
Son pouvoir ne peut rien contre un amour ſincere.

VIRGINIE.

Penſeriez-vous à moy dans cet eſtat honteux.

ICILE.

Ah croyez-moy, Madame, un peu plus genereux,
Rendez plus de juſtice à mon ardente flâme,
Voſtre merite ſeul l'alluma dans mon ame;
Et je jure à vos yeux qu'il n'eſt rien que la mort,
Qui puiſſe deſormais ſeparer noſtre ſort;
Que par tant de ſermens engagez l'un à l'autre,
Les Dieux meſme....

VIRGINIE.

Ah! Seigneur; qu'elle erreur eſt la voſtre,
Lorſque vous me verrez dans un rang odieux.....

ICILE.

J'auray le meſme cœur, j'auray les meſmes yeux,
Vous conſerverez tout ce que mon cœur adore,
Vous aurez vos vertus; & vous aurez encore,
Pour m'attacher à vous par un lien plus fort,
Vos craintes, vos douleurs, les injures du ſort:
Oüy, pour ſerrer les nœuds d'une chaîne ſi belle;
Vos diſgraces auront une force nouvelle,
Ah! ſi c'eſt un devoir pour un cœur genereux,
De plaindre, de ſervir, d'aider les malheureux,
Pour mon cœur enflammé qu'elle douceur extréme,
De ſoulager en vous le digne objet qu'il aime,

De finir vos malheurs, & de pouvoir enfin
Vanger vostre vertu des affronts du destin.

VIRGINIE.

Ah! Seigneur, cet aveu rend mon ame charmée,
Quel plaisir de me voir si tendrement aimée;
Mais quand l'amour pour moy vous porte à vous trahir,
A vos vœux indiscrets, Seigneur, dois-je obeïr,
Non, non, remplissons mieux nos devoirs l'un & l'autre,
Ma generosité doit seconder la vostre,
Et refusant un bien que j'ay tant souhaité,
Faire connoistre au moins que je l'ay merité.

ICILE.

Que ce noble discours pleinement justifie,
Le veritable sang dont vous estes sortie,
Un cœur dans l'esclavage, & d'un vil sang formé,
D'un courage si grand n'est jamais animé,
Et quelque fier qu'il soit toûjours quelque foiblesse,
Découvre tost ou tard sa premiere bassesse;
Mais finissez, Madame, un discours si cruel,
Et qui rend envers moy vostre cœur criminel,
Dieux! est-ce là m'aimer que m'oster l'esperance.

VIRGINIE.

Eh qu'a-t'il ce discours, Seigneur, qui vous offence?
Croyez que ce refus marque mieux mon amour,
Que tout ce que j'ay fait jusqu'à ce triste jour,
Ce n'est pas qu'en effet de mon dessein troublée,
Par ce coup genereux je ne sois accablée,
J'en fremis par avance, & jugez par mes pleurs....

ICILE.

Madame, par pitié cachez-moy vos douleurs,
C'est trop de mes ennuis, & de vostre tristesse,
Mais je la finiray, croyez-en ma promesse,

Je perdray vos tyrans, & quelque ſoit leur rang,
Ces pleurs que vous verſez leur couſteront du ſang.

VIRGINIE.

Ah ! Seigneur arreſtez, où courez-vous ?

ICILE.

Madame,
Ne vous oppoſez point à l'ardeur qui m'enflame,
Il faut que l'inſolent qui vous oſe inſulter,
Aprenne deſormais à vous mieux reſpecter.

VIRGINIE.

Mais comment ?

ICILE.

C'eſt à moy de vanger voſtre injure,
C'eſt à moy de convaincre, & punir l'impoſture,
J'y cours, adieu, Madame.

SCENE III.

VIRGINIE, CAMILLE.

CAMILLE.

Il court vous ſecourir,
Les Dieux ſe ſont laſſez de vous voir tant ſouffrir.
Madame, eſperez tout du courage d'Icile.

VIRGINIE.

Ah ? que me fais-tu voir, & qu'ay-je fait Camille,
Dieux ! devois-je d'Icile accepter le ſecours,
Pour mes ſeuls intereſts j'ay hazardé ſes jours,

Que n'entreprendra point sa tendresse offencée,
De cent perils mortels sa vie est menacée,
Helas ! que ce seroit un secours odieux,
S'il brisoit ma prison en mourant à mes yeux ;
Prevenons-le, essayons de finir ma disgrace,
Nous-mesme détournons le coup qui nous menace,
Hastons-nous, empeschons mon amant de perir,
Courons voir Appius, il peut nous secourir,
Que ses yeux soient témoins de mes vives allarmes,
Peut-estre, sera-t'il, attendry par mes larmes ?
Ne nous contraignons plus, le voicy.

SCENE IV.

APPIUS, VIRGINIE, CAMILLE.

VIRGINIE.

Quoy, Seigneur,
Ne calmerez-vous pas le trouble de mon cœur,
Rendez-vous aux soûpirs que je vous fais entendre,
Perdray-je tant de pleurs que vous voyez répandre,
Et n'obtiendray-je point un utile secours,
Qui des fers que je crains sauve mes tristes jours.

APPIUS.

Helas n'en doutez point vostre disgrace extréme,
Plusque vous ne pensez me déchire moy-même,
Et pour porter mon ame à finir vos mal-heurs,
Vous n'avez pas besoin du secours de vos pleurs

Vostre seule jeunesse, & les soins d'une Mere,
A qui mille raisons vous ont rendu si chere,
D'un Pere si fameux les illustres exploits,
Lors qu'ils parlent pour vous ont de puissantes voix;
Souvent par ces égards mon ame s'est émeuë,
De vous rendre à leurs cris elle estoit resoluë,
Si l'austere devoir d'un employ glorieux,
Cette droite équité prescrite par les Dieux,
Si la peur des remords qui suivent l'injustice,
M'eut permis de vous faire un si grand sacrifice;
Et n'eut malgré l'effort d'une tendre pitié,
Fait durer des malheurs dont je sens la moitié;
Mais enfin plus je tâche à percer le mystere,
Plus je trouve à vos vœux la justice contraire,
Témoins, indices, droit, tout parle contre nous.

VIRGINIE.

Eh vous me porterez de si funestes coups,
Helas! Seigneur.....

APPIUS.

Mon ame est toûjours incertaine,
La pitié me retient quand le devoir m'entraine,
Sur tout tant de vertus, tant de charmes divers,
Ne me semblent point faits pour languir dans les fers,
Ainsi je vous soustiens au bord du precipice,
Je crains de tous costez de faire une injustice,
Auquel des deux partis que je donne ma voix,
J'offence vos vertus, où j'offence les loix.

VIRGINIE.

Helas! pour me sauver, n'est-il aucune voye?

APPIUS.

Madame, ouvrez la moy, j'y souscris avec joye,
Parlez, si je le puis sans blesser mon devoir,
Je feray pour vous plaire agir tout mon pouvoir,

Inventez un moyen, ma puissance suprême,
Va tenter.....

VIRGINIE.

Ah! Seigneur, inventez le vous-même;
Que je vous doive tout, faites un noble effort,
Je remets en vos mains tout le soin de mon sort:
Hastez vous, rasseurez mon ame impatiente.

APPIUS.

Hé l'accepterez-vous, si je vous le presente?
Si vous voulez sortir de cet affreux danger,
Je ne voy qu'un chemin pour vous en dégager,
Mais vostre cœur peut-estre à mes loix infidelle,
Osera m'opposer une fierté rebelle;
Cependant je vous jure, & j'atteste les Dieux,
Que mon dessein, Madame, est juste & glorieux,
Et que si vos refus le rendent inutile....

VIRGINIE.

Pour éviter les fers tout me sera facile:
Pourquoy balancez-vous à me le proposer,
En ce funeste estat puis-je rien refuser?
Ne me le cachez plus, si la pitié vous touche,
Par où puis-je?

APPIUS.

Il ne faut qu'un mot de vostre bouche:
Oüy, dés ce mesme jour vous briserez vos fers,
Vous mesme finirez tous vos malheurs divers,
Et porterez si haut l'éclat de vostre vie,
Qu'aux premieres de Rome il pourra faire envie,
Si vous voulez....

VIRGINIE.

Et quoy?

APPIUS.

Me prendre pour Epoux,
Et par des nœuds sacrez m'attacher tout à vous,

Venez, allons au Temple, & que mon Hymenée,
Repare le malheur de vostre destinée,
Que Clodius contraint de respecter mon choix,
N'ose plus exposer ses temeraires droits;
Venez, en partageant ma puissance supréme,
Vous acquerir des droits sur Clodius luy-même,
Et prendre sur ses jours à couvert de ses coups,
La mesme authorité qu'il veut avoir sur vous.

VIRGINIE.

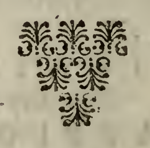
Qu'entens-je juste Ciel! & le pourray-je croire,
Que de soupçons, Seigneur, mortels à vostre gloire;
Je vois, enfin, je vois la cause de mes pleurs,
Et je connois la main d'où partent mes malheurs,
Clodius n'a point seul commencé ma disgrace,
C'est un bras plus puissant qui soustient son audace,
Seigneur, vous m'entendez.

APPIUS.

Ah! que soupçonnez-vous?
Au moment que ma main vous dérobe à ses coups,
Que pensez-vous de moy.

VIRGINIE.

Ce qu'il falloit vous-même
Me déguiser toûjours avec un soin extréme;
Mais c'est pousser trop loin ce funeste entretien,
Faites vostre devoir, & je feray le mien.



SCENE V.

APPIUS, CLODIUS.

CLODIUS.

QU'avez-vous fait, Seigneur, & que faut-il attendre.

APPIUS.

Ah ! l'ingrate à mes vœux refuse de se rendre.

CLODIUS.

Quoy, Seigneur, vostre rang, vos soins, vôtre grandeur,
L'offre de vôtre main n'ont pû toucher mon cœur.

APPIUS.

Si la seule grandeur satisfaisoit une ame,
Helas ! serois-je en proye à ma cruelle flâme,
Inutile puissance ! importune grandeur,
Qui ne peut m'asseurer d'un solide bonheur,
Malgré tout mon pouvoir mon ame est à la gesne,
J'aime, j'offre ma main, je trouve une inhumaine,
Je me voy dédaigner, & mon amour confus
Remporte seulement la honte d'un refus.

CLODIUS.

D'un discours impréveu, Virginie allarmée,
A suivy le panchant de son ame enflammée,
Mais ne vous troublez point de ce premier transport
D'un amour irrité, c'est le dernier effort.

Laissez passer, Seigneur, sa premiere surprise,
Lassez-luy peser tout d'une ame un peu remise;
Lorsque d'un œil tranquile, & moins preoccupé,
Son cœur verra le coup dont il seroit frappé,
D'un costé vostre Hymen, vostre gloire en partage
De l'autre les horreurs qui suivent l'esclavage,
Son orgueil confondu par des emplois si bas,
Eh doutez-vous, Seigneur, qu'elle ne change pas
Quand mesme à vostre Hymen il faudroit la contraindre,
De vostre cruauté, pourroit-elle se plaindre?
Vous ne la contraindrez, que pour la mieux servir
A ses propres desirs il vous la faut ravir,
Et l'arrachant par force à cette erreur qu'elle aime
Establir son bon-heur en dépit d'elle-mesme.

APPIUS.

Je te doy tout, suivons ce conseil important,
Il détermine un cœur, irresolu, flottant;
Ne nous contraignons plus par ce vain artifice,
Tost ou tard on sçaura qu'elle est mon injustice,
Ne ménageons plus rien, satisfaisons nos vœux,
Et ne nous chargeons pas d'un crime infructueux,
De mon amour dépend le bonheur de ma vie,
Il n'importe à quel prix j'obtienne Virginie,
Allons encor un coup luy presenter ma main,
Allons mettre à ses pieds le pouvoir souverain;
Et si sa flâme encor la seduit ou l'abuse,
Forçons-là d'accepter l'honneur qu'elle refuse.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

PLAUTIE, FULVIE.

FULVIE.



ADAME, où courez-vous, vous verray-je toûjours,
D'une douleur mortelle entretenir le cours?
Sourde à tous nos conseils, desesperée, errante,
Loin d'adoucir vos maux chaque instant les augmente,
Un chagrin devorant precipite vos pas,
Vous courez en cent lieux, où vous n'arrestez pas,
Tantost parmy le peuple, & tantost solitaire,
Tout ce que vous voyez ne fait que vous déplaire,
Aux discours des Romains touchez de vos malheurs?
Vous avez seulement répondu par des pleurs,
Leurs soins officieux....

PLAUTIE.

Eh ! que puis-je répondre ?
Leurs diſcours & leurs ſoins ne font que me confondre,
Pour flatter ma diſgrace, ils m'en viennent parler,
Et leur zele ne ſert qu'à la renouveller,
Leur pitié m'aſſaſſine, & me devient funeſte,
Je ne voy point d'objet que mon cœur ne deteſte,
En public, en ſecret, une égale douleur,
Accable ma raiſon, & déchire mon cœur :
Si je vay me cacher au ſein de ma famille,
Tout m'y ſemble odieux, je n'y vois plus ma fille,
Sans elle mon Palais m'eſt un deſert affreux,
Et quand pour adoucir un ſort ſi rigoureux,
Pleine de deſeſpoir je cours, je vole au Temple,
Helas ! par un deſtin qui n'eut jamais d'exemple,
Cet azile ſacré contre tous nos malheurs,
Qui toûjours des humains ſoulage les douleurs,
La preſence des Dieux irrite ma diſgrace,
Puiſque mes triſtes yeux y remarquent la place,
Où ces Dieux ont permis que des monſtres cruels
M'ayent ravy ma fille au pied de leurs Autels,
Comment calmer les maux où mon malheur m'expoſe,
Tout retrace à mes yeux la perte qui les cauſe,
Quoy que je faſſe enfin pour charmer mes ennuis
Je rencontre par tout les horreurs que je fuis.

FULVIE.

Mais Madame ſouffrez....

PLAUTIE.

J'ay tout perdu Fulvie,
Et ne puis que traîner une importune vie,
Tandis que Virginie a lieu d'aprehender,
Au ſevere Appius je cours la demander ;

Non que j'ose esperer qu'il daigne me la rendre,
Je ne veux seulement que l'obliger d'attendre,
Que mon Epoux du Camp soit icy de retour,
Helas ! ce seul espoir r'asseure mon amour,
Si je puis le revoir, mes douleurs, & mes craintes,
Ne me donneront plus que de foibles atteintes,
Courrons donc essayer .... Mais que vois-je grand Dieux !
Quel objet impréveu se presente à mes yeux ?
C'est Appius que suit mon ennemy perfide,
Ah ! je ne sçais que trop le dessein qui le guide,
Il luy parle en secret .... J'en fremis ....

SCENE II.

APPIUS, PLAUTIE, CLAUDIUS, FULVIE, FABIAN, PISON.

PLAUTIE.

Ah ! Seigneur,
Ecoûtez-vous encore la voix d'un imposteur,
Que dit-il ? ose-t'il comblant sa perfidie,
Vous presser d'oprimer la triste Virginie ?
Ne previendrez-vous pas son funeste dessein,
Presterez-vous le bras pour me percer le sein ?
Me refuserez-vous le secours que j'implore,
Seigneur, entre nous deux balancez-vous encore ;

Faudra-t'il qu'à mes pleurs on puisse reprocher,
Qu'ils n'ont pas eu la force, helas! de vous toucher,
Dans le tẽps qu'à vos yeux je suis presque mourante,
Mon extréme douleur sera-t'elle impuissante,
D'un barbare projet vous connoissez l'Autheur,
Et mes tristes soûpirs, mes transports, ma fureur,
Mon desespoir mortel, mon ardente priere,
Tout vous prouve, Seigneur, l'amitié d'une Mere,
Faut-il d'autres raisons pour vous persuader?
Il en est mille encore à qui tout doit ceder,
Considerez Seigneur.... Mais mon ame troublée,
Succombe à tant de maux dont elle est accablée,
Ma parole se perd.... je cede à mes douleurs....
Helas.... je ne vous puis parler que par mes pleurs.

CLODIUS.

Je n'ose encor me flatter malgré tant d'artifice,
Que vous suivrez, Seigneur, la severe Justice,
Je ne vous dis plus rien pour soûtenir mes droits,
Vingt témoins differens ont d'assez fortes voix,
Donnez-moy Virginie, & forcez au silence,
Une femme en fureur dont la plainte m'offense:
Et qui s'authorisant de l'amour maternel,
Cache sous ce pretexte un dessein criminel,
Ne differez donc plus.... venez....

PLAUTIE *à Clodius.*

Tay-toy parjure,
N'ajoûte point encor l'outrage à l'imposture,
Seigneur, si mes soûpirs peuvent vous émouvoir,
* Eloignez Clodius que je ne sçaurois voir,
Plus que tous mes malheurs sa funeste presence,
De mes profonds ennuis aigrit la violence,

* *Clodius.*

Vous me verrez ſans doute expirer en ces lieux,
Si plus long-temps ce traiſtre eſt preſent à mes yeux.

APPIUS.

Oüy, Madame, je vais ſoulager voſtre peine,
* Sortez. Retirez-vous dans la chambre prochaine,
Je ſçauray prononcer lorſqu'il en ſera temps.
** à Clodius.*

CLODIUS.

Vous differez encor, Seigneur, je vous entens,
Vous n'oſez de Plautie augmenter la miſere,
Mais un Chef des Romains doit eſtre plus ſevere,
Juſte à recompenſer, intrepide à punir,
Il doit voir le paſſé ſans craindre l'avenir,
Sans qu'aucun intereſt le retienne ou l'anime,
Et la pitié d'un Juge eſt ſouvent un grand crime,
Puiſque la voſtre icy combat voſtre devoir,
Seigneur je vay d'un autre implorer le pouvoir,
Voſtre retardement me ſervira d'excuſe,
Si je demande ailleurs le bien qu'on me refuſe.

SCENE III.

APPIUS, PLAUTIE, FULVIE, FABIAN, PISON.

APPIUS.

VOus le voyez, Madame, il va chercher ailleurs,
L'inévitable arreſt qui comble vos malheurs,

J'ay craint de prononcer cet arrest si funeste,
Et dans vos déplaisirs cette douceur me reste,
Qu'une autre main au moins vous portera les coups,
Dont mon cœur allarmé fremit déja pour vous.

PLAUTIE.

Eh quoy, vostre pitié sera-t-elle inutile,
Ne peut-elle, à mon sang assurer un azile,
Ne peut-elle, Seigneur, détourner loin de moy,
Ces coups dont vostre cœur a déja quelque effroy,
Dans mes justes desirs me serez-vous contraire,
Servirez-vous plûtost l'ennemy que la Mere:
Il demande ma fille, & surquoy? par quels droits
Son esclave a parlé, mais il n'a point de voix,
Un homme que le sort dans les fers a fait naistre,
N'a d'autre volonté que celle de son maistre,
Plûtost mort que vivant comble d'un long ennuy,
Il ne peut ny parler ny vivre que pour luy.
Seigneur, sans écouter ce suspect témoignage,
De l'amour d'un Espoux, rendez-moy le saint gage,
Pour prononcer au moins attendez son retour,
Vous le verrez sans doute avant la fin du jour:
C'est luy qui soûtiendra les droits de sa famille,
C'est à luy de deffendre & de sauver sa fille.
Brisera-t'on des nœuds que le sang a formez,
Ces saints nœuds par l'amour, par le temps confirmez,
En condamnant la fille on condamne le Pere,
Et peut-on luy ravir ce sacré caractere,
Que la forte nature a pris soin de graver,
Et dont mesme les Dieux ne sçauroient le priver.

APPIUS.

Moderez les terreurs de vostre ame craintive,
Puisque vous le voulez j'attendray qu'il arrive,

Madame

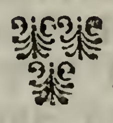
Madame, mais enfin que fera vôtre Eſpoux,
Que déja ma pitié n'ait pas tenté pour vous,
Pour tâcher de vous rendre une fille ſi chere,
Je n'ay pas attendu les larmes de ſa mere.
J'avois formé tantoſt un genereux deſſein,
Et que les Dieux ſans doute avoient mis dans mon ſein,
J'allois avec éclat reparer ſa miſere,
Mais elle a refuſé ce conſeil ſalutaire,
Et preferé les fers qui menacent ſes jours,
A la neceſſité d'accepter mon ſecours.

PLAUTIE.

Que dites-vous, Seigneur, l'ingrate Viginie,
Refuſe le ſecours qui la rend à Plautie;
Et ſans égard pour vous, ſans tendreſſe pour moy,
Elle aime mieux ſubir à une ſi dure loy?
Elle ſe livre entiere au deſtin qui la jouë,
Seigneur, s'il eſt ainſi mon cœur la déſavouë;
Mais ne puis-je ſçavoir ce deſſein glorieux,
En faveur de ma fille inſpiré par les Dieux,

APPIUS.

Je la voy qui paroiſt elle peut vous l'apprendre,
Mais ſongez que des fers rien ne la peut deffendre,
Si toûjours obſtinée en ſon premier deſſein,
Elle fuit les bien-faits qui partent de ma main.



SCENE IV.

PLAUTIE, VIRGINIE, FULVIE.

PLAUTIE.

Qui pourra m'expliquer ce trouble & ce silenc
Du diſcours d'Appius, que faut-il que je penſe
Ma fille, devois-tu refuſer le ſecours,
Qui te rend à Plautie, & raſſure tes jours.

VIRGINIE.

Ah ! quand vous le ſçaurez ce ſecours ſi funeſte,
Vous le déteſterez comme je le déteſte,
Dieux ! à quel cruel, à quelle extremité,
Le perfide Appius a mis ma liberté !
Dure, dure toûjours le mal-heur qui me preſſe,
Si je n'en puis ſortir que par cette baſſeſſe.

PLAUTIE.

Comment. Que pretend-il ? quel injuſte deſſein ?

VIRGINIE.

Me forcer malgré moy de luy donner la main,
Il n'a pû me cacher ſa tyrannique flâme,
Ses yeux & ſes diſcours m'ont découvert ſon ame
Que vous diray-je enfin, vos craintes mon malhe,
Sont les triſtes effets de ſa coupable ardeur.

PLAUTIE.

O coup ! ô trahiſon à jamais inouye,
Peut-on juſqu'à ce point pouſſer la perfidie.
O Ciel ! as-tu permis que le cœur d'un Romain
Ait oſé concevoir cet horrible deſſein.

VIRGINIE.

Helas ! dans quel état le tyran m'a laissée,
Le plus sensible effort de ma douleur passée,
Tout ce que j'ay souffert ne sçauroit égaler
Les maux dont son amour commence à m'accabler:
Mais grands Dieux ! quel sera le désespoir d'Icile,
Quand de la trahison averty par Camille,
Il sçaura qu'Appius ne s'arme contre moy,
Qu'afin de me contraindre à violer ma foy.
Ah pour tirer raison d'un si cruel outrage,
Que n'entreprendront point sa haine & son courage,
Dans quels nouveaux perils se va-t'il engager,
Sans doute en ce moment tout prest à se vanger,
Il va....

SCENE V.

ICILE, PLAUTIE, VIRGINIE, FULVIE, CAMILLE, SEVERE.

ICILE.

Consolez-vous & retenez vos larmes,
Madame, je sçait tout, & conçoit vos allarmes,
Mais les gemissemens sont icy superflus,
Appius perira, vous ne le craindrez plus,
Nos genereux amis partagent nostre offense,
Et brûlent d'en tirer une prompte vangeance,
D'abord que le tyran sortira du Palais,
Tout son sang répandu lavera ses forfaits,

Et dans le désespoir, Madame, qui me guide,
Moy seul je perceray le cœur de ce perfide,
Attendez cet effort de ma juste fureur.

PLAUTIE.

O Ciel! quel doux espoir je sens naître en mon cœur,
Vous allez immoler la main qui nous outrage,
Mais Dieux! en quel dessein vôtre amour vous engage,
Vous vous flattez en vain de pouvoir l'accabler.

VIRGINIE.

Cessez, Seigneur, cessez de nous faire trembler,
De ce fatal projet vous seriez la victime,
Et quand vous perdriez le tyran qui m'opprime,
Qu'Appius periroit, croyez que son trépas,
D'un esclavage affreux ne me sauveroit pas,
Neuf tyrans resteroient qui pour vanger sa perte,
Prendroient pour nous punir l'occasion offerte,
Je verrois ces cruels armez contre vos jours,
Se prester à l'envy de funestes secours;
Et presenter enfin à mon ame estonnée,
Vostre mort, & les fers où je suis destinée.

ICILE.

Ne vous allarmez point, craignez moins leur pouvoir
Madame, j'ay préveu tout ce qu'il faut prévoir,
Perdre un de nos Tyrans sans accabler les autres,
Ce seroit redoubler vos perils & les nostres,
Pour terminer l'horreur de vostre triste sort,
De tous les Decemvirs j'ay resolu la mort,
Et sans borner mes coups à la perte d'un homme,
Je veux avec vos fers rompre encor ceux de Rome,
Vous vanger l'une & l'autre, & remplir en ce jour,
Les devoirs de ma gloire, & ceux de mon amour:
Je remarque à vos yeux quelle extrême surprise,
Jette dans vos esprits une telle entreprise,

Sans doute vous croyez que ce hardy projet
Eſt de mon deſeſpoir un temeraire effet,
Qu'aujourd'huy ſeulement j'en ay conceu l'idée,
Mais d'un noble courroux mon ame poſſedée,
A formé dés long-temps ce genereux deſſein,
L'amour ne la point ſeul fait naiſtre dans mon ſein;
Seulement les malheurs que pour vous j'apprehende
Me font precipiter une action ſi grande.
Quand je tremble pour vous, rien ne peut m'arrêter,
Et je ſuis aſſez fort pour tout executer,
Nos Tyrans ſeparez dans nos Camps, dans la Ville,
Rendent de ce projet le ſuccés plus facile,
Horace, Numitor, Valere & Lœlius,
Doivent au Tribunal immoler Oppius:
Je dois accompagné d'une nombreuſe eſcorte,
De ce Palais fatal environner la porte:
Dont Appius ſortant par mille coups certains,
Nous previendrons l'horreur de ſes lâches deſſeins;
Les Chefs, & les ſoldats n'attendent à l'Armée,
Que d'oüir de nos faits parler la Renommée:
Et dés le meſme inſtant de nos exploits jaloux,
Impatiens, heureux, & hardis comme nous,
Vous les verrez pouſſez d'une ardeur magnanime,
Se diſputer l'honneur d'abattre une victime,
Et ſur huit ennemis confondans leurs efforts,
A chacun des Tyrans aſſeurer mille morts,
Le Peuple fatigué d'un pouvoir tyrannique,
Eſt tout preſt de finir la miſere publique,
Déja pour l'animer j'ay ſceu peindre à ſes yeux,
Les funeſtes horreurs qui déſolent ces lieux,
Les ſacrez Tribunaux ouverts à l'avarice,
Le commerce honteux qu'on fait de la Juſtice,
Le Senat dépleuplé des Anciens Senateurs,
Leur puiſſance donnée à d'indignes flatteurs;

Le crime triomphant, l'innocence tremblante,
Du ſang de ſes Heros Rome toûjours fumante,
Les tragiques effets du fer & du poiſon,
La violence jointe avec la trahiſon,
La pudeur expoſée à de coupables flâmes,
Les veſtables en proye à des monſtres infames:
Tous nos Temples détruits, deſerts, ou prophanez
Les augures confus, les Preſtres conſternez:
Enfin des maux plus grands, un joug moins ſuportable,
Que ne fut de Tarquin le regne abominable,
Le Ciel me favoriſe, & je puis en ce jour,
Servir la Republique en ſervant mon amour,
Si je reviens vainqueur, ma gloire eſt infinie,
J'affranchis ma patrie, & j'acquiers Virginie,
Et s'il faut ſuccomber dans un ſi noble effort,
Où pourrois-je trouver une ſi belle mort?

VIRGINIE.

Je n'oſe condamner l'ardeur qui vous entraîne,
Je vous aime, & je crains, mais j'ay l'ame Romain
L'intereſt du païs doit icy prévaloir:
Tout cede dans mon cœur à ce premier devoir,
Je ne vous aurois pas hazardé pour moy-meſme,
Mais je conſens pour luy d'expoſer ce que j'aim
Le genereux amour qui regne dans mon cœur;
Ne veut point d'un Amant enchaîner la valeur,
Je brûle comme vous de voir Rome ſauvée,
De voir vôtre vertu juſqu'aux Cieux élevée
Joignez tous les devoirs de Heros & d'Amant,
Ils ſe peuvent entre-eux ſecourir puiſſamment,
Leur union vous offre une double victoire;
Du coſté de l'amour, du coſté de la gloire,
De toutes parts enfin vous ſerez couronné,
Comme illuſtre Guerriere, comme Amant fortu

Les Romains admirant cette grande victoire,
Dresseront des Autels, Seigneur, à vostre gloire;
Et moy n'en doutez poin à vostre heureux retour,
Je prens sur moy le soin de couronner l'amour.

ICILE.

Ah! souffrez....

VIRGINIE.

Mais helas! que je suis insensée,
Je me laisse seduire à ma douce pensée;
Peut-estre que le sort nous menace tous deux,
Le plus juste party n'est pas toûjours heureux:
N'importe, allez Seigneur, & si la destinée,
Marque de vôtre mort cette triste journée,
Je jure que mon sang par ma main répandu,
Dans le vostre aussi-tost se verra confondu,
Que mon bras....

ICILE.

Eloignez cette funeste image,
J'accepte seulement vostre premier presage,
J'espere qu'aujourd'huy, content, victorieux,
Madame, je viendray vous tirer de ces lieux,
Adieu.

PLAUTIE.

Je vous suivray, Seigneur, & mon courage
Veut avoir quelque part dans ce fameux ouvrage.

SCENE VI.

PLAUTIE, VIRGINIE, FULVIE, CAMILLE.

VIRGINIE.

Quoy vous voulez vous-mesme....

PLAUTIE.

Oüy, je veux que mes cris,
Réveillent la vertu des Romains assoupis,
Je veux leur inspirer les transports de mon ame,
Sans doute ils rougiront en voyant une femme,
Moins timide cent fois, & plus Romaine qu'eux,
Tâcher de ranimer cet esprit genereux,
Qu'a versé dans leur sein le sang de leurs ancestres,
Sans cesse revolté contre d'injustes Maistres.
Ah! songe quel triomphe, & quel bonheur pour nous
Si tandis que l'on voit mon invinsible Epoux,
Des perils du dehors, nous sauver, nous deffendre;
L'on voit en mesme temps son épouse & son gendre,
Affranchir Rome encor du joug des Decemvirs,
Et le sort secondant nos soins & nos desirs:
Nostre famille seule asseurant sa memoire,
D'un Empire si saint faire toute la gloire.

VIRGINIE.

Je connois la grandeur d'un si noble dessein,
Mais helas! que je crains qu'on ne le tente en vain,
Je crains....

SCENE VII.

PLAUTIE, VIRGINIE, CAMILLE, FULVIE, SEVERE.

SEVERE.

N'Attendez plus un ſecours inutile,
Madame, c'en eſt fait, on nous enleve Icile ;
Un traiſtre qu'il croyoit ferme en ſes intereſts,
Vient d'inſtruire Appius de ſes deſſeins ſecrets,
Dans le moment qu'Icile alloit tout entreprendre ;
On l'a mis hors d'eſtat de vous pouvoir deffendre,
De ſa juſte colere on prévient les effets,
On le vient d'arreſter en ſortant du Palais.

PLAUTIE.

O Ciel !

VIRGINIE.

Cruel deſtin ! quelle perſeverance ?
Puis-je aprés un tel coup avoir quelque eſperance.
Vous le voyez, Madame, il n'eſt plus de ſecours,
Il eſt temps de finir mes déplorables jours,
Icile eſt arreſté ; le Ciel nous eſt contraire,
Il nous prive à la fois de l'Amant & du Pere ;
C'en eſt fait, je me livre à mon ſeul deſeſpoir.

PLAUTIE.

Ah ! prens ſur toy ma fille un peu plus de pouvoir ;
Mourir lorſque le ſort rend la vie importune,
C'eſt l'ordinaire effet d'une vertu commune :
Mais vivre en eſſuyant ſes plus funeſtes coups,
Luy faire voir un cœur plus grand que ſon courroux ;

C'eſt-là que la vertu doit briller davantage ,
Dans ces extremitez éclate un grand courage,
Que te diray-je, enfin , tu dois par ces efforts,
Me prouver qu'en effet c'eſt de moy que tu ſors.

VIRGINIE.

Qu'exigez-vous de moy? pourquoy vouloir Madame
Faire durer les maux qui déchirent mon ame,
La mort les eût finis : loin de vous allarmer,
A ce juſte deſſein vous deviez m'animer,
Preſte à ſouffrir des fers l'affreuſe ignominie,
Rien ne ſemble à mon cœur ſi cruel que la vie :
Helas ! pour me tirer du gouffre où je me voy,
Quelles mains ! quels amis voudront s'armer pour moy.

PLAUTIE

Tous les Romains ta cauſe eſt la cauſe commune,
Il s'agit de leur ſort comme de ta fortune,
Le perfide Appius a commencé par nous;
Mais demain ſur quelque autre il portera ſes coups,
Si tous nos Citoyens armez pour ta deffence
N'aſſeurent leur repos en vangeant noſtre offenſe,
Je vay par un recit des maux que je prevoy,
Faire trembler les cœurs des Meres comme moy:
Je vay les allarmer pour toute leur famille,
Par l'exemple innoüy des malheurs de ma fille,
Je vay tout animer contre Appius, enfin,
Je cours perir moy-meſme, ou changer ton deſtin.

VIRGINIE.

Secondez Dieux puiſſans ce deſir legitime,
Que ſi pour vous fléchir il faut une victime,
Frappez me voila preſte, & par un prompt effort,
Epargnez-moy des maux plus cruels que la mort.

Fin du troiſiéme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

APPIUS, CLODIUS.

CLODIUS.



Uy ce Rival heureux par la fin de sa vie,
Bien-tost à vos transports livrera Virginie ;
Que tardez-vous, Seigneur, à le faire perir ?
Vangez-vous des tourmens qu'il vous a fait souffrir,
Craignez-vous par sa mort de vous charger d'un crime,
Croyez-vous....

APPIUS.

Non, je croy sa peine legitime,
N'a-t'il pas hautement par un lâche attentat,
Assemblé ses amis, voulu troubler l'Etat,
Sa perte en ce moment est juste & necessaire,
Mais V rginie....

CLODIUS.

Eh bien craignez-vous sa colere,

Détrompez-vous, Seigneur, peut-estre qu'aujourd'huy,
Elle attend un pretexte à renoncer à luy;
Peut-estre qu'en secret sensible à vostre gloire,
Son cœur déja charmé vous cede la victoire,
Mais l'honneur fier Tyran de ses vœux les plus doux,
L'empesche seulement de s'unir avec vous,
Epargnez-luy, Seigneur, la cruelle contrainte,
D'entendre d'un Amant la pitoyable plainte,
Perdez-le, & par sa mort asseurez-vous d'un cœur,
Déja presque insensible à sa premiere ardeur,
Et qui pour se donner n'attend plus rien peut-estre,
Que l'éclat d'un amour qui doit parler en maistre.

APPIUS.

Quelle honte pour moy, s'il faut que mon amour,
Pour vaincre mon Rival luy ravisse le jour;
Quel triomphe pour luy, quelle gloire immortelle,
De n'avoir jamais veu Virginie infidelle,
D'avoir gardé son cœur, enfin d'avoir vaincu,
Ma grandeur, & mes feux tant qu'il aura vécu.

CLODIUS.

Et qu'importe, Seigneur, quel scrupule vous presse.

APPIUS.

J'aime pour mon malheur avec trop de tendresse;
Enfin de mon Rival je me vangeray mieux
Si je puis épouser Virginie à ses yeux:
J'attens icy l'ingrate, & ne veux plus luy taire
De nos desseins secrets le dangereux mystere;
Je vay tout employer pour ébranler sa foy,
Priere, soin, respect, amour, menace, effroy,
J'espere que des fers l'épouvantable image,
Et qu'Icile mourant fléchiront son courage;

Je vay luy faire voir ſon Amant enchaîné,
Aux plus cruels tourmens, à la mort condamné,
Il eſt inſtruit déja que pour ſauver ſa vie,
Il doit en ma faveur parler à Virginie,
Qu'il ne peut qu'à ce prix échaper à la mort,
Peut-eſtre mon Rival fera-t'il cet effort.
Que je ſerois heureux ſi par cette foibleſſe,
Il ne meritoit plus l'objet de ſa tendreſſe,
Qu'en la tenant de luy j'euſſe encor la douceur,
D'avoir flétry ſa gloire, & fait trembler ſon cœur;
Cependant, cours amy, t'informer dans la ville
Des diſcours, des deſſeins des Partiſans d'Icile,
Examine avec ſoin, obſerve exactement
Les démarches qu'ils font, leur moindre mouvement:
Va, tu m'aprendras tout, comme témoin fidelle,
Virginie entre, il faut m'expliquer avec elle.

SCENE II.

APPIUS, VIRGINIE, CAMILLE.

APPIUS.

MAdame, il faut enfin vous découvrir mon cœur,
Il faut de mon amour vous declarer l'ardeur,
En ce moment fatal je ne ſçaurois plus feindre,
Depuis aſſez longtemps je cherche à me cõtraindre,
Pour vous j'ay tout trahy, gloire, devoir, employ,
L'amour fait tous mes ſoins, & mon unique loy,

Je ſuy les mouvemens d'une aveugle tendreſſe,
Et ſi voſtre pitié pour moy ne s'intereſſe,
Songez que rien ne peut ébranler mon deſſein,
Que je ne perdray pas toute ma gloire en vain,
Songez....

VIRGINIE.

Vous m'aimez donc, Seigneur, & voſtre flame
Par d'illuſtres effets ſe declare à mon ame.
Barbare, de quel front m'oſez-vous preſenter
Une main attachée à me perſecûter?
Je fremis à la voir cette main violente,
Qui m'arracha des bras d'une mere tremblante,
Qui m'a déja cauſé tant de malheurs divers,
Et pour toucher mon cœur me preſente des fers:
Comment avez-vous crû qu'au mépris de ma gloire
Mon cœur lâche & cedant une indigne victoire,
D'un ſi funeſte Hymen voulût former les nœuds,
Et joindre l'innocence à vos crimes affreux.

APPIUS.

Ah cruelle! eſt-ce à vous de parler de mes crimes
Leur ſeule cauſe helas! les rend trop legitimes;
Eſt-ce à vous de montrer à mon cœur abbatu,
Qu'il a ſoüillé ſa gloire & trahy ſa vertu?
M'oſez-vous reprocher mon ardeur criminelle,
Vous qui rendez mon cœur à ſon devoir rebelle,
Vous qui ſeule cauſez mes forfaits odieux,
Ah! je puis juſtement en accuſer vos yeux,
Leur demander raiſon des malheurs de ma flame,
De mon repos perdu, du trouble de mon ame,
D'avoir de mon eſprit malgré mes ſoins prudens,
Effacé les leçons de plus de quarante ans,
Et d'avoir fait enfin par un coup effroyable,
D'un Souverain heureux un Amant miſerable,

Auſſi n'eſperez pas de pouvoir m'abuſer,
Je connois la raiſon qui vous fait m'accuſer,
Pour un heureux Rival voſtre ardeur empreſſée,
Fait que de tous mes ſoins vous eſtes offenſée :
Cet Icile l'objet de vos ardens ſouhaits,
Me deffend . . .,

VIRGINIE.

Oüy je l'aime autant que je vous hais.
Vous me tyranniſez, il m'a toüjours ſervie,
Il fait tout le bon-heur, vous l'horreur de ma vie :
Et je voyois enfin dans cet illuſtre Epoux ;
Encor plus de vertus que de crimes en vous.

APPIUS.

On conſerve ſans peine une entiere innocence,
Quand un bon-heur conſtant, previent noſtre eſperance,
Icile ſatisfait dans ſes vœux les plus doux,
Tranquille, glorieux, enfin aimé de vous ;
A-t'il pû juſqu'icy ſe charger d'aucun crime ?
Mais ſi de vos mépris déplorable victime,
Accablé des tourmens que mon cœur a ſoufferts,
Il avoit reſſenty tout le poids de mes fers,
Si vous l'aviez contraint d'aimer ſans eſperance,
Qu'il eut eu comme moy la ſuprême puiſſance :
Cet Icile à vos yeux digne de voſtre foy,
Seroit peut-eſtre encor plus coupable que moy,
Ah ! ſon bon heur allume un courroux dans mon ame,
Qui pourroit.... mais ſongez à répondre à ma flame ;
Autrement malgré moy....

VIRGINIE.

Favorable retour,
Vôtre courroux me plaît bien plus que vôtre amour,

Menacez, accablez l'impuissante innocence,
Je crains moins les tourmens qu'un amour qui
m'offence,
Je prefere mes maux à d'injustes bien-faits,
Armez vostre fureur, j'en brave les effets.

APPIUS.

Hé bien, pour me vanger de vostre ingratitude,
Vos malheurs ne sont pas un supplice assez rude,
Et je veux desormais vous porter d'autres coups
Moins funestes pour moy, mais plus cruels pour
vous,
Je jure qu'il n'est rien que ma fureur ne tente,
L'Amant me répondra des mépris de l'Amante;
C'est luy qui rend pour moy vostre cœur si cruel,
Et puisque vous l'aimez il est trop criminel.
Il faut par un seul coup accabler l'un & l'autre;
Je perceray son cœur qui me ravit le vostre,
Pour gouster à la fois le plaisir sans égal,
De punir vos dédains, & de perdre un Rival.

VIRGINIE.

Helas Seigneur....

APPIUS.

Pour vous la menace est terrible;
Je vous frape à la fin par vostre endroit sensible,
Mais ne m'accusez point, c'est vous qui l'ordonnez,
Et c'est par vos mépris que vous l'assassinez.

VIRGINIE.

Il mourra donc, Seigneur, & c'est moy qui l'oprime;
N'importe, je suivray cette chere victime,
Et par ce grand effet d'une immortelle foy,
Je le vangeray bien si vous brulez pour moy,
Vostre esprit libre alors de sa jalouse envie,
Verra qu'un mesme coup aura finy ma vie,

Et j'auray ce plaisir parmy tous mes mal-heurs,
Que la mort d'un Rival vous coutera des pleurs.

APPIUS.

Madame, prevenons un mal-heur si funeste,
Du temps que je vous donne employez mieux le reste,
Icile en ce moment va parestre à vos yeux,
J'ay moy-mesme ordonné qu'on l'ameine en ces lieux.
Il vient.

SCENE III.

APPIUS, ICILE, VIRGINIE, CAMILLE, PISON, GARDES.

APPIUS *à Icile.*

DErobez-vous au coup qui vous menace
Icile, par vos soins meritez vostre grace;
* Madame, songez-y vous sçavez mon dessein,
Il me faut dés ce soir son sang ou vostre main,
Je sors pour un moment; Gardes qu'on se retire.
* *à Virginie.*

SCENE IV.

ICILE, VIRGINIE, CAMILLE.

VIRGINIE.

VOus avez entendu ce qu'il vient de nous dire,
Cessons de nous flatter, voicy le jour affreux,
Où l'on va pour jamais nous separer tous deux,
De nostre heureux Hymen l'esperance est perduë,
Je ne puis qu'un moment joüir de vostre veuë ;
Et vous n'ignorez pas à quel funeste prix
Ce dernier entretien vient de m'estre permis.

ICILE.

Je sçay que contre moy on met tout en usage,
Mesme pour essayer d'ébranler mon courage ;
On a fait en passant étaler à mes yeux,
De mon trépas certain l'apareil odieux ;
Et les tristes apprests des tourmens redoutables,
Dont la rigueur des loix punit les grands coupables ;
Mais parmy ces objets mon cœur sans s'émouvoir
N'a songé seulement qu'au plaisir de vous voir :
Madame qu'il m'est doux de vous parler encore,
De pouvoir attendrir la beauté que j'adore ;
Et de voir une fois, au moins avant ma mort,
Vos yeux donner des pleurs à mon funeste sort ;
Car ne présumez pas que mon ame étonnée,
Vienne vous conseiller un honteux hymenée,
Si le lâche Appius estoit digne de vous,
J'oserois vous prier d'en faire vostre époux,

Je vous immolerois mon amour & ma vie,
Je ſerois trop heureux de vous avoir ſervie,
Et d'avoir en mourant pû mettre entre vos mains,
La ſuprême puiſſance, & le ſort des Romains;
Ne penſez pas auſſi que je vienne Madame,
Pour vous ſolliciter en faveur de ma flâme,
Voſtre bonté pour moy feroit tomber ſur vous,
La fureur d'un Rival tout-puiſſant & jaloux.
Sauvez-vous....

VIRGINIE.

Arreſtez-en ce mal-heur extrême,
Je pretens deſormais me conſeiller moy-meſme;
Je voy ce qui faut faire & ne balance plus,
Vos conſeils & vos ſoins ſont icy ſuperflus;
Je ſçay par où finir vos maux & ma miſere,
Et dés ce meſme jour.....

ICILE.

Quoy? que voulez-vous faire,
Par où pretendez-vous nous pouvoir ſecourir?
Qu'avez-vous reſolu, Madame?

VIRGINIE.

De mourir.

ICILE.

Ah Ciel!

VIRGINIE.

Le ſort nous force à perir l'un & l'autre,
Mais ſouffre que ma mort precede au moins la vôtre;
Je le veux, vôtre cœur ne doit point l'envier,
Le plus foible des deux doit mourir le premier,
J'ay du courage aſſez pour immoler moy-meſme,
Et n'en ay point pour voir expirer ce que j'aime.

ICILE.

Ah renoncez, Madame, à ce cruel dessein !
J'en fremis. . . .

VIRGINIE.

Vous tremblez, & vous estes Romain:

ICILE.

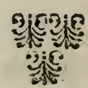
Ouy, je tremble sans doute, & je vous le confesse,
Mais mon cœur s'aplaudit d'avoir cette foiblesse,
Je verrois vos beaux yeux se fermer pour jamais.
Ah plutost. . . .

VIRGINIE.

Le trépas fait mes plus doux souhaits,
Mourons, puisqu'il le faut genereux & fidelles,
Emportons au tombeau nos ardeurs mutuelles ;
Servons de noble exemple aux siecles à venir,
D'une foy que la mort n'aura pû des-unir,
Remportons du Tyran une entiere victoire,
Mourons, & me laissant partager vostre gloire,
Faisons que l'univers déplore nostre mort,
Et forçons le Tyran d'envier nostre sort.

ICILE.

Non, Madame, vivez. . . . Mais le Tyran s'aproche.
C'en est fait, de ma mort l'instant fatal est proche,
Le suplice m'attend au sortir de ce lieu,
L'appareil est tout prest, & pour jamais adieu,
Je ne vous verray plus . . . . mais je vous prie encore,
C'est le dernier souhait d'un cœur qui vous adore,
De vouloir. . . .



SCENE V.

APPIUS, ICILE, VIRGINIE, CAMILLE, FABIAN, PISON, GARDES.

APPIUS.

QUel ſuccés aura voſtre entretien,
Qu'avez-vous reſolu, parlez, Icile.

ICILE.

Rien.

APPIUS.

C'eſt donc là tout l'effet d'une telle entreveuë,
C'eſt ainſi que pour moy vous l'avez reſoluë ;
J'ay crû que par vos ſoins je recevrois ſa foy.

ICILE.

Je n'ay pas ſeulement daigné penſer à toy,
Comment t'es-tu flatté que pour ſauver ma vie,
Je viendrois pour tes feux parler à Virginie ;
J'ay dû mieux employer un temps ſi precieux,
Qu'à ſervir d'un Tyran les deſſeins odieux.

APPIUS.

Ah perfide ! ta mort, mais une mort cruelle,
Punira de ton cœur l'audace criminelle,
Rien ne te peut ſauver, c'en eſt fait

ICILE.

Haſte-toy,
La mort n'a rien d'affreux ny de triſte pour moy,

Mais que dis-je ? ma mort encor plus que ma vie,
De ton amour jaloux excitera l'envie ;
Je mourray plaint, heureux, & ſans eſtre trahy,
Tu vivras criminel, malheureux, & hay.

VIRGINIE.

Ceſſe de te flatter, en vain ta tyrannie
S'attache à ſeparer Icile & Virginie ;
En vain d'un feu ſi beau tu veux rompre le cours,
L'amour plus fort que toy nous rejoindra toûjours.

APPIUS.

Oüy, vous ſerez unis....mais c'eſt vous faire grace,
Il faut bien autrement confondre voſtre audace,
Vous voulez m'irriter, un trépas éclatant,
Eſt le ſupréme bien que voſtre amour attent,
Mais vous vous abuſez, mon adroite colere,
Par un long chaſtiment cherche à ſe ſatisfaire :
Je pretens que vos cœurs endurent chaque jour,
Mille tourmens divers, mille maux tour à tour ;
Vous craindrez pour ſa vie, il craindra pour la vôtre
Ainſi vous tremblerez ſans ceſſe l'un & l'autre
Et pourveu que l'effet réponde à mes projets,
Vous mourrez mille fois ſans expirer jamais,
* Qu'on les ramene.

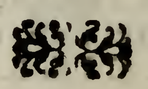
* *aux Gardes.*

VIRGINIE.

Adieu, Seigneur.

ICILE.

Adieu, Madame.



SCENE VI.

APPIUS *seul.*

C'En est fait, bannissons la pitié de mon ame,
Ne songeons qu'à vanger le mépris....

SCENE VII.

APPIUS, CLAUDIUS.

CLODIUS.

Ah! Seigneur,
Plautie.

APPIUS.

Et bien.

CLODIUS.

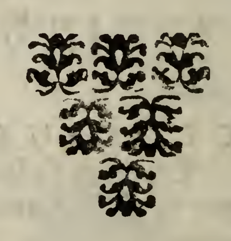
Craignez sa fatale douleur.
On la voit en tous lieux de Romaines suivie,
A tous nos Citoyens demander Virginie;
Ces femmes à l'envy par de tristes accords
Expriment leurs regrets en des termes si forts,

Qu'il ſemble que chacune ayant perdu ſa fille,
Déplore les malheurs de ſa propre famille;
Les unes par des pleurs exhalent leur courroux,
D'autres pour animer le peuple contre vous,
Pouſſent juſques au Ciel mille cris pitoyables,
Pluſieurs pour éviter des diſgraces ſemblables,
Embraſſent leurs enfans, & courent les cacher,
Craignant que de leurs bras on les vienne arracher:
Enfin à les ſauver leur amitié s'empreſſe,
Et la peur de les perdre augmente leur tendreſſe;
D'ailleurs les Partiſans de voſtre heureux Rival,
Sement par tout un bruit qui vous ſeroit fatal;
On dit que c'eſt l'amour, & non pas ma priere,
Qui vous fait enlever Virginie à ſa Mere;
Pour vous juſtifier dans l'eſprit des Romains,
Il faut dés ce moment la remettre en mes mains,
Attendant que ce bruit avec le temps s'efface....

APPIUS.

Vien, ſuy-moy, nous verrons ce qu'il faut que je faſſe.

Fin du quatriéme Acte.



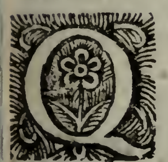
ACTE V

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

PLAUTIE, PISON, FULVIE.

PLAUTIE.



UOY l'on me traîne icy ? quel injuste projet.

PISON.

Aux ordres d'Appius j'obeïs à regret,
Madame, mais....

PLAUTIE.

O Dieux ! quelle fureur l'anime,
C'en est fait, ce Tyran marche de crime en crime,
Il retient Virginie, & me fait arrester.

PISON.

Madame à cet effort il a dû se porter,
Le soin de son salut la force d'y souscrire,
Il n'a pû s'en deffendre, & j'oseray vous dire,
Que son cœur inquiet a long-temps balancé,
Mais d'un peril trop grand il s'est veu menacé ;

Vos pleurs estoient plus forts que les armes d'Icile,
Déja de toutes parts on voyoit dans la ville
Les femmes à l'envy sur vos pas s'assembler,
Déja....

PLAUTIE.

Quoy nos clameurs l'ont pû faire trembler,
Il craint nostre douleur dont les plus fortes armes,
N'ont esté que des vœux, des soûpirs, & des larmes,
Mais voila le destin des Tyrans tels que luy,
Ils traînent avec eux un eternel ennuy;
Et c'est des justes Dieux un ordre legitime,
Que la crainte sans cesse accompagne le crime:
Sa rage va sans doute éclatter contre moy.

SCENE II.

PLAUTIE, VIRGINIE, PISON FULVIE, CAMILLE.

VIRGINIE.

FUyons Camille. Ah Ciel! est-ce vous que je vo
Madame, quel dessein icy vous a conduite:

PLAUTIE.

Mais toy-mesme, quelle est la raison de ta fuite,
Qu'a fait nostre ennemy? Qu'est-ce qui s'est pass

VIRGINIE.

Madame, mon Arrest vient d'estre prononcé.

PLAUTIE.

Que dis-tu?

VIRGINIE.

Le Tyran ſans égard pour ſa gloire,
De ſes derniers ſermens oubliant la memoire,
A ſuivy les conſeils de ſon funeſte amour,
Et n'a pas de mon Pere attendu le retour,
Par ſon ordre tantoſt conduite en ſa preſence,
J'ay conçeu les raiſons de ſon impatience.
J'ay jugé que l'excés d'un amour criminel,
M'alloit abandonner au ſort le plus cruel,
L'effet n'a point trompé mon préſage ſiniſtre,
Appius m'a livrée à ſon lâche Miniſtre,
Il a fait Clodius le Maiſtre de mon ſort,
Pour éviter les fers, je ne voy que la mort,
Il faut mourir, Madame, & que cette journée,
Termine mes malheurs avec ma deſtinée.

PLAUTIE.

Quel funeſte deſſein ! n'eſt-il point de ſecours,
Dieux tous puiſſans....

VIRGINIE.

Les Dieux nous ſont cruels & ſourds,
Je n'eſpere plus rien, & mon ame aſſeurée,
Au plus grand des tourmens eſt enfin preparée;
Clodius me pourſuit, des Gardes furieux
Viendront dans un moment m'enlever de ces lieux,
Vous allez voir, Madame, une troupe barbare....

PLAUTIE.

Ah ! quel ſpectacle encor pour mes yeux ſe prepare,
Ma fille, je verray de farouches ſoldats,
Une ſeconde fois t'arracher de mes bras:
Je t'entendray gemir, & ma tendreſſe oiſive....
Non malgré leurs efforts il faut que je te ſuive,
En vain ces inhumains voudront nous ſeparer.

VIRGINIE.

Madame, à cet effort il faut vous preparer,

Je conçois par les pleurs dont voſtre amour m'honore,
Quelle vive douleur, quel chagrin vous devore,
Et je ne voy que trop qu'une tendre pitié
Vous fait de tous mes maux reſſentir la moitié :
Cependant retenez vos ſoûpirs & vos larmes,
Au fond de voſtre cœur renfermez vos allarmes,
Clodius va venir faites un noble effort,
De tous vos déplaiſirs moderez le tranſport,
Nos regrets, les ennuis où nous ſommes en proye,
D'un ennemy cruel redoubleroient la joye,
Ne permettez donc pas que ſes barbares yeux
Joüiſſent des douleurs de nos derniers adieux ;
Auſſi bien prés de luy la plainte ſeroit vaine,
C'eſt l'amour d'Appius qui dans les fers m'entraîne
J'avois tantoſt préveu la rigueur de mon ſort,
Et j'allois m'en ſauver par une juſte mort :
Vous n'avez pas voulu, vous vous eſtes troublée,
Vos diſcours, vos ſoûpirs, vos pleurs m'ont accablé
Voyez le triſte effet de vos funeſtes ſoins,
J'ay ſouffert plus long-temps, je n'en mouray p moins,
Et ce qui dans mon ſort m'afflige davantage,
Je mourois libre alors, je meurs dans l'eſclavage.

PLAUTIE.

Ne me reproche point ce funeſte ſecours,
Que n'aurois-je point fait pour conſerver tes jou
Je me flattois .... Mais Ciel ! noſtre ennem s'avance.

VIRGINIE.

Madame, au nom des Dieux évitez ſa preſence,
Laiſſez-moy ſeule, allez, ne vous expoſez pas
Aux affronts d'un Perfide, aux tranſports des ſold
Il ne reſte plus rien pour combler ma miſere,
Que de voir leur fureur outrager une mere.

PLAUTIE.

Moy, que je t'abandonne en cette extremité ?
Que j'aille loin de toy chercher ma seureté,
Ah ! plûtost le trépas....

SCENE III.

CLODIUS, PLAUTIE, VIRGINIE, FABIAN, PISON, FULVIE, CAMILLE, GARDES.

PLAUTIE *à Clodius.*

TU viens icy perfide,
Quel dessein criminel te conduit & te guide,
Monstre inhumain, viens-tu me déchirant le flanc,
M'accabler, me ravir le plus pur de mon sang ;
Ta barbare fureur jusqu'en ces lieux me brave,
Veux-tu ?

CLODIUS.

Je viens icy pour prendre mon esclave,
Cette fille est à moy, je suis son maistre enfin,
Appius à mes loix a soûmis son destin,
Gardes qu'on la conduise.

PLAUTIE.

Ah ! quelle tyrannie,
* Leurs criminelles mains vont saisir Virginie,
Osez-vous....

* *aux Gardes qui veulent la saisir.*

VIRGINIE.

Arreſtez, ne portez point vos mains,
Sur le ſang glorieux des plus fameux Romains,
N'aprochez point de moy, je vous ſuivray ſans peine.
Dans le honteux eſtat où le deſtin m'entraîne,
Trahie, abandonnée, en proye à vos fureurs,
Je n'ay que ma vertu contre tous mes malheurs:
Mais elle me ſuffit: je puis tout avec elle,
Adieu, Madame, adieu, voſtre douleur mortelle,
Ebranle ma conſtance, & me fait plus trembler,
Que l'approche des fers qui me vont accabler.
Prenez ſoin de vos jours, j'auray ſoin de ma gloire,
J'oſe eſperer qu'un jour ma déplorable hiſtoire,
Aprenant ma diſgrace aux ſiecles à venir,
Laiſſera de mon ſort un digne ſouvenir;
Et fera confeſſer à la plus noire envie,
Que d'illuſtres Ayeux m'avoient donné la vie.
Adieu.

PLAUTIE.

Je cours....

PISON *en l'arreſtant.*

Souffrez....

SCENE IV.

PLAUTIE, FULVIE, PISON, GARDES.

PLAUTIE.

Quoy l'on m'ose arrester,
Inhumains, c'en est trop, je ne la puis quitter,
Souffrez que dans les fers je suive Virginie,
Sans ma fille je hais, & mon rang, & ma vie:
Par rage ou par pitié percez mon triste flanc,
Aprés m'avoir ravy la moitié de mon sang,
Achevez, répandez tout celuy qui me reste,
Helas! heureuse encor en ce moment funeste;
Si je pouvois au moins par une prompte mort,
Arracher Virginie aux horreurs de son sort,
Ou tourner sur moy-mesme en m'exposant pour elle,
De son affreux destin l'influence cruelle;
Je ne puis la sauver, la suivre, ny mourir,
Cruels aucun de vous ne veut me secourir,
Mais que vois-je? comment....



FCENE V.

PLAUTIE, FULVIE, SEVERE, FABIAN, GARDES.

SEVERE.

Tout a changé de face,
Madame, vous verrez finir vostre disgrace,
Reprenez de l'espoir déja les Dieux plus doux,
M'ont accordé le bien d'arriver jusqu'à vous,
Icile est libre enfin, sa prison est forcée,
J'ay veu par ses amis sa garde dispersée,
Et sans perdre de temps les armes à la main,
Vers l'injuste Appius il s'est fait un chemin;
Ils sont aux mains, Madame, & le Ciel équitable,
Fera perir sans doute un tyran detestable;
De vostre esprit troublé dissipez la terreur,
Tout semble vous promettre un tranquille bonheur,
Appius prévenu d'une aveugle furie,
Par ses meilleurs soldats fait garder Virginie,
Et resté presque seul, abandonné, troublé,
Sous les efforts d'Icile il doit estre accablé;
Contre tant d'ennemis il ne peut se deffendre,
Icile m'a pressé de courir vous l'apprendre,
Et de vous avertir, Madame, qu'en ces lieux,
Vous le verrez bien-tost venir victorieux,
Je cours le trouver.

PLAUTIE.

Non je pretens vous ſuivre,
Courons, que j'aille voir la main qui nous délivre,
Auſſi-bien dans ces lieux on ne me retient plus,
Je voy fuïr à ce bruit mes Gardes éperdus;
Allons... mais c'en eſt fait, & mon ame ravie...

SCENE VI.

PLAUTIE, FULVIE, ICILE, SEVERE.

ICILE.

OUy, c'en eſt fait, Madame, Appius eſt ſans vie,
Je viens de le punir, enfin tout eſt ſauvé,
Et déja voſtre Epoux dans Rome eſt arrivé.

PLAUTIE.

Virginius!

ICILE.

Madame on vient de me l'apprendre,
Le bruit de ſon retour par tout s'eſt fait entendre,
Mais que fait Virginie? on ne m'en a rien dit,
Elle ſeule ſans ceſſe occupe mon eſprit.

PLAUTIE.

Clodius eſcorté d'une troupe cruelle,
S'en eſt ſaiſi, Seigneur.

ICILE.

Ah courons aprés elle!
Courons la délivrer, & qu'aux yeux des Romains
Le traiſtre Clodius ſoit puny par mes mains,

Que je puisse gouster le plaisir & la gloire,
Que prepare à mon cœur une pleine victoire.

SCENE DERNIERE.

ICILE, PLAUTIE, SEVERE, FULVIE, CAMILLE.

PLAUTIE *à Icile.*

à Camille.

HAstez-vous donc, Seigneur ; Que viens-tu m'annoncer,
Dy-moy, que fais ma fille, où l'as-tu pû laisser.
Vostre fille ?

CAMILLE.

Apprenez-nous, où faut-il que je vole,
Où sont nos ennemis, que mon bras les immole,
Que Virginie enfin ne les redoute plus,
Que j'aille . . . .

CAMILLE.

Moderez des transports superflus,
Il n'est plus temps,

ICILE.

Comment ?

CAMILLE.

L'aimable Virginie.

PLAUTIE.

Eh bien ! qu'eſt-ce ?

CAMILLE.

A mes yeux vient de perdre la vie.

Ciel ! qu'eſt-ce que j'entends ? Ah deſtin vigoureux !
Quel coup ?

ICILE.

De tous mes maux voicy le comble affreux,
Que puis-je craindre aprés ce que je viens d'apprendre
Grands Dieux !

CAMILLE.

Virginius venoit pour la défendre,
Au moment qu'il l'a veu au milieu des ſoldats,
Ce ſpectacle cruel a retenu ſes pas;
Il s'arreſte, & du peuple il apprend que ſa fille
Vient d'eſtre pour jamais ravie à ſa famille,
Qu'elle eſt ſoûmiſe aux fers du traiſtre Clodius,
Et ſans doute expoſée aux tranſports d'Appius,
A ce fatal recit ſon deſeſpoir extrême
Fait qu'il veut la ſauver, ou ſe perdre luy-meſme ?
Il attaque luy ſeul plus de mille ennemis,
Le ſuccés répond mal à ce qu'il s'eſt promis;
On le ſaiſit d'abord, il ſe voit ſans épée,
Hé que ſert, a-t'il dit, à ma valeur trompée,
L'inutile bon-heur de mes autres exploits,
Puiſque je ſuis vaincu cette derniere fois;
Mais helas ! permettez cruels, dans ma diſgrace,
Si je perds Viginie, au moins que je l'embraſſe,

De cet embrassement la puissante douceur,
D'un cœur desesperé flatera la douleur ;
On le laisse, il y court, la joint malgré la presse,
Par ses embrassemens il marque sa tendresse ;
Je le suis, & j'entens qu'elle luy dit, Seigneur,
Ah ! donnez-moy la mort, & sauvez ma pudeur.
Virginius surpris, admire son courage,
Il soûpire à la fois, & d'amour, & de rage,
A tes desirs cruels, dit-il, puis-je obeïr,
Mais ne t'obeïr pas ce seroit te trahir,
Satisfaisons ton ame, & malgré ma foiblesse,
Dérobons ta pudeur au peril qui la presse,
Par un coup rigoureux prouvons nostre amitié,
Montrons-nous inhumains par excés de pitié,
Et que tout l'Univers sçachant que je suis pere,
Admire mon courage, & plaigne ma misere,
Aprés ces tristes mots, égaré, furieux,
Il promene par tout ses regards curieux,
Il voit, cherche avec soin, ah disgrace impreveuë !
Un funeste cousteau se presente à sa veuë ;
Il le prend, & poussé d'une indiscrete ardeur
De sa constante fille il veut percer le cœur,
Mais en vain pour ce coup son courage s'apreste,
Quand il croit l'achever sa tendresse l'arreste :
Car à peine a-t'il veu le coûteau prés du sein,
Que la nature semble avoir glacé sa main,
Il demeure immobile, à ce triste spectacle,
On court, à son dessein chacun veut mettre obstacle,
Virginie en tremblant voit venir ce secours,
Qui hazarde sa gloire en conservant ses jours,
Elle se haste alors de terminer sa vie,
S'élance sur le fer, & d'une main hardie,
Prend celle de son pere, & poussant le coûteau,
S'en frape, tombe, & s'ouvre un chemin au tombeau.

PLAUTIE.

Helas !

CAMILLE.

Virginius aprés ce sacrifice,
De ce sang precieux demande la justice ;
Il prend entre ses bras ce corps ensanglanté,
Le fait voir aux Romains, le peuple épouvanté,
Fremit en regardant cette victime offerte,
De tous les Decemvirs il conspire la perte ;
Il court de tous costez vanger vostre malheur,
Clodius a déja ressenty sa fureur,
Et moy je suis venuë en ce lieu vous apprendre
Les funestes horreurs que vous venez d'entendre ;
Heureuse si ma mort avoit pû devancer,
La douleur que je souffre à vous les annoncer.

ICILE.

Ainsi pour mon amour Virginie est perduë,
Voilà cette union que j'avois attenduë ;
Mourons, mais d'une mort qui soit utile à tous,
Portons sur nos Tyrans ma rage avec mes coups,
Allons, Madame, allons, & courons l'un & l'autre,
Faire parler par tout ma douleur & la vostre,
Allons, que mille morts marquent ce triste jour,
Puisque Rome l'exige aussi bien que l'amour.

FIN.

ANDRONIC,

TRAGEDIE.

ACTEVRS.

COLOJEAN PALEOLOGUE,	Empereur de Grece.
IRENE,	Fille de l'Empereur de Trebiſonde, femme de l'Empereur.
ANDRONIC,	Fils de l'Empereur.
LEON, MARCENE,	Miniſtres d'Eſtat.
LEONCE,	Envoyé des Bulgares auprés de l'Empereur.
EUDOXE,	Gouvernante d'Irene.
NARCE'E,	Confidente d'Irene.
MARTIAN,	Confident d'Andronic.
ASPAR, GELAS,	Officiers des Gardes de l'Empereur.
CRISPE,	Officier de l'Empereur.
GARDES.	

La Scene eſt à Conſtantinople, autrefois Biſance, dans le Palais de l'Empereur.



ANDRONIC,

TRAGEDIE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

MARCENE, CRISPE.

MARCENE.

QUOY malgré nos chagrins & noſtre longue haine,
Leon, dis-tu, demande à parler à Marcene ?
A moy ? me dis-tu vray ? Puis-je le croire ainſi ?

CRISPE.

Ouy, Seigneur, & bien-tôt il doit ſe rendre icy.

MARCENE.

Est-il quelque interest assez fort sur son ame
Pour contraindre un moment le courroux qui l'enflâme,
Aprés que si long-temps soigneux de m'offenser,
Et dans tous mes desseins prompt à me traverser,
Il a tenté cent fois d'usurper ma puissance,
Et l'employ glorieux que j'exerce à Bisance;
Pour moy je l'avoüray, dans ma haine affermy,
Je ne regarde en luy qu'un mortel ennemy,
Et ma faveur sans cesse à la sienne contraire,
Me vange assez des maux qu'il a voulu me faire;
Je l'attendray pourtant, & pour estre éclaircy
Des sentimens secrets d'un homme....

CRISPE.

Le voicy.

SCENE II.

MARCENE, LEON, CRISPE.

LEON.

Que l'on nous laisse seuls, Seigneur, puis-je pretendre,
Crispe se retire & l'on conntinuë.
Qu'avec tranquillité vous daignerez m'entendre;
Et que de vos soupçons interrompant le cours,
Vous pourrez sans contraindre écouter mes discours?

MARCENE.

Je ne puis vous celer ma surprise secrette ;
Mais dans quelque embarras où ce discours me jette,
Parlez, ne craignez rien, en vous ouvrant à moy ;
Je le jure, Seigneur, fiez-vous à ma foy.

LEON.

Il suffit, ce serment a dissipé ma crainte,
Et je vay m'expliquer sans détour & sans feinte.
Depuis plus de vingt ans, vous le sçavez, Seigneur,
Nous conduisons tous deux l'esprit de l'Empereur,
Il partage entre nous son cœur & sa puissance,
Et nous dictons toûjours les ordres qu'il dispense ;
Du rang que vous tenez confus, desesperé,
Pour vous en dépoüiller j'ay cent fois conspiré,
Et vous que contre moy poussoit la même envie
Vous avez attaqué ma faveur & ma vie ;
Je ne craignois que vous, vous ne craigniez que moy;
Et puis qu'il faut icy parler de bonne foy,
C'estoit avec raison que jaloux l'un de l'autre,
Vous craigniez mon pouvoir, que je craignois le vôtre,
Puisque chacun de nous estimant son Rival,
Trembloit qu'à sa fortune il ne devint fatal ;
Persuadez tous deux en voulant nous détruire,
Qu'un de nous suffisoit pour gouverner l'Empire.
Souvent nos démêlez étant prests de finir,
L'Empereur a pris soin de les entretenir,
Nos chagrins l'ont servy bien mieux que nôtre zele ;
Chacun de nous estoit un ministre fidelle,
Dont les yeux attachez sur un seul ennemy,
Toûjours dans son devoir le tenoit affermy ;

Ainsi tant qu'ont duré nos haines mutuelles :
L'Empereur a joüy du fruit de nos querelles ;
Il faut les terminer, le jour en est venu.
L'Etat de cette Cour, Seigneur, vous est connu,
Depuis prés de deux mois qu'en épousant Irene,
L'Empereur s'est lié d'une nouvelle chaîne,
Qu'enlevant la Princesse à son fils malheureux,
D'une foy tant jurée, il a rompu les nœuds :
Andronic tout entier se livre à la colere ;
Et si dans ses transports, il épargne son Pere,
S'il le respecte encore, ah ! croyez que sur nous
Il en fera tomber les plus funestes coups ;
Il impute à nos soins sa triste destinée,
Il croit que pour resoudre un second hymenée,
Enfin pour en former les injustes liens,
L'Empereur a suivy vos conseils & les miens.
Nos perils sont égaux, nos craintes sont communes,
Seigneur, associons nos cœurs & nos fortunes,
Et pour nous maintenir, hastons-nous de dresser
Un rempart qu'Andronic ne puisse renverser.

MARCENE,

Je ne sçay si je puis avec quelque asseurance,
Seigneur, de vos discours bannir la défiance ;
Mais personne en ces lieux ne peut nous écouter,
Nous sommes seuls enfin, qu'aurois-je à redouter,
Quand vous m'accuseriez vôtre seul témoignage
Ne peut contre ma foy donner le moindre ombrage,
Je connois là-dessus l'esprit de l'Empereur ;
Je vay donc vous répondre & vous ouvrir mon cœur.
Seigneur, de vos avis je voy trop l'importance,
Le Prince est plus à craindre encore qu'on ne pense ;
Il regnera, comment nous pourrons-nous sauver !
Pour moy qui fus chargé du soin de l'élever,

Je me ſuis fait long-temps une penible étude,
De percer les raiſons de ſon inquietude.
Vous ſçavez que toûjours ſolitaire, inquiet,
Farouche, il a paru ne vivre qu'à regret:
Grace à mes ſoins, j'ay lû juſqu'au fond de ſon ame,
J'ay vû ſon deſeſpoir, l'ambition l'enflâme,
Au deſir de regner ſans ceſſe abandonné,
Tout luy déplaiſt icy n'eſtant point couronné;
Quelque ſoin qu'on ait pris d'abaiſſer ſon courage,
De dompter ſon orgueil dans un long eſclavage,
On l'a vû chaque jour loin de s'humilier
Se roidir contre nous & devenir plus fier;
Trop inſtruit de ſes droits, trop plein de ſa naiſſance,
Il ne ſçauroit ſouffrir la moindre dépendance;
Mais ſur tout j'ay connu que ſon cœur eſt épris
D'une invincile horreur contre les favoris;
Il voit nôtre pouvoir dans la Cour de ſon Pere,
Seigneur, comme un larcin que nous oſons luy faire,
Et ſi de l'Empereur il ſouhaitte la mort,
C'eſt plus pour nous punir que pour changer de ſort;
Voilà quel eſt le Prince, & je puis dire encore,
Qu'il eſt cher à la Cour, que le Peuple l'adore,
Dés l'enfance affectant une fauſſe pitié,
Il s'eſt de tout l'Empire attiré l'amitié;
Vous voyez qu'il ſoûtient les rebelles Bulgares,
Chaque jour l'Envoyé de ces peuples Barbares,
L'entretient, le conſulte, & prés de l'Empereur,
Andronic l'a flatté de toute ſa faveur:
Ah! rendons pour la Paix leur projet inutile,
Que ſerions-nous tous deux dans un Etat tranquille?
L'Empereur libre alors de craintes & de ſoins,
Eſtant plus abſolu nous écouteroit moins,

En vain de sa tendresse il nous donne des marques,
Il est, n'en doutez point, comme tous les Monarques,
Qui d'une égale ardeur cherissent nos pareils,
Et des plus grands bien-faits achettẽt leurs conseils;
Tandis que le desordre, ou le destin contraire
Rendent à leur grandeur ce secours necessaire!
Mais aprés le danger, à l'abry du mal-heur
Leur ardente amitié perd toute sa chaleur;
Nous devenons suspects en cessant d'estre utiles,
Nos services passez sont de foibles aziles,
On ne veut plus nous voir avec les mêmes yeux,
Ce qu'on loüoit jadis est un crime odieux,
Et l'exil, la prison, que dis-je? une mort prompte
Chez la posterité fait passer nôtre honte,
D'autant plus mal-heureux qu'accablez de douleurs,
Tout le monde irrité nous refuse des pleurs,
Qu'au milieu des fureurs que sur nous on déploye,
Nos maux font le sujet de la publique joye;
Que le peuple triomphe, & loin de s'attendrir,
Se plaint qu'on nous fait grace en nous faisant mourir.

LEON.

Oüy, Seigneur, prevenons le retour ordinaire,
Qui du sort indigné nous montre la colere,
Occupons l'Empereur, ne le laissons jamais
Goûter le plein bon-heur d'une profonde paix;
Ainsi maistres de tout nous n'aurons plus de maistre,
Et le fier Andronic... mais je le voy paroître,
L'Envoyé l'accompagne, & Martian aussi.

SCENE III.

ANDRONIC, MARCENE, LEON, LEONCE, MARTIAN.

ANDRONIC *à Leonce.*

JE vais leur en parler, ils ſont tous deux icy,
Leonce, vous verrez avec combien de zele
Des peuples opprimez je deffens la querelle.
Vous dont les ſeuls avis & la pleine faveur
Au gré de vos deſirs font agir l'Empereur,
Portez-le à la clemence, & faites qu'il ſe rende,
Qu'il accorde la Paix que Leonce demande,
Et ceſſe d'accabler du ſort le plus cruel,
Un Peuple mal-heureux & non pas criminel.
Preſſez, n'épargnez rien, ſecondez mon envie,
Qu'on me laiſſe partir, que j'aille en Bulgarie,
Des Peuples ébranlez j'aſſureray la foy,
J'en réponds, ſi l'on veut s'en repoſer ſur moy.
Songez que vos conſeils ont cauſé ma miſere,
Que ſi j'obtiens par vous cét aveu de mon Pere,
En faveur de vos ſoins, je puis tout oublier,
Que je m'abaiſſe, enfin juſqu'à vous en prier.

MARCENE.

Ah! Seigneur....

ANDRONIC.

C'est assez Il me reste à vous dire
Que je dois estre un jour le maistre de l'Empire.
Laissez-moy.

SCENE IV.

ANDRONIC, LEONCE, MARTIAN

LEONCE.

SUr l'espoir d'obtenir vôtre appuy
Seigneur, nous nous flattons....

ANDRONIC.

Eh que puis-je aujourd'huy
Helas plus malheureux encor que vous ne l'estes,
Rien ne peut reparer les pertes que j'ay faites,
Et vous pouvez un jour dans une douce paix
Perdre le souvenir des maux qu'on vous a faits;
L'Empereur doit icy vous voir & vous entendre,
Il l'a promis, il vient, je vais tout entreprendre,
Trop heureux si mes soins donnent à vos Etats
Ce repos souhaité dont je ne joüis pas.

SCENE V.

L'EMPEREUR, ANDRONIC, LEONCE, MARTIAN, Gardes.

ANDRONIC.

SEigneur, Leonce encor vous demande audiance
Et vous avez daigné m'asseurer....

L'EMPEREUR.

Qu'il s'avance.

LEONCE.

Permettrez-vous, Seigneur, qu'embrassant vos genoux,
J'ose vous suplier d'écouter....

L'EMPEREUR.

Levez-vous.

LEONCE.

Fais si bien, juste Ciel, que ma plainte le touche!
Tout un peuple, Seigneur, vous parle par ma bouche;
Un peuple qui toûjours à vos ordres soûmis,
Fût le plus fort rempart contre vos ennemis,
Et de qui la valeur justement renommée
Se fit craindre cent fois à l'Europe allarmée,
Quand vôtre illustre Pere achevant ses Exploits,
Se vit & la terreur, & l'arbitre des Rois.
Vous le sçavez, Seigneur, ce peuple magnanime
Fût toûjours honoré de sa plus tendre estime;

Et ce digne Heros pour ses fameux combats
Choisissoit parmy nous ses Chefs & ses Soldats.
Cet heureux tẽps n'est plus, ces Guerriers intrepides
Sont en proye aux fureurs des Gouverneurs avides,
Sous des fers odieux leur cœur est abbatu,
La rigueur de leur sort accable leur vertu;
Tout se plaint, tout gemit dans nos tristes Provinces,
Les Chefs & les Soldats, & le Peuple, & les Princes;
Chaque jour sans scrupule on viole nos droits,
Et l'on compte pour rien la Justice & les Loix.
En vain nos ennemis à nos Peuples soûtiennent
Que c'est de vôtre part que leurs ordres nous viennent;
Non, vous n'approuvez point leurs sanglants attentats,
Je diray plus, Seigneur, vous ne les sçavez pas.
Ah, si pour un momẽt vous pouviez voir vous-même
Pour quels coups on se sert de vôtre nom suprême,
Que ce saint nom ne sert qu'à nous tranniser,
Qu'à mieux lier le joug qu'on nous veut imposer;
Alors de vos Sujets moins Empereur que Pere,
Vous ne songeriez plus qu'à finir leur misere,
Et qu'à punir bien-tôt avec severité
Ces indignes abus de vôtre autorité;
Enfin, si l'on a vû nos peuples en furie
S'armer pour maintenir les droits de la Patrie,
Seigneur, nos Gouverneurs sont les plus criminels,
Ils nous ont trop apris à devenir cruels;
Pour vous, nous conservons la foy la plus constante,
Faut-il vous en donner quelque preuve éclatante!
Faut-il pour soûtenir l'honneur de vôtre rang
Prodiguer tous nos biens, verser tout nôtre sang?
Faut-il nous exposant aux horreurs de la guerre,
Suivre vos étendards jusqu'au bout de la terre?

Vous nous verrez contens au milieu des deserts,
Braver pour vous servir tous les perils offerts,
Et meriter de vous en cherchant à vous plaire
Les bontez dont jadis nous combla vôtre Pere :
Mais s'il faut chaque jour par de nouveaux tyrans
Voir piller nos maisons, massacrer nos parens,
Et les tresors tirez du sein de nos Provinces,
Rendre ces inhumains plus puissans que nos Princes
Je l'avoüray, Seigneur, nos Peuples irritez
S'emporteront toûjours contre leurs cruautez.
C'est à vous de juger en Prince legitime,
S'il faut ou nous absoudre, ou punir nôtre crime ;
Si vous nous cōdamnez : pleins de respect pour vous,
Seigneur, sans murmurer nous souffrirons vos coups ;
Mais du moins rejettez les avis sanguinaires
Des perfides auteurs de toutes nos miseres,
Prononcez par vous-même, & ne consultez pas
De cœurs interessez à troubler vos Etats.

L'EMPEREUR.

Ainsi vous esperez avec cét artifice
Dérober vôtre teste au plus juste suplice ?
Que dis-je ? vous voulez me prescrire des loix ?
Que pour regner enfin j'emprunte vôtre voix ?
C'est à vous d'obeïr, sans vouloir vous deffendre
Aux ordres qu'en mon nom on vous a fait entendre,
Et si je n'écoutois que mes ressentimens,
Je ne vous répondrois que par des châtimens ;
Mais je veux bien encor suspendre ma colere,
Je verray s'il faut estre indulgent ou severe :
Allez, je suis instruit de vos pretentions,
Et vous sçaurez bien-tôt mes resolutions.

SCENE VI.

L'EMPEREUR, ANDRONIC, MARTIAN, Gardes.

L'EMPEREUR.

EH bien, parlerez-vous encor pour ces Rebelles,
Prince.

ANDRONIC.

Vous n'avez point de ſujets plus fidelles,
Et malgré vos bontez pour leurs perſecuteurs,
Seigneur, vous fremirez d'apprendre leurs malheurs.
L'Empereur, mon ayeul, dont les vives lumieres
Egaloient le grand cœur, & les vertus guerrieres
Admira leur valeur, s'aplaudit de leur foy.

L'EMPEREUR.

Son exemple aujourd'huy ne conclud rien pour moy.

ANDRONIC.

Eh bien, puis que vôtre ame encor trop irritée
Refuſe à leurs ſoûpirs la grace meritée,
Confiez-moy leur ſort. Il faut que mes travaux
Des Bulgares trahis aſſeurent le repos;
Il faut que j'aille....

L'EMPEREUR.

Vous ?

ANDRONIC.

Permettez que je parte,
De ces lieux pour un temps, souffrez que je m'écarte,
Tout m'en presse, Seigneur, un Peuple que je plains,
Et qui brûle de voir son destin en mes mains,
Le desir de calmer les troubles de l'Empire,
Et bien d'autres raisons que je ne puis vous dire.

L'EMPEREUR.

Vous sortir de Bisânce, & quitter cette Cour ?

ANDRONIC.

Oüy, j'exige de vous cette marque d'amour,
Me refuserez-vous une premiere grace ?
Seigneur, si le succés répond à mon audace,
Vous connoîtrez bien-tôt par cét illustre employ
Ce que l'Empire un jour doit attendre de moy.

L'EMPEREUR.

Je ne sçay que juger d'un discours qui m'étonne,
A quel bizarre soin vôtre esprit s'abandonne ?
Pourquoy quitter des lieux où tout vous est soûmis,
Pour courir vous jetter parmy nos ennemis ?
Vous estes dans Bisânce où ma Cour vous adore,
Quel étrange projet ! je le repete encore,

Pour des Peuples ingrats faut-il vous empresser ?
Prince, consultez-vous, je vous laisse y penser.

SCENE VII.

ANDRONIC, MARTIAN.

ANDRONIC.

Le dessein en est pris, rien ne m'en peut distraire,
Hastons, cher Martian, un depart necessaire,
Abandonnons des lieux où je ne puis rien voir
Qui ne me soit l'objet d'un mortel desespoir.

MARTIAN.

Eh quoy ! vous flattez-vous que loin de cette Ville,
Que sous un autre Ciel vous serez plus tranquille ?
Non, Seigneur, vos chagrins ne vous quitteront pas,
Changerez-vous de cœur en changeant de climats ?
Et croyez-vous sentir en sortant de Bisance
Des transports moins pressans & plus d'indifference ?

ANDRONIC.

Non, non, d'aucun repos, je n'ose me flatter,
C'en est fait, mes tourmens ne me sçauroient quitter,
Loin de guerir des traits dont mon ame est blessée,
Je n'en puis seulement concevoir la pensée ;
Irene est trop charmante, & je sens mon amour,
Sans espoir, sans desirs, s'accroître chaque jour,

Je la vis, je l'aimay dés sa plus tendre enfance,
Cét amour s'est nourry de cinq ans d'esperance,
Ses yeux sont plus puissans qu'ils ne l'estoient alors,
Et je ferois contre-eux d'inutiles efforts;
Mais ce feu mal-heureux que je ne puis éteindre
Peut-estre plus long-tẽps ne pourroit se contraindre,
Je ne puis voir mon Pere avec tranquilité
Possesseur d'un trésor que j'avois merité,
Il m'a fait trop de maux en m'enlevant Irene,
Il s'éleve en mon cœur des sentimens de haine,
Que toute ma vertu ne sçauroit étouffer,
Ce n'est qu'en m'éloignant que j'en puis triompher;
Je sçais tous les égards que je dois à mon Pere,
Et le Ciel m'est témoin combien je le révere,
Je voudrois faire plus : mais il m'a tout osté
Son choix....n'en parlons plus, je suis trop agité,
Je ne me connois plus, & je me crains moy-même,
Je suis jeune, jaloux, j'ay perdu ce que j'aime;
Fuyons, n'exposons point ma tremblante vertu
Au remords éternel d'avoir mal combattu.

MARTIAN.

Que je vous plains, Seigneur : que vôtre destinée
Par ce funeste amour devient infortunée!
Sans luy toujours content, reveré, glorieux,
En naissant assûré du rang de vos ayeux,
Vôtre cœur eût goûté dans une paix profonde
L'heureux sort que le Ciel donne aux maîtres du monde.

ANDRONIC.

Que dis-tu? je suis né pour estre mal-heureux,
L'amour ne fait point seul mon destin rigoureux;

Eh quoy, pour penetrer l'excés de ma misere,
Ne te suffit-il pas de connoître mon Pere ?
L'Empereur soupçonneux, esclave de son rang,
Ne m'a jamais fait voir les tendresses du sang,
Les plus saints mouvemens que la nature imprime
Dans son austere cœur passeroient pour un crime,
Et pour estre né Prince, il ne m'est pas permis,
D'éprouver tout l'amour d'un Pere pour son fils.

MARTIAN.

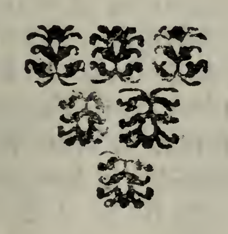
Quoy Seigneur . . . .

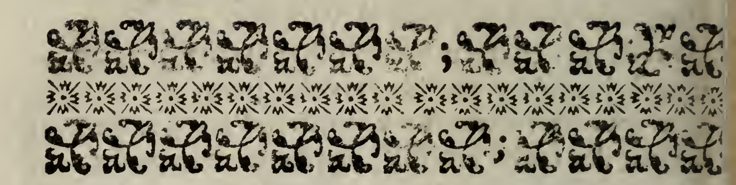
ANDRONIC.

Dans ces lieux mon courage murmure,
Et mon cœur n'est point fait pour une vie obscure,
Dés l'enfance charmé des Heros de mon sang
Je trouve leurs vertus au dessus de leur rang,
Sur tout de mon ayeul & l'exemple & la gloire
M'enflâme à tous momens & remplit ma memoire,
Sur ce fameux Guerrier mon esprit attaché
Par aucun autre objet n'en peut être arraché,
Je regarde son sort avec un œil d'envie,
A ses jours éclatans je compare ma vie,
Rien ne s'offre à mes yeux dans le cours de ses ans
Que de nobles travaux, des succés triomphans,
Que des murs embrasez, que des Villes surprises,
Des Peuples asservis, des Provinces conquises,
Des Rebelles punis, des Rois humiliez,
Le repos maintenu chez tous ses Alliez,
Où si jamais le sort démentant son courage
A ses prosperitez a mêlé quelque outrage,
Il me paroît plus grand dans son adversité,
Je le voy triompher du destin irrité,

n tirant de sa cheute une nouvelle gloire,
. force de vertu rapeller la Victoire.
Moy toûjours renfermé dans ces murs malheureux;
Occupé jusqu'icy par de frivoles jeux,
e ne sçay ny l'employ ny l'ordre d'une armée,
Que par des traits confus, ou par la renommée,
Ah! ce seul souvenir plus que tous mes malheurs
M'irrite, me devore, & m'arrache des pleurs;
Allons, obeïssons au transport qui me qui me guide,
Et prenons vers la gloire un essor si rapide,
Que dans leur nombre un jour mes exploits confondus
Suffisen à remplir les jours que j'ay perdus.
Cependant cherche Eudoxe, elle connoît ma peine,
Et m'a cent fois pressé de fuïr les yeux d'Irene,
Du dessein que j'ay pris, il l'a faut avertir,
Va la trouver, dy-luy qu'avant que de partir
Je demande sur tout à voir l'Imperatrice,
Et qu'elle doit encor me rendre cét office,
Que j'ose m'en flatter; adieu, cours, haste-toy,
J'attendray ton retour pour disposer de moy.

Fin du premier Acte.





ACTE II.

SCENE PREMIERE.

IRENE, EUDOXE.

IRENE.



E ne le verray point, non, j'y ſuis re-
ſoluë,
M'oſez-vous conſeiller cette fatale
veuë:
Eudoxe, ignorez-vous ſon deſtin & le
mien?

EUDOXE.

Pourquoy luy refuſer un moment d'entretien?
Voulez-vous qu'irrité de vôtre reſiſtance,
Il ne ſe preſſe plus de ſortir de Biſance?
Croyez-moy, gardez-vous d'aigrir ſon deſeſpoir;
Et puiſque pour jamais il renonce à vous voir,
Madame, accordez-luy la faveur qu'il demande.

IRENE.

Quels ſoûpirs, quels regrets voulez-vous que j'en-
tende?

Vous qui me dérobant à nos heureux climats
Dans ces funestes lieux conduisites mes pas ;
Vous de qui les conseils, le zele & la prudence
Devroient à tous momens rassurer ma constance,
Qui peut-estre succombe à mes mortels ennuis,
Voulez-vous m'exposer au peril que je fuis ?

EUDOXE.

Madame, le peril est-il moins redoutable
A ne pas écouter ce Prince déplorable ?
Resolu de vous faire entendre ses adieux,
Il vous suivra peut-estre à toute heure, en tous lieux,
Et voudra pour le moins devoir à la fortune,
Le plaisir de vous faire une plainte importune.
Que dis-je ? croyez-vous que plein de son amour
Il puisse se resoudre à partir de la Cour.
On se propose en vain de quitter ce qu'on aime,
Enfin dans ce dessein confirmez-le vous-méme,
Montrez-luy le danger que vous courez tous deux,
Qu'on verroit tost ou tard quelque éclat de ses feux.
Que l'Empereur suivant son penchant ordinaire
Oubliroit les saints noms & d'époux, & de pere,
Et vous perdroit tous deux sur un simple regard
Où peut-étre l'amour auroit eu peu de part.
Redoublez d'Andronic la fierté naturelle,
Montrez-luy les chemins ou la gloire l'appelle ;
Sur tout commandez-luy de ne vous voir jamais,
Qu'il ne s'approche plus des murs de ce Palais,
Qu'il pense à tous momens que son sort & le vôtre
Vous doit jusqu'au tombeau separer l'un de l'autre:
O Ciel que feriez-vous si trompant vôtre espoir,
Andronic en ces lieux revenu pour vous voir,
Renouvelloit un jour par sa triste presence
Le souvenir qu'auroit affoibly son absence ?

Que de nouveaux combats ! que de ſecrets ſoûpirs ?
Helas, épargnez-vous ces mortels déplaiſirs ;
Si le Prince une fois vous a promis, Madame,
De ne plus traverſer le repos de vôtre ame,
D'aller loin de vos yeux ſans eſpoir de retour
Etouffer ou nourrir un mal-heureux amour,
Quelque brûlant deſir, quelque ardeur qui le preſſe,
Madame, j'en répons, il tiendra ſa promeſſe ;
Voyez-le, & ſans fremir de ſon deſtin cruel,
Prononcez-luy l'arreſt d'un exil eternel.

IRENE.

Luy pourray-je impoſer une loy ſi funeſte ?
Ah laiſſez le-moy fuïr ſans me charger du reſte,
J'ay cauſé ſes mal-heurs, en cauſant ſon amour,
Le preſſeray-je encor de ſortir de la Cour,
Et d'aller eſſuyer chez un peuple barbare,
Du deſtin ennemy le caprice bizarre ?
Que dis-je ? Penſez-vous que dans mon triſte cœur,
Ma vertu devant luy reſiſte à ma douleur ?
Au bruit de ſes ſoupirs.... à l'aſpect de ſes larmes....
Non, ce ſeul ſouvenir me donne trop d'allarmes,
Je ne puis m'expoſer à ce triſte entretien,
C'eſt trop de mon tourment ſans y joindre le ſien ;
C'eſt trop pour triompher de toute ma conſtance,
Helas ! d'avoir quitté les lieux de ma naiſſance ;
Ces lieux, où tout ſembloit prevenir mes deſirs,
Où mon cœur n'a jamais connu que les plaiſirs ;
O bien-heureux ſejour ! aimable Trebiſonde !
O murs ! où je vivois dans une paix profonde !
Que n'ay-je en vous perdant, de mes funeſtes jours,
Par une prompte mort vû terminer le cours ?

Je m'éloignay de vous, en ces lieux entraînée
Par le trompeur eſpoir d'un heureux hymnée ;
Je croyois qu'Andronic à mon deſtin lié
Pour jamais avec moy ſeroit aſſocié,
Nos Peres l'ordonnoient, Trebiſonde & Biſance,
Sur cét illuſtre hymen confondoient leur eſperance ;
Je venois avec joye en celebrer les nœuds,
Le Prince eſtoit aimable, il eſtoit amoureux ;
Vains projets ! vains tranſports ! eſperance inutile !
J'arrive enfin, à peine entray-je en cette Ville
Que je me vois livrée en des maux infinis,
Il me faut épouſer le pere au lieu du fils,
Nos deſtins ſont changez : un ordre de mon pere
Détruit dans un inſtant le bon-heur que j'eſpere,
En victime d'Etat, contrainte d'obeïr,
Pour conſerver ma gloire il fallut me trahir.

EUDOXE.

Eh ! pourquoy rappellant vos diſgraces paſſées,
Occuper vôtre eſprit de ces triſtes penſées ?
Madame, faites-vous un genereux effort,
Avec moins de douleur rempliſſez vôtre ſort,
Et cachez avec ſoin aux yeux de tout l'Empire
Les déplaiſirs ſecrets . . . .

IRENE.

Ah que m'oſez-vous dire ?
Qui jamais a caché ſes chagrins mieux que moy,
Et mieux ſuby du ſort l'injurieuſe loy ?
Cependant qui jamais eût le ſort plus contraire ?
Obſervée avec ſoin par une Cour auſtere,
Où les yeux les plus chers me ſemblent ennemis ;
Où je n'ay rien des biens que je m'eſtois promis,

Où ſans ceſſe livrée à ma douleur extréme
Mon cœur tyranniſé combat contre luy-meſme.
Que vous diray-je enfin ? où ce cœur mal-heureux
Eſt ſouvent malgré moy moins fort que je ne veux.

EUDOXE.

Redoublez vos efforts, le temps, vôtre conſtance
De vos profonds ennuis vaincront la violence,
Et le Prince bien-toſt éloigné de vos yeux
Vous pourrez....

SCENE II.

IRENE, UDOXE, NARCE'E.

NARCE'E.

Andronic s'avance vers ces lieux,
Il vous cherche, Madame.

IRENE.

Ah ! je n'oſe l'attendre ;
Eudoxe, vous pouvez luy parler & l'entendre,
Voyez-le, dites-luy qu'en l'état où je ſuis,
Le fuïr & le bannir eſt tout ce que je puis.

SCENE III.

IRENE, ANDRONIC, EUDOXE, NARCE'E.

ANDRONIC.

VOus me fuyez, Madame? ah Ciel quelle injustice!
Quoy, de tous mes mal-heurs vous rendez-vous complice?
Helas! pour acccabler un cœur infortuné
Secondez-vous le ſort à me nuire obſtiné?

IRENE.

Que demandez-vous, Prince? & que pourrez-vous dire?
Mépriſez-vous les loix que je vous fais preſcrire?
Quel eſt vôtre deſſein de venir en ces lieux
Me faire malgré moy recevoir vos adieux?
Puiſque vous eſtes preſt à ſortir de Biſance,
N'en pouviez-vous partir avec vôtre innocence?
Avez-vous oublié qu'un ſerment ſolemnel,
Nous impoſe à tous deux un ſilence éternel?
Qu'il n'eſt plus entre-nous d'entretien legitime,
Qu'un ſeul mot, qu'un regard, qu'un ſoûpir eſt un crime,
Que ſans ceſſe attentive à remplir mon devoir,
Je mets tout mon bon-heur à ne vous plus revoir,

Et quels que sont les maux que vous avez à craindre,
Qu'il ne m'est pas permis seulement de vous plaindre ?

ANDRONIC.

Qu'entens-je, juste Ciel ! dequoy m'accusez-vous?
Madame, qu'ay-je fait digne de ce courroux ?
Viens-je vous demander que d'un œil pitoyable
Vous donniez quelques pleurs au malheur qui m'accable !
Viens-je vous demander que vous me permettiez,
Puisqu'il me faut mourir, d'expirer à vos pieds ?
Ah de vôtre repos plus jaloux que vous-même,
J'ay soin de m'exiler, parce que je vous aime ;
Pardonnez-moy ce mot pour la derniere fois,
Et songez que je pars sans attendre vos loix,
Qu'en vain à me bannir vous estiez resoluë,
Puisque déja mon cœur vous avoit prévenuë.
Depuis le jour fatal qu'arrachée à ma foy,
Madame, vous vivez pour un autre que moy,
Quoy que toûjours brûlé jusques au fond de l'ame,
Vous sçavez si mes yeux ont parlé de ma flâme,
Si le moindre transport, un indiscret soûpir
Vous ont fait soupçonner quelque injuste desir,
Tout a gardé, Madame, un rigoureux silence,
Mais un cœur n'est point fait pour tant de violence,
Je sçay tous les combats qu'il me faudroit livrer,
Si sous un même Ciel nous osions respirer ;
Je sçais enfin, je sçais tout ce que pourront dire,
Vos ennemis, les miens, peut-estre tout l'Empire,
Ils ont sçeu mon amour, & doivent présumer
Que qui vous aime un jour, doit toûjours vous aimer,
Peut estre oseroient-ils soupçonner l'un & l'autre ?
Sauvons de leur soupçons & ma gloire & la vôtre,

Je cherche à m'éloigner, vous pressez l'Empereur
D'accorder à mes vœux cette unique faveur,
Heureux si par vos soins mon attente est remplie ;
J'iray des revoltez appaiser la furie,
Ils me veulent pour Chef, & je ne doute pas
Que je ne sois bien-tôt maître dans leurs Etats,
Qu'au gré de mes desirs leur valeur toûjours prête,
Ils n'entreprennent tout, si je marche à leur teste,
Je viens donc vous offrir leurs armes, mon pouvoir,
Le Ciel qui me condamne à ne jamais vous voir,
Qui me fait étouffer une flâme si belle,
Ne sçauroit pour le moins s'offenser de mon zele,
S'il défend à mon cœur des sentimens trop doux,
Il permet à mon bras de combattre pour vous,
Et si jamais ce bras vous estoit necessaire,
Ou pour aller servir l'Empereur vôtre pere,
Ou pour faire perir, ou chasser de ces lieux
Ceux de qui la presence y peut blesser vos yeux ;
Appellez-moy, Madame, & je pourray tout faire,
Je ne veux que la gloire ou la mort pour salaire ;
A vous donner mon sang, je borne mon bon-heur,
Puisqu'il m'est défendu de vous donner mon cœur.

IRENE.

En vain vous me flattez de ces fameux services,
Mes vœux n'aspirent point à ces grands sacrifices,
Quand vous aurez quittez ce funeste sejour,
Qu'aurois-je à craindre encor Prince, dans cette Cour !
Helas ! j'y verray tout avec indifference,
M'exercer aux vertus dignes de ma naissance,
Accoûtumer mon cœur trop souvent mutiné,
A cherir un époux que le Ciel m'a donné,
Obeïr à ses loix, ne songer qu'à luy plaire,
Me sacrifier toute à mon devoir severe,

Soulager les Sujets qui vivent ſous ma loy,
Voila juſqu'à la mort quel ſera mon employ.
J'avoüray cependant, & je le puis ſans crime,
Que vous aurez toûjours ma plus parfaite eſtime,
Que pour vous applaudir, pour loüer vos exploits,
Je joindray mon ſuffrage à la commune voix,
Que pour tous mes plaiſirs le ſeul que j'imagine,
C'eſt de voir les hauts faits où le Ciel vous deſtine,
Et de vôtre grand nom cent Monarque jaloux,
Juſtifier le choix que j'avois fait de vous ;
Aprés cela partez. A vôtre exil fidelle
Ne revenez jamais que je ne vous rappelle,
Faites-vous un bon-heur ſous de nouveaux climats,
Qu'au lieux où je ſerois vous ne trouveriez pas.

ANDRONIC.

Eſt-il temps ? ce bon-heur dont vous flattez mon ame,
Helas ! en vous perdant je l'ay perdu, Madame,
Et je n'en connois plus où je puiſſe aſpirer,
Cette perte eſt un coup qu'on ne peut reparer,
Si quelque ſoin encore occupe mon courage,
C'eſt de faire rougir le deſtin qui m'outrage,
D'apprendre à l'Univers par quelque illuſtre effort,
Qu'un cœur comme le mien merite un autre ſort,
Et payant de mon ſang ma premiere victoire,
D'élever de mes maux un triomphe à ma gloire.
Vous cependant, Madame, oubliez mes mal-heurs
Et tandis que nourry de ſoûpirs & de pleurs,
Mes déplorables jours vont courir à leur terme,
Regnez, & . . . .

IRENE.

Croyez-vous ma conſtance ſi ferme ?

Ce reproche cruel plus que tous vos regrets
Étonne mon courage & confond mes projets :
Ah ! Prince pensez-vous qu'insensible, inhumaine,
Mes yeux sans s'émouvoir régardent vôtre peine ?
Que pendant les horreurs d'un exil rigoureux
Vous soyez seul à plaindre & le seul mal-heureux ?
Mais que dis-je? où m'entraîne une force inconnuë?
Ah! pourquoy veniez-vous chercher encor ma veuë?
Partez, Prince, c'est trop prolonger vos adieux.

EUDOXE.

Ah ! Madame, je voy l'Empereur en ces lieux.

SCENE IV.

L'EMPEREUR, ANDRONIC, IRENE, EUDOXE, LEON, MARCENE.

L'EMPEREUR.

Madame, quel étoit son discours & le vôtre ?
Mon abord impréveu vous trouble l'un & l'autre,
Je le voy, tous vos soins ne le peuvent cacher.

IRENE.

Andronic jusqu'icy m'étoit venu chercher ;

Seigneur, il a jugé mon ſecours neceſſaire
Pour obtenir de vous un aveu qu'il eſpere,
Il vient de me preſſer de vous parler pour luy,
Chaque moment qu'il perd augmente ſon ennuy;
Laiſſez un libre cours à ſon ardeur guerriere,
Et ſouffrez qu'à ſes vœux j'ajoûte ma priere,
Je fais ce que je puis Prince, vous l'entendez,
Puiſſiez-vous obtenir ce que vous demandez?

SCENE V.

L'EMPEREUR, ANDRONIC LEON, MARCENE.

L'EMPEREUR.

QUoy, Prince, vous cedez à vôtre impatience
Vous eſtes reſolu d'abandonner Biſance?
Vous me faites encor preſſer d'y conſentir?

ANDRONIC.

Oüy, Seigneur, & déja je brûle de partir,
Je ne puis reſiſter à l'ardeur qui m'entraîne.

L'EMPEREUR.

Je n'entens qu'à regret un diſcours qui me geſne,
Et j'aurois ſouhaitté que ce fatal deſſein,
Prince, ne fut jamais entré dans vôtre ſein;
Je vous ay dit tantôt moins en maître qu'en pere
Que je n'approuvois point ce départ témeraire;

'en estoit trop, je croy pour vous persuader,
)ue vous m'offenseriez à le demander;
lais puisque malgré moy, puisque sans complaisance,
ous me parlez encor d'un projet qui m'offense,
Je vous étonnez pas de mon juste refus.

ANDRONIC.

.h! Seigneur voulez-vous....

L'EMPEREUR.

Ne me repliquez plus,
ongez à m'obeïr d'une ame plus soûmise,
)ans un profond oubly laissons cette entreprise,
.t ne fomentez point des soupçons dangereux
)ont nous pourrions un jour nous repentir tous deux.

ANDRONIC.

:h bien, Seigneur, je sorts; mais c'est trop me contraindre,
)ans l'état où je suis, je ne sçaurois plus feindre,
:t d'un si dur refus les perfides auteurs,
Me pourroient bien un jour payer tous mes malheurs.



SCENE VI.

L'EMPEREUR, LEON, MARCENE.

L'EMPEREUR.

QUelle temerité, quel diſcours, quelle audace ;
A mes yeux !

LEON.

Vous voyez, Seigneur, qu'il nous menace ;
Ses chagrins qu'il ne peut élever juſqu'à vous,
Avec plus de fureur retomberont ſur nous ;
Que dis-je ? croyez-vous que ce Prince s'arreſte
A faire ſur nous ſeuls éclatter la tempeſte ?
Que je prévoy des maux pour nos fils malheureux !
Qu'Andronic leur prepare un deſtin rigoureux !

MARCENE.

Je ne m'allarme point de tout ce qu'il peut faire,
Je prens peu garde au fils, s'il faut ſervir le pere ;
Andronic me dût-il accabler le premier,
Seigneur, de ſes deſſeins il faut vous défier,
Son ame d'un refus eût eſté moins ſurpriſe,
S'il n'eût point medité quelque grande entrepriſe,
Iroit-il donc chercher des peuples revoltez
S'il ne vouloit ſervir leurs infidelitez ?
Qui pourroit l'arracher du ſein de ſa patrie,
S'il ne vouloit contre-elle exercer ſa furie ?
Et peut-eſtre va-t'il par Leonce engagé,
Deſobeïr encore, & partir ſans congé ?

L'EMPEREUR.

.uy partir ſans congé ?

MARCENE.

Seigneur, je l'aprehende,
C'eſt le ſeul Andronic que Leonce demande,
Et pour mieux attirer ce Prince ambitieux,
Il le flatte d'un rang qu'il n'a point en ces lieux,
Les Bulgares armez contre vôtre puiſſance,
Seront bien-tôt remis ſous vôtre obeïſſance;
Mais qu'il vous cauſeront & de peine & d'ennuy,
S'ils marchent contre vous ſous un Chef tel que luy;
S'ils peuvent deſormais braver vôtre colere,
En oppoſant le fils aux menaces du pere,
Et publier par tout que leurs ſoins, leur valeur,
Conſpirent au ſalut de vôtre Succeſſeur.

LEON.

Helas! en quel excés pourra-t'il ſe répandre
S'il ſe trouve en état d'oſer tout entreprendre,
Mécontant & ſuivi de ces mêmes guerriers
Que tant d'heureux ſuccés rendent déja ſi fiers?
Aprés avoir chez eux aſſûré ſa puiſſance,
Peut-eſtre viendra-t'il l'établir dans Biſance:
Un jeune cœur heureux dans ſes premiers forfaits
S'abandonne ſans crainte à de plus noirs projets,
Et ne conſultant plus qu'un flatteur qui le louë,
Va juſqu'à préſumer que le Ciel les avouë;
Il croit executer tout ce qu'il entreprend,
Il n'eſt plus de deſſein qui luy ſemble trop grand,

Remply de confiance, il court, triomphe, immole,
Pour luy le sort se fixe, & la victoire vole;
Il gagne des Soldats & l'estime, & le cœur,
Les Peuples à son nom sont glacez de terreur;
Ainsi gardant sur tout un Empire suprême,
Tout l'honore ou le suit, tout le redoute ou l'aime,
Tant qu'enfin sa valeur l'élevant jusqu'aux Cieux,
Il voit ses attentats devenir glorieux.

L'EMPEREUR.

Ah! que vous m'étonnez! mais prevenons sa fuite,
Sans cesse de plus prés éclairons sa conduite,
Veillez sur tous ses pas & redoublez vos soins,
Placez autour de luy de fideles témoins;
Enfin dans ce départ tâchons de le surprendre,
Si contre ma défense il l'osoit entreprendre.
Allez.

SCENE VII.

L'EMPEREUR *seul.*

CE n'est pas tout. Dans ce fatal moment
Je sens mon cœur troublé d'un autre mouvement,
Ah! qu'Andronic encore & m'allarme & me gêne!
Pourquoy dans ses desseins fait-il entrer Irene?
Quel interest prend-elle au destin de mon fils?
Que dis-je? ils se parloient quand je les ay surpris;
J'ay remarqué leur trouble en me voyant paroître,
O Ciel! quelle terreur! je me trompe peut-estre,
Chassons

Chassons cette pensée, épargnons à nos yeux
Tout ce qu'à de cruel cet objet odieux :
Mais plûtôt penétrons cette étrange avanture,
L'amour dans tous les cœurs étouffe la nature ;
Ne nous assûrons point sur les devoirs d'un fils,
Quand l'amour est extrême, il se croit tout permis :
Andronic, je le sçais, aima l'Imperatrice,
Et bien qu'à ses desirs mon hymen la ravisse,
Ce feu dont il brûloit peut n'estre pas éteint,
Et peut-estre qu'Irene & l'écoute, & le plaint :
Ah ! si je le croyois....un châtiment severe....
Allons, dévelopons ce funeste mystere ;
Ils se cachent en vain, & pour tout deviner,
C'est assez que mon cœur commence à soupçonner ;
Ne differons donc plus, & si je voy le crime,
Punissons sans songer si j'aime la victime.

Fin du second Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ANDRONIC, MARTIAN.

MARTIAN.

SEIGNEUR, que faites-vous?

ANDRONIC.

Ah! ne m'en parle plus:
Martian, tes discours sont icy superflus;
Je suis trop irrité pour cesser de me plaindre.

MARTIAN.

Mais quoy! ne sçauriez-vous un moment me contraindre?
Moderez vos transports, est-ce dans ce Palais
Qu'il faut faire si haut éclater vos regrets?
Peut-estre on vous observe.

ANDRONIC.

As-tu trouvé Leonce ?
Eſt-il preſt ? qu'a-t'il dit ? & quelle eſt ſa réponſe ?

MARTIAN.

Il ſe fait de vos loix un ſouverain devoir ;
Mais il vient.

SCENE II.

ANDRONIC, LEONCE, MARTIAN.

ANDRONIC.

C'Eſt en vous que je mets mon eſpoir
A des maux éternels la fortune me livre ;
Amy, je ſuis perdu, ſi je ne puis vous ſuivre,
L'Empereur avec vous me défend de partir,
Mais l'ardeur que je ſens ne ſe peut rallentir ;
Si je puis par vos ſoins aſſurer ma retraite,
Mes ſouhaits ſont remplis mon ame eſt ſatisfaite ;
Parlez, ſortirons-nous de ces lieux ennemis ?
Ce favorable eſpoir peut-il m'eſtre permis ?

LEONCE.

Oüy, Seigneur, tout eſt prêt, vous n'avez qu'à me ſuivre,
Allons, que pour jamais la fuite vous délivre,

Des chagrins, des perils qui menacent vos jours,
De nos peuples armez acceptez le ſecours,
Ils ne veulent que vous : à l'envy l'un de l'autre
Ils donneront leur ſang pour défendre le vôtre;
Briſez un joug fatal, & que vos premiers coups
Attirent tous les yeux & tous les cœurs à vous.

ANDRONIC.

Non, ne balançons plus, par trop de violence
On a pouſſé mon cœur, & laſſé ma conſtance,
Ouvrons des yeux enfin trop long-temps abuſez,
Rendons à nôtre tour les maux qu'on m'a cauſez.

LEONCE.

Vangez-vous, vangez-nous, nos peuples vous atendent,
Ne leur refuſez plus le bras qu'ils vous demandent,
Vous avez en vos mains le projet arreſté
Comme un gage certain de leur fidelité;
Vous trouverez, Seigneur, des troupes toutes prêtes,
Des Soldats orgueilleux du bruit de leurs Conquêtes,
Fideles à leur Chef, patiens à ſouffrir,
Et toûjours reſolus de vaincre ou de mourir;
Courez les commander, & tentez la fortune,
Mais ſur tout banniſſez une crainte importune,
En livrant vôtre bras à ces nobles efforts
Prenez ſoin de fermer vôtre cœur aux remords;
Ne vous ſouvenez plus pendant vôtre entrepriſe
Si l'exacte équité la blâme, ou l'autoriſe;
Entrez dans la carriere, & ſans vous arreſter
Au degré le plus haut, hâtez-vous de monter;
Ces ſcrupuleux devoirs, & ces égards ſeveres,
Seigneur, ſont des vertus pour des hommes vulgaires

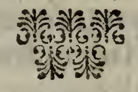
Qui se sent un esprit prompt à s'effaroucher
Sur les pas des Heros ne doit jamais marcher,
Les hommes destinez à gouverner la Terre,
A traîner avec eux la terreur & la guerre,
Loin de porter un cœur de remords combattu
Au poids de leur grandeur mesurent leur vertu.

ANDRONIC.

Mais pour ma fuite, amy, quel party dois-je prendre?

LEONCE.

Martian est instruit, & je cours vous attendre;
D'abord que l'Empereur congediant sa Cour
Se sera retiré pour attendre le jour;
Martian sur mes pas, soigneux de vous conduire
Assurera la fuite où vôtre cœur aspire;
J'ay dans tous les chemins par où vous passerez
De fideles amis, & des cœurs assurez,
Qui tous brûlans pour vous d'une amitié parfaite,
Fourniront les moyens d'une prompte retraite;
Hâtez-vous donc, Seigneur, moy sans plus differer
A remplir vos desirs, je vais tout preparer.



SCENE IV.

ANDRONIC, MARTIAN.

MARTIAN.

C'En eſt donc fait, Seigneur, & malgré ma priere
Vous ſuivez les tranſports d'une aveugle colere!
Il n'eſt rien deſormais qui vous puiſſe arreſter,
Dans quels affreux perils vous courez-vous jetter?
Ignorez-vous l'abîme où ce départ vous mene?
J'en fremis, vous cherchez vôtre perte certaine;
Non, l'Empereur en vous ne verra plus ſon fils,
Et vous eſtes perdu ſi vous eſtes ſurpris;
Ne calmerez-vous point cette ardeur indiſcrete.

ANDRONIC.

Ah! cruel, oſes-tu condamner ma retraite?
Laiſſe, laiſſe-moy fuïr, eſt-il quelque ſejour
Plus à craindre pour moy que cette affreuſe Cour?
Je ſçay dans mon projet quels malheurs je m'aprête,
Qu'à m'éloigner ſans ordre il y va de ma teſte,
Qu'aujourd'huy découvert je periray demain;
Que mon ſang, que l'Etat me deffendront en vain;
Mais mon deſtin le veut il faut que j'obeïſſe,
Eh que voudrois-tu donc, Martian, que je fiſſe?
Peux-tu bien concevoir dans ces triſtes momens
La rigueur de mon ſort, mes craintes, mes tourmens?

On me prive à jamais de tout ce que j'adore,
Je vois dans la ſplandeur deux hommes que j'abhorre
Dont l'injuſte pouvoir à me nuire obſtiné
Me rend preſque odieux le ſang dont je ſuis né,
Malgré tant de raiſons, malgré tant de contrainte
Laiſſay-je un ſeul moment échaper quelque plainte,
J'étouffe mes ſoûpirs, j'étouffe mes regrets,
Je ne punis que moy des maux que l'on m'a faits,
Et nourriſſant mon cœur de ma mélancolie
D'un malheur eternel j'empoiſonne ma vie:
Enfin laſſé de voir des objets ſi cruels,
Pour m'épargner des coups, ou des vœux criminels,
Moins ſoigneux de mes jours que de mon innocence
Je demande par grace à partir de Biſance,
Et d'aller exercer mon courage & mon bras
A ſoûmettre, à calmer de rebelles Etats;
On me refuſe encor l'employ que je demande,
On ſoupçonne ma foy, je voy qu'on m'aprehende,
On m'impute à forfait le ſoin de m'éloigner,
On me croit devoré de l'ardeur de regner,
Et tout preſt de tenter par un orgueil extréme,
Ce que je n'ay point fait en perdant ce que j'aime
Sur ces fauſſes raiſons on me retient icy,
Je voy contre mes pleurs qu'un pere eſt endurcy,
Je voy mes ennemis triompher de ma peine,
On me lie à mes maux d'une plus forte chaîne,
On veut me voir ſouffrir, & mes perſecuteurs
Ne ſeroient pas contents ſi je ſouffrois ailleurs.

MARTIAN.

Mais, Seigneur....

ANDRONIC.

Je ne puis t'écoûter davantage,
Je me livre aux tranſpots de ma ſecrete rage,
Plus de conſeils, il faut m'éloigner ou perir,
Dans le champ qui m'attend je brûle de courir,
C'eſt nourrir trop long-temps une douleur timide,
Je veux que deſormais la colere me guide;
Pour faire hautement repentir l'Empereur
D'avoir traitté ſon fils avec tant de rigueur.
Mais déja dans ces lieux regne un profond ſilence,
Cours, hâte-toy, réponds à mon impatience;
Obſerve le moment où nous pourrons partir,
Et quand il ſera temps revien m'en avertir.

SCENE IV.

ANDRONIC *ſeul.*

ENfin dans un inſtant ma fortune cruelle,
Va prendre par ma fuite une face nouvelle,
Si le Ciel favorable aux vœux que je luy fais
Aprouve ma retraite, & ſoûtient mes projets.
O vous, dont ſi long-temps j'ay chery la preſence,
Lieux à mes vœux ſi doux, ſacrez murs de Biſance,
Palais de mes ayeux où je receus le jour,
Je me prive à jamais de vôtre heureux ſejour,
Je fuis; mais en partant mon amour vous confie
Un treſor à mes yeux bien plus cher que ma vie;
Heureux dans vôtre ſein de pouvoir l'enfermer,
Je l'aime, je l'adore, & ne l'oſe nommer,

Pour luy plaire, à l'ennuy redoublez tous vos charmes,
Voyez couler ses jours sans trouble, sans allarmes;
Et le Ciel sur moy seul épuisant ses rigueurs,
Puissiez-vous n'estre plus les témoins de ses pleurs.
Enfin....

SCENE V.

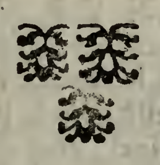
ANDRONIC, MARTIAN.

MARTIAN.

VEnez, Seigneur, l'heure nous favorise;
Partez....

ANDRONIC.

Allons. O Ciel conduis nôtre entreprise!
Puissions-nous sans témoins abandonner ces lieux!
Mais on vient, l'Empereur se presente à mes yeux,
Serois-je découvert?



SCENE VI.

L'EMPEREUR, LEON, MARCENE, ANDRONIC, MARTIAN, ASPAR, CRISPE, GELAS, Gardes.

L'EMPEREUR.

GArdes, qu'on les ſaiſiſſe.

ANDRONIC.

Ah! du moins par ma mort prevenons ſa juſtice,

Il ſe veut tuer, on le deſarme.

L'EMPEREUR.

Mais Prince, ſongez-vous qu'un deſſein ſi cruel
Vous peut faire à mes yeux paſſer pour criminel ?
On ne s'immole point quand on n'a rien à craindre.

ANDRONIC.

Puiſque vous ſçavez tout, qu'eſt-il beſoin de feindre?
Si l'on n'eût pris le ſoin de vous en avertir
M'auroit-on arreſté quand je croiyois partir ?
Oüy ; je ſuis criminel, vous connoiſſez mon crime,
Je voulois à vos coups dérober la victime,
Satisfaire à la fois mon cœur & vos ſoupçons,
Vous épargner le ſoin de chercher des raiſons;

Pour condamner un fils que vous croyez perfide,
Et sauver à vos mains l'horreur d'un parricide.

L'EMPEREUR.

L'orgueil d'un criminel peut-il aller plus loin ?
Qu'on l'oste de mes yeux, qu'on le garde avec soin,
Et qu'on fasse expirer au milieu des suplices
Leonce & Martian ses mal-heureux complices ;
Vous, Leon, hâtez-vous, & sans perdre un moment
Suivez le Prince, allez, cherchez exactement,
Tout ce qui peut servir à nous prouver son crime,
Et rendre contre luy ma fureur legitime.

SCENE VII.

L'EMPEREUR, MARCENE, Gardes.

MARCENE.

VOus l'avez vû, Seigneur, sans nous, sans nos avis,
Le perfide Leonce emmenoit vôtre fils,
Ils s'éloignoient tous deux ; & ce Palais tranquile
Sembloit leur assurer une fuite facile ;
Mais, Seigneur, un des miens les suivant de plus prés
A connnu leur dessein, & veu tous leurs apprêts,
Il m'a tout dit, nos soins ont prévenu leur fuite,
Et de leurs attentats la déplorable suite ;

Par là, n'en doutez point, des peuples revoltez
Les projets sont trahis, les transports arrestez;
Enfin ne craignez plus les efforts de leurs armes.

SCENE VIII.

L'EMPEREUR, IRENE, EUDOXE, NARCE'E, MARCENE, Gardes.

IRENE.

QU'ay-je entendu, Seigneur? quel bruit quelles allarmes,
Quel danger impréveu? quel dessein odieux
Trouble vôtre repos, vous attire en ces lieux?
Tremblante pour vos jours, inquiete, éperduë,
Je vous cherche, je cours, rien ne s'offre à ma veuë,
Que des pleurs, des soûpirs, que des yeux consternez,
Des Soldats interdits, des Gardes étonnez,
Qui cause dans la Cour ce changement terrible?

L'EMPEREUR.

Madame, à mes perils vous estes trop sensible,
Je les ay détournez, ne craignez rien pour moy,
Je puis punir un fils qui me manque de foy.

IRENE.

Quoy, Seigneur....

L'EMPEREUR.

Andronic méprisant ma colere
Couroit insolemment s'armer contre son pere,
Et malgré ma défense abandonnant ces lieux,
Suivre des revoltez les transports furieux;

Mais le Ciel qui toûjours me conduit & me guide
A trompé les desseins de ce Prince perfide,
Et par ce juste soin qu'il répand sur les Rois
Soûmis un fils rebelle à la rigueur des loix ;
Il est en mon pouvoir, & ce Prince coupable
Doit servir aux mutins d'exemple memorable.

IRENE.

Ah ! pouvez-vous former ce funeste dessein ?
Seigneur, & seriez-vous à ce point inhumain ?

L'EMPEREUR.

Madame....

IRENE.

A cét excés pousser vôtre colere ?
Quelle horreur...pardonnez à mon discours sincere ;
Je crains pour vous, Seigneur, l'infaillible retour
Des mouvemens du sang, des transports de l'amour
Qui blessant vôtre cœur de mortelles atteintes
Pour ce fils immolé vous coûteroit des plaintes ;
Je crains pour vous la hôte, & les noms malheureux
Dont pourroit vous charger ce sacrifice affreux ;
Ces exemples fameux d'une austere justice
Entraînent aprés eux un eternel supplice,
La haine se répand sur celuy qui punit,
L'amour & la pitié sur celuy qui perit,
Et qui peut sur ses fils porter des mains cruelles
Semble peu meriter qu'ils ayent esté fidelles.
Peut-estre j'en dis trop : mais mon zele, Seigneur,
Ne tend qu'a prevenir un repentir vengeur,
Qu'à vous sauver enfin d'une indigne memoire.

L'EMPEREUR.

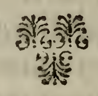
Madame, c'eſt aſſez, j'auray ſoin de ma gloire,
Je voy ce que pretend le zele officieux
Qui vient en ce moment d'éclater à mes yeux,
Je connois vôtre cœur, je ſçay tout ce qu'il penſe;
Allons, ne doutez point de ma reconnoiſſance.

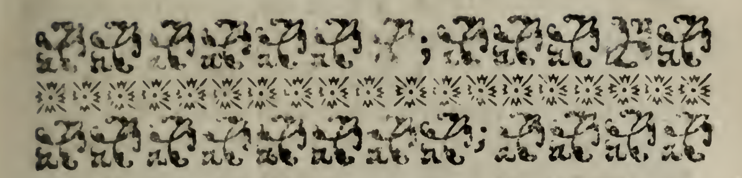
SCENE IX.

MARCENE *ſeul.*

ENfin le Prince eſt prés de perir aujourd'huy,
Aigrirons-nous encor l'Empereur contre luy?
Où faut-il que nos ſoins s'oppoſent à ſa perte?
Ah! prenons ſans effroy l'occaſion offerte,
Il nous a menacez, il nous perdroit un jour;
N'attendons point du ſort ce funeſte retour.

Fin du troiſiéme Acte.





ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

LEON, ASPAR.

LEON.



OUY, c'est vous que je cherche, & je viens vous instruire
D'un ordre necessaire au salut de l'Empire,
L'Empereur à vous seul daigne le confier.

ASPAR.

Je suis prest pour luy plaire à tout sacrifier,
Commandez.

LEON.

L'Empereur a déja veu la lettre
Qu'entre les mains du Prince on a voulu remettre,
Vous sçavez que celuy qui l'avoit entrepris
S'aprochoit de ces lieux quand nous l'avons surpris,
Cependant l'Empereur veut que son fils la voye,
Il vous donne ce soin, Aspar, il vous l'envoye,
Faites le rendre au Prince, & trompez-le si bien
Que de cét artifice, il ne soupçonne rien.

ASPAR.

Seigneur, reposez-vous sur la foy de mon zele.

LEON.

Mais sur tout employez un ministre fidelle,
Instruisez-le avec soin quand vous le choisirez,
Souvenez-vous enfin que vous en répondrez.
Adieu.

SCENE II.

ASPAR *seul.*

NE craignez rien, je vous feray connoître
Qu'Aspar quād il choisit, ne choisit point un traitre;
Mais je vois Andronic, il porte icy ses pas.

SCENE III.

ANDRONIC, ASPAR, Gardes.

ANDRONIC.

QU'on me laisse un moment, qu'on ne me trouble pas.
Desseins mal concertez, mal-heureuse vengeance,
Dont mon cœur abusé goûta trop l'esperance,
Douces illusions de mes esprits charmez,
Projets évanoüis aussi-tôt que formez,

Ne m'entretenez plus de vos vaines chimeres,
Et laissez-moy sans vous contempler mes miseres
O Ciel ! dans quel état me trouvay-je reduit ?
Chacun dans mon malheur me trahit ou me fuit,
Sans amis, sans secours, dans ce moment funeste,
A quoy dois-je m'attendre, & quel espoir me reste ?
Leonce & Martian que déja l'Empereur
Vient de sacrifier à sa prompte fureur,
De moment en moment ma garde redoublée,
Le noir pressentiment dont mon ame est troublée,
Mille tristes objets me font imaginer
Où ces commencemens doivent se terminer :
Oüy, je n'en doute plus, on m'a juré ma perte,
Puisque de mes desseins la trame est découverte,
Je suis trahy, je meurs, & la rigueur du sort
Dans les ombres du crime envelope ma mort.
Qu'au gré de ses transports l'Empereur m'en punisse,
Mais aussi, qu'il se juge, & se fasse justice,
Qu'il songe à nos destins, & lequel de nous deux
Est le plus criminel, ou le plus mal-heureux....
Emporté par le feu d'un imprudent courage
Je forme un vain projet, je me livre à ma rage,
Je me rends à l'espoir dont on me vient flatter,
Voilà tous les forfaits qu'on me peut imputer.
Mon pere.... mais que dis-je ? il refuse de l'estre,
A quelle marque enfin puis-je le reconnoître ?
Il m'oste ma maîtresse, & l'empire & le jour,
Voilà tous les presens que m'a fait son amour.
Ne nous efforçons point d'émouvoir sa tendresse,
Rien ne desarmeroit sa fureur vengeresse,
Et quand par mes efforts je pourrois l'attendrir,
Mes jours ne valent pas qu'il m'en couste un soûpir;
Mais que veut-on de moy ?

SCENE IV.

ANDRONIC, GELAS.

GELAS.

SEigneur, c'est une lettre,
Qu'en secret dans vos mains j'ay promis de remettre.

ANDRONIC.

N'avez-vous rien à dire ? & ne puis-je sçavoir....

GELAS.

Non, Seigneur, je vous quitte, & j'ay fait mon devoir.

SCENE V.

ANDRONIC *seul.*

EST-il quelque remede au mal-heur qui m'accable ?
Le Ciel me jette-t'il un regard favorable ?

Qui peut-estre touché de mon ſort inhumain ?
Liſons. Je ne ſçaurois reconnoître la main.
Mais ſur ces traits à peine ay je porté la veuë,
Que d'un trouble ſoudain mon ame s'eſt émeuë,
Je ne ſçais quel préſage, & quels ſecrets combats
Me cauſent des tranſports que je ne ſentois pas.

Il lit.

Par un dernier effort appaiſez voſtre pere,
Ne ménagez plus rien, Prince, pour vous ſauver.
Aſſûrez une vie à l'Etat neceſſaire,
Et ſongez qu'en mourant....je ne puis achever.

Aprés avoir lü.

O bonté ſans exemple, adorable Princeſſe !
Quoy pour mes jours encor vôtre cœur s'intereſſe ?
Oüy, je n'en doute plus, mon cœur eſt éclaircy,
Et vous ſeule avez droit de me parler ainſi,
Je connois vôtre voix, il me ſemble l'entendre,
A ce dernier effort aurois-je oſé m'attendre ?
Abandonné de tous....ah Prince trop heureux,
Par où merites-tu des ſoins ſi genereux ?
Non, ne nous plaignons plus de la rigueur d'un pere,
Quels bien-faits me vaudroient autant que ſa colere?
Irene, de vos vœux je me fais une loy,
Vous voulez que je vive, & c'eſt aſſez pour moy:
A vos moindres deſirs je ſuis preſt à me rendre:
Mais helas ! l'Empereur voudra-t'il bien m'entẽdre?
N'importe, pour vous plaire il faut tout hazarder,
Ma fierté, ma fureur à l'amour doit ceder;
Reſous-toy donc, mon cœur, à cette violence,
Surmonte ton orgueil, quoy que ſans eſperance,
Princeſſe, recevez ce gage de ma foy,
Comme le plus preſſant d'un homme tel que moy:

Mais aprés cét effort craignez d'en faire d'autres,
Pour conserver mes jours n'exposez point les vôtres.
Ne tentez plus pour moy de dangereux secours,
Et laissez à mon sort son déplorable cours.
Hola, Gardes, quelqu'un.

SCENE VI.

ANDRONIC, ASPAR.

ASPAR.

Seigneur, que faut-il faire?

ANDRONIC.

Sçachez si je pourrois entretenir mon pere?
Si suspendant le cours de son ressentiment,
Il daigneroit encor m'écouter un moment?

SCENE VII.

ANDRONIC *seul.*

Que vay-je faire? ô Ciel! quelle triste entreveuë!
Que dire à l'Empereur? quelle honte à sa veuë:
Je vais donc lâchement implorer la bonté
D'un Pere qui me traite avec indignité?

Qui ne me fit jamais ny caresse, ny grace,
Qui me hait dans le cœur, dont la froideur me glace,
Qui fermant toute entrée à l'amour paternel,
Ne voit plus dans son fils qu'un sujet criminel,
Pourray-je seulement soûtenir sa presence ?
Il ne me répondra qu'avec un froid silence,
Son front ne m'offrira qu'un severe dédain,
J'auray le déplaisir de m'abaisser en vain :
Est-il quelque malheur, est-il quelque supplice
Plus douloureux pour moy qu'un si dur sacrifice ?
O rigoureuse loy d'un ascendant vainqueur ?
Quels terribles assauts tu livres à mon cœur ?

SCENE VIII.

ANDRONIC, ASPAR.

ASPAR.

PReparez-vous, Seigneur, vostre Pere s'approche.

ANDRONIC.

Dites plûtost mon Roy. Quel combat ? quel reproche ?
Je sens plus que jamais mon cœur se revolter.

SCENE IX.

L'EMPEREUR, ANDRONIC. ASPAR.

L'EMPEREUR.

Qu'on nous laiſſe. A mes pieds viendra-t'il ſe jetter?

ANDRONIC.

Par où commenceray-je, & qu'eſt-ce que j'eſpere?

L'EMPEREUR.

Je ſens à ſon aſpect redoubler ma colere.

ANDRONIC.

Allons, obeïſſons, & ne balançons plus:
Vous me voyez, Seigneur, interdit & confus....

L'EMPEREUR.

Qu'attendez-vous de moy, Prince, quelle eſperance
Vous a fait en ces lieux ſouhaiter ma preſence?

ANDRONIC.

Ah! loin de m'accabler, Seigneur, r'aſſurez-moy,
Mes eſprits ſont ſaiſis & de trouble & d'effroy,

Mon courage abattu, ſuccombe à ma triſteſſe.

L'EMPEREUR.

Un cœur comme le voſtre a-t'il tant de foibleſſe ?

ANDRONIC.

Souvenez-vous, Seigneur, que je ſuis voſtre fils.

L'EMPEREUR.

Et le plus dangereux de tous mes ennemis.

ANDRONIC.

Le croyez-vous, Seigneur ? Ah Ciel ! qu'oſez-vous dire ?

L'EMPEREUR.

Ce qu'un juſte courroux & la raiſon m'inſpire.

ANDRONIC.

Que je ſuis malheureux !

L'EMPEREUR.

Bien moins que criminel.

ANDRONIC.

Ne quitterez-vous point ce ſentiment cruel ?
Serez-vous pour un fils inflexible & ſevere ?

L'EMPEREUR.

Avez-vous donc esté plus tendre pour un pere ?

ANDRONIC.

Eh quoy c'en est donc fait ? Il ne m'est plus permis,
Seigneur, de me donner le nom de vostre fils ?
Et cependant helas ! dans ce moment funeste,
Ce nom de tous mes biens est le seul qui me reste ;
Oüy, Seigneur, je n'oppose à ce juste courroux
Que ce sang, que ces traits que j'ay receus de vous,
J'ose dans vostre cœur avec cette deffence
Me promettre toûjours un reste d'innocence.

L'EMPEREUR.

C'est là ce qui vous rend plus coupable à mes yeux,
Vous joignez à ce nom des noms trop odieux.
Ingrat, & sans fremir je ne puis reconnoître
Mon sang dans un rebelle, & mon fils dans un traître.

ANDRONIC.

Seigneur.....

L'EMPEREUR.

Ce ne sont plus maintenant des soupçons,
Nous avons découvert toutes vos trahisons ;
Allez, Prince, marchez où l'honneur vous convie,
Soûlevez contre moy toute la Bulgarie,
Dans ces nobles emplois signalez vostre bras.
D'autres crimes encore.....

ANDRONIC.

ANDRONIC.

Ah ! ne le croyez pas ;
Ne me reprochez point un crime imaginaire.

L'EMPEREUR.

Quoy se rendre le Chef d'un peuple temeraire,
Traitter secrettement avec des revoltez,
Sont-ce là, dites-moy, des crimes inventez ?
Que ne puis-je douter de ton ingratitude ?
S'il m'en restoit encor la moindre incertitude,
Bien-tost en ta faveur je sçaurois m'abuser,
Et je te deffendrois au lieu de t'accuser ;
Mais de ta propre main j'ay vû le sein parjure,
Et mes yeux dans mon cœur font taire la nature :
A quoy tendroient enfin ces perfides traitez,
Ces aziles offerts, ces secours acceptez,
Ces sermens mutuels, cette coupable ligue,
Qu'au Trône où des long-temps un pere fatigue ?
Répons-moy, si tu peux ? As-tu quelques raisons ?
Ou plûtost, sont-ce là toutes tes trahisons ?
Parle ; ton embarras suffit pour te confondre.

ANDRONIC.

Non, Seigneur, je ne puis ou n'ose vous répondre,
Je suis moins criminel que je le ne parais,
Et vous ne sçavez pas encor tous mes secrets.

L'EMPEREUR.

Quoy ?

ANDRONIC.

De vos favoris la farouche conduite
Pourroit justifier le dessein de ma fuite,
Sous le joug importun de leurs severes loix,
Les cœurs les plus soûmis murmurent quelquefois,
Et l'on doit imputer dans un jeune courage
De tels égaremens aux foiblesses de l'âge ;
Mais je ne veux devoir ma deffense qu'à vous :
Souffrez que je me jette encore à vos genoux :
Vostre ame en ma faveur n'est-elle point émeuë ?
Quoy loin de m'écoûter vous détournez la veuë ?
Vostre cœur se refuse aux tendres mouvemens,
Qui devroient le saisir dans ces tristes momens ?
Regardez-moy, Seigneur, avec des yeux de pere ;
Mais helas ! je ne fais qu'aigrir vostre colere.

L'EMPEREUR.

Prince, n'avez-vous rien à me dire de plus ?

ANDRONIC.

Non, d'en avoir tant dit je suis mesme confus :
Ah ! ce n'est point l'horreur d'un coup qui me menace
Qui m'a fait mandier une honteuse grace,
Et mon cœur en effet n'attendoit pas de vous,
Aprés tant de rigueurs un traitement plus doux ;
Je sçay trop que pour moy vous estes insensible,
Et la mort à mes yeux n'offre rien de terrible :
Si l'on ne m'eût contraint à cet indigne effort....

L'EMPEREUR.

C'est assez, je t'entens.

ANDRONIC.

Ordonnez de mon sort,

Haſtez le coup fatal d'une lente juſtice,
La vie eſt deſormais mon plus cruel ſupplice,
Et je mourrois bien-toſt de honte & de regret,
De m'eſtre à vos genoux abaiſſé ſans effet.

SCENE X.

L'EMPEREUR *ſeul.*

O Ciel! juſqu'où l'emporte une aveugle inſolence?
C'eſt trop en ſa faveur me faire violence,
i l'on ne l'eût contraint à cet indigne effort,
)it-il.... Ah! ce mot ſeul decide de ſa mort.
e ſuis trop éclaircy, l'Imperatrice l'aime:
Non, non, ce ne peut eſtre une autre qu'elle-même;
rene a fait tracer cet odieux écrit,
Qui d'un trouble fatal a remply mon eſprit.
'remblante pour ſes jours à tous mes vœux cōtraire,
lle a tout hazardé pour ce fils temeraire,
e n'en puis plus douter, le traître s'eſt trahy;
. d'autres loix enfin auroit-il obeï?
t n'eût eſté l'eſpoir de plaire à ce qu'il aime
e fuſt-il jamais fait cet effort ſur luy-meſme?
)e quel air l'inſolent s'eſt-il humilié?
. excitoit ma haine au lieu de ma pitié,
ay vû juſqu'à mes pieds ce ſuperbe courage,
)e ſes reſpects forcez deſavoüer l'hommage,
n'a pû ſoûtenir un repentir trompeur,
t ſa bouche a trahy la fierté de ſon cœur.
)ans quel temps? au moment que malgré ma colere
e traître me faiſoit ſentir que j'eſtois pere,

Que toute ma fureur m'alloit abandonner :
Que sçay-je? quand mon cœur eût pû luy pardonner
Que cette lettre entre-eux marque d'intelligence ?
Vous n'abuserez plus de mon trop d'indulgence,
Traîtres: Mais par quel charme ont-ils pû m'ébloüir
Comment ont-ils osé songer à me trahir ?
Moy, qui par tant de soins & de perseverance
De penetrer les cœurs possede la science,
Qui par l'art que j'employe à cacher mes projets,
Connois tous les chemins, tous les détours secrets,
Qui par ma politique & mon adresse à feindre
Force tous mes voisins, tous les Rois à me craindre,
Dans mon propre Palais, au milieu de ma Cour,
Je me vois le joüet d'un temeraire amour,
Deux perfides sans art, & sans experience,
Aveuglant ma raison, & trompant ma prudence,
Démentent par des feux mortels à mon honneur,
Tout ce que l'Univers publie en ma faveur.
Helas! ils m'abusoient sans peine & sans étude,
Je n'avois de leur part aucune inquietude,
Mon cœur de noirs soupçons n'estoit point combatu,
Et dormoit sur la foy de leur fausse vertu.
O malheureux époux! ô déplorable pere!
Où dois-tu t'arrester ? où porter ta colere ?
Leur juste chastiment ne peut estre trop prompt,
Dans leur perfide sang étouffons cet affront ;
Mais sur tout ménageons leur mort avec prudence
Par des chemins divers achevons ma vangeance,
Prévenons pour ma gloire un dangereux éclat,
Condamnons Andronic en criminel d'Estat;
Par un effort secret perdons l'Imperatrice,
Et cachons à la fois son crime, & son supplice.

Fin du quatriéme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ANDRONIC *seul.*

SERAY-je encor long-temps dans cet état cruel ?
Pourquoy laisse-t'on vivre un Prince criminel ?
Cette lenteur funeste, & cette incertitude
M'ont déja fait souffrir un supplice trop rude,
Chaque instant qu'on ajoûte à mes jours malheureux,
Ne sert qu'à redoubler l'horreur que j'ay pour eux.
Viendra-t'on ? L'Empereur aprés nôtre entreveuë,
Peut-il laisser encor ma perte suspenduë ?
Si par mes attentats il se croit outragé,
Ma honte & mon dépit ne l'ont que trop vangé.
Que je souffre ! Je cede à mon impatience ;
Ciel, qui vois mes combats, redouble ma constance,
Je ne puis resister à tout ce que je sens ;
Mais enfin voicy l'ordre, & la mort que j'attens.

SCENE II.

ANDRONIC, ASPAR, GELAS, CRISPE.

ASPAR.

SEigneur . . .

ANDRONIC.

Je vous entens, on veut que je perisse,
Allons donc.

ASPAR.

Vous pouvez choisir vostre supplice,
L'Empereur le permet.

ANDRONIC.

Sa bonté me surprend,
Je le croyois moins tendre, & mon crime trop grand,
Je n'abuseray point enfin de cette grace,
Et le coup de bien prés va suivre la menace:
Qu'on me prepare un bain: quand il faudra partir
Vous me trouverez prest, revenez m'avertir.

SCENE III.

ANDRONIC, GELAS, CRISPE.

ANDRONIC.

MAis helas ! quel transport, quel mouvement me presse ?
Que l'on me donne un siege; *il suffit, qu'on me laisse.
Sortez donc, à mes yeux n'offrez point vos douleurs:
Que servent à mes maux les soûpirs, & les pleurs ?

** Crispe luy donne un siege.*

SCENE IV.

ANDRONIC *seul.*

IL est temps de s'armer d'une noble constance;
Où se termine, helas ! toute mon esperance ?
Sorty du plus beau sang qu'adore l'Univers,
Maistre dés le berceau de cent Peuples divers,
Quand je croy m'affranchir de l'affreux esclavage,
Dont le joug si long-temps fit gémir mon courage,
Quand les biens, les honneurs, la gloire, les plaisirs
Devoient s'offrir en foule à mes premiers desirs,

Je meurs, & dans le cours de mes jeunes années,
Je voy d'un coup fatal trancher mes destinées.
Mais quoy toûjours en proye à la rigueur du sort,
Je ne puis de mes maux sortir que par la mort;
Il est à mon repos un si puissant obstacle,
Qu'en ma faveur le Ciel ne peut faire un miracle,
Et tant que je vivrois, brûlé des mesmes feux,
Je serois criminel, ou serois malheureux;
Furieux sans effet, Amant sans esperance,
Contraint dans mon amour, contraint dans ma vangeance,
Penetré de tendresse, agité de courroux,
Sans oser signaler ni mes vœux, ni mes coups;
Ah! le Ciel me devoit estre un peu moins contraire,
Laisser libre du moins ma flâme, ou ma colere,
M'offrir un cœur pour qui tout le mien pût brûler,
Ou le sang d'un Rival que je puisse immoler.
Enfin dans ces combats je ne sçaurois plus vivre,
Et je doy rendre grace au coup qui m'en délivre:
Oüy, je suis resolu: Mais que deviendrez-vous
Irene? De mon Pere évitez le courroux,
Ma mort vous coûtera de dangereuse larmes,
L'Empereur en prendra de terribles allarmes;
Et que sçay-je? Peut-estre en ce moment fatal,
Il me condamne moins en Pere qu'en Rival.
Ah! penser accablant où mon cœur s'abandonne:
Quel peril pour Irene, ô Ciel! s'il la soupçonne?
Princesse, que je crains que ses terribles coups
Aprés m'avoir frappé ne s'étendent sur vous?
Voilà ce qui m'étonne, & non pas le supplice;
Mais je touche au moment du fatal sacrifice;
Ciel! je t'offre ma mort, appaise ta rigueur,
Puisses-tu loin de moy porter ton bras vangeur!

Contre un barbare époux protege l'innocence,
Ne te lasse jamais d'embrasser sa deffense.

SCENE V.

ANDRONIC, ASPAR, GELAS.

ANDRONIC.

POurquoy me montrez-vous un visage interdit?
Avez-vous fait, Aspar, ce que je vous ay dit?

ASPAR.

Oüy, Seigneur.

ANDRONIC.

Tout est prest?

ASPAR.

Je fremis de le dire.

ANDRONIC.

Tout est prest, allons donc.

ASPAR.

O vertu que j'admire!
Gelas, menez le Prince.

SCENE VI.

ASPAR *seul.*

AH dans son triste sort,
Je luy cache des maux plus cruels que sa mort,
Sinistre évenement ! exemple redoutable !
O perte pour l'Empire à jamais déplorable!
De quels coups aprés toy sommes-nous menacez ?

SCENE VII.

IRENE, NARCE'E, ASPAR.

IRENE.

NOn, je ne puis me rendre à tes soins empressez,
Je veux voir Andronic en ce moment funeste,
Narcée, & luy donner tout le temps qui me reste :
Que fait le Prince, Aspar ? l'aprendray-je à mon
tour ?

ASPAR.

Madame....

IRENE.

Expliquez-vous, parlez-moy sans détour.

ASPAR.

Auprés de l'Empereur un ordre exprés m'attire ;
Vous sçaurez tout.

IRENE.

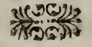
Allez, prenez soin de luy dire
Que je suis en ces lieux, enfin que je l'attens,
Preste à luy reveler des secrets importans.

SCENE VIII.

IRENE, NARCE'E.

NARCE'E.

MAis que pretendez-vous, & qu'est-ce que vous faites ?
Madame songez-vous à l'état où vous estes ?
Helas que je vous plains ! Mon cœur saisi d'effroy
Regarde vôtre sort....



SCENE IX.

IRENE, EUDOXE, NARCE'E.

EUDOXE.

Ciel ! qu'eſt-ce que je voy ?
Quel eſt vôtre deſſein ? vous m'avez donc trompée ?
Quoy, Madame, à mes bras n'eſtes-vous échapée
Que pour courir icy par d'indignes douleurs
Montrer que vous avez merité vos malheurs ?
Quel ſuccés de mes ſoins ? Ah ! l'aurois-je pû croire
Que vous euſſiez ſi mal ménagé voſtre gloire ?
Que dira l'avenir, tout l'Empire, un Epoux ?

IRENE.

O Ciel ! pour ces conſeils quel temps choiſiſſez-vous ?
Helas ! en ma faveur ſoyez plus indulgente,
Je vay mourir, Eudoxe, & mourir innocente,
Vous m'avez vû toûjours ſi ſoûmiſe à vos loix,
Qu'il doit m'eſtre permis d'y manquer une fois ;
Calmez voſtre courroux, étouffez vos reproches,
Je commence à ſentir les fatales aproches,
Voilà le prompt effet du breuvage mortel
Qui conſomme l'horreur de mon deſtin cruel,
Vos yeux en ſont témoins, avec quelle induſtrie
Les traîtres ont voulu me cacher leur furie ?
Mais tous leurs ſoins n'ont pû m'abuſer un moment
Et ma main & ma bouche ont pris avidemment

Le vaſe criminel & la liqueur funeſte,
Qui de mes triſtes jours va conſommer le reſte.

EUDOXE.

Ah ! quittez ce deſſein, & cherchez du ſecours.

IRENE.

Voulez-vous de mes maux éterniſer le cours ?
Non, non, qu'à l'Empereur je ſerve de victime ;
Il croit ſon fils & moy noircis du meſme crime :
Ah ! courons le chercher, il eſt prés de ces lieux,
Venez meſler vos pleurs à nos triſtes adieux,
Que les derniers regards de ce Prince fidelle
Luy faſſent voir l'excés de ma douleur mortelle,
Qu'avant que d'expirer il apprenne aujourd'huy
Qu'Irene un ſeul moment ne vit pas aprés luy,
Que d'un joug importun mon ame dégagée
Se montre toute entiere à la ſienne affligée,
Qu'au meſme inſtant la mort briſant les meſmes nœuds,
Nos eſprits en ſortant ſe rencontrent tous deux ;
Qui renduë à celuy pour qui ſeul j'eſtois née,
J'accompliſſe à la fin toute ma deſtinée.

SCENE X.

IRENE, EUDOXE, NARCÉE, GELAS.

GELAS.

MAdame où courez-vous, & qu'allez-vous chercher?
Ah! plûtost de ces lieux il faut vous arracher,
Evitez un objet qui déchire mon ame.

IRENE.

Andronic est donc mort?

GELAS.

Il ne vit plus, Madame,
Je viens en ce moment de le voir expirer,
Dans le bain que luy-mesme avoit fait preparer.

IRENE.

Soûtenez-moy : Je cede aprés ce coup funeste :
Et vous, du sort du Prince apprenez-moy le reste.

GELAS.

Sans se plaindre un moment de son sort inhumain,
Il nous suit. Sans fremir il entre dans le bain,

Offre ses bras luy-même, en fait couper les veines,
Montre un cœur insensible au milieu de ses peines,
Et des flots de son sang qui coule à gros ruisseaux
Bien-tost du bain fatal il voit rougir les eaux.
Cependant il paslit, & ses yeux s'obscurcissent,
De moment en moment ses esprits s'affoiblissent,
Son ame avec son sang trop prompt à s'écouler,
Court au terme fatal. ...

IRENE.

Je me sens accabler,
Donnez un peu de temps à mon ame abbatuë :
C'est assez : achevez un discours qui me tuë.

GELAS.

Il leve au Ciel les yeux pour la derniere fois,
Et prononce ces mots d'une mourante voix :
O mort ! des malheureux unique & sûr azile,
Je verrois ton approche avec un œil tranquile,
Si du courroux vangeur dont je subis la loy,
La rigueur aujourd'huy ne tomboit que sur moy :
Je crains .... En cet instant son ame s'est émeuë,
Il promene par tout une inquiete veuë,
Pere cruel, dit-il, d'un fils infortuné,
Je te rends tout le sang que tu m'avois donné,
N'en cherche point ailleurs pour assouvir ta rage :
Alors de la parole il perd presque l'usage,
Il ne garde plus d'ordre en ses discours confus,
Ce ne sont que des mots toûjours interrompus,
Son esprit se confond, le trouble s'en empare,
En de vagues projets il s'emporte, il s'égare;

Il adresse sa voix à vous, à l'Empereur,
Paroist tantost tranquile, & tantost en fureur;
Enfin son sang s'épuise, & sa force succombe,
Sa teste sur son sein panche, chancele, tombe;
Il meurt, & tout son corps sanglant, pâle, glacé,
Ne nous en offre plus qu'un portait effacé.
Pour moy, le cœur percé de cette affreuse image,
De ses persecuteurs je déteste la rage,
Et craignant qu'on me fasse un crime de mes pleurs
Je vais en d'autres lieux renfermer mes douleurs.

SCENE XI.

IRENE, EUDOXE, NARCE'E.

IRENE.

C'En est fait, à ses yeux la lumiere est ravie,
Eclatez mes soûpirs, sa mort vous justifie.

EUDOXE.

Quoy donc....

IRENE.

Regrets, transports jusqu'icy retenus
Paroissez, il est temps, je ne vous contrains plus.
Il est mort! Ciel quel sang a-t'on osé répandre?
Reçois du moins les pleurs que je donne à ta cendre;

Cher Prince, vois Irene au bruit de ton malheur,
Ne ménager plus rien, expirer de douleur.
Mais, helas! du poison l'atteinte se redouble,
Je sens croître à la fois ma foiblesse & mon trouble,
Et le mortel venin par un injuste effort,
Ravit à ma douleur la gloire de ma mort.
Non, non, je me trompois, ils agissent ensemble,
Tous deux en même temps.... L'Empereur vient, je tremble,
Ma peine à son aspect vient de se redoubler.

SCENE DERNIERE.

L'EMPEREUR, IRENE, EUDOXE, NARCE'E.

IRENE.

Seigneur, avant ma mort j'ay voulu vous parler;
Andronic est puny, je meurs empoisonnée,
Vous l'avez soupçonné, vous m'avez soupçonnée,
Une lettre aujourd'huy tombée en vostre main
A sans doute achevé nostre sort inhumain.
Elle venoit de moy. Je pourrois vous le taire,
Puisque les traits estoient d'une main étrangere:
Sans honte je l'avouë: Eh! pourquoy le cacher?
C'est le seul attentat qu'on me peut reprocher,
J'en atteste le Ciel, ce Ciel dont la puissance,
Au poids de nos vertus, punit ou recompense,

Ny voſtre fils, ny moy, juſqu'au dernier ſoûpir,
N'avons jamais formé de criminel deſir:
Il partoit pour me fuir. A mon devoir fidelle
Mon cœur luy preſcrivoit une abſence eternelle:
C'eſt dans ce même temps qu'un ſacrifice affreux,
A vos triſtes ſoupçons nous immole tous deux.
Ce jour à nos neveux va fournir une hiſtoire,
Un exemple d'horreur qu'ils auront peine à croire;
Je ne vous dis plus rien. J'ay conſommé mon ſort,
Je paſſe ſans regret dans les bras de la mort,
Puiſqu'elle rompt les nœuds de l'hymen qui nous lie:
Eudoxe, ménageons cet inſtant de ma vie,
Oſtez-moy de ces lieux, & que je puiſſe au moins
N'avoir en expirant que vos yeux pour témoins.

L'EMPEREUR.

Qu'entens-je? quel effray, quelle pitié ſoudaine
S'empare de mon cœur, m'épouvante, & me geſne?
Eſtoient-ils innocens ou coupables tous deux?
Je ne ſçais: Mais helas! que je ſuis malheureux.

FIN.

ALCIBIADE,

TRAGEDIE.

ACTEVRS.

ARTAXERCE,	Roy de Perſe.
PALMIS,	fille d'Artaxerce.
ARTEMISE,	Princeſſe du ſang des Roys de Perſe.
PHARNABAZE,	Satrape, Favory d'Artaxerce.
ALCIBIADE,	Athenien, banny de ſa patrie.
AMESTRIS,	Gouvernante de Palmis.
BARSINE,	Confidente d'Artemiſe.
AMINTAS,	Athenien, Confident d'Alcibiade.
MEMNON,	Officier de l'armée d'Artaxerce.

GARDES.

La Scene eſt à Sardis, Capitale de la Lidie.



ALCIBIADE,

TRAGEDIE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

PHARNABAZE, MEMNON.

PHARNABAZE.



VEnez, Memnon, venez, dans mon impatience,
J'osois vous soupçonner d'un peu de negligence.

MEMNON.

Eh pouvois-je prévoir que vostre prompt réveil,
Seigneur, devanceroit le retour du Soleil,

Que ſans eſtre laſſé d'une courſe rapide,
Pharnabaze Fidele à l'ardeur qui le guide,
Arrivant à Sardis aprés mille travaux,
Refuſeroit d'y prendre un moment de repos ?

PHARNABAZE.

Helas! depuis le jour où le grand Artaxerce
Daigna me confier le deſtin de la Perſe,
Attaché ſans relâche à ce penible employ,
J'ay vû que le repos n'eſtoit plus fait pour moy.

MEMNON.

Quoy, Seigneur ?

PHARNABAZE.

Dans l'éclat où je paſſe ma vie,
Je redoute à la fois l'impoſture & l'envie,
Leurs traits également m'attaquent chaque jour,
Et ma fortune en craint un funeſte retour.
Ainſi pour les forcer l'une & l'autre à ſe taire,
J'obſerve tous mes pas avec un œil ſevere,
Je crains à tous momens qu'un trop vaſte pouvoir
Me porte quelque jour à trahir mon devoir,
Ou que perſuadé qu'on ne peut me détruire,
Je neglige les ſoins que je dois à l'Empire :
Quelle que ſoit pour nous la tendreſſe des Rois,
Un moment leur ſuffit pour faire un autre choix ;
En vain nous pretendons par d'aſſidus ſervices,
D'un Monarque inquiet arrêter les caprices ;
Un ſeul mot contre nous à propos avancé,
Un ſeul de nos projets par le ſort renverſé,

Détruit dans un instant toute la confiance
Que nous donnoient trente ans de peine & de prudence ;
Et souvent pour remplir les emplois les plus grands,
On y place aprés nous d'indignes concurrens,
Qui pour toute vertu ne possedent peut-estre
Que l'art de sçavoir feindre & de flater leur Maître.
Mille exemples connus de ces fameux revers
Sur ce peril pressant tiennent mes yeux ouverts,
Et me font redoubler le zele qui m'anime ;
Mais du bon-heur public je deviens la victime,
Et mon cœur accablé des efforts que je fais
Donne à tous un repos qu'il ne goûte jamais.

MEMNON.

Eh ! pourquoy vous gêner d'une crainte importune ?
Seigneur, tant de vertu soûtient vôtre fortune ;
Que personne n'osant y pretendre aprés vous,
Ce rang que vous tenez ne fait point de jaloux ;
Alcibiade seul pouvoit mieux qu'aucun autre
Egaler dans l'Estat sa puissance à la vostre,
Et partager du Roy l'estime & la faveur,
Mais l'éclat de ce rang n'a point flaté son cœur,
Et ce Heros cherchant un sejour plus tranquille
Dans les murs de Sardis a choisi son azile,
Où depuis plus d'un an son sort ensevely
Demeureroit peut-estre en un profond oubly,
Si l'Univers entier occupé de sa gloire
Pouvoit un seul moment en perdre la memoire.

PHARNABAZE.

Ah ! que n'est-il encor engagé prés du Roy ?
Que ne partage-t'il son cœur & mon employ ?

Ce fut par mes avis que proſcrit dans la Grece
Fuyant d'un peuple ingrat la fureur vangereſſe
Il vint vers Artaxerce, & ſçût trouver en luy
Un maiſtre genereux, un ſalutaire appuy.
Bien que ce Grec luy ſeul auteur de nos alarmes
Eût long-temps arrêté les progrés de nos armes,
Affoibly noſtre Empire, & dans mille combats
Embraſé nos Vaiſſeaux, immolé nos ſoldats;
Cependant peu de jours aprés ſon arrivée,
Je vis au plus haut rang ſa fortune élevée,
Je vis même le Roy ſe confier à luy,
Artemiſe à la Cour devenir ſon appuy,
Et Palmis luy marquant une bonté ſincere,
Applaudir aux bien-faits dont le combloit ſon pere.
D'abord voyant tomber cet honneur infiny
Sur un chef étranger qu'Athenes a banny,
J'en ſentis, je l'avouë, une ſecrette peine,
Mais bien-toſt ſa vertu triompha de ma haine;
Il m'aima, je l'aimay, chacun avec ardeur
De l'Etat par ſes ſoins ſoûtenoit la grandeur,
Quand on vit de la Cour partir Alcibiade,
On veut le retenir, rien ne le perſuade;
D'une étroite amitié j'atteſte en vain les nœuds,
En vain le Roy s'empreſſe à prévenir ſes vœux,
Ni ſes nouveaux bien-faits, ni les ſoins des Prin-
ceſſes,
Ni d'une Cour en pleurs les preſſantes careſſes
Me pûrent avec nous l'arrêter un moment,
Il s'impoſa luy-même un dur banniſſement:
Vous qui depuis un mois le voyez à toute heure,
Dites-moy, que fait-il dans ſa triſte demeure?
Quels ſont ſes ſentimens? que penſe-t'il?

MEMNON

MEMNON.

Seigneur,
Puis-je vous informer de l'estat de son cœur ?
Tous mes efforts n'ont pû le découvrir encore,
Je ne vous diray point quel chagrin le devore;
Mais les dehors trompeurs de sa tranquilité
Nous cachent mille soins dont il est agité;
Ce mépris de la Cour, cet exil volontaire
Fut trop précipité pour estre sans mystere.
Il n'en faut point douter, Alcibiade feint,
Dans tous nos entretiens il m'a paru contraint,
Et dans les sentimens qu'il étale sans cesse,
Son cœur a moins de part, Seigneur, que son adresse.

PHARNABAZE.

Mais ses yeux & son cœur ne sont-ils point troublez,
De l'aspect des soldats en ces lieux assemblez ?

MEMNON.

Vous l'apprendrez, Seigneur, & dans vostre entreveuë
Il vous découvrira son ame toute nuë,
Son secret avec vous ne peut long-temps durer.

PHARNABAZE.

Puissay-je le contraindre à me le declarer!
Mais allons voir l'armée, il est temps d'y paroistre,
Et de la disposer à recevoir son Maistre;
Pour la derniere fois annonçons aux soldats
Qu'il arrive aujourd'huy pour conduire leurs pas,
Pour verser dans leur sein l'ardeur qui le devore,
Et chercher desormais au delà du Bosphore
Confondant avec eux & son rang & son sort
L'honneur de la Victoire, ou celuy de la mort.

MEMNON.

Du bruit de voſtre nom l'armée eſt prévenuë,
Seigneur, & chaque jour attend voſtre venuë.

PHARNABAZE.

Courons donc vers le Camp : mais il faut m'arreſter,
Alcibiade vient, je le dois écouter.

SCENE II.

ALCIBIADE, PHARNABAZE, AMINTAS, MEMNON.

ALCIBIADE.

GRace aux bontez du Ciel, je puis enfin vous rendre
Seigneur, tous les devoirs que vous pouvez attendre
D'un cœur reconnoiſſant, d'un amy genereux,
Perſecuté du ſort, & toutesfois heureux,
Si le temps, & les Grecs, dont je ſuis la victime
N'ont point détruit pour moy voſtre premiere eſtime.

PHARNABAZE.

Le croiriez-vous, Seigneur, que les Grecs, ou le tems
Euſſent changé pour vous mes juſtes ſentimens ?

C'eſt moy qui vous dois tout ; ſans ceſſe ma memoir
Me rappelle ce jour pour vous ſi plein de gloire,
Où m'arrachant au fer des Grecs victorieux,
Vous previnſtes la mort preſentée à mes yeux.
Voſtre amitié toûjours m'eſt également chere,
Mais pour moy voſtre cœur eſt-il encor ſincere ?
Quand je vous vois icy ſoigneux de vous cacher,
Vous montrant à regret à qui vient vous chercher,
Et me celant encore avec un ſoin extrême
Vos maux que je voudrois ſentir cõme vous-même :
Car ne pretendez plus par de foibles raiſons,
Satisfaire mon cœur, & calmer mes ſoupçons.
Un Heros tel que vous nourry dans les alarmes,
Dans les ſoins de la paix, dans la gloire des armes,
Qui reglant des Eſtats confiez en ſes mains
Pouvoit encor ſuffire à de nouveaux deſſeins,
Dont l'ame à la grandeur dés l'enfance enchaînée,
Par de moindres objets ne peut eſtre bornée ;
Un cœur que l'Univers eût eu peine à remplir
Dans un deſert affreux peut-il s'enſevelir ?
Abandonner un Roy qui l'eſtime, qui l'aime,
Si quelque coup du ſort ne l'arrache à luy-même,
Ou ſi quelque autre ſoin plus fort que ſes deſirs
A de grands intereſts n'immole ſes plaiſirs :
Au nom d'une amitié ſi rare & ſi parfaite,
Quel chagrin dans ces lieux cauſe voſtre retraite ?
Qui vous rend inſenſible aux faveurs d'un grãd Roy?
Parlez, Seigneur, parlez, fiez-vous à ma foy.

ALCIBIADE.

Pouvez-vous l'ignorer ? la fureur de la Grece,
La colere d'Agis qui me pourſuit ſans ceſſe,
Du peuple Athenien l'injuſte cruauté,
Enfin tous mes malheurs n'ont que trop éclaté :

Mais pourquoy rappeller la douloureuse Histoire
Des maux dont Artaxerce efface la memoire ?
Ce genereux Monarque à mes soûpirs rendu
M'a beaucoup plus donné que je n'avois perdu :
Par son heureux secours j'ay pû braver l'envie,
Rétablir ma fortune, & conserver ma vie,
C'en est assez pour moy. Si j'ay quitté la Cour,
Dans le cœur des humains chaque chose à son tour :
Tantost l'ambition y regne en souveraine,
Et dans un autre temps trop de grandeur le gêne,
Selon que le destin reglant nos passions
Par un secret pouvoir conduit nos actions.
Je l'éprouve, Seigneur, & mon ame changée
De ses premiers desirs se trouve dégagée,
Loin de l'éclat pompeux que j'ay tant recherché ;
Je ne demande plus qu'un azile caché,
J'y joüis d'un repos qu'aucun soin ne traverse,
Les Dieux me l'ont donné par la main d'Artaxerce,
Puissent ces mêmes Dieux prevenant ses souhaits
Au succés attendu conduire ses projets,
Au comble du bon-heur porter ses destinées,
Et prolonger ses jours, au prix de mes années.

PHARNABAZE.

Je le voy bien, Seigneur, je deviens indiscret,
Je ne vous presse plus, gardez vostre secret,
Mais ne m'abusez point par une indigne feinte.

ALCIBIADE.

Eh bien, Seigneur, s'il faut m'expliquer sans contrainte,
J'ay crû que je devois estre éloigné du Roy,
Tandis que dans la Grece il va porter l'effroy :

Peut-estre le succés trompant son esperance,
Artaxerce eût sur moy fixé sa défiance,
Et crû que j'aurois pû par des avis secrets
Pour sauver mon païs trahir ses interests:
Voila quelle pensée à m'éloigner m'engage.

PHARNABAZE.

Eh! surquoy fondez-vous un si triste presage?
Vous offensez le Roy, vous connoissez son cœur;
Magnanime, constant.

ALCIBIADE.

Je le connois, Seigneur;
Il a mille vertus dignes du Diadême,
Mais avec ces vertus, je le sçais de vous-même;
Superbe, soupçonneux, & prompt à s'irriter,
Dans ses premiers transports rien ne peut l'arrester;
Enfin pour confirmer ma conduite passée,
Themistocle est toûjours present à ma pensée,
Ce Grec persecuté vint chercher un appuy
Dans les mêmes climats où je suis aujourd'huy;
Xerxes en sa faveur prodigua sa puissance,
L'honora de ses soins & de sa confiance:
Mais Dieux! qu'il paya cher ces honneurs éclatans,
Pour les avoir voulu conserver trop long-temps;
Les Courtisans de Perse ardens à sa ruïne,
Rappellerent si haut l'affront de Salamine,
Que Xerxes animé par leurs cris eternels
Prit insensiblement leurs sentimens cruels,
Et l'on vit les effets de leur jalouse envie
Contraindre Themistocle à terminer sa vie.
Son sort, Seigneur, sembloit m'annoncer mon destin;
Je ne crains point la mort, mais s'il faut qu'à la fin

Aux yeux de l'Univers je m'immole moy-même,
Je veux pouvoir goûter cette douceur extrême,
Que mon trépas alors soit au moins imputé
A ma vertu plûtost qu'à la necessité.

PHARNABAZE.

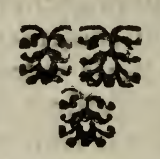
Artaxerce, Seigneur, domptera ce caprice,
Et vous deviez luy rendre un peu plus de justice;
Il vient, vous le verrez: mon zele & mon devoir
Me pressent à l'envy de l'aller recevoir.

ALCIBIADE.

Je vous suivray, Seigneur, j'allois pour vous le dire
Vous chercher....

PHARNABAZE.

C'est assez, Seigneur, je me retire,
On m'attend dans le Camp, soyez prest à partir,
Memnon dans un moment viendra vous avertir.



SCENE III.

ALCIBIADE, AMINTAS.

AMINTAS.

APrés un tel aveu nous vous verrons reprendre
Le rang dont vos ſoupçons vous avoient fait décendre,
Artaxerce, Seigneur, entendra vos diſcours,
Et d'un ſcrupule vain arrêtera le cours :
Allez, & qu'une fois encor la Grece admire
Le pouvoir d'un proſcrit dans cet auguſte Empire ;
Qu'à ſon tour voſtre Nom la force de trembler.

ALCIBIADE.

Enfin voicy le jour qui me doit accabler,
Où malgré mes efforts, ma fuite, & mon adreſſe
L'Univers apprendra ma derniere foibleſſe.

AMINTAS.

Que dites-vous, Seigneur ?

ALCIBIADE.

Le Roy vient, Amintas ;
Artemiſe, Palmis accompagnent ſes pas.

J'avois fuy de la Cour, leur approche m'étonne,
A de nouveaux transports mon ame s'abandonne,
Tu connois mon penchāt, tu vois couler mes pleurs,
Et l'état où je suis t'apprend tous mes malheurs.

AMINTAS.

Je vous entends, Seigneur j'en penetre la cause,
Faut-il que de vos jours encor l'amour dispose?
Aprés tant de perils avec peine évitez
Osez-vous vous lier au joug dont vous sortez?
Ne vous souvient-il plus, quelle suite cruelle
D'embarras, de remords, de contrainte mortelle,
Quel funeste poison a versé sur vos jours
De vos attachemens le déplorable cours?
Pardonnez-moy, Seigneur, je ne sçaurois me taire,
Et je vous trahirois si j'estois moins sincere,
De vos travaux l'amour vous a ravy le fruit,
Et de vostre nom même a profané le bruit.
Quel Guerrier couronné des mains de la Victoire
Porta jamais si loin sa valeur & sa gloire?
Quel Heros avec vous auroit-on comparé?
Si vostre cœur jamais ne se fust égaré,
Et n'eût fait voir souvent par un mélange injuste,
Des foiblesses d'amour dans une vie auguste;
Ah! Seigneur, rappellez ce fatal souvenir.

ALCIBIADE.

Helas! qu'est-il besoin de m'en entretenir?
Mon penchant à l'amour, je l'avoüray sans peine,
Fut de tous mes malheurs la cause trop certaine;
Mais bien qu'il m'ait coûté des chagrins, des soûpirs,
Je n'ay pû refuser mon ame à ses plaisirs;

Car enfin, Amintas, quoy qu'on en puisse dire,
Il n'est rien de semblable à ce qu'il nous inspire;
Où trouve-t'on ailleurs cette vive douceur
Capable d'enlever & de charmer un cœur?
Ah! lors que penetré d'un amour veritable,
Et gemissant aux pieds d'un objet adorable
J'ay connu dans ses yeux timides ou distraits
Que mes soins de son cœur avoient troublé la paix;
Que par l'aveu secret d'une ardeur mutuelle
La mienne a pris encore une force nouvelle;
Dans ses tendres instants j'ay toûjours éprouvé
Qu'un mortel peut sentir un bon-heur achevé.

AMINTAS.

Ah! quel indigne aveu, Seigneur, osez-vous faire?

ALCIBIADE.

Je le fais Amintas, sans honte & sans mystere;
Ah! si j'ay succombé dans mes premiers transports,
Toute la Grece a vû les fruits de mes remords;
J'aurois lieu de rougir si sans aucun scrupule
J'abandonnois mon cœur aux ardeurs dont il brûle;
Si toûjours aveuglé par l'amour des plaisirs
Leurs appas eussent seuls attiré mes desirs;
Mais sur moy ma raison a pris assez d'empire
Pour m'arracher cent fois au panchant qui m'attire;
Toy-même tu m'as vû confus de mes erreurs,
Changeant de lâches feux en de nobles fureurs,
Pour effacer des traits honteux à ma memoire,
D'un pas plus assuré courir aprés la gloire.
Enfin si de ma vie on observe le cours,
On y pourra compter quelques-uns de mes jours;

Passez dans le repos, perdus dans la mollesse;
Mais pour un de ces jours marquez par ma foiblesse,
On y verra dix ans l'un à l'autre enchaînez,
Par mille exploits fameux justement couronnez:
Tu vois que sans chercher d'excuse à mes caprices
J'avouë également mes vertus & mes vices;
Je te découvre icy mes sentimens secrets,
Mais sçache qu'un grand cœur ne se cache jamais;
Et veut sans se parer d'un indigne artifice,
Qu'à son nom l'Univers puisse rendre justice.

AMINTAS.

Par tant d'illustres faits vostre nom consacré
Seigneur, dans l'avenir doit estre reveré;
Nos neveux;

ALCIBIADE.

Est-il temps de tenir ce langage
Quand mon dernier malheur accable mon courage?
Par tes sages conseils aide à le r'animer,
Et modere l'ardeur qui me va consumer;
Je reverray Palmis: quelle approche terrible?
Et brûlant à ses yeux, paroistray-je insensible?
Pourray-je encor garder ce silence obstiné,
Où par un juste effort je m'estois condamné?
En te nommant, Palmis, sans te dire autre chose,
Je t'apprens tous les maux où le destin m'expose;
Persecuté proscrit, fugitif en ces lieux,
Vers elle j'ay porté mes vœux audacieux,
En vain mille beautez dans la Perse adorées
Contre ma liberté paroissoient conjurées;
En vain leurs doux regards & leur accueil flatteur
Prés d'elles m'annonçoient un facile bon-heur;

En vain par mille ſoins la Princeſſe Artemiſe
Sembloit ſur mon repos former quelque entrepriſe,
Et m'accorder l'honneur de vivre ſous ſes loix;
Honneur que ſon orgueil refuſe à tant de Rois
Elle qui par le ſang unie aux Rois de Perſe,
S'eſt acquis l'amitié, l'eſtime d'Artaxerce,
Que l'on voit chaque jour par de nouveaux bienfaits
Aſſurer ſa fortune, & combler ſes ſouhaits.
Je fus aveugle à tout, mon ame trop bleſſée,
De la ſeule Palmis occupa ma penſée,
Luy conſacra mes vœux, & ferma pour jamais
Et mes yeux & mon cœur pour les autres objets;
Et que peut-on aimer, juſtes Dieux auprés d'elle?
Ses beautez, ſes vertus n'ont rien d'une mortelle:
Le Ciel en la formant épuiſa ſes faveurs,
Et ſa preſence embraſe ou trouble tous les cœurs:
Un mélange confus de loüanges ſecretes,
De cris, d'étonnement, de plaintes inquietes;
De soûpirs étouffez d'inutiles ſouhaits
Luy marquent chaque jour l'effet de ſes attraits.
Si-toſt qu'elle paroiſt tout murmure autour d'elle;
Aux ſuprêmes grandeurs ſa fortune l'appelle:
Que de juſtes raiſons d'enfler ſa vanité?
Cependant de ſon cœur la modeſte fierté
Semble de ſes appas ignorer la puiſſance,
Et joüiſt ſans orgueil des droits de ſa naiſſance.

AMINTAS.

En vain vous m'étalez les charmes de Palmis,
Seigneur, tout l'Univers en celebre le prix;
Mais de les adorer, il falloit vous deffendre,
D'un amour ſi fatal que pouvez-vous attendre?

ALCIBIADE.

Le ſort le plus cruel, mille tourmens affreux,
Et que ſçay-je, peut-eſtre, un trépas rigoureux;
Car enfin malgré moy quelque éclat de ma flâme
Découvrira ma feinte, & l'état de mon ame:
Artaxerce indigné de l'orgueil de mon choix,
Luy le moins indulgent & le plus fier des Rois,
Trop jaloux du reſpect qu'on doit à ſa famille,
D'un temeraire amour voudra venger ſa fille;
S'immolera ma vie, ou pour mieux me punir
De la Perſe avec honte il me fera bannir;
Je le voy, je perdray par cette ardeur funeſte
L'azile le plus ſûr, & le ſeul qui me reſte:
Telle eſt ma deſtinée, un autre amour jadis
Me fiſt chaſſer de Sparte & de la Cour d'Agis;
De mes feux pour Palmis j'avois prévû la ſuitte,
Mes terreurs de la Cour avoient hâté ma fuitte:
Je courus vers ces lieux, mais j'ay beau m'y cacher,
Juſques dans ſes deſerts Palmis vient me chercher,
Contre-elle deſormais quel party dois-je prendre?
Je ne puis fuir plus loin, & je n'oſe l'attendre:
Ciel de cet embarras ne pourray-je ſortir?



SCENE IV.

ALCIBIADE, MEMNON, AMINTAS.

MEMNON.

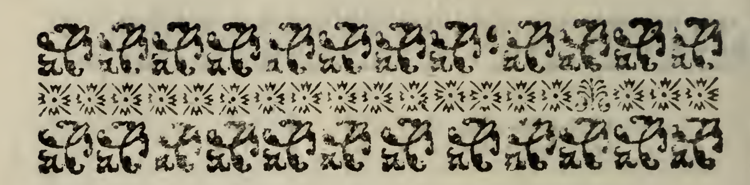
PHarnabaze, Seigneur, vous attend pour partir.

ALCIBIADE.

Allons donc, suspendons une crainte importune;
Et remettons aux Dieux le soin de ma fortune.

Fin du premier Acte.





ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ALCIBIADE, AMINTAS.

AMINTAS.



U courez-vous, Seigneur ; quoy, fuyez-vous le Roy ?

ALCIBIADE.

Je ne ſçais où j'en ſuis, Amintas laiſſe-moy,
Je fuis tous les objets dans ma douleur extréme,
Et je voudrois pouvoir me cacher à moy-même :
Dieux j'ay reveü Palmis, mon amour redoublé
Par ma foible raiſon ne peut eſtre reglé :
Je ne voy plus le rang où le Ciel la fiſt naiſtre,
Je ne me ſouviēs plus qu'Artaxerce eſt mon maiſtre :
Que mon honneur, mes jours ſont ſoûmis à ſes loix,
Je ne me ſouviens plus de ce que je luy dois ;
Je ſonge ſeulement à mon ſort déplorable,
Je ſonge à m'affranchir d'un fardeau qui m'accable,
A rompre ce ſilence indigne d'un grand cœur.

AMINTAS.

Juste Ciel! quel dessein? contraignez-vous Seigneur,
De ce fatal secret vous sçavez l'importance,
Souffrez plûtost encore en gardant le silence,
Que de vous exposer à des malheurs plus grands.

ALCIBIADE.

Qu'est-il de plus affreux que les maux que je sens?
J'éprouve en ce moment tout ce qu'a de funeste
Pour accabler un cœur la colere celeste;
Moy qu'un sort favorable avoit accoûtumé
Aux transports les plus doux, au plaisir d'estre aimé;
Quel changement grands Dieux! quels efforts pour mon ame,
J'aime plus que jamais, & tout plein de ma flâme
Je contraints mes desirs, je devore mes pleurs;
Ah! peut-il m'arriver de plus cruels malheurs?
C'en est trop, finissons & mon trouble & mes craintes,
Courons chercher Palmis, qu'elle entende mes plaintes;
Je ne balance plus, l'Amour au desespoir
N'écoute ny conseil, ny raison ny devoir:
Eh quelle est la beauté qu'un tendre amour offense?
Quel cœur n'en conçoit point quelque reconnoissance?
Allons, redoutons moins un temeraire aveu,
Il peut m'estre permis de me flater un peu.
Que dis-je, malheureux, que pensay-je où m'entraîne
Lessor impetueux de mon audace vaine?
Ah! mon cœur, que tu vas payer cher ta fierté,
Toûjours bien loin de toy tes vœux t'ont emporté

Enflé de tes ſuccés, & du bruit de ta gloire
Tu ne t'es plus connu, tes lauriers l'ont fait croire ;
Qu'aprés avoir ſouvent humilié des Rois,
L'Univers n'avoit rien au deſſus de ton choix.
La Grece t'a nourri dans cette erreur fatal ;
Mais dans la Perſe, à moins d'une naiſſance égale,
Pour la fille d'un Roy tu ne peux ſoûpirer,
Apprens que ce defaut ne ſe peut reparer ;
C'eſt une loy receuë ; ô Ciel qu'elle eſt injuſte ?
Quoy dépend-il de nous d'eſtre d'un ſang auguſte ?
Enfin eſt-il des prix qu'on puiſſe ſouhaiter
Que la ſeule vertu ne doive meriter ?

AMINTAS.

Dans la Grece, Seigneur, la vertu toute nuë
Par ſon merite ſeul eſt aſſez ſoûtenuë,
Et ſans parer ſon nom de titres faſtueux,
On eſt grand parmy nous quand on eſt vertueux :
Mais icy nos decrets, nos mœurs & nos maximes,
Perdent toute leur force, & paſſent pour des crimes.
Une crainte ſervile eſt le premier devoir,
Qu'imprime dans les cœurs un abſolu pouvoir :
Tout tremble, tout fléchit ſous la grandeur ſuprême,
Heureux dans ces climats qui porte un Diadême ;
Ou qui peut ſe vanter d'eſtre ſorty d'un ſang,
Qui le peut quelque jour élever à ce rang.
Ceſſez donc de pourſuivre un projet inutile,
Ne perdez point en vain voſtre dernier azile ;
Ces Rois qui d'Artaxerce accompagnent les pas ;
Qui luy font un tribut d'armes & de ſoldats :
Les Princes ſes voiſins, & ceux de ſa famille
Ont des yeux comme vous, & brûlent pour ſa fille ;

Sans doute quelqu'un d'eux s'est déja declaré,
Et du cœur de Palmis s'est peut-estre emparé ;
Vostre amour fait luy seul les maux qui vous arrivent :
Cessez ..... mais le Roy vient, les Princesses le suivent.

SCENE II.

ARTAXERCE, PALMIS, ARTEMISE, ALCIBIADE, PHARNABAZE, MEMNON, AMINTAS, AMESTRIS, BARSINE, Gardes.

ARTAXERCE.

EN fin, graces aux Dieux, nous sommes dans Sardis,
Ma fille mille soins occupent mes esprits ;
Souffrez que de ces soins la suite necessaire
Pour quelque temps icy vous cache vostre pere,
Allez vous reposer dans vostre appartement,
Je veux entretenir Artemise un moment,
L'instruire d'un secret où son cœur s'interesse.

ARTEMISE.

Moy Seigneur ?

ARTAXERCE.

Oüy Madame, & vous que l'on nous laisse

SCENE III.

ARTAXERCE, ARTEMISE.

ARTAXERCE.

VOicy le jour fatal que j'ay tant souhaité,
Madame, où ce dessein si long-temps concerté
D'emporter sur la Grece une entiere victoire
Doit marquer à jamais ou ma honte ou ma gloire,
Mes soldats sont tout prests, & les vents & les eaux
Semblent pour me conduire attendre mes vaisseaux;
Un mouvement secret vers la Grece m'appelle,
Mais parmy tous les soins que ce jour renouvelle,
Alcibiade seul fait mon plus grand ennuy,
Prés de moy dans ma Cour vous fûtes son appuy;
C'est par cette raison que j'ay voulu, Madame,
Vous confier son sort, & vous ouvrir mon ame.

ARTEMISE.

Eh quoy! n'avez-vous pas assuré son destin?
Par vous de ses malheurs n'a-t'il pas vû la fin?
C'est vous qui dans ses lieux reparant sa misere.

ARTAXERCE.

Je n'ay rien fait alors que ce que j'ay dû faire,

La Perſe jouyſſoit d'une profonde paix,
Mais la guerre aujourd'huy change tous mes projets;
Sera-t'il dans ces murs l'eſpion de la Grece ?
Lorſqu'elle ſentira ma fureur vengereſſe
Que j'iray l'attaquer, laiſſeray-je à Sardis
Un Grec pour luy donner mille ſecrets avis ?
Ne nous aſſurons point ſur le ſanglant outrage
Dont les Atheniens ont payé ſon courage,
Nous voyons tous les cœurs que la Grece a nourris
Du ſoin de ſa grandeur ſi vivement épris,
Que bannis de ſon ſein, accablez d'injuſtices
Ils luy font chaque jour de nouveaux ſacrifices,
Trop heureux de pouvoir par tout leur ſang verſé
Servir un ſeul moment leur païs menacé.

ARTEMISE.

Ah ! Seigneur, à ce Grec vous faites trop d'injure
Contre ces ſentimens ſa vertu vous raſſure,
Sa fuite de la Cour, & l'éclat de ſon nom
Le mettent à couvert de ce honteux ſoupçon,
Les Grecs ne l'ont-il pas chaſſé de ſa patrie ?
Il conſerve contre-eux une juſte furie ;
Mais qu'il aille avec vous, vous ne craindrez plus rien,
Seigneur, & ſa valeur le juſtifiera bien.

ARTAXERCE.

Ah ! s'il le faut avec moy le mener dans la Grece,
Ne ſentira-t'il point encor quelque tendreſſe,
A l'aſpect de ces lieux de ſa gloire témoins,
Qui furent ſi long-temps l'objet de tous ſes ſoins;
Inſenſible & fidelle à nos mortelles haines,
Verra-t'il d'un œil ſec tomber les murs d'Athenes,

Et refusera-t'il son bras victorieux,
A la Grece mourante, & mourante à ses yeux ?
Ah ! sans trop l'accuser d'une humeur inconstante,
La haine cederoit à la pitié presente ;
Ainsi soit qu'il demeure, ou qu'il vienne avec moy,
Il me gêne par tout, par tout je crains sa foy ;
Ce n'est pas tout. Des Grecs la pompeuse Ambassade
N'est que pour demander la mort d'Alcibiade.

ARTEMISE.

La mort d'Alcibiade ? ah ! pouvez-vous, Seigneur
Souffrir qu'on vous propose un projet plein d'horreur ?
Ce Heros sur la foy de ce fameux azile
A crû pouvoir compter sur un destin tranquille,
Et que par vos bontez, plus heureux desormais
Il jouyroit icy d'une eternelle paix,
Quoy ! la mort par vos mains luy seroit dōc offerte ?

ARTAXERCE.

Non, je n'ay point Madame, encor conclu sa perte ;
Et puisque de son sort je confere avec vous,
Croyez que je luy garde un traitement plus doux ;
J'estime sa valeur, sa gloire me fut chere,
Il a mille vertus que mon ame revere ;
J'ay conservé sa vie, & veux même aujourd'huy
Si le sort y consent, faire encor plus pour luy ;
Mais il faut que l'état, que la raison conspire
Avec l'heureux penchant qui vers ce Grec m'attire ;
Et que la Politique approuvant sa grandeur
Me mette en liberté d'augmenter sa faveur.
Si ces Ambassadeurs que la Grece m'envoye
Obtiennent qu'en leurs mains je remette leur proye,

La Grece cede Ephese, & demande la paix ;
Mais si par un refus je confonds leurs projets,
Ils n'épargneront rien dans l'ardeur qui les presse,
Pour calmer ses chagrins & l'attirer en Grece
Un homme tel que luy n'est pas à dédaigner,
Il faut absolument le perdre ou le gaigner,
Vous-même concevez par la pressante envie
Que marquent tous les Grecs de s'immoler sa vie
Par les soins dont leur haine achete son trépas.
Combien ils craignent tous les efforts de son bras ?

ARTEMISE.

Aux horreurs de son sort dérobez donc sa teste,
Avec luy de la Grece achevez la conqueste,
Contre tant d'ennemis sûr de vostre secours
Ne l'engagez-vous pas à vous servir toujours ?
Ira-t'il vous devant & l'honneur & la vie
De ses persecuteurs tenter encor l'envie,
Et se deshonorant par un retour ingrat
De tant d'exploits fameux diminüer l'éclat :
Oüy si vous l'engagez à la reconnoissance,
Seigneur je vous répons de son obeïssance.

ARTAXERCE.

Faites donc plus, Madame, & puisque dans ma Cour
Vous m'assurez pour luy d'un éternel sejour,
Rendez-luy pour jamais ce sejour necessaire,
En redoublant des Grecs la haine & la colere,
Et joignez de si prés Alcibiade à moy,
Qu'ils ne puissent jamais se fier à sa foy ;
Pour luy vous avez pris une si forte estime,
A conserver ses jours tant d'ardeur vous anime ;

Ah ! s'il faut ſans détour m'expliquer avec vous
Je ſerois ſûr de luy s'il eſtoit voſtre époux,
Je ne vous preſcris point encor cet hymenée,
Il pourroit ſeul pourtant fixer ſa deſtinée
Faire taire les Grecs, venger tous ſes malheurs,
Aſſûrer ſa fortune, & finir mes frayeurs ;
Sur tout ne croyez point qu'icy ma politique
Immole voſtre ſort à la grandeur publique,
En vous faiſant pour nous cet effort glorieux,
Vous ne deſcendrez point du rang de vos ayeux :
Vous verrez voſtre époux ſi chery d'Artaxerce,
Qu'il ſera le premier aprés moy dans la Perſe,
Et que toute ma Cour tombant à vos genoux,
Partagera ſes ſoins & ſon zele entre nous ;
Adieu je ne veux point preſſer voſtre réponſe,
Conſultez à loiſir ce que je vous annonce :
Je vous verray dans peu, ſongez qu'en voſtre main
De ce fameux proſcrit vous tenez le deſtin.

SCENE IV.

ARTEMISE *ſeul.*

QUel trouble me ſaiſit, & me rend ſi timide ?
Aux tendreſſes du Roy je demeure ſtupide ?
Il m'aſſure un hymen où je n'oſois penſer,
Et ma bouche n'a pas un mot à prononcer ?
Inévitable effet d'une joye impréveuë !
Transports impetueux dont mon ame eſt émuë,
Eſpoir flateur ! je cede à vos efforts puiſſans.

SCENE V.

ARTEMISE, BARSINE.

ARTEMISE.

AH ! Barsine, prens part au plaisir que je sens,
Artaxerce s'appreste à couronner ma flâme,
A remplir ses desirs il exhorte mon ame,
Et me demande enfin comme un effort heureux
De souffrir qu'il m'unisse à l'objet de mes vœux.

BARSINE.

Quoy, Madame, le Roy vous propose luy-même ?

ARTEMISE.

Oüy, Barsine, le Roy me donne à ce que j'aime.
Cet amour si long-temps dans mon cœur retenu,
Nourry de tant de pleurs, à toy seule connu,
Que l'orgueil de mon sang regardoit comme un crime,
Peut paroistre sans honte & devient legitime,
Ou plutost il arrive au comble de ses vœux,
Au moment qu'il n'attend qu'un succés malheureux;
Et pour croître la joye où mon cœur s'abandonne
Barsine, mon bon-heur n'est connu de personne.

SCENE VI.

PALMIS, ARTEMISE, AMESTRIS, BARSINE.

PALMIS.

JE vous cherche, Madame, un desir curieux
Precipite mes pas & m'amene en ces lieux;
Sans offenser le Roy, me pourrez-vous apprendre
Les desseins, les secrets qu'il vous a fait entendre?
Madame, oserez-vous les fier à ma foy?

ARTEMISE.

Madame, ces secrets ne regardent que moy:
Sans blesser mon devoir je puis vous en instruire;
Cependant je rougis;

PALMIS.

Qu'a-t'il donc pû vous dire?

ARTEMISE.

Le Roy d'Alcibiade a reglé le destin,
Il veut que dés ce jour je luy donne la main;
Je ne vous cele point que mon cœur le prefere
Au plus illustre choix qu'Artaxerce eut pû faire,

Et

Et j'ofe me flater qu'une tendre amitié
Vous fait de mon bonheur reffentir la moitié :
Madame pardonnez, je vous laiffe avec peine,
Mais je veux que du Camp Pharnabaze revienne,
Je vous quitte un moment pour le faire avertir.

SCENE VII.

PALMIS, AMESTRIS.

PALMIS.

NOn, non, à fon bon-heur je ne puis confentir.

AMESTRIS.

Ciel !

PALMIS.

Je ne pretens point vous cacher ma furprife,
Ni mes chagrins fecrets fur l'hymen d'Artemife,
Dés mes plus jeunes ans foûmife à vos a vis,
Je ne me repens point de les avoir fuivis ;
Mais je fens qu'aujourd'huy toute voftre fageffe
Aura peine à calmer la douleur qui me preffe.

AMESTRIS.

Madame au nom des Dieux finiffez ce difcours,
Gardez-vous à jamais d'en reprendre le cours,
Et ne m'affligez point par une confidence
Indigne de mes foins & de voftre naiffance.

PALMIS.

Cependant c'est vous seule, ô ma chere Amestris,
Qui pouvez redonner le calme à mes esprits,
Et par ces mêmes soins à qui ma douleur cede,
Suspendre ou soulager l'ennuy qui me possede.

AMESTRIS.

C'en est donc fait, grands Dieux, vostre esprit confondu
D'un poison dangereux ne s'est point deffendu;
Insensible au bonheur qui goûte un cœur tranquille
Aveugle aux longs tourmens d'une flâme inutile
Pour un vil étranger la fille d'un grand Roy
Brûle d'un feu secret sans honte & sans effroy.

PALMIS.

Je ne sçay si l'on doit donner le nom de flâme
Aux mouvemens confus qui déchirent mon ame;
Mais je ne puis souffrir les traits injurieux
Dont vous osez noircir un Heros glorieux,
Pouvez-vous ignorer la gloire de sa vie?
Ah! ce vil étranger digne objet de l'envie,
Ce banny, ce proscrit que vous me reprochez,
Du monde entier tient sur luy les yeux attachez;
C'est luy dont la valeur tant de fois couronnée
Ranima la vertu de la Grece étonnée,
Qui forçant la fortune à seconder son bras,
Vainquit autant de fois qu'il donna de combats;
C'est luy dont les regards, & dont le front auguste
Font naître une tendresse aussi prompte que juste,

Et s'il faut encor plus pour le combler d'honneur
Luy seul a pû troubler le repos de mon cœur.

AMESTRIS.

Et depuis quand ce cœur s'est-il rendu sensible ?
Luy qui dans ses devoirs paroissoit inflexible,
Qui les remplissoit tous sans trouble & sans regret.

PALMIS.

Pouvez-vous ignorer ce funeste secret ?
Je ne vous celay point ma premiere surprise,
Je l'a sens réveiller par l'espoir d'Artemise,
Il me trouble, il me gêne, il déchire mon cœur,
Et ses heureux transports irritent ma douleur.

AMESTRIS.

Ah ! que me dites-vous, quoy vostre ame agitée
Par tant d'égards pressans ne peut estre arrestée ?
D'Artemise en secret vous condamnez l'espoir ?
Et quel projet contre-elle osez-vous concevoir ?
Quoy ! vous flateriez-vous qu'un honteux hymenée.

PALMIS.

Je n'ay point oublié le rang où je suis née ;
Je sçay combien du sang l'imperieuse loy
A mis de difference entre Artemise & moy,
Qu'Alcibiade enfin peut s'unir avec elle,
Qu'à l'hymen d'un grand Roy ma naissance m'appelle,
Je le sçais. Mais ces loix & ces pompeux discours,
Contre un charme puissant sont d'un foible secours :

Lors qu'on trouve un Heros d'un merite suprême,
Qu'il fait en sa faveur parler la vertu même,
Qu'il paroist seul aimable & seul digne de vous,
Dans ces occasions que le penchant est doux?
Qu'un cœur en cet estat qui se fait violence
Pleure souvent l'honneur d'une illustre naissance?

AMESTRIS.

Madame, c'en est trop, redoublez vos efforts,
Etouffez ou calmez ces indignes transports,
Je crains pour vostre gloire, & que sur vostre vie.

PALMIS.

Non j'ose défier tous les traits de l'envie,
Plus par ces mouvemens mon cœur est combattu,
Et plus vous connoistrez ce que peut ma vertu.
Quand même ce Guerrier n'eut cherché qu'à me plaire;
Il eut receu de moy des mépris pour salaire;
Cependant, & telle est l'injustice d'un cœur
Dont l'amour en secret s'est rendu le vainqueur,
Je ne sçaurois souffrir qu'un autre ait l'avantage
D'arrêter dans ses fers ce superbe courage;
Mais c'est trop prolonger d'inutiles discours,
Observons avec soin leur sort & leurs amours,
Puisque je perds ce cœur à qui ma fierté cede
Dieux puissans, empeschez qu'un autre le possede.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ARTEMISE, PHARNABAZE, BARSINE.

ARTEMISE.

OUY du plus grand peril vostre amy menacé
Ignore comme vous tout ce qui s'est passé ;
La Grece s'hummilie, & par son ambassade
Nous demande aujourd'huy la mort d'Alcibiade :
Artaxerce remply des soins de sa grandeur
De ce Grec malheureux honore la valeur,
Estime sa vertu, mais craignant pour la Grece
Quelque jour dans son cœur un retour de tendresse,
Sans pouvoir démeler si ses vrais interests
Demandoient qu'à ce prix il conclust cette paix,
Sur tout ne croyant point sa perte legitime,
Mais des plus noirs soupçons malgré luy la victime
Il m'a fait voir les soins qui troubloient son repos,
Et m'a fait mille fois trembler pour ce Heros !

PHARNABAZE.

Ah ! que m'apprenez-vous ? Ciel !

ARTEMISE.

Ecoutez le reste,
Il est enfin sorty de ce trouble funeste ;
L'amour d'Alcibiade a repris le dessus,
Et la Grece bien-tost entendra ses refus.
Aux horreurs de son sort, aux rigueurs de l'envie,
Il dérobe à jamais une si belle vie ;
Mais il veut l'attacher au destin des Persans,
Par des droits si sacrez, par des nœuds si puissans,
Qu'assurez desormais, & contents l'un de l'autre,
Le bonheur de ses jours soit fondé sur le nostre :
Enfin pour s'assurer de luy le croirez-vous ?

PHARNABAZE.

Quoy ! Madame.

ARTEMISE.

En ce jour il en fait mon époux,
Il ne m'a point pourtant prescrit cet hymenée,
Et mesme ma réponse encor n'est pas donnée ;
C'est vous que j'ay choisi pour la porter au Roy,
Vous serez plus tranquille & plus libre que moy ;
Dites-luy que mon ame à ses loix est soûmise,
Et qu'il peut à son gré disposer d'Artemise.

PHARNABAZE.

Qu'Alcibiade icy trouve un sort glorieux !
Il l'ignore, Madame; ah ! souffrez qu'en ces lieux
Pharnabaze l'amene, & qu'il puisse l'instruire.

ARTEMISE.

On vient. Parles au Roy : Seigneur je me retire.

SCENE II.

ARTAXERCE, PHARNABAZE, MEMNON.

ARTAXERCE.

ARtemise m'évite & s'éloigne d'icy.

PHARNABAZE.

De ses desseins par moy vous serez éclaircy,
A vos ordres, Seigneur, elle est preste à se rendre.

ARTAXERCE.

Qu'on cherche Alcibiade, il faut luy faire entendre
Quels bien-faits, quels honneurs l'attendent en ces lieux,
J'ay caché mes soupçons & son sort à vos yeux,

Pharnabaze, j'ay craint vostre amitié fidelle,
Et je n'ay pas voulu commettre vostre zele
Avec les interests d'un amy tel que luy;
Mais enfin ses malheurs finiront aujourd'huy,
J'espere que charmé du prix dont je l'honore,
Il sera le premier à passer le Bosphore,
Et qu'au bruit de son nom tous les Grecs étonnez
Livreront aux Persans leurs Ports abandonnez;
Mais cependant parlez, vous avez vû l'armée,
A remplir mes desirs paroît-elle animée?

PHARNABAZE.

Instruite de l'approche & des vœux de son Roy,
Elle n'épargne rien pour luy prouver sa foy,
Déja chaque soldat s'applaudit & s'empresse
De redoubler encor sa force & son adresse;
On voit au gré des vents voler les étendarts,
Le fer étincellant brille de toutes parts,
Sans attendre des Chefs l'ordre ny la menace,
Chacun cherche son rang, le démele & s'y place
Parmy tant de guerriers nés sous tant de climats,
Il n'est soupçons jaloux, trahisons ny debats,
Opposez dans leurs mœurs, ils semblent ne plus l'estre
Pour répondre encor mieux à l'espoir de leur maître,
Enflammez & remplis de pareils mouvemens,
Ils ont mêmes desirs & mêmes sentimens,
Et d'instant en instant chacun d'eux renouvelle
Le serment de voler où son Prince l'appelle.

ARTAXERCE.

Vous versez dans mon cœur les plaisirs les plus doux,
J'iray dans un moment, mais on vient, laissez-nous.

SCENE III.

ARTAXERCE, ALCIBIADE.

ARTAXERCE.

APprochez, il est temps de finir l'un & l'autre
Les importuns soupçons de mon cœur & du vostre,
Oublions les raisons qui vous firent quitter
Des lieux où tout sembloit vous devoir arrester,
Je ne m'attendois pas de vous voir disparoître
Dans un temps....mais enfin vous en estiez le maître
Par vôtre éloignement vous n'aurez rien perdu,
Reprenez prés de moy le rang qui vous est dû.

ALCIBIADE.

Ah! puis-je:

ARTAXERCE.

Pour répondre à ma faveur nouvelle;
Il ne faut que vos soins, vos conseils, vostre zele;
Enfin j'en ay besoin encor plus que jamais,
Et pour les obtenir j'y joints vos interests:
Vous sçavez qu'en ces lieux une nombreuse armée
Sous moy depuis long-temps à vaincre accoûtumée
Attend l'ordre fatal qui doit la faire agir,
Et ne sçait de quel sang ses traits doivent rougir;

C'est du sang de la Grece. Oüy, c'est vostre patrie
Qui doit de cette armée éprouver la furie,
Les Grecs vous ont banny, nous sommes outragez,
Mais j'ose me flater que nous serons vangez.

ALCIBIADE.

Rien ne peut resister à l'effort de vos armes,
Toutte l'Europe en tremble, & la Grece en alarmes
Croit déja;

ARTAXERCE.

Finissez un discours trop flateur,
Et ne présumez pas que plein de ma grandeur
Ebloüy de l'éclat de cet Empire immense,
Dont cent peuples divers composent la puissance,
Je pense sans peril dompter des ennemis
Que tant d'illustres Rois n'ont jamais vû soûmis;
Ainsi sans me flater avec toute la terre,
Parlez? comment faut-il conduire cette guerre?
Quel succés croyez-vous que j'en doive esperer?
En quels lieux, en quel temps, par où faut-il entrer?

ALCIBIADE.

Puisque vous l'ordonnez, & que sans vous déplaire,
Puissant Roy desormais je ne puis plus me taire,
Je parleray du moins avec la liberté
D'un Grec qui ne doit point cacher la verité!
Vous allez attaquer des peuples indomptables
Sur leurs propres foyers plus qu'ailleurs redoutables,
Qui ne content pour rien les caprices du sort,
Toûjours certains de vaincre ou de braver la mort;

Des peuples élevez dés leur plus tendre enfance
Dans l'amour du travail & de l'obeïssance,
Qui pour braver la honte & le joug étranger
Chercheront à l'envy la gloire & le danger,
Tout vostre or ne sçauroit y faire un infidelle,
Nés tous pour la patrie, & pleins du même zele;
Vous les verrez unis & jaloux de leurs droits,
Deffendre constamment leurs païs & leurs loix;
Sur tout ne croyez pas pour vous faire un passage
Choisir quelqu'endroit foible en prendre l'avantage;
Les Grecs sur leur valeur fondant tout leur espoir,
De l'assiette des lieux n'osent se prevaloir,
Tout est égal pour eux. Quand le peril commence,
Ils volent vers l'endroit où l'ennemy s'avance;
De leur seule vertu jusqu'au bout soûtenus,
Toûjours fiers, toûjours prests, & jamais prevenus;
Ce n'est pas tout encore. Ah! si dans ces contrées
Par de si vastes mers des vostres separées
Affoibly de soldats & privé de secours,
Quelque revers troubloit le bonheur de vos jours;
Soûtiendriez-vous des Grecs la valeur triomphante?
Vous en avez, Seigneur, une preuve éclatante;
Ils ont terny l'éclat de cet Empire heureux,
Darius & Xerxes ont-ils rien pû contre-eux?
L'un vit à Marathon éclater sa foiblesse,
Les seuls Atheniens y vangerent la Grece;
Xerces qui le suivit dépeupla ses Etats,
Il fit gemir les mers du poids de ses soldats,
Des monts les plus affreux il perça les barrieres;
Et son immenses Camp fit tarir les rivieres.
Que produisit enfin l'amas prodigieux
D'hommes & de vaisseaux qu'il tira de ces lieux?
Trois cens Grecs retranchez au pas de Termopiles,
Rendirent en un jour ses efforts inutiles,

Et les Atheniens aimerent mieux cent fois
Abandonner leurs murs, que d'attendre ses loix :
J'ignore le succés que le Ciel vous destine ;
Mais, Seigneur, regardez Platée & Salamine.

ARTAXERCE.

Je ne m'attendois pas à ce libre discours,
Cependant sans chagrin j'en ay permis le cours :
Vous honorez les Grecs d'une trop haute estime,
De ma juste colere ils seront la victime ;
Non que je les méprise, & veüille me cacher,
Que la pure vertu chez eux se doit chercher ;
Mais il est chez ces Grecs des brigues & des haines,
Et des peuples jaloux & de Sparte & d'Athenes ;
Ces Peuples m'ouvriront leurs chemins & leurs ports,
Ils viendront avec joye appuyer mes efforts,
Pour détruire l'orgueil de ces Villes trop fieres,
Et les faire sous moy succomber les premieres;
D'ailleurs quels Chefs ont-ils qui puissent m'arrester?
Si jadis à Xerxes on les vit resister ;
Ils avoient Themistocle, ils avoient Miltiade,
Plus que tous ces guerriers j'ay craint Alcibiade ;
Mais il est parmy nous, & ces peuples ingrats
Ont engagé son cœur à me prester son bras;
Ouy j'attens de vous seul cette illustre conqueste,
Ah ! lorsque mes soldats vous verront à leur teste,
Que n'oseront-ils point sous un Chef tel que vous ?
Vangez donc vostre exil en servant mon courroux.

ALCIBIADE.

Moy, Seigneur ?

ARTAXERCE.

Oüy vous-même, il eſt temps que la Grece
Reſſente par vos mains ma fureur vangereſſe,
N'allez point m'oppoſer par un ſubtil détour
Que ce païs ingrat vous a donné le jour,
Qu'il eſt toûjours honteux d'accabler ſa patrie;
Enfin ſouvenez-vous qu'Artaxerce vous prie,
Ou plûtoſt qu'il commande, & c'eſt aſſez pour vous;
Mais pour vous engager par des moyens plus doux
Avant que de tenter cette grande entrepriſe
Je vous offre le cœur & la main d'Artemiſe;
Le flambeau de l'hymen pour vous doit s'allumer,
J'ay fait ce choix, ſon cœur l'a daigné confirmer,
Epouſez-là. Voyez quel honneur vous prepare
Malgré les Grecs jaloux une une faveur ſi rare,
Haſtez-vous d'y répondre, allez ſur nos Autels
Pour témoins de vos feux prenant les immortels
Jurer en même temps la perte de la Grece,
Confondre des ſermens de haine & de tendreſſe,
Et ſans vous arreſter à de communs ſuccés
Portez voſtre valeur plus loin que mes ſouhaits.

ALCIBIADE.

Mais quoy, la politique & la ſaine prudence
Peuvent-elles ſouffrir qu'un Grec...

ARTAXERCE.

Oüy ma vangeance
Ne peut eſtre remiſe en de meilleurs mains
Qu'en celles d'un Guerrier que mille affreux dédains

Mille sanglants affronts ont chassé de la Grece;
Mais je voy dans vos yeux des marques de tristesse,
Vous recevez mes dons avec tant de froideur?

ALCIBIADE.

Ah! que ne pouvez-vous lire au fond de mon cœur?

ARTAXERCE.

Vous ne répondez rien? quel trouble?

ALCIBIADE.

Mon silence,
Seigneur vous dit assez tout ce que mon cœur pense,
De vos dons les plus chers vous voulez m'accabler?
Mais mon ambition ne sçauroit m'aveugler,
Accepter vos presens, c'est me charger d'un crime,
La Princesse Artemise en seroit la victime,
Si je pouvois souffrir qu'un hymen odieux
Liât mon sort funeste à ses jours glorieux,
Nommez quelqu'un des Rois dont les vœux la demandent,
Ne luy dérobez point les honneurs qui l'attendent,
Et ne la forcez pas par une austere loy
D'immoler sa grandeur aux desirs de son Roy.
Ce seroit trop, Seigneur, je dois encor vous dire
Que pour la dignité de cet auguste Empire
Ce sont des Chefs Persans qui traversant les mers
Doivent perdre les Grecs ou les charger de fers:
Choisissant pour les vaincre une main étrangere,
Vous honorez la Grece & la rendez plus fiere,
Voulez-vous qu'on publie un jour dans l'avenir,
Qu'il vous falût un Grec, Seigneur, pour la punir,

Et qu'elle auroit joüy d'une gloire immortelle
Si l'un de ses enfans n'eust conspiré contre-elle ?

ARTAXERCE.

Foibles déguisemens, impuissantes raisons !
Je sens plusque jamais renaistre mes soupçons,
Je sçais ce qu'il faut croire, & toute vostre adresse
Ne sçauroit me cacher vostre amour pour la Grece.

ALCIBIADE.

Eh bien, Seigneur, eh bien je ne le cele pas,
J'aurois peine contre-elle à vous offrir mon bras,
Pouvez-vous condamner un amour legitime
Qu'un instinct noble & saint dans tous nos cœurs imprime ?

ARTAXERCE.

Mais vous souvenez-vous qu'abandonné proscrit,
Enfin c'est par moy seul qu'Alcibiade vit ?

ALCIBIADE.

Oüy je ne dois qu'à vous le jour que l'on me laisse,
Ce souvenir m'occupe & m'anime sans cesse,
Et j'atteste les Dieux que mes vœux les plus doux
Seroient que tout mon Sang fust répandu pour vous,
Mais Seigneur voulez-vous ?

ARTAXERCE.

Je ne veux rien perfide,
Je connois ta pensée & le soin qui te guide,

C'en est fait. Indigné de tes lâches refus
A proteger tes jours rien ne m'engage plus;
Apprends donc que les Grecs me demandẽt ta teste;
Qu'elle leur tiendra lieu d'une illustre conqueste,
Que leurs Ambassadeurs arrivent sur mes pas,
Prests à tout m'accorder pour hâter ton trépas,
Aux yeux de l'Univers tu seras leur victime,
Je pourrois dans leurs mains te remettre sans crime;
Cependant fuy leurs coups, sauve-toy malheureux,
Cours loin de mes Etats te cacher si tu peux;
Mais graces au destin tu vois toute la terre
Attachée à te faire une mortelle guerre,
Entouré d'ennemis & de persecuteurs
Si tu sors de mes mains tu tombes dans les leurs,
Le Ciel même ne peut t'affranchir de l'orage,
Ingrat, dans ce moment rappelle ton courage,
Ton cœur en a besoin, ne t'en prens point à moy,
Et n'impute ta honte & ta perte qu'à toy.

SCENE IV.

ALCIBIADE *seul.*

QU'a-t'il dit ! qu'ay-je fait, & quelle est ma disgrace ?
Justes Dieux ! quel peril, quel destin me menace ?
Helas ! qui l'auroit crû qu'aprés tous mes malheurs
La Grece encor sur moy déployât ses fureurs ?
Où fuïr ? De tous costez la fuite est inutile,
Et pour moy desormais je vois au lieu d'azile

Par tout des ennemis, par tout des envieux,
Ah! puisqu'il faut perir perissons en ces lieux,
Je ne tenteray point une retraite vaine,
Déja mes tristes jours m'ont coûté trop de peine,
Mes indignes terreurs n'ont fait que trop de bruit,
Offrons-nous d'un œil ferme à la mort qui me suit,
Je n'avois pas prévû qu'un châtiment severe
Dût suivre le refus que mon cœur vient de faire,
Je me flatois toujours qu'il me seroit permis
De vivre icy caché, d'y penser à Palmis,
Cette foible douceur par le sort m'est ravie,
Avec quel soin funeste il termine ma vie,
En me donnant la mort sa barbare fureur
La presente à mes yeux dans toute son horreur,
Je perds le jour, banni des lieux de ma naissance,
Suspect à tous les Grecs, ingrat en apparence,
Je meurs pour mon païs qui poursuit mon trépas,
Et je meurs pour Palmis qui ne le sçaura pas.

SCENE V.

ALCIBIADE, PHARNABAZE.

PHARNABAZE.

QU'avez-vous fait, Seigneur! quel est vostre caprice?
De la rage des Grecs vous rendez-vous complice?
Pourquoy par des refus offensez-vous le Roy?
Il vient de me parler, j'en tremble encor d'effroy,

Ses yeux ne m'ont jamais marqué tant de colere,
Dieux! à quoy penſiez-vous ?

ALCIBIADE.

Eh que pouvois-je faire ?
Je ne m'attendois pas à recevoir la mort;
Mais quand j'aurois prévû la rigueur de mon ſort,
Eſclave malheureux d'une injuſte puiſſance
Aurois-je ſur la Grece excercé ma vengeance,
Et conduiſant les coups qui luy ſont deſtinez,
Moy-même ravagé ſes climats fortunez?
Voilà ce que j'ay craint, ce que ma prévoyance
Fit l'objet d'une ſage & juſte défiance,
Voilà ce qui m'avoit banni de voſtre Cour,
Et lorſque par vos ſoins avancé chaque jour
Accablé de faveurs je vis toute la Perſe
Applaudir aux bontez du prodigue Artaxerce,
Je prévis que pour prix de ſes rares bien-faits
On voudroit m'engager à d'injuſtes projets,
Que contre ma patrie irritant mes caprices
On pretendroit de moy de criminels ſervices,
Non, on ne dira point dans la poſterité
Que la Grece par moy perdit ſa liberté.

PHARNABAZE.

Mais faloit-il, Seigneur, pour cette ingrate Grece
Accabler de mépris une illuſtre Princeſſe ?
Ah! vous deviez, Seigneur, un peu mieux ménager.

ALCIBIADE.

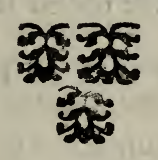
Quoy Pharnabaze encor conſpire à m'affliger ?

eigneur depuis long-temps vous devez me connoître,
'ay fait ce que j'ay pû, le Ciel le ſçait. Peut-eſtre
i je vous découvrois mes déplaiſirs ſecrets
e vous verrois méler vos pleurs à mes regrets :
Mais, allez, laiſſez-moy. Voſtre pitié m'accable,
C'eſt trop s'intereſſer au ſort d'un miſerable,
Chargé de tant de haine & du courroux du Roy
C'eſt faire mal ſa Cour que de parler pour moy,
Adieu. Que pour jamais ce moment nous ſepare,
e vais attendre ſeul la mort qu'on me prepare.

PHARNABAZE.

Ne l'abandonnons point dans ce mortel ennuy
Et s'il ſe peut ſauvons ce Heros malgré luy.

Fin du troiſiéme Acte.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

PALMIS, ARTEMISE, AMESTRIS
BARSINE.

ARTEMISE.



Adame c'en eſt fait. Qu'il vive ou qu'il periſſe,
Que de ſon ſang aux Grecs on faſſe un ſacrifice ;
Je ne m'informe plus de l'état de ſon ſort,
Je verray d'un même œil ou ſa vie ou ſa mort.

PALMIS.

Je voy malgré vos ſoins qu'en ſecret agitée,
Vous ſentez les tranſports d'une Amante irritée,
L'indifference enfin que vous me faites voir
Eſt l'infaillible effet d'un mortel deſeſpoir,
Que dis-je, de vos yeux le trouble vous accuſe.

ARTEMISE.

Eh bien, Madame, il faut que je vous deſabuſe,

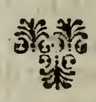
our rétablir ma gloire & finir voſtre erreur
)es Ambaſſadeurs Grecs j'appuiray la fureur ;
ls arrivent, le Roy s'appreſte à les entendre,
e vais luy faire voir le party qu'il doit prendre,
e vais le diſpoſer à ſervir leurs deſſeins,
livrer la victime à leurs barbares mains,
voir perir l'ingrat que j'ay ſauvé moy-même,
ladame, aprés cela croirez-vous que je l'aime ?

PALMIS.

'ous ne l'aimez donc plus ? mais vous l'avez aimé,
e penchant par vos ſoins nous fut trop confirmé ;
ourrez-vous ſans fremir vous faire une victime
)'un cœur qui vous parut digne de voſtre eſtime ?
'our moy, vous le ſçavez, inſenſible à l'amour
lon cœur eſt libre encor, mais s'il aimoit un jour,
uelque injuſte que fut l'autheur de mes alarmes,
e ſens que contre luy je n'aurois que des larmes,
uand il me haïroit je l'aimerois toujours,
)ans ſes moindres perils ardente à ſon ſecours
'y veillerois ſans ceſſe, & ma plus chere envie
eroit de le ſauver aux dépens de ma vie :
h ! quand vers quelque objet on a porté ſes vœux
ſt-il rien de plus bas que d'éteindre ſes feux ?
Aais qu'il eſt peu d'amours longues & violentes ?
ur tout que l'on voit peu de ces femmes conſtantes,
)ui juſques au tombeau fidelles à leur choix,
'ont aimé, n'ont brûlé, ne l'ont dit qu'une fois,
Madame écartez-vous de la route commune,
D'Alcibiade enfin détournez l'infortune,
Ne vous aſſurez point ſur un dépit trompeur,
Et craignez un retour mortel à voſtre cœur.

ARTEMISE.

Non, non, je ne crains point ce retour de tendresse
Des infidelles cœurs cruelle vangeresse,
Lorsqu'à ce Grec enfin j'ay conservé le jour,
La pitié dans mon cœur a plus fait que l'amour,
Du bruit de sa vertu mon ame fut seduite,
De ses persecuteurs j'arrestay la poursuite,
Je fus d'un malheureux l'inébranlable appuy,
Je prodiguay mes soins. J'ay fait plus aujourd'huy
Pour arracher l'ingrat aux fureurs de la Grece,
J'ay presque de mon sang oublié la noblesse,
Je n'ay pas dedaigné de l'unir à mon sort,
Le Roy l'a sçû, c'estoit un assez grand effort;
Mais aprés son refus à luy seul trop funeste,
La seule indifference est tout ce qui me reste,
De ses perils mon cœur ne sent aucun effroy,
Et croit que la colere est indigne de moy,
Pour vous convaincre mieux de tout ce que je pense
Je voudrois que soigneux d'expier son offense
Prodigue de soûpirs, de pleurs & de sermens
Il vint me consacrer ses vœux, tous ses momens,
Je voudrois qu'inspiré par l'amour le plus tendre
Mais il vient, que veut-il ? quel party dois-je prendre ?
Daignez nous écouter, & par cet entretien,
Madame, connoissez & son cœur & le mien.



SCENE II.

PALMIS, ARTEMISE, ALCIBIADE, PHARNABAZE, AMESTRIS, BARSINE.

ALCIBIADE.

QUe vois-je juste Ciel ! que faut-il que je fasse ?
Où m'avez-vous conduit ?

PHARNABAZE.

Obtenez vostre grace,
N'épargnez ni soûpirs, ni prieres, ni pleurs,
Il ne tiendra qu'à vous de finir vos malheurs.

SCENE III.

PALMIS, ARTEMISE, ALCIBIADE, AMESTRIS, BARSINE.

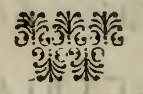
ALCIBIADE.

IL fuit, dans quel estat cette fuite me laisse;
Parlons, puisqu'il le faut, surmontons ma foi-
blesse

Madame, vous voyez qu'interdit, étonné,
Je sçay que vostre cœur m'a déja condamné,
Que brulant contre moy d'une vive colere,
A peine tout mon sang vous pourroit satisfaire;
Mais si pour un moment vostre esprit adoucy
Sur tout ce que j'ay fait vouloit estre éclaircy,
S'il pouvoit sans chagrin consentir à m'entendre,
Peut-estre par mes soins:

ARTEMISE.

Je ne veux rien apprendre,
J'aurois trop de regret si ma lâche bonté
Un seul moment encor vous avoit écouté,
Pour un indigne cœur ce seroit trop de gloire,
De vos égaremens j'ay perdu la memoire,
Et j'aime mieux cent fois ne m'en plus souvenir,
Que de me voir enfin forcée à les punir;
Vous ne verrez en moy ni fureur ni foiblesse,
Mais cependant songez au peril qui vous presse;
Les Ambassadeurs Grecs dans ce même moment
Poursuivent vostre mort avec empressement,
Tout seconde aujourd'huy leur cruelle entreprise,
Et vous avez perdu le secours d'Artemise:
Adieu.



SCENE

SCENE IV.

PALMIS, ALCIBIADE, AMESTRIS.

ALCIBIADE.

Quelle fierté, j'ay dû la preſſentir;
Mais Palmis ſuit ſes pas, & je la voy ſortir.
Avec le même honneur vous me voyez Madame :
Juſte Ciel ! n'eſt-il plus de pitié dans voſtre ame ?
Ne verray-je perſonne en ces momens aff. eux
Prendre quelque intereſt au ſort d'un malheureux ?

PALMIS.

Que me demandez-vous, que pouvez-vous attendre
D'une foible pitié qui ne peut vous deffendre ?
Artemiſe & le Roy brûlent d'un fier courroux.
Contre eux, vous le ſçavez, je ne puis rien pour vous.

ALCIBIADE.

Non, vous ne pouvez rien contre-elle, & contre un pere,
Moy-même je ne puis condamner leur colere ;
Elle eſt juſte, Madame, & bien-toſt l'Univers
Apprenant quels honneurs icy m'étoient offerts,
Qu'il n'a tenu qu'à moy d'en joüir & de vivre
Approuvera la mort où ce refus me livre ;

Mais auſſi l'Univers inſtruit de mon ſecret,
Honoreroit mon ſort d'un éternel regret,
S'il ſçavoit qu'inſenſible aux ſoûpirs d'Artemiſe
D'une plus noble ardeur mon ame eſtoit épriſe,
Qu'un objet que les Dieux ont formé de leurs main
Pour attirer luy ſeul tous les vœux des humains,
Qui confond d'un regard la raiſon, la prudence
Que tant d'infortunez aiment ſans eſperance
Me contraint de mourir pour ſes divins appas.
Madame en cet eſtat ne me plaignez-vous pas?
Vous détournez vos yeux, je commence à cōprendr
Que vous feignez encor de ne me point entendre
D'un criminel amour voſtre cœur irrité
Cherche à pouvoir douter de ma temerité:
Non, non, n'en doutez point, j'oſe le dire encore
Alcibiade meurt parce qu'il vous adore,
Et de ſes ennemis ne craint plus le courroux,
Puiſqu'au moins vous ſçavez qu'il s'immole pou
vous;
Je prevoy quelle horreur va fondre ſur ma teſte,
Je voy qu'à m'accabler voſtre bouche s'appreſte
Mais attendez, Madame, & pour quelques momen
Daignez ſuſpendre encor vos premiers ſentimens.
Portez du moins vos yeux ſur toute ma conduite,
Forcé de vous aimer je m'impoſay la fuite,
Je m'éloignay du Roy, j'abandonnay la Cour,
Trop content pour tout bien d'emporter mo
amour;
Vous venez, je vous voy, je ne puis plus me taire
De mon bizare ſort j'explique le miſtere;
Mais je ne parle, helas, par un dernier effort
Que dans le même inſtant où je cours à la mort
Où je n'ay plus d'eſpoir, où rien ne peut deffendre
Ce ſang infortuné que les Grecs vont répandre,

Je vous le sacrifie avec la même ardeur,
Dont les autres amans recherchent leur bonheur,
Mon cœur en vous aimant n'eût jamais d'autre envie,
Et se plaint de n'avoir à donner qu'une vie.

PALMIS.

Je ne puis rassurer mon esprit confondu,
Quel discours? quelle audace? ay-je bien entendu?
Un banny de la Grece à mes yeux se declare?
Il ne se souvient plus du rang qui nous separe?
Et sans aucun égard trahissant ma bonté
Abuse lâchement de ma credulité?
Comment pretendez-vous expier cette offense?
Un autre avec éclat marqueroit sa vengeance,
Mais un juste mépris vous en punira mieux,
C'est une peine deuë aux cœurs audacieux;
Il me suffit des maux où le destin vous livre,
Sans que je prenne encor le soin de vous poursuivre:
Allez donc, étouffez des soûpirs indiscrets,
Et sur tout à mes yeux ne vous montrez jamais.

ALCIBIADE.

Non, j'atteste des Dieux la grandeur souveraine
Que vous ne verrez plus cet objet qui vous gene;
Il faut vous le cacher, je vais prendre ce soin
Dieûx cruels! mon malheur ne peut aller plus loin,
Je ne vous parle plus de ma funeste flamme;
C'en est fait, cependant souvenez-vous Madame
Que si dans mes ayeux je ne voy point de Rois
J'ay fait connoistre au moins mon nom par mes exploits:
Que si pour vous aimer il faut une Couronne
Ce n'est pas la vertu, c'est le sort qui la donne;

Qu'enfin s'il n'a pas mis un Sceptre dans ma main,
Je ne doy point rougir des fautes du destin ;
Je vous laisse, il est temps de remplir vôtre attente,
Jamais ma passion ne fut si violente ;
Mais malgré tout l'amour dont mon cœur est épris,
Je sens qu'il n'est point fait pour souffrir des mépris.

SCENE V.

PALMIS, AMESTRIS.

AMESTRIS.

J'Admire cet effort, il me charme Madame,
Achevez, triomphez d'une honteuse flâme ;
Mais quoy vous soûpirez, faut-il vous attendrir?

PALMIS.

Alcibiade helas ! me quitte & va mourir ;
O gloire de mon sang ! ô devoir trop barbare !
Que de maux ! que de pleurs ta rigueur me prepare !
Qu'il m'en coutera cher d'avoir crû ma fierté ?
Mais n'ay-je pas trop loin poussé la cruauté ?
Injuste que je suis ! ma bouche desespere
Un cœur que l'amour même a choisi pour me plaire
Quand le mien s'applaudit & triomphe en secret
Je feins de m'offencer de l'aveu qu'on me fait,
Quand toute ma raison ne me défend qu'à peine,
La peur de me trahir me rend plus inhumaine,

C'est à vos seuls conseils trop barbare Amestris,
Qu'Alcibiade doit un si funeste prix,
Sans vos cruels avis, loin de vostre presence
J'aurois eu moins de force & moins de violence,
Avez-vous remarqué lorsque je luy parlois,
Quel desespoir ? Mais quoy si je le rappellois?
Si par des mots plus doux je luy faisois compren-
dre....

AMESTRIS.

Madame...

PALMIS.

Laissez-moy, je ne veux rien entendre,
Ne vous opposez plus au penchant de mon cœur,
Je veux de ce Heros prevenir le malheur ;
Rompons, rompons le cours de son destin funeste,
Qu'il vive, c'est assez, que m'importe du reste ;
Sauvons-le, s'il se peut, qu'il apprenne du moins
Par mes tristes soûpirs, par mes plus tendres soins,
Qu'en le desesperant je m'immole moy-même,
Qu'enfin s'il meurt pour moy, s'il m'adore, je l'aime,
Pensez-vous qu'un amour que soûtient la vertu,
Avec tant de rigueur doive estre combatu,
Qu'un tendre mouvement inspiré par l'estime
Puisse estre avec raison regardé comme un crime ?
Ah ! loin qu'un tel amour ait rien de criminel,
Qu'il seroit glorieux s'il estoit eternel.
Si...

SCENE VI.

PALMIS, AMESTRIS, PHARNABAZE

PHARNABAZE.

DAignez pardõner à l'ardeur qui m'enflâm
Je cherche Alcibiade, il eſt ſorty Madame,
Quel chemin a-t'il pris ? il eſtoit en ces lieux.

PALMIS.

Je ne ſçay, mais quel trouble éclate dans vos yeux
Pourquoy le cherchez-vous? enfin de quelle crainte
De quel fremiſſement voſtre ame eſt-elle atteinte ?

PHARNABAZE.

Madame, il va perir. Dans ce moment le Roy
Aux Ambaſſadeurs Grecs vient de donner ſa Foy
Il vient de leur livrer le ſang qu'ils luy demandent
Prêtes à le verſer leurs mains déja l'attendent :
Ces cruels ennemis par tout vont le chercher,
Et contre leur fureur rien ne peut le cacher,
Juſques dans ce Palais, ſans attentat, ſans crime,
Par l'ordre d'Artaxerce ils prendront leur victime
Madame, c'en eſt fait.

PALMIS.

Ah ! courrons le trouver ;
Suivez-moy, Pharnabaze, il faut....

PHARNABAZE.

Quoy !

PALMIS.

Le sauver.

PHARNABAZE.

Vont le sauver Madame ? ô Ciel.

PALMIS.

C'est trop attendre,
Craignez-vous avec moy d'oser trop entreprendre ?
L'abandonnerez-vous à ces Grecs furieux ?

PHARNABAZE.

Moy, Madame, ah ! plûtost que j'expire à vos yeux.

PALMIS.

Finissons les perils d'un cœur si magnanime,
Regarde qui voudra mon dessein comme un crime,
Si je puis arracher ce Heros du trépas,
De mon empressement je ne rougiray pas.

Fin du quatrième Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ALCIBIADE *seul.*


E pourray-je assouvir la fureur qui m'entraîne ?
Je cours de tous costez, & ma recherche est vaine :
Où sont-ils les cruels contre moy conjurez,
Ces Grecs, ces traitres Grecs de mon sang alterez ?
On dit que dans ces lieux leur troupe divisée
A me donner la mort est enfin disposée,
Que d'une ardeur égale on les voit me chercher
Qu'ils viennent, mon dessein n'est pas de me cacher,
Mon desespoir répond à leur impatience,
Les traîtres pourront-ils soûtenir ma presence ?
Et sera-t-il quelqu'un parmy ces inhumains,
Qui ne tienne la vie, ou l'honneur de mes mains,
Que mon bras n'ait tiré du milieu du carnage,
Ou sauvé des horreurs d'un funeste esclavage ?

Quels degrez, quels chemins m'ont cõduit à la mort?
Justes Dieux! de quels traits marquâtes-vous mon sort?
Quelle diversité de bon-heur, d'infortune?
De pleine confiance, ou de crainte importune?
Tantost comblé d'honneur, & par tout adoré,
Tantost chargé de honte, & par tout abhorré
Jadis de tous les Grecs le Demon tutelaire,
Aujourd'huy triste objet de toute leur colere.
Mais, que dis-je, hay, méprisé de Palmis,
Dont j'ay craint les dédains plus que mes ennemis,
Qui croira que du Ciel l'arrest irrevocable,
Ait fait pour un seul homme un sort si peu semblable?
Mais que veut Amintas?

SCENE II.

ALCIBIADE, AMINTAS.

AMINTAS.

Je vous trouve en ces lieux,
Je vous revois enfin, j'en rends graces aux Dieux,
Nous vous cherchions, Seigneur, avec un soin extréme,
Pharnabaze me suit, & Palmis elle-même.

ALCIBIADE.

Palmis! qu'entens-je: ah Ciel!

AMINTAS.

Seigneur dans un moment,
Vos yeux seront témoins de son empressement ;
Mais la voicy.

SCENE III.

ALCIBIADE, PALMIS, PHANABAZE, AMESTRIS, AMINTAS.

PALMIS.

Je viens assurer vôtre vie,
Je viens vous dérober aux fureurs de l'envie,
Cet amy genereux s'interesse pour vous,
Jusqu'à braver du Roy l'inflexible courroux,
Ne vous informez point quel mouvement m'inspire ;
Adieu fuyez, Palmis n'a plus rien à vous dire.

ALCIBIADE.

Moy fuïr ? ah ! je ne puis pour de malheureux jours
D'une fuite honteuse emprunter le secours ;
Laissez-moy prés de vous malgré le sort contraire
M'applaudir du bonheur de vous voir sans colere,
Quel transport impreveu succede à mon effroy ?
Je puis vous voir sans crime ; ah ! ç'en est trop pour moy ?

PALMIS.

Obeïssez, craignez de m'irriter encore.

ALCIBIADE.

Cet ordre m'est sacré, Madame je l'adore ;

Mais ne preſſez plus, c'eſt un ſecours trop vain
Qui pourroit de ma fuite aſſurer le chemin ?

PHARNABAZE.

Moy, Seigneur, je le puis du moins pour cet ouvrage,
Quels que ſoient mes perils, j'ay tout mis en uſage,
Deja ſur le Pactole un vaiſſeau preparé,
Vous offre ſur les eaux un chemin aſſuré,
Confiez voſtre vie au vent qui vous appelle,
Montrez-vous chaque jour à quelque mer nouvelle,
Sans chercher un azile auprés d'un autre Roy,
Que les Grecs forceroient de vous manquer de foy,
Cachez-leur vôtre ſort, nos ſoins dans voſtre abſence
Agiront prés du Roy, prendront voſtre deffence,
Et peut-eſtre qu'un jour vous reverrez ces lieux
Triomphant & chargé de noms plus glorieux ;
Vous ſçavez vers le Port une ſecrete iſſuë
Dont la route à vos Grecs n'eſt pas encore connuë,
Je vais vous devancer, vous ſuivy d'Amintas,
Secondez mon projet, & marchez ſur mes pas,
Ne vous étonnez point ſi l'on vient vous ſurpren-
dre,
Vous me verrez bien-toſt voler pour vous deffen-
dre.

SCENE IV.

PALMIS, ALCIBIADE, AMESTRIS, AMINTAS.

ALCIBIADE.

ARrestez, il me laisse, amy trop genereux,
Pourquoy vous chargez-vous du sort d'un malheureux ?
Madame, permettez que je desobeïsse,
Voulez-vous que pour moy Pharnabaze perisse,
Ou du moins qu'il s'expose à tomber de son rang ?
Ah ! puissay-je plûtost voir couler tout mon sang ?
Aussi bien pensez-vous que je puisse survivre
A l'absence mortelle où la fuite me livre ?
A souffrir le trépas mon cœur s'est preparé ;
Mais, Madame, ce cœur triste, desesperé
Ne peut porter ailleurs le feu qui le devore,
Ne vous souvient-il plus que ce cœur vous adore ?
Que sans cesse vers vous tous mes vœux emportez.

PALMIS.

Finissez ce discours. On vous attend : Partez,
Contraignez un amour qu'il faut que je deteste,
Et qui ne peut avoir qu'une suite funeste,
Ma gloire m'en prescrit l'indispensable Loy,
Artaxerce est mon pere, & vous n'estes pas Roy;
Ce vous doit estre assez dans ce moment terrible
De voir qu'à vos perils je me montre sensible ;

Je vous diray bien plus, pour flater vos douleurs.
L'état où je vous voy me coûtera des pleurs,
Et malgré les efforts de ma gloire offensée,
J'en garderay long-temps la funeste pensée.

ALCIBIADE.

Madame,

PALMIS.

Rassurez mes esprits allarmez,
Ne me repliquez point, fuyez si vous m'aimez.

ALCIBIADE.

Helas!

SCENE V.

PALMIS, AMESTRIS.

PALMIS.

CIel prends-en soin! où me vois-je reduite?
Je ne puis partager les perils de sa fuite,
Cruel devoir! je suis tels ordres absolus.
Magnanime Heros je ne te verray plus;
Tu cours au gré du sort des flots & de Neptune
Traîner l'affreux débris d'une illustre fortune,
Les vents vont pour jamais t'emporter loin de moy,
Je te jure du moins de ne penser qu'à-toy,

Fatigué de la Cour du plus grand Roy du monde
Mon cœur impatient va te suivre sur l'onde,
Mes soûpirs enflammez aprés toy vont voler
Jusqu'à l'heureux instant, ou prompte à m'accabler
Une mort favorable à mes desirs offerte
Arrestra les pleurs que je donne à ta perte.

SCENE VI.

PALMIS, ARTEMISE, AMESTRIS, BARSINE.

ARTEMISE *à Barsine.*

JE la voy, penetrons les secrets de son cœur,
Puis-je vous demander quelle injuste douleur,
Quel transport imprevû, quelles vives alarmes
Madame, de vos yeux ont fait couler des larmes?
Fille du plus puissant, du plus juste des Rois,
Cent Monarques jaloux attendent vostre choix;
Unique & digne objet de l'amour d'un tel pere,
Une superbe Cour vous sert & vous revere,
Quand tout conspire ensemble à vos vœux les plus doux,
Est-il quelque chagrin qui passe jusqu'à vous?

PALMIS.

Madame, je n'ay point de sujet de tristesse.

ARTEMISE.

Pourquoy me cachez-vous la douleur qui vous presse?

Jusques à ce moment vous ne me celiez rien,
Et l'amitié joignoit vostre sort & le mien;
Aujourd'huy de vos pleurs vous faites un mystere,
Je ne vous presse plus, c'est à moy de me taire;
Mais, Madame, souffrez que j'ose m'informer
D'un proscrit dont le sort peut encor m'allarmer?
Tantost quand je l'ay fuy vous estes demeurée,
Comment vous estes-vous d'avec luy separée?
Quels estoient ses discours? A-t'il justifié
Les criminels refus qui l'ont sacrifié?
On dit même qu'icy vous venez de l'entendre;
Vous vous troublez: Voila ce que je veux apprendre,
Et sans chercher encor de nouvelles raisons
Ce trouble où je vous vois éclaircit mes soupçons.
De l'orgueil de mon sang reprenons les maximes,
D'un perfide Etranger punissons tous les crimes:
C'en est un que sa mort ne sçauroit reparer,
D'avoir pû sans amour me faire soûpirer,
Que me sert qu'à la Grece Artaxerce le livre?
C'est pour mes interests qu'il doit cesser de vivre;
Vous, Madame, craignez l'impatient courroux
D'un pere justement irrité contre vous.

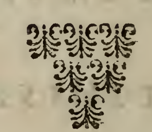
PALMIS.

Moy, Madame!

ARTEMISE.

Courons. O Ciel que vais-je faire?
Quoy donc en un moment à moy-même contraire
Je vais perdre un Heros que j'ay tant protegé
De tant d'autres malheurs par le sort affligé?
Par un motif honteux je deviens inhumaine,
Et jusques sur Palmis je veux porter ma haine;

S'ils n'ont pû resister au penchant de leur cœur,
Quel crime ont-ils commis digne de ma fureur ?
Et quoy qu'un fol amour encor me persuade,
M'estoit-il plus permis d'aimer Alcibiade ?
Ouvre les yeux enfin foible Artemise, voy
Quel opprobre à jamais va rejallir sur toy ?
Hier encor tes jours couloient dans l'innocence,
Ton cœur ne connoissoit ny couroux ny vengeance,
Tu n'aurois pû former sans tressaillir d'horreur
Un seul de ces projets qu'enfante ta fureur,
Regarde où te conduit l'ardeur d'estre vangée,
Malheureuse, & combien un jour seul ta changée ?
Madame pardonnez à mon égarement,
Ma honte, ma douleur suffit pour mon tourment ;
Et toy perfide amour qu'à jamais je deteste,
Terrible passion, penchant vrayment funeste !
Ne faut-il qu'un moment à ton cruel poison
Pour bannir la vertu, pour troubler la raison ?
Laisse-moy. Je reprends l'empire de mon ame ;
Si j'ay pû m'égarer par une indigne flâme,
Je montreray bien-tôt par des soins éclatans
Que du moins mon erreur n'a pas duré long-temps.



SCENE VII.

ARTAXERCE, PALMIS, ARTEMISE, AMESTRIS, BARSINE.

ARTAXERCE *à Artemise.*

J'Ay prononcé, Madame, & vous ferez vangée
A punir un ingrat ma gloire eſt engagée,
Ma pitié deſormais ne ſçauroit l'épargner
Sans rompre le traité que je viens de ſigner,
Ce jour éclairera cette mort legitime,
Les Grecs impatiens pourſuivent leur victime,
Et dans ces mêmes lieux témoins de ſes mépris
Cet infidele cœur en recevra le prix,
Son adreſſe ne peut le cacher à leur veuë,
Icy de tous coſtez leur troupe eſt répanduë,
Il n'eſt point de paſſage, il n'eſt point de détour
Que leurs yeux irritez n'obſervent tour à tour.
Jamais contre un tyran des peuples en furie
N'ont montré tant de haine, & tant de barbarie,
Que contre ce proſcrit autrefois leur appuy,
Ces mortels ennemis en font voir aujourd'huy:
Mais quoy vous fremiſſez, craignez-vous de m'entendre?

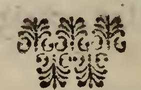
ARTEMISE.

Au prix de tout mon ſang je voudrois le deffendre,

Oüy, Seigneur, revoquez un ordre trop cruel,
Sauvez Alcibiade, il n'est point criminel,
Vous apprendrez un jour toute sa destinée,
Elle est, n'en doutez point, assez infortunée
Pour meriter de vous un reste de pitié,
Au nom de mes Ayeux, & de vostre amitié,
Hastez-vous & des Grecs prevenez la vengeance.

ARTAXERCE.

O Ciel ; de ce discours que faut-il que je pense ?
J'ay crû voir dans vos yeux les plus vives fureurs,
Cependant je n'y voy que les plus tendres pleurs.
Un banny de la Grece ose braver la Perse,
Il méprise les dons, l'amitié d'Artaxerce,
Il refuse la main que vous luy presentez,
Et pour ses jours encor vous vous inquietez ?
Quel mouvement secret, quelle force invincible
A tant d'affronts reçûs peut vous rendre insensible ?
Avez-vous oublié l'orgueil de vostre sang,
Et tous les fiers devoirs qu'exige vostre rang ?
Mais quoy tous mes efforts, tant de raisons pressantes
Contre un lâche ennemy deviennent impuissantes ?



SCENE VIII.

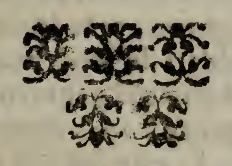
ARTAXERCE, PALMIS, ARTEMISE, AMESTRIS, BARSINE, MEMNON.

MEMNON.

Seigneur, Alcibiade attend prés de ces lieux,
Il demande à vous voir.

ARTAXERCE.

Qu'entends-je ? justes Dieux,
Qu'il entre. Que mon ame est icy combatuë !
Puis-je ? Mais quel objet se presente à ma veuë ?



SCENE IX.

ARTAXERCE, ALCIBIADE, PALMIS, ARTEMISE, PHARNABAZE, AMESTRIS, BARSINE, MEMNON.

ALCIBIADE.

LAissez-moy, Pharnabaze, en vain vous me priez,
Je veux voir Artaxerce, & mourir à ses pieds,
Ah! Seigneur, vous voyez au gré de vostre envie
Qu'une sanglante mort va terminer ma vie,
Je fuyois de ces lieux, les Grecs l'ont remarqué,
Et pleins de leur fureur d'abord m'ont attaqué,
Tous mes efforts n'ont pû m'assurer le passage,
Le fidele Amintas victime de leur rage
Est mort en combattant. Par tout enveloppé,
Et dans ce même instant d'un trait mortel frapé
Je tombois dans leurs mains sans le bras secourable.
D'un Amy trop soigneux des jours d'un miserable.
Pharnabaze, Seigneur, prés de nous arrivé,
Avec quelques soldats de leurs mains ma sauvé:
Daignes luy pardonner sa genereuse audace,
Je viens à vos genoux vous demander sa grace,
Ne la refusez pas à mes soûpirs mourans,
Et jugez de mon cœur par ce soin que je prens,
Madame, c'est à vous qu'en mourant je m'adresse,
Voyez quel est le prix qu'a receu ma tendresse,

D'un amour ſans eſpoir le tyrannique effort
A plus fait contre moy que les Grecs ni le ſort.

ARTAXERCE.

Ah ! que m'apprenez-vous ?

ALCIBIADE.

Je parlay. Sa colere
Fut le prix malheureux d'un amour temeraire,
Si je n'ay pû pretendre à recevoir ſa foy,
Quels biens poſſedez-vous qui ſoient dignes de moy :
Et que peut pour un Grec le plus grand Roy du monde,
Quand ſur la liberté noſtre bon-heur ſe fonde ?
Je meurs enfin. La mort m'épargne la douleur
De ne pouvoir pour vous exercer ma valeur,
De voir la Grece un jour troublée, ou ſoümiſe,
Et ſur tout d'eſtre ingrat aux bontez d'Artemiſe ;
Pharnabaze le ſoûtient.
C'en eſt fait, je ſuccombe, & mon ſort eſt trop beau,
La gloire m'a ſuivy juſques dans le tombeau ;
Je triomphe, & pour moy le trépas a des charmes,
Puiſque je voy vos yeux me donner quelques larmes,
Et m'honorer enfin d'une noble pitié,
Vous pour dernier effet d'une illuſtre amitié,
à Pharnabaze.
Oſtez-moy de ces lieux pour ſauver ma conſtance,
Elle craint ces objets, & cede à leur preſence.
Pour remplir mon deſtin ſans en eſtre abattu,
Je ſens que j'ay beſoin de toute ma vertu.

ARTEMISE.

Quel malheur, juſtes Dieux!

PALMIS.

Fortune impitoyable!

Il expire.

ARTAXERCE.

Je voy que ce coup vous accable,
Mais loin de condamner de ſi juſtes douleurs,
Je ſuis preſt avec vous de répandre des pleurs.

FIN.

PHOCION,

TRAGEDIE.

ACTEVRS.

PHOCION,	General des Atheniens.
AGNONIDE,	autre General d'Athenes.
CHRISIS,	fille de Phocion.
ALCINOVS,	fil,d'Agnonide Amant de Chriſis.
DIONE,	Confidente de Chriſis.
LICAS,	Gouverneur d'Alcinovs.
CLITUS,	Capitaine Athenien.
AREAS,	autre Capitaine Athenien.
GARDES.	

La Scene eſt à Athenes, dans le Palais de la Republique.

PHOCION,



PHOCION,

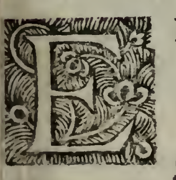
TRAGEDIE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

CHRISIS, DIONE, LICAS.

CHRISIS.



EH bien Licas, eh bien, puis-je voir Agnonide,
L'avez-vous informé du dessein qui me guide ?
Sçait-il que pour mon Pere une juste terreur
Accable mes esprits & déchire mon cœur,
Et qu'un ordre cruel m'empeschant de le suivre,
Au comble des horreurs son absence me livre.

LICAS.

Madame, par mes ſoins Agnonide eſt inſtruit
De l'état déplorable où le ſort vous reduit ;
Vôtre douleur le touche, & preſt à vous entendre,
Il viendra dans ces lieux où vous pouvez l'attendre.

SCENE II.

CHRISIS, DIONE.

CHRISIS.

QUel accueil, quel diſcours, quel changemens grands Dieux !
Puis-je me méconnoiſtre ? & ſuis-je dans ces lieux
Où mon Pere en ſes mains tenant le ſort d'Athéne
Signala l'équité de ſes loix ſouveraines :
Sont-ce ces meſmes murs & ce meſme Palais,
Où l'heureux Phocion méditoit ſes projets ;
Qui marquant chaque jour ſon zele & ſa ſageſſe,
Firent l'étonnement & l'honneur de la Grece.

DIONE.

Madame....

CHRISIS

Tu le vois, mille objets menaçans,
Confirment à l'envy les chagrins que je ſens ;

Ces indignes enfans de noſtre Republique,
Qui mon Pere toûjours éloigna de l'Attique,
Amas preſque infiny d'eſclaves, d'étrangers,
Ne m'expoſent-ils pas à de nouveaux dangers :
Ces gardes qui jadis s'ouvrant à mon paſſage,
Me rendoient en tremblant un legitime hommage,
Aujourd'huy ne m'offrant que des yeux ennemis,
Aprés de longs efforts m'ont à peine permis
De venir juſqu'icy faire parler mes larmes,
Pour fléchir un Tyran, trop impuiſſantes armes.

DIONE.

C'eſt ce Tyran luy ſeul dont les lâches projets
Ont troublé de vos jours le bonheur & la Paix,
Jaloux de Phocion, ſa parricide envie,
Attaque également & ſa gloire & ſa vie ;
Il pourſuit un Heros juſqu'icy tant vanté,
Un Heros que la guerre a toûjours reſpecté.
Un Heros.....

CHRISIS.

Ah ! finis cet éloge inutile,
Reſerve ces diſcours pour un temps plus tranquile ;
Et loin de retracer ſa gloire & ſes vertus,
Songe que ce Heros peut-eſtre ne vit plus :
Que Caſſander aigry par les Tyrans d'Athenes,
Ou le livre à la mort, ou le charge de chaînes.
Ingrats Atheniens, pourrez-vous le ſouffrir ?
Ah ! marchez ſur ſes pas, & pour le ſecourir
Dans les murs de Pellé, haſtez-vous de répandre
Voſtre ſang, que ſon bras ſçût tant de fois défendre ;
Et toy barbare autheur de nos communs malheurs,
Toy dont l'ambition fait couler tous nos pleurs,

Agnonide, prévient les maux de ta patrie,
En sa faveur du moins calme ta barbarie,
Souviens-toy que ce Chef dont tu proscris les jours,
Contre tout l'Univers nous deffendit toûjours,
Qu'Athenes va tomber, si ta haine l'oprime,
Et vanger en tombant cette grande victime.

DIONE.

Et qui peut se flater que ce tyran plus doux,
Reconnoistra son crime, & suspendra ses coups :
Madame, à ce retour je voy peu d'aparence ;
Esclave de son rang, & fier de sa puissance,
Nous le verrons plûtost par de nouveaux forfaits
Achever chaque jour ses infames projets :
Mais tandis que sa haine injuste & sanguinaire,
Détruit la Republ'que, & poursuit vostre Pere,
Son fils, du moins, son fils le jeune Alcinoüs,
Vous force en mesme temps d'admirer ses vertus.
Je ne puis oublier avec quelle assurance
Du fidelle Licas trompant la vigilance,
Il suivit Phocion, & courut partager,
De son sort incertain la gloire & le danger,
Pouvez-vous ! . . . .

CHRISIS.

Sa vertu digne d'estre estimée,
Par ce noble dessein me fut trop confirmée ;
Il vint dans le moment que mes premiers malheurs
Livroient mon ame en proye aux plus vives douleurs.
Madame, me dit-il, la fortune contraire
Au plus grand des perils expose vostre Pere,
C'est le mien qui le livre aux mains de Cassander
Dont la haine barbare ose le demander ;

Je ne viens point icy par un lâche artifice,
De cet ordre funeste excuser l'injustice;
Non, je viens en meslant mes pleurs à vos soûpirs,
Du moins par quelque espoir flater vos déplaisirs;
Je pars malgré la loy du peuple & de mon Pere,
Je me dérobe aux soins d'un Gouverneur severe:
On poursuit Phocion, je vole à son secours;
Au destin qui l'attend j'exposeray mes jours,
Trop heureux si mon sang versé pour sa querelle,
Le rend à vostre amour, & vous prouve mon zele.
Tels furent ses discours, & ses derniers adieux,
Et dans le mesme instant s'éloignant de mes yeux,
Il me fit concevoir une foible esperance,
Et partit asseuré de ma reconnoissance.

DIONE.

Mais, Madame, est-ce assez, & ne croyez-vous pas
Qu'adorateur secret de vos divins appas,
Quand pour vos interests il court tout entreprendre,
Il se propose un prix qu'il a droit de pretendre.

CHRISIS.

Dione que dis-tu?

DIONE.

Que son amour pour vous
Merite en sa faveur des sentimens plus doux.

CHRISIS.

Helas! crois-tu qu'il m'aime?

DIONE.

En doutez-vous encore,
Ses yeux n'ont-ils pas dit que ſon cœur vous adore,
Ses regards, ſes ſoûpirs au deffaut de ſa voix,
Du feu qui le conſume ont parlé mille fois ?
Vous l'avez vû vous-meſme, avoüez-le Madame;

CHRISIS.

Faut-il te faire voir juſqu'au fond de mon ame ?
J'ay crû m'apercevoir dans tous nos entretiens,
Que ſes timides yeux trembloient devant les miens;
Que ſon eſprit confus & ſa bouche incertaine,
Tandis qu'il me parloit ne s'exprimoient qu'à peine,
J'ay meſme, le voyant interdit, inquiet,
Senty, je l'avoüray, quelque trouble ſecret:
Dione, je ne puis t'en dire davantage;
J'ignore des amans les ſoins & le langage,
Sur ce que j'ay crû voir je n'oſe m'arreſter,
Quoy qu'il en ſoit enfin j'en veux toûjours douter;
Eloignons ces objets de ma triſte penſée,
Grands Dieux ! preſervez-moy d'une ardeur inſenſée,
Mon cœur d'aſſez de maux eſt troublé chaque jour,
Sans qu'il éprouve encor les tourmens de l'amour.

DIONE.

Pourquoy vous formez-vous de ſi triſtes allarmes ?

CHRISIS.

Non ces plaiſirs parfaits, ces doux tranſports, ces charmes,

Que l'amour fait ſentir aux cœurs qu'il a choiſis,
Ne ſont point deſtinez à celuy de Chriſis ;
Le ſort me perſecute avec trop de conſtance,
Pour permettre . . . mais Dieux ! noſtre ennemy s'avance.

SCENE III.

CHRISIS, AGNONIDE, DIONE, CLITUS.

CHRISIS.

ENfin pour vous parler j'obtiens quelques momens,
Vos Gardes ſont touchez de mes gemiſſemens,
Ils ne m'oppoſent plus de funeſte barriere :
Mais aucun ne m'aprend le deſtin de mon Pere ;
Que fait-il, où plûtoſt par quelle injuſte loy,
Soûmettez-vous ſa vie aux caprices d'un Roy,
Dont le rang odieux & l'orgueil tyrannique,
N'eurent jamais de droit ſur cette Republique.
Quel crime a donc commis ce Chef infortuné,
De quelles trahiſons l'avez-vous ſoupçonné ?
A-t-il ſacrifié par de ſecretes haines
Aux faveurs des Tyrans la liberté d'Athenes ?
Comptez, examinez les jours de ce Heros,
Vous n'y découvrirez que de nobles travaux ;
Qu'une vertu ſans ceſſe à nos yeux confirmée,
Et dont la pureté paſſe la renommée.

AGNONIDE.

Madame je le vois, voſtre aveugle douleur,
Du ſort de Phocion m'impute le malheur,
J'oubliray toutefois cette cruelle injure,
En faveur des tranſports qu'inſpire la nature.
Il ne faut qu'un moment pour vous deſabuſer,
Et détruire l'erreur qui vous fait m'accuſer,
Madame, ay-je trahy la ſevere juſtice?
Ay-je ſeul ordonné que Phocion periſſe?
Tout le Peuple en fureur a conſpiré ſa mort,
Et nommé Caſſander arbitre de ſon ſort;
Vous ſçavez que ce Roy ſucceſſeur d'Alexandre,
Contre la Republique alloit tout entreprendre.
Deux fois loin de ces murs Nicanor repouſſé,
Et du Port de Pirée avec honte chaſſé;
De ce Roy contre nous allume la colere,
Il impute ſa fuite aux ſoins de voſtre Pere:
Athenes toutefois l'accuſe hautement
D'avoir pour ſa deffence agy trop lentement;
Ainſi livré tout ſeul à la haine commune
Ay-je pû l'arracher à ſa triſte infortune?
Ay-je dû le ſauver & prévenir vos pleurs?
Pour faire ſur l'Etat tomber tous ſes malheurs.
Non, Madame, & mon fils Alcinoüs luy-meſme,
Ce fils qui m'eſt ſi cher par ſa vertu ſuprême,
Par mon ordre à mes yeux periroit aujourd'huy,
S'il faloit prononcer entre Athenes & luy.

CHRISIS.

Puiſſent les Dieux vangeurs me prendre pour victi-
me,
Si j'oſe condamner cette noble maxime;

J'en connois la justice, & Phocion cent fois
M'en fit dans ses leçons la plus sainte des loix;
Si sa mort à l'Etat eut esté necessaire,
Vous deviez quelque temps la laisser volontaire;
Et voir si son grand cœur lâchement démenty,
Auroit pû balancer à prendre son party.
Ah! que dans cet état sa victoire derniere,
Eust dignement finy son illustre carriere,
Dans les murs de Pellé nous l'eussions vû voler;
Heureux pour son païs de pouvoir s'immoler,
Et moy de sa vertu cherissant la memoire,
Consolant ma douleur par l'excés de sa gloire;
Voyant son nom par tout à jamais reveré,
En pleurant son trépas je l'aurois admiré.
Mais que sans l'avertir du coup qu'on luy prepare,
On le livre avec joye aux mains d'un Roy barbare!
Car je ne conte plus parmy nos Nations
Tous ces Chefs separez par leurs divisions,
Ces Grecs qui trop long-temps éloignez de la Grece
Ont succé des Persans la haine & la mollesse,
Ces Grecs qui sous un Roy le plus grand des Heros,
Jusqu'au bout de la terre ont porté leurs travaux,
Mais qui l'ayant perdu nous ont trop fait connoistre
Que toute leur grandeur estoit duë à leur maistre;
Indignes du haut rang où sa main les a mis,
Et de donner des loix à ceux qu'il a soümis;
Sur tout ce Cassander, ce monstre dont l'envie
De ce vainqueur du monde a terminé la vie;
Et qui par le poison....

AGNONIDE.

Ah! Madame, arrestez,
N'outragez plus ce Prince, & du moins respectez

De son nom, de son rang, l'auguste caractere;

CHRISIS.

Eh quoy! s'il le profane, est-ce à moy de m'en taire?

AGNONIDE.

Oüy l'on doit ces égards au sacré nom de Roy.

CHRISIS.

Ce nom dans un tyran n'est plus sacré pour moy.

AGNONIDE.

Appellez-vous tyran un Prince legitime?

CHRISIS.

J'appelle un Roy tyran quand il aime le crime.

AGNONIDE.

Et quels crimes, Madame, a commis Cassander.

CHRISIS.

Celuy qui les soûtient peut-il les demander?

AGNONIDE.

Si nous sommes tous deux tels que vous l'osez dire,
Vous flatez-vous encor que Phocion respire?

CHRISIS.

De vos fureurs les Dieux ont pû le preserver.

AGNONIDE.

Si les Dieux l'ont voulu, leur bras la pû sauver;
Mais rarement les Dieux prodiguent leurs miracles.

CHRISIS.

Leur moindre volonté ne trouve point d'obstacles.

AGNONIDE.

Nous aprendrons bien-tost qui de nous s'est trompé.

CHRISIS.

Helas! je cede au coup dont mon cœur est frapé;
Ma fierté ne peut plus soûtenir la pensée
Du parricide affreux dont je suis menacée.
Poursuy tyran, poursuy tes barbares desirs,
De l'excés de nos maux fay tes plus doux plaisirs;
Je voy quelle raison t'interesse à deffendre,
Contre tout l'Univers, l'assassin d'Alexandre:
Les jours de Phocion détruisoient tes projets,
Ils vont estre le prix de ta servile paix:
Peut-estre à mes soûpirs le Ciel encor propice,
Malgré tes soins cruels confondra l'injustice;
S'il me refuse enfin le secours de son bras,
Le secours des Mortels ne me manquera pas:
Je ne m'explique point, mais si mon Pere expire,
Il ne mourra pas seul, & j'ose te predire,

Qu'aprés l'avoir conduit aux horreurs de son sort,
Peut-estre autant que moy tu pleureras sa mort;
Adieu.

SCENE IV.

AGNONIDE, CLITUS.

AGNONIDE.

Que me dit-elle, & quelle est son attente?
Mais non, je ne crains point sa menace impuissante,
Et la foudre aujourd'huy dût-elle m'accabler,
Dans un si beau chemin je ne puis reculer.
Il est temps de cueillir l'heureux fruit de mes peines,
Accablons, cher Clitus la liberté d'Athenes,
Hastons-nous d'accomplir mes glorieux projets,
Faisons-nous dans ces murs un trône & des sujets,
Et renversant les loix de cette Republique,
Rappellons la splendeur des premiers Rois d'Attique.

CLITUS.

Mais, Seigneur, songez-vous.

AGNONIDE.

J'ay tout examiné
Je sçay que mon projet peut estre condamné;

Que ces timides cœurs dont la prudente adresse,
Sous le nom de vertu déguise sa foiblesse,
Qui n'osant s'occuper des soins ambitieux,
Redoutent les perils cent fois plus que les Dieux;
Ces cœurs, dis-je, ennemis de mes desseins sublimes,
Leur donneront les noms qu'on donne aux plus grands crimes,
Mais aussi que diront ceux dont la noble ardeur,
Entraîne tous les vœux vers la seule grandeur,
Qui loin de contracter de basse servitude,
Du soin de commander font toute leur étude;
Et ne pouvant souffrir de maistre ny d'égal,
Gardent l'ambition jusqu'au terme fatal.
Ces superbes mortels me prenant pour exemple,
Dans le fond de leur cœur m'éleveront un temple,
Et soit que le destin me favorise ou non,
Parmy les noms fameux ils compteront mon nom;
Je t'avoüray pourtant quelque espoir qui m'anime:
Que j'eus quelque terreur en commençant le crime,
D'un violent remords mon cœur fut combatu,
Lors que de Phocion j'attaquay la vertu:
Mais voulant sur mon front placer le Diadême,
Il faloit ou le perdre ou me perdre moy-même;
Pour m'éloigner du rang que je me suis promis,
Je le crains plus luy seul que tous mes ennemis.

CLITUS.

Chargé d'ans & de soins, dont le nombre l'accable,
Un seul homme, Seigneur, est-il si redoutable?
Et se peut-il enfin ....

AGNONIDE.

Eh! ne conçois-tu pas,
Qu'un homme tel que luy fait le sort des états?

Quoy que mille raisons à sa perte m'attachent,
Je luy dois un aveu que ses vertus m'arrachent:
C'est un de ces mortels que le Ciel quelquefois
Fait naître pour deffendre ou rétablir les Loix,
Un de ces cœurs choisis, des ces heureux genies,
Où les Dieux font briller leurs faveurs infinies,
Que de leur feu divin ils ont soin d'éclairer,
Et qu'un ennemy mesme est contraint d'admirer.

CLITUS.
Eh! faut-il donc, Seigneur, attenter à sa vie?

AGNONIDE.
Triste effet, cher Clitus, des fureurs de l'envie;
Avec moins de vertus Phocion sans secours,
Tranquile dans ces murs eut vû couler ses jours,
Et passé sans peril les plus longues années,
Qu'à son obscur destin la parque auroit données.
Mais loin de rapeller les pressantes raisons,
Qui le font immoler à mes justes soupçons,
Etouffons les remords que me cause sa perte,
En songeant quelle gloire à mon fils est offerte;
Car Clitus c'est pour luy cêt fois plus que pour moy;
Que j'aspire à ranger ce peuple sous ma loy:
C'est l'amour de ce fils digne d'une couronne,
Qui r'assure mon cœur quand le crime l'étonne,
Qui sur tous mes perils me fait fermer les yeux,
Et braver le courroux des hommes & des Dieux.

CLITUS.
Mais, Seigneur, vostre fils par sa fuite impréveuë..

AGNONIDE.
Ah! ne m'en parle plus, ce souvenir me tuë;

Finissons un discours qui me glace d'effroy,
J'ignore quel dessein peut l'éloigner de moy ;
Il a surpris Licas, il m'a surpris moy-mesme,
Et le sort secondant son fatal stratagême,
Je n'ay pû découvrir le chemin qu'il pris,
En vain jusqu'à ce jour mes soins l'ont entrepris ;
Mais mon cœur affligé reprend quelque esperance ;
L'ingrat ne peut long-temps tromper la diligence,
Des fidelles amis qui vont de Cour en Cour,
Le chercher, l'avertir & presser son retour ;
Allons donc pour luy seul consommer mon ouvrage,
Des cœurs que j'ay gagnez ranimer le courage,
Sur les plus obstinez faire un dernier effort,
Par l'espoir du salaire ou la peur de la mort,
Et m'instruire sur tout, si, selon mon envie,
Dans Pellé Phocion a vû trancher sa vie.

Fin du premier Acte.





ACTE II.

SCENE PREMIERE.

AGNONIDE, CLITUS.

AGNONIDE.

APPROCHE, vien Clitus, mes chagrins sont passez,
Je voy mes vœux secrets par le Ciel exaucez;
Dieux ! avec quels transports mon cœur s'ouvre à la joye.

CLITUS.

Eh ! quel est le bon-heur que le Ciel vous envoye ?

AGNONIDE.

Je viens de recevoir un billet de mon fils.

CLITUS.

Ah ! se peut-il ?

AGNONIDE.

Licas en mes mains l'a remis.

CLITUS.

Sçavez-vous sous quel Ciel Alcinoüs respire?

AGNONIDE.

Nous l'ignorons encor, on n'a pû m'en instruire;
Ce n'est que par les soins d'un esclave inconnu
Que cet heureux écrit jusqu'à nous est venu;
Mais mon fils vit enfin, & bien-tost sa presence
Doit remplir en ces lieux ma plus chere esperance;
Vous me l'avez sauvé, grands Dieux, c'en est assez;
Ecoute cependant ces mots qu'il m'a tracez.

Il lit.

Ne me regardez point comme un enfant rebelle;
Seigneur, un soin pressant loin d'Athenes m'apelle,
La gloire l'autorise. Excusez un dessein,
Que l'Univers entier voudroit combattre en vain:
Si contre moy ma fuite arme vostre colere,
Bien-tost par mon retour j'iray vous satisfaire,
Et chercher sans vouloir forcer vos sentimens,
La peine de mon crime ou vos embrassemens.

Il continuë.

Tu vois par son respect, tu vois par sa promesse,
Que son empressement répond à ma tendresse,
Cependant croiras-tu qu'en ce mesme moment
Je rends graces aux Dieux de son éloignement:

Autant que son depart m'a fait sentir d'allarmes,
Autant son prompt retour peut me coûter de larmes;
N'en doute point, je crains qu'un destin malheureux
Ne le rameine icy plûtost que je ne veux.

CLITUS.

D'un pareil sentiment je cherche en vain la cause.

AGNONIDE.

Clitus dans le dessein que mon cœur se propose,
Prés d'opprimer l'Attique & de donner des loix,
A des peuples nourris dans la haine des Rois.
Avant que d'exercer un pouvoir legitime,
Il faudra l'assurer par plus d'une victime,
Et porter la rigueur jusqu'à la cruauté,
Contre les ennemis de mon authorité;
Proscrire, sans égard ny de vertu ny d'âge,
Des Citoyens trop fiers pour souffrir l'esclavage,
Dont le bras à toute heure armé pour me punir,
Si je ne les perdois pourroit me prévenir.
Dans ce tumulte affreux qu'exciteront mes armes,
Dans ces proscriptions, ces combats, ces allarmes;
Mon fils pourroit tomber, & je perdrois en luy
Le bon-heur de mes iours, mon espoir, mon appuy;
Je ne veux point enfin que le sceptre d'Athenes
Le rende comme moy l'objet de tant de haines,
Chargé seul des forfaits qu'il me coûte à gagner,
A ce fils innocent je les dois épargner,
Et le faire passer dans ses mains vertueuses,
Tel que jadis sortant de ses courses fameuses;
L'invincible Thesée arrivé dans ces lieux,
Le reçût de son Pere à la face des Dieux,

CLITUS.

J'admire pour ce fils vos ſoins & vos tendreſſes,
Mais Caſſander, Seigneur, tiendra-t'il ſes promeſſes ?
Eſtes-vous aſſuré d'obtenir ſon ſecours?
Enfin, de Phocion tranchera-t'il les jours ?
Je crains que la pitié malgré vous ne l'arreſte.

AGNONIDE.

Non, ſon appuy m'eſt ſûr & ma victime eſt preſte,
Mais quand il manqueroit à ce qu'il m'a promis,
A d'autres deffenſeurs mon deſtin eſt remis;
Demetrius, Cratere, Antigonus, Eumene,
Hazarderont pour moy leur grandeur ſouveraine:
Conſtans à ſoûtenir mes droits & mon deſſein,
Ils paroiſtront bien-toſt les armes à la main,
Et porteront icy cette ſanglante guerre,
Dont leur bras fait rougir la moitié de la terre:
Pour Phocion, ſes jours ne ſçauroient m'échaper,
Si Caſſander l'épargne & craint de le fraper,
J'eſpere que le peuple armé contre ſa vie
Viendra me demander qu'elle luy ſoit ravie.
J'excite contre luy ſes fureurs chaque jour;
Je luy rendray fatal l'inſtant de ſon retour,
Pour aigrir contre luy ce peuple impitoyable,
Je le fais ſouvenir de ce jour déplorable,
Où Nicanor fut preſt de nous aſſujettir,
Tandis que Phocion, loin de nous avertir,
Condamnant nos ſoupçons contre ce temeraire,
De ſes trompeurs ſermens vantoit la foy ſincere;
Et luy donnant le temps d'avancer ſes projets,
Craignoit en l'attaquant de violer la paix.

Voilà par quels chemins je prepare sa perte ;
Et si j'en puis saisir l'occasion offerte,
Quel comble à mon bon-heur de le voir expirer !
Dans cette mesme place où prompt à l'honorer,
Nos Citoyens jadis par des cris de victoire,
Celebroient à l'envy ses vertus & sa gloire.
Mais sa fille paroist. Je crains de luy parler,
De nouveaux déplaisirs je n'ose l'accabler ;
Laissons-la de ses maux accuser la Fortune,
Sortons, & prévenons une plainte importune.

SCENE II.

CHRISIS, DIONE.

CHRISIS.

ARrestez. Il me fuit, & ne m'écoute pas,
Je ne sçay quel dessein precipite ses pas ;
Quel trouble me saisit ? que faut-il que je pense,
De ce soin qu'il a pris d'éviter ma presence ?
Juste Ciel ! de mon Pere a-t'il appris le sort,
Et ne s'éloigne-t'il que pour cacher sa mort ?
Dione, c'en est fait leur rage est assouvie.

DIONE.

Non, Madame, l'amour vous répond de sa vie ;
Fiez-vous à ses soins ; ne vous souvient-il plus
Du depart, des sermens du jeune Alcinoüs,

Sa valeur vous promet un ſuccés moins contraire.

CHRISIS.

Ah Dieux ! ſur quelle foy me dis-tu que j'eſpere,
Alcinoüs peut-il en de barbares lieux
S'oppoſer aux deſſeins d'un Roy victorieux ?
Et renverſer les loix de ſon pouvoir ſuprême
Qu'en hazardant ſes jours & ſe perdant luy-même;
Helas ! il a pery ſans ſauver Phocion,
Et pour redoublement à mon affliction
Athenes par leur mort eſt à jamais privée
De toute la vertu qu'elle avoit conſervée.

DIONE.

Mais ſongez....

CHRISIS.

Mon deſtin ne peut eſtre adoucy.

DIONE.

Alcinoüs...

CHRISIS.

Eh bien ?

DIONE.

Madame le voicy.

SCENE III.

ALCINOUS, CHRISIS, DIONE.

CHRISIS.

De quel étonnement, grands Dieux, ſuis-je frapée,
Eſt-ce vous que je vois, ne ſuis-je point trompée ;
Ah, Seigneur, diſſipez le trouble de mon cœur
Venez-vous augmenter ou finir mon mal-heur,
Découvrez-moy mon ſort, reverray-je mon Pere
A-t'il d'un Roy barbare évité la colere ?
Puis-je enfin me flater de ſon heureux retour.

ALCINOUS.

Madame, en doutez-vous, puis que je vois le jour
Croyez-vous que ſoigneux de garantir ma teſte,
J'auray vû ſur luy ſeul éclater la tempeſte ;
Et ſon ſang à mes yeux lâchement répandu,
Sans que parmy ſes flots le mien fuſt confondu ?
Non, Madame, jaloux de deffendre ſa vie,
Sa perte, de la mienne auroit eſté ſuivie :
Et du moins vous contant ſon déplorable ſort,
On vous auroit conté l'hiſtoire de ma mort :
Mais grace à ſa vertu, grace aux Dieux tutelaires
Mes ſoins pour le ſauver n'eſtoient pas neceſſaires
Et la fin de ce jour va l'offrir à vos yeux,
Vangé des noirs deſſeins de tous ſes envieux.

CHRISIS.

Ce changement ſoudain, cette joye impreveuë
Jette un trouble nouveau dans mon ame éperduë,
Et ma foible raiſon, mes eſprits languiſſans
Ne ſçauroient reſiſter au plaiſir que je ſens;
Quoy vos ſoins genereux n'ont point trouvé d'obſta-
cle !
Mais ne me cachez plus par quel heureux miracle
Mon Pere m'eſt rendu, qui me l'a conſervé ?

ALCINOUS.

Je vous l'ay déja dit. Sa vertu l'a ſauvé :
Sa fierté, ſa ſageſſe & l'éclat de ſa vie,
Ont deſarmé le bras qu'avoit armé l'envie;
Vous devez à luy-meſme un ſi parfait Heros,
Et luy ſeul s'eſt donné la vie & le repos.
O Ciel ! que ne peut point ſur le cœur le moins
juſte,
L'intrepide regard, & la preſence auguſte
D'un mortel dont les jours ménagez par les Dieux,
Sont pleins de nobles ſoins & de faits glorieux :
Madame, Caſſander enflâmé de colere,
Au milieu de ſa cour fit traîner voſtre Pere;
Le ſupplice eſtoit preſt. De barbares Soldats
Attendoient le ſignal, marqué pour ſon trépas
Devant ce Tribunal Phocion ſe preſente,
Et loin de faire entendre une voix ſuppliante,
Tel que dans les perils ſe montrent les Heros,
A ce Prince ſuperbe il adreſſe ces mots :
Caſſander, je ne ſçay quelle fureur t'anime,
Par quel droit pretens-tu me choiſir pour victime ?

Mon pays par mes ſoins s'eſt long-temps deffendu,
J'ay reculé ſa chûte autant que je l'ay dû ;
Loin de me repentir de ce fameux ouvrage,
Que n'ay-je pour ſa gloire encor fait davantage,
Que n'ay-je pû ranger la Grece ſous ſes loix,
Et détruire l'orgueil & l'Empire des Rois.
Voilà mes ſentimens, je ne veux point les taire,
Et ne m'attache point à calmer ta colere ;
Verſe pour me punir, ſi je t'oſe offenſer,
Ce reſte de mon ſang que l'âge alloit glacer ;
Mais ſonge pour le moins quand tu vas le répandre,
Qu'il fut jadis ſacré pour le grand Alexandre ;
Que ce Roy, qui du monde a conquis la moitié,
Aprés m'avoir connu m'offrit ſon amitié,
Et m'en fit confirmer les premiers témoignages,
Par d'honorables ſoins & de precieux gages ;
Je ne te dis plus rien. Frape, perce ce cœur
Remply pour ſes devoirs de la plus vive ardeur
Et donne à l'Univers par ce noir ſacrifice
Un exemple éclatant d'horreur & d'injuſtice,
Tandis que par les miens trahy, perſecuté,
J'en donne un de conſtance & de fidelité.

CHRISIS.

O force plus qu'humaine ! O merveilleux courage

ALCINOUS.

Caſſander étonné d'entendre ce langage,
De mouvemens divers en ſecret combatu,
Eſt forcé malgré luy d'admirer ſa vertu ;
Va, luy dit-il, reçoy le jour que je te laiſſe,
Sois toûjours l'ornement & l'honneur de la Grece

Plus penetré d'estime encor que de pitié,
Je me fais un bon-heur d'avoir ton amitié,
Ne la refuse pas. C'est un Roy qui te prie,
Et libre, va revoir & servir ta patrie.

CHRISIS.

Ainsi de mes ennuis le cours est terminé.

ALCINOUS.

Et moy plus que jamais à souffrir condamné,
Je fremis des mal-heurs que le sort me presente,
Vôtre infortune cesse & la mienne s'augmente,
Trop digne d'exciter vostre compassion,
Je suis plus mal-heureux que n'estoit Phocion.

CHRISIS.

Vous, Seigneur, quel mal-heur peut troubler vôtre vie?

ALCINOUS.

Helas, Madame, helas! faut-il que je le die?
Cet aveu dangereux loin de me soulager,
Dans un gouffre nouveau peut encor me plonger;
Toutefois, dust ma peine en devenir plus rude,
Elle me plaira mieux que mon incertitude;
Mais quoy, prés d'expliquer le mal-heur de mon sort,
Mon courage abatu succombe à cet effort;
Je commence un discours qu'aprés je desavouë,
Et ma langue interdite à regret se dénouë,
C'est vous en dire assez: Mes esprits éperdus,

Mes regards incertains, mes soûpirs confondus,
Ce long saisissement, ma surprise soudaine,
Cette source de pleurs que je retiens à peine,
Et la crainte sur tout d'aigrir vostre courroux;
Tout ne vous dit-il pas que j'expire pour vous ?

CHRISIS.

Ah, Seigneur !

ALCINOUS.

Cet aveu ne doit point vous surprendr
Madame, & de long-temps vous devez vous a
tendre
A voir un jour enfin éclater cette ardeur,
Que jusqu'à ce moment j'ay caché dans mon cœu
Mais que déja cent fois vous auriez dû connoistr
Si vous songiez aux feux que vos beaux yeux fo
naistre;
J'ay veu le premier jour sans vouloir me flatter,
Quelles difficultez j'avois à surmonter,
Mais mon ardeur s'irrite encor par ces obstacles,
L'amour en ma faveur me promet des miracles:
Si je ne trouve pas par un dernier malheur,
L'obstacle le plus grand au fond de vostre cœur
Sur tout, je ne veux point que la reconnoissance
Vous force malgré vous à quelque complaisance;
Si ma flâme vous gêne, ou ne vous touche pas,
Prononcez sans remords l'arrest de mon trépas:
J'ay servy Phocion par égard pour luy-même,
Et ne l'ay point servy parce que je vous aime
Ce seroit me traitter avec indignité
Qu'imputer à l'amour ma generosité.

J'aimay de Phocion la vertu consommée,
Dans un autre que luy je l'aurois estimée,
Et pour un inconnu lâchement opprimé
Avec la mesme ardeur mon bras se fust armé ;
Vous ne me devez rien. N'écoutez donc Madame,
Que les seuls mouvemens que vous dicte vôtre ame,
Parlez, parlez sans crainte, & ne voyez en moy
Que mon cœur, mon respect, mon amour & ma foy.

CHRISIS.

Helas !

ALCINOUS.

Achevez.

CHRISIS.

Ciel !

ALCINOUS.

Ah ! c'est trop vous contraindre,
Quel seroit mon bonheur si vous pouviez me plaindre ?
Montrez-moy par pitié vos sentimens secrets.

CHRISIS.

Pour chercher Phocion je sors de ce Palais,
Je suy les mouvemens que le devoir m'inspire.

ALCINOUS.

Eh quoy ! vous me laissez sans me vouloir rien dire ;

Vous refusez un mot à mon empressement.

CHRISIS.

Devez-vous demander d'autre éclaircissement :
Voyez-vous dans mes yeux ny mépris ny colere,
Faut-il de ma pitié de marque plus sincere
Que ce triste soûpir qui vient de m'échaper,
Et le cœur d'un amant s'y devoit-il tromper ?

SCENE IV.

ALCINOUS, CHRISIS, LICAS, DIONE.

LICAS.

Madame, Phocion arrive dans Athenes.

CHRISIS.

O moment fortuné qui termine mes peines !
Raison ; devoir amour precipitez mes pas ?
Adieu, Seigneur.

ALCINOUS.

Je vais.....

CHRISIS.

Non, ne me suivez pas.
Demeurez.

ALCINOUS.

J'obeïs aprés vostre deffence,
Mais que je vay souffrir de mon obeïssance !

SCENE V.

ALCINOUS, LICAS.

LICAS.

Que vois-je ? quel adieu ? quel discours ? ah ! Seigneur,
Vos regards, vos transports, ont trahy vostre cœur ;
Vous aimez, juste Ciel ! que dira vostre Pere ?

ALCINOUS.

Ah Dieux ! luy voudras-tu reveler ce mistere,
Qu'il l'ignore à jamais. Eh quoy mon cher Licas ;
Pourrois-tu me trahir !

LICAS.

Non ne le craignez pas,
Dans les soins que de moy demandoit vostre enfance
Vous avez trop souvent senty ma complaisance,
Et c'est encor l'effet de la mesme amitié
Qui m'inspire pour vous une juste pitié ;

Mais prevoyez, Seigneur, quelle ſuite funeſte.
Voſtre amour . . . .

ALCINOUS.

C'eſt aſſez, épargnez-moy le reſte;
Dans cet heureux inſtant je ne veux rien prévoir
Qui puiſſe traverſer ma joye & mon eſpoir.

Fin du ſecond Acte.





ACTE III.

SCENE PREMIERE.

PHOCION, CHRISIS, & DIONE.

PHOCION.



ENFIN nous sommes seuls. Embrassez-moy ma fille,
Le Ciel me fait revoir ces murs & ma famille;
Seuls objets où mon cœur porta toûjours ses vœux,
Et que malgré mes soins le sort rend malheureux,
Je ne le cele point, à cette chere veuë,
D'un transport si charmant mon ame s'est émeuë;
Qu'il a pû balancer pendant quelques momens
De mes profonds ennuis les cruels mouvemens!
Pour vous, ce tendre amour, & ce respect sincere
Que vous avez toûjours senty pour vostre Pere,
Vous ont fait, je le sçay, partager mes malheurs,
Nos barbares tyrans ont joüy de vos pleurs
Contre-eux, vostre douleur n'avoit point d'autres armes.

CHRISIS.

Pourquoy rappellez-vous ces mortelles allarmes ?
N'y songeons plus Seigneur, mais vivez, je vous voy,
Quelle gloire pour vous, & quel plaisir pour moy,
De pouvoir embrasser un Pere que j'adore ?
Juste Ciel ! qu'il m'est doux de vous revoir encore;
Tranquile & respecté chez les Atheniens.

PHOCION.

Ah ! que tu connois mal quels sont nos Citoyens ;
Des Peuples inconstans, l'ame basse & commune
Regle leurs sentimens au gré de la fortune,
Et tel qu'ils adoroient dans la prosperité,
Devient leur ennemy par son adversité:
Ils avancent sa perte injuste ou legitime,
Et joignent leur secours au destin qui l'opprime,
Je viens de l'éprouver. Tout le peuple autrefois
Voloit pour applaudir à mes moindres exploits ;
Quand suivy de captifs gemissans sous nos chaînes
Triomphãt j'approchois des sacrez murs d'Athenes
Et je voy qu'aujourd'huy ce Peuple furieux
Ne souffre qu'à regret mon retour en ces lieux :
Et d'un Tyran barbare aimant les injustices,
La haine est le seul prix qu'il donne à mes services

CHRISIS.

Eh ! laissez-le, Seigneur ce Peuple criminel,
Il merite de vous un mépris éternel ;
Ne vous permettez plus la moindre inquietude,
Pour des cœurs sans justice, & pleins d'ingratitude

A leur propre conduite abandonnez leur sort,
Et bien-tost l'infortune ou les fers, ou la mort
Vangeront vos bontez trop mal recompensées;
Portez, portez ailleurs vos vœux & vos pensées,
A l'heureuse Chrisis donnez tous vos momens,
Inspirez à son cœur vos nobles sentimens;
Que vos soins desormais soient pour vôtre famille,
Que vivant avec vous . . .

PHOCION.

Que dites-vous ma fille,
Nos soins les plus pressans, nostre premier amour,
Sont dûs aux lieux sacrez où nous venons au jour,
Athenes plus que tout m'est precieuse & chere,
J'en estois Citoyen avant que d'estre Pere,
Son salut me tient lieu de tous les autres biens,
Et vos droits sur mon cœur sont moins forts que les siens;
Mais puisque de ma foy l'ingrate se défie,
Et méprise ces soins que je luy sacrifie,
Sans trahir mon devoir je puis les donner tous
Au panchant naturel qui m'entraîne vers vous;
Oüy, ma fille, mes vœux & mon bon-heur suprême,
Se bornent à joüir de vous & de moy-même;
Vostre vertu me charme. Approchez. Justes Dieux!
Conservez cherement ce tresor precieux,
Et jusques à l'instant, qui doit finir ma vie,
Sauvez nôtre amitié des fureurs de l'envie.

CHRISIS.

Ah quel bonheur! grands Dieux! que mon sort est charmant;
Mais Ciel! Cleon vous cherche avec empressement.

SCENE II.

PHOCION, CHRISIS, CLEON, DIONE.

CLEON.

JE n'ay pû découvrir les desseins d'Agnonide,
Mais, Seigneur, je crains tout de cette ame perfide;
Il assemble avec soin les Chefs & les Soldats,
Tout le peuple en tumulte accompagne ses pas;
Il triomphe, & j'ay veu briller sur son visage
Du plaisir de son cœur l'asseuré témoignage:
Ses funestes apprests peuvent vous menacer.

PHOCION.

Ce seroit trop, Cleon, je ne le puis penser,
Mais quand mes ennemis en voudroient à ma vie,
Est-ce un malheur pour moy qu'elle me soit ravie,
Et dois-je par la fuite en plonger le cours,
Non, grands Dieux! pour le peu qu'il me reste de jours,
Je ne veux point survivre à la chûte d'Athenes,
Et voir loin du peril ses miseres prochaines.

CHRISIS.

Quel étrange dessein, Seigneur, quittez ces lieux
Eloignez-vous.

PHOCION.

Cachez cette crainte à mes yeux ;
Ma fille, cet avis devroit moins vous suprendre,
Quel que soit mon destin je dois icy l'attendre.

CHRISIS.

Rendez-vous à mes soins, songez à vous Seigneur,
Quoy mes pleurs ne sçauroient émouvoir vôtre cœur.

PHOCION.

Non, & ces lâches pleurs font honte à ma famille,
Mes yeux n'osent en vous reconnoistre ma fille ;
J'en rougis. Si j'avois formé quelque attentat
Contraire à mon devoir ou funeste à l'Etat,
Voyant mon nom chargé d'une indigne memoire,
Vous devriez pleurer la perte de ma gloire,
Et voir avec douleur vôtre pere privé
D'un honneur si long-temps par son sang conservé ;
Mais puisque grace au Ciel la plus injuste envie
Ne peut donner d'atteinte à l'éclat de ma vie,
Ne pleurez point pour moy, pleurez d'autres malheurs
Plus cruels que mon sort, plus dignes de vos pleurs ;
Pleurez la liberté, sur tout pleurez le crime
Des lâches ennemis dont je suis la victime.

CHRISIS.

Malgré mes déplaisirs je l'avoüray, Seigneur,
Vos genereux discours flatent encor mon cœur ;
J'admire la vertu que vous faites paroître,
Et je rends grace aux Dieux de ce qu'ils m'ont fait naître
D'un Heros dont la gloire est égale à la leur,
Et dont la fermeté passe encor la valeur.

SCENE III.

PHOCION, ALCINOUS, CHRISIS, CLEON, DIONE.

ALCINOUS.

SEigneur, ma raiſon cede au coup qu'on vous prepare,
Je fremis au ſeul bruit d'un projet ſi barbare;
Le Peuple à haute voix demande voſtre mort.

CHRISIS.

Juſte Ciel!

ALCINOUS.

Prevenez leur criminel effort;
A leurs perfides coups dérobez voſtre teſte;
Fuyez, Seigneur, fuyez évitez la tempeſte:
Vous me voyez icy preſt à guider vos pas,
Je viens pour vous offrir le ſecours de mon bras;
Au nom de tous les Dieux, Seigneur, je vous convie,
De vous rendre à mes vœux, d'aſſurer vôtre vie,
Mais ne differez point. Secondez mes tranſports,
Seigneur, ſi vous joignez vos ſoins à mes efforts;
J'oſe atteſter des Dieux la majeſté ſuprême,
Qu'Athenes, que la Grece & Caſſander luy-même
Contre vos jours ſacrez conſpireroient en vain.
Je jure . . . .

PHOCION.

Je conçoy quel est vôtre dessein,
Je sçay pour dérober ma teste à cet orage
A combien de perils l'amitié vous engage ;
Je le juge aisément par tous vos soins passez,
Mais il n'en est plus temps, Seigneur, c'en est assez.

ALCINOUS.

Ah ! que meditez-vous ? quelle funeste envie ?
Vous fait abandonner le soin de vôtre vie.
Suivez-moy....

PHOCION.

Moderez cette boüillante ardeur ;
Et du moins un moment écoutez-moy, Seigneur :
Ne vous opposez point au peuple qui m'opprime,
Laissez-le sans obstacle immoler sa victime ;
Abandonnez ma vie, il veut me la ravir,
Et conservez la vostre encor pour le servir :
Vous estes dans un âge où par d'heureuses peines,
Vous pouvez rétablir la puissance d'Athenes ;
C'est là l'unique gloire où vous devez penser,
C'est là que vos vertus se doivent exercer ;
Pour moy qui gemissant sous le poids des années,
Ne dois plus esperer de belles destinées,
Qui cedant aux efforts que je voudrois tenter,
Ne me sens plus de bras pour les executer ;
Loin d'aller à genoux mandier des aziles,
Je méprise mes jours puis qu'ils sont inutiles.

ALCINOUS.

O Ciel !

PHOCION.

Je voy Clitus, & je n'ignore pas
Quel funeste dessein conduit icy ses pas.

SCENE IV.

PHOCION, ALCINOUS, CHRISIS, CLITUS, DIONE, Gardes.

CLITUS.

Seigneur, je suis chargé d'un ordre....

ALCINOUS.

Temeraire!

PHOCION.

Arrestez. Où vous porte une aveugle colere?

ALCINOUS.

Laissez-moy...

PHOCION.

L'immoler ce seroit me trahir!
Aux decrets de l'Etat j'ay juré d'obeïr;

Je me ſuis fait toûjours de cette obeïſſance
Un auſtere devoir dont rien ne me diſpenſe,
J'en ay preſcrit au peuple une ſevere loy,
Pourrois-je ſans rougir la violer pour moy :
Je n'examine point au moment qu'on m'accable
Si je ſuis en effet innocent ou coupable,
Si celuy qui m'opprime obſerve l'équité,
Je ſonge ſeulement à ſon autorité ;
Puiſqu'il la tient du Peuple elle eſt juſte & ſuprême,
Je la reſpecte en luy comme dans Solon même ;
J'obeïs ſans murmure, & s'il faut me vanger,
Je ne voy que les Dieux qui s'en doivent charger.

CHRISIS.

Ah Ciel !

PHOCION.

Ne craignez rien : Je vous ſuivray ſans peine,
Clitus ; j'aſſouviray la fureur inhumaine
De ces Peuples ingrats qui demandent ma mort,
Seigneur, ne tentez plus de criminel effort,
Pour prolonger des jours dont le cours m'importune,
D'Athenes s'il ſe peut relevez la fortune ;
Verſez tout voſtre ſang pour maintenir ſes droits,
Et pour la garantir de l'Empire des Rois :
Vous, ma fille, armez-vous d'un genereux courage,
Laſſez par vos vertus le ſort qui nous outrage,
Si je meurs aujourd'huy n'accuſez point les Dieux,
Cachez-vous aux regards d'un Peuple furieux ;
De vos triſtes foyers faites voſtre retraite,
Ne montrez de ma mort qu'une douleur diſcrete,
Rappellez les conſeils que je vous ay donnez,
Et voyez les malheurs qui vous ſont deſtinez,

Du même œil dont je voy ceux où le Ciel me livre ;
Sur tout, si vous m'aimez gardez-vous de me suivre.
Adieu.

SCENE V.

CHRISIS, ALCINOUS, DIONE.

ALCINOUS.

Quel cœur, grands Dieux, dans cette extremité
Porta jamais si loin son intrepidité ?
Je l'envie & le plains. Je le pleure & l'admire.

CHRISIS.

Et moy, Seigneur, & moy je ne puis vous rien dire,
Vous sçavez mes mal-heurs, vous les connoissez tous,
Et je dois seulement embrasser vos genoux.

ALCINOUS.

Ah ! Madam

CHRISIS.

Seigneur, soulagez ma misere,
Je meurs, j'ay tout perdu quand j'ay perdu mon pere ;
Rendez-le moy, vous seul pouvez nous secourir

ALCINOUS.

Pour vous le rendre, helas! ne faut-il que mourir?
J'y voleray, Madame, & vous ſerez ſervie.
J'exige ſeulement pour le prix de ma vie,
Que voſtre cœur ſepare en ces momens affreux,
D'un Pere criminel un fils trop mal-heureux;
Et qu'au moins ſi je meurs où mon amour m'entraîne,
Mourant je ne ſois point l'objet de vôtre haine.

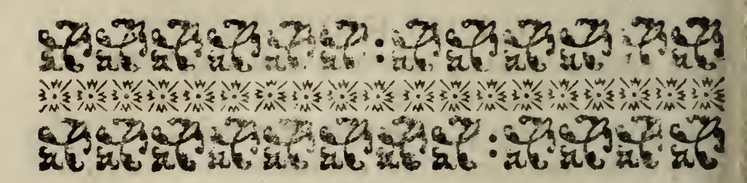
CHRISIS.

Que me demandez-vous? Allez, Seigneur, allez,
Mes yeux par mes mal-heurs ne ſont point aveuglez;
Ils ne confondent point l'innocence & le crime,
L'un a toute ma haine, & l'autre mon eſtime.

ALCINOUS.

Aprés un tel aveu trop content de mon ſort,
Je cours pour Phocion faire un dernier effort,
Je vay trouver mon Pere, & pour toucher ſon ame,
Luy peindre avec tranſport tout l'excés de ma flâme;
Madame, j'aime trop pour ne pas triompher
De l'injuſte courroux que je veux étouffer:
Je ſuis cher à mon Pere, & mon reſpect, mes larmes,
De ſes cruelles mains feront tomber les armes;
Où contre ſa fureur, par l'amour affermy,
Ne ne le regardant plus qu'en mortel ennemy:
Mon cœur deſeſperé trouvera tout facile,
Phocion par mes ſoins ſera libre & tranquile;
Mon bras le ſauvera du Peuple & de ſes Loix,
Où je vous dis adieu pour la derniere fois.

Fin du troiſiéme Acte.

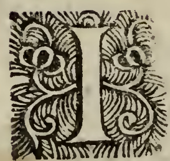


ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

AGNONIDE, CLITUS.

AGNONIDE.



'Ay peine je l'avouë, à te croire sincere,
Mes vœux sont traversez par un fils temeraire ?

CLITUS.

N'en doutez point, Seigneur, enflâmé de courroux,
Ce fils impetueux s'est armé contre nous.

AGNONIDE.

De cet emportement qui peut estre la cause ?
Quel est donc le dessein que l'ingrat se propose ?
Mais pourquoy l'accuser, un panchant genereux
Le pressoit de servir Phocion mal-heureux ;
Il ignore le prix que sa mort luy destine,
Et ne soupçonne point que c'est sur la ruïne
De ce Chef redouté qu'il a voulu sauver,
Que je fonde le Trône où je dois l'élever :

Ah ! quand je l'instruiray de la gloire immortelle,
Des suprêmes honneurs où sa perte l'appelle,
Je le verray superbe, & plus ardent que moy
Devorer la Couronne, & l'heureux sort d'un Roy;
Renoncer au vain nom d'une vertu sterile,
Pour jouïr avec moy d'un crime plus utile;
Quoy qu'il en soit enfin je réponds de mon fils.

CLITUS.

C'en est donc fait. Vos soins vont recevoir leur prix.

AGNONIDE.

Je n'en sçaurois douter, mon triomphe s'avance,
Le succés de mes vœux passe mon esperance:
Tout le peuple assemblé condamnant Phocion,
Vient d'ouvrir la Barriere à mon ambition;
Voicy le jour fatal de ce grand sacrifice,
Je dois luy prononcer l'Arrest de son supplice;
Va, ma garde t'attend pour le conduire icy.

SCENE II.

AGNONIDE *seul.*

JUsques à ce moment mes soins ont réüssi:
Fortune, à mes desseins, sois encore favorable,
Ton retour ordinaire, & presque inévitable,
Par moy-même, à mon tour doit-il estre éprouvé?

Et si prés du succés l'aurois-tu reservé ?
Ah ! si tu dois tromper mes soins & ma prudence,
Attens à me montrer ta fatale inconstance,
Que ce peuple superbe ayant reçû mes loix,
Puisse placer mon nom parmy ceux de ses Rois,
Et qu'au moins un seul jour joüissant de ma gloire,
Par ce titre éclatant j'assure ma memoire ;
Mais Phocion paroist, declarons-luy son sort,
Commençons, il est temps, mon bon-heur par sa mort ;
Sortez donc de mon cœur, devoir, pitié, tendresse.
Je ne vous connois plus que pour une foiblesse,
Je renonce aux conseils que vous pouvez donner,
Et je me livre à ceux qui me vont couronner.

SCENE III.

AGNONIDE, PHOCION, CLITUS, GARDES.

PHOCION.

ARbitres de mon sort, Dieux que vostre puissance
Avec facilité confond nôtre prudence !
Qui l'eut crû qu'on verroit par un fatal retour
Phocion dans ces lieux accusé quelque jour,
Traîné honteusement par un peuple perfide,
Et pour comble d'horreur jugé par Agnonide.

AGNONIDE.

Ce mépris offençant ces transports de courroux,
Démentent le grand nom d'un homme tel que vous,
Mais loin de prolonger un discours inutile,
Songez que desormais vous n'avez plus d'azile:
Que je viens en ces lieux maître de vôtre sort.

PHOCION.

C'en est donc fait. Ce jour est celuy de ma mort;
Car ne presume pas qu'une telle menace
Que ta fureur me porte à te demander grace,
Ma vertu rougiroit de ces indignes soins,
Et ne veut que mon cœur & les Dieux pour témoins:
Ce n'est pas que je cherche à voir finir ma vie,
Et de quelque malheur qu'elle soit poursuivie,
J'attens ferme & constant à remplir mon destin,
Le moment que le Ciel a marqué pour sa fin;
Mais pour me dérober au peril qui me presse
Je ne sçaurois descendre à la moindre foiblesse;
Un homme tel que moy loin de s'humilier,
Conte ce qu'il a fait pour se justifier:
Ose toy-mesme icy rappeller mon histoire,
Elle ne t'offrira que des jours pleins de gloire:
Chaque instant est marqué par un exploit fameux,
Mais que dis-je? où m'emporte un mouvement honteux?
Est-ce à moy de conter la gloire de ma vie?
D'en retracer le cours quand Athenes l'oublie:
J'en rougis: Je suis prest à me desavoüer;
Prononce, j'aime mieux mourir que me loüer.

AGNONIDE.

Et ne contez-vous point parmy vos faits augustes,
Pour un traitre ennemy vos foiblesses injustes ?
Pouvez-vous excuser vos soins pour Nicanor ?
Dans le Port de Pirée on le verroit encor ;
Que dis-je ? sous le joug, Athenes opprimée,
Serviroit de retraite à sa barbare armée ;
Si malgré vos avis le Peuple furieux
Ne l'eut surpris, deffait & chassé de ces lieux.

PHOCION.

Il est vray, prevenu de la plus forte estime,
Je n'ay pû soupçonner Nicanor d'un tel crime ;
Mais punit-on jamais avec severité
L'excés de confiance & de fidelité ;
Cet ennemy funeste a senty ma colere,
Quand je l'ay deffendu je le croyois sincere ;
Trompé par ses sermens, & guarant de sa foy,
Je voulois que le Peuple en jugeât comme moy,
Et j'aimois mieux tomber sous ses perfides armes,
Que d'immoler sa vie à de vaines allarmes.

AGNONIDE.

On vous eut applaudy si son noir attentat
N'eut menacé que vous & non pas tout l'Etat ;
Mais puisque vos conseils & vôtre negligence
Laissoient nos murs, nos biens, & nos jours sans deffence,
Le peuple justement irrité contre vous,
Aux plus sanglans effets a porté son courroux.

Ses tributs ont reglé ce que je vous annonce,
Decret trop rigoureux qu'à regret je prononce,
On veut que de vos jours le cours ſoit terminé,
Par le honteux ſupplice aux traîtres deſtiné.
Allez l'attendre.

PHOCION.

O Ciel!

AGNONIDE.

Mais la haine publique
Refuſe à voſtre cendre un tombeau dans l'Attique;
Cette terre ne peut le garder dans ſon ſein.

PHOCION.

Dieux avez-vous permis cet horrible deſſein!
Que dira l'Univers inſtruit de ma fortune?
Livré, quoy qu'innocent, à la haine commune;
Je meurs, & mon païs ſauvé par mes exploits,
Pour qui l'on vit mon ſang répandu tant de fois,
Refuſe aprés ma mort de recevoir ma cendre;
Enfin par une loy qu'on ne pourra comprendre,
Il faut loin des honneurs que je m'eſtois promis
Que je cherche un tombeau parmy mes ennemis.

SCENE IV.

AGNONIDE *seul.*

JE ne le cele point, quand ma haine l'accable
J'admire malgré moy ce cœur inébranlable,
Qui toûjours preparé contre les coups du sort,
Me fait presque envier la gloire de sa mort;
Mais loin que sa vertu m'inspire la clemence,
Ce qu'elle a de plus noble & m'irrite & m'offense:
Et c'est enfin pour luy le plus grand des forfaits
D'avoir pû me contraindre à l'aveu que je fais.

SCENE V.

AGNONIDE, ALCINOUS.

ALCINOUS.

AH, Seigneur! qu'a-t'on fait, qu'ose-t'on entreprendre?
Phocion dans les fers, quel sort doit-il attendre?
Quoy Cassander en vain a respecté ses jours,
Puisqu'un peuple barbare en veut trancher le cours
Et vous-même, Seigneur, precipitez sa chûte.

AGNONIDE

AGNONIDE.

J'accable un mal-heureux que le Ciel persecute.

ALCINOUS.

Ah ! loin de l'accabler protegez sa vertu.

AGNONIDE.

Aveugle Alcinoüs que me demandes-tu,
Apprens que c'est moy seul qui l'entraîne au suplice,
Que je joins contre luy l'audace à l'artifice ;
Mais que c'est pour toy seul fils ingrat qu'il perit,

ALCINOUS.

Pour moy grands Dieux ! quel trouble agite mon esprit.

AGNONIDE.

Oüy pour toy, fils ingrat je le repete encore,
Tu ne peux ignorer que ton Pere t'adore ;
Ce tirannique amour étouffant mon devoir,
Jusqu'au Trône a porté mes vœux & mon espoir ;
Appliqué sans relâche à te soûmettre Athenes,
J'immole le seul Chef qui peut tromper mes peines,
Tu recueilliras seul tout le fruit de sa mort ;
Mal-heureux, est-ce toy qui doit plaindre son sort.

ALCINOUS.

Quoy vous avez conduit cette injuste entreprise,
Chaque mot, chaque instant ajoûte à ma surprise ;

Helas! que n'avez-vous grands Dieux dans mon berceau
De mes funestes jours consumé le flambeau ?
Quand vous avez préveu qu'une plus longue vie
D'un semblable attentat devoit estre suivie.

AGNONIDE.

Ciel ! de quels sentimens ton cœur est prévenu.

ALCINOUS.

Je le voy bien, ce cœur ne vous est pas connu :
Helas ! y pensez-vous ? quel funeste heritage
Pretendez-vous, Seigneur me laisser en partage ;
Tyran de ma patrie ? est-il quelque grandeur
Dont ce titre odieux n'efface la splendeur ?
Du Trône & de ses soins mon cœur se sent capable
Mais l'ardeur d'y monter ne me rend point coupable
Sans violer des droits dans Athenes sacrez,
Je voudrois par mon sang m'en tracer les degrez
Du Peuple en ma faveur réünir les suffrages ,
Et meriter de luy les plus justes hommages ;
Ou plûtost sans changer les Loix de nos Ayeux ,
Je voudrois imiter leurs Exploits glorieux :
Posseder leurs vertus si dignes de nos Temples ,
Et sans aller plus loin chercher d'autres exemples
Jaloux de ce Heros que l'on veut immoler ,
Pour mourir comme luy je voudrois l'égaler.

AGNONIDE.

Quel discours !

ALCINOUS.

Dans un fils peut-eſtre il vous offence ;
Mais c'eſt le fruit des ſoins donnez à mon enfance :
J'oſe vous rappeller ce reſpect pour les Loix,
Que vos ſages conſeils m'ont preſcrit autrefois ;
Et je dois reconnoître en ſauvant vôtre gloire
L'amour qui de vôtre ame en bannit la memoire :
Triomphez donc Seigneur, de vôtre ambition,
Accordez à mes vœux les jours de Phocion.
Permettez . . . .

AGNONIDE.

Laiſſe-moy pourſuivre mon ouvrage ;
Vainement voudrois-tu me preſſer davantage ;
Tu n'auras point de part à ces coups inhumains
Qui mettront aujourd'huy le Sceptre dans tes mains ;
Du Trône à mes perils je vay t'ouvrir la route,
Suy-la ſans t'informer des crimes qu'il me coûte.

ALCINOUS.

Seigneur, abandonnez cet horrible deſſein
Où vous m'allez plonger un poignard dans le ſein ;
Si vôtre cœur pour moy devenu moins ſevere,
Peut encore s'ouvrir aux tendreſſes d'un Pere ;
Du triſte Alcinoüs ſçachez tous les ſecrets,
Et concevez par-là Seigneur à quels regrets
La mort de Phocion . . . .

AGNONIDE.

Que pourras-tu m'apprendre,
Quel aveu, quels ſecrets....

ALCINOUS.

Que je vay vous ſurprendre ;
Je n'oſe qu'en tremblant lever les yeux ſur vous,
Vous m'allez accabler de tout vôtre courroux ;
Mais duſſay-je à jamais meriter vôtre haine...

AGNONIDE.

Parle, c'eſt trop tenir mon eſprit à la gêne.

ALCINOUS.

Vous voyez à vos pieds dans ce mal-heureux fils,
Un Amant enchanté des beautez de Chriſis.

AGNONIDE.

O Ciel !

ALCINOUS.

Je ne veux point, Seigneur, pour ma deffence
Des Aſtres ſur les cœurs rappeller la puiſſance ;
D'un aſcendant ſecret l'effort imperieux,
A tiré ſon pouvoir de l'éclat de ſes yeux :
Dés long-temps je l'adore, & je ſens que mon am
Ne peut juſqu'au tombeau brûler d'une autre flâme
C'eſt de ce tendre amour le genereux tranſport,
Qui m'a de Phocion fait partager le ſort ;

Et qui chez Caſſander m'a preſſé de le ſuivre,
Reſolu s'il mouroit de ne le point ſurvivre :
Les Dieux ont relevé ce Heros abatu,
Son mal-heur m'a fait voir juſqu'où va ſa vertu ;
Je brûlois du deſir d'entrer dans ſa famille,
J'ay peint en arrivant ma tendreſſe à ſa fille ;
J'ay crû voir dans ſes yeux quelque retour pour moy,
Quand vos ordres cruels les ont remplis d'effroy ;
Pour ſon Pere enchaîné de nouvelles allarmes,
Avec plus d'abondance ont fait couler ſes larmes ;
A l'excés de ſes maux preſte de ſuccomber,
J'ay veu preſque à mes pieds cette beauté tomber.
Jugez en ce moment de ma triſteſſe extrême,
Cet affligeant objet vous euſt touché vous-même ;
Si dans ce jour fatal Phocion doit perir,
D'un ſi ſenſible coup on le verra mourir ;
Je ne vous diray point qu'une douleur mortelle
Me fera dans l'inſtant expirer avec elle :
On pourroit imputer à de vains mouvemens,
Un diſcours ſi commun aux vulgaires Amans ;
N'en faites point d'épreuve à vôtre fils funeſte ;
Seigneur ſi pour ce fils quelque bonté vous reſte,
Ce n'eſt point à regner que je mets mon bon-heur ;
Chriſis & ma vertu ſuffiſent à mon cœur.

AGNONIDE.

Levez-vous.

ALCINOUS.

Se peut-il, Seigneur, que ma priere
Ait enfin obtenu la grace de ſon Pere ?

AGNONIDE.

Que j'expire plûtoſt. Tes ſoins & ton amour,
M'animent encor plus à luy ravir le jour ;

Sa mort me va vanger de ta perfide flâme,
Un fils qui me trahit ne peut rien ſur mon ame:
Ceſſe donc de tenter des efforts ſuperflus.
Va.

ALCINOUS.

Mon Pere....

AGNONIDE.

Obeïs je ne t'écoute plus.

ALCINOUS.

Et moy j'oſeray tout puiſqu'on me deſeſpere,
Mais non, je garde encor du reſpect pour mon Pere;
Il ceſſe de m'aimer, & je voy que ſon cœur
Sans trouble, & ſans combat acheve mon malheur:
Mais ce jour finira mon ſort & mon ſuplice,
Et puiſque Phocion meurt par vôtre injuſtice,
Dans mon ſang innocent vous me verrez laver
La honte que je ſouffre à ne le point ſauver.

AGNONIDE.

Meurs. Tes jours ne ſont plus precieux à ton Pere;
Mais tu caches en vain ta fureur temeraire,
Au travers du reſpect que tu veux affecter,
Je voy ta perfidie & ta haine éclater;
Mais de tes vains projets je previendray la ſuite,
Et je ſçay le moyen de regler ta conduite;
Hola, Gardes à moy. Répondez-m'en, Licas,
Dans cet appartement ne l'abandonnez pas.

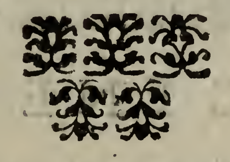
SCENE VI.

ALCINOUS, LICAS, GARDES.

ALCINOUS.

Ciel que vois-je ? Ah ! rends-moy la liberté
ravie,
Pere injuste & cruel, ou m'arraches la vie.
L'espoir seul de la mort m'est offert aujourd'huy,
Si mes Gardes ne sont moins barbares que luy.

Fin du quatriéme Acte.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ALCINOUS *seul.*


RCAS ne revient point. Ciel! quelle impatience?
De mes maux chaque inſtant aigrit la violence.
Il vient.

SCENE II.

ALCINOUS, ARCAS.

ALCINOUS.

LIcas tient-il tout ce qu'il a promis?
A-t'il à me ſervir preparé mes amis?

Pour ſauver Phocion, ſont-ils preſts à me ſuivre ?
Dans le trouble où je ſuis je ne ſçaurois plus vivre.

ARCAS.

Oüy, Seigneur, ils ſont preſts à ſeconder vos vœux,
Ils brûlent comme vous d'un courroux genereux :
Licas a tout conduit, ſa prudence & ſon zele,
Ont bien-toſt aſſemblé cette troupe fidelle ;
Dés le premier ſignal ils ſont preſts à partir,
Je vous laiſſe, & dans peu je viens vous avertir.

SCENE III.

ALCINOUS *ſeul.*

HElas ! quelle infortune à la mienne eſt égale ?
Ordre injuſte & cruel ! contrainte trop fatale !
Déplorable Chriſis, peut-eſtre en ces momens
Ton cœur ſoupçonne-t'il la foy de mes ſermens :
O Ciel ! de mon deſſein ſeconde la juſtice,
Empeſche par mes ſoins que Phocion periſſe :
Differe de ſa mort les appreſts inhumains,
Et fais que je l'arrache à de barbares mains ;
Sa vertu t'intereſſe à prendre ſa deffence,
A ſoûtenir un bras armé pour l'innocence ;
Que mon ſort ſeroit doux ſi je pouvois, grands Dieux,
Rendre un Pere à Chriſis, & mourant à ſes yeux,
Imprimer dans ſon cœur la memoire éternelle,
D'un Amant immolé pour la gloire & pour elle.

SCENE IV.

ALCINOUS, ARCAS.

ARCAS.

VEnez Seigneur, venez, voicy l'heureux moment,
Où vous pourrez ſortir de cet appartement ;
Ne perdons point de temps, le poiſon ſe prepare.

ALCINOUS.

Mourons, ou prevenons cet attentat barbare.

ARCAS.

Fuyez, Seigneur, fuyez, vôtre Pere paroiſt.

SCENE V.

AGNONIDE, CLITUS, ARCAS.

AGNONIDE *à Arcas.*

FAites venir mon fils.

SCENE VI.

AGNONIDE, CLITUS.

AGNONIDE.

CLitus c'en est donc fait.

CLITUS.

Oüy, Seigneur, Phocion sans changer de visage,
Vient de prendre à mes yeux le funeste breuvage;
Mais avant que l'effet de ce mortel poison
Ait glacé ses esprits & troublé sa raison,
Il demande à vous voir.

AGNONIDE.

Eh! qu'a-t'il à me dire?

CLITUS.

Je l'ignore, luy seul pourra vous en instruire:
Puis-je voir, a-t'il dit, Agnonide un moment,
Qu'il n'aprehende rien de mon ressentiment.

AGNONIDE.

Qu'il vienne, accordons-luy cette derniere grace.
Je l'attendray.

SCENE VII.

AGNONIDE *ſeul.*

L'Effet répond à mon audace;
Achevons, aſſurons le Scepre dans mes mains,
Fermons, fermons mon cœur à des ſcrupules vains,
Quelque ſoit le projet où mon cœur s'abandonne;
Je le crois innocent quand le Ciel le couronne ;
Je ne crains point pour moy la honte des Tyrans,
Je me place au contraire au rang des Conquerans,
Qui font dans les Etats ces changemens celebres,
Qui de la nuit des temps perceront les tenebres.
Je couronne mon front pour couronner le tien,
Mon fils, mais qu'avec toy mon dernier entretien
D'un chagrin devorant empoiſonne ma joye,
L'amitié, l'intereſt veut que je le revoye;
Ce fils qui me trahit, on va me l'amener,
A ſeconder mes vœux puiſſay-je l'entraîner,
Vainement contre luy j'excite ma colere,
Je me ſens pour l'ingrat les entrailles d'un Pere;
Peut-eſtre que flatant ſon amoureuſe ardeur,
Par le don de Chriſis je gagneray ſon cœur:
Aprés la mort du Pere, il peut aimer la fille,
Je conſens que l'hymen l'uniſſe à ma famille,
Qu'il l'épouſe, qu'il regne, & que le même jour
Satisfaſſe à la fois & la gloire & l'amour;

Aussi-bien quels honneurs pourroient m'offrir des
charmes,
Si je voyois mon fils les payer de ses larmes;
Mais Clitus revient seul, que dois-je soupçonner?

SCENE VIII.

AGNONIDE, CLITUS.

CLITUS.

Seigneur, qu'en ce moment je vay vous étonner.

AGNONIDE.

Comment?

CLITUS.

D'Alcinoüs je vous apprens la fuite,
Tous ses Gardes gagnez marchent sous sa conduite;
Le perfide Licas cedant à la pitié,
Ou vaincu par les soins d'une tendre amitié,
Seconde ses desseins & soûtient son audace,
Je viens de les trouver dans la prochaine place,
Les armes à la main, la fureur dans les yeux,
Ils faisoient éclater des cris seditieux;
Par l'exemple du Chef cette troupe animée,
Plaignoit de Phocion l'innocence opprimée,

Et juroit à l'envy de courir à la mort,
Ou de changer bien-tost ſon déplorable ſort.

AGNONIDE.

Dieux qu'eſt-ce que j'entens ! quelle étrange nouvelle,
O temeraire fils ! O Licas infidele !
Mais je vay te punir cher Clitus, ſuy mes pas,
Allons leur oppoſer mes fideles Soldats,
Et répandons le ſang dans ma fureur extrême,
Des mutins, de Licas, & de mon fils luy-même.

SCENE IX.

PHOCION, CLEON.

PHOCION.

AGnonide me fuit, & n'oſe m'accorder,
Le dernier entretien que j'ay fait demander ;
Que le ſort d'un Tyran, juſtes Dieux ! eſt à plaindre
Sans armes, & mourant je le force à me craindre ;
Que le poiſon eſt lent, qui doit finir mon ſort,
Dieux ! que n'avancez-vous le moment de ma mort.

CLEON.

Eh ! que puis-je vous dire ?
Mes yeux verſent des pleurs, Seigneur, mon cœur ſoûpire,

Tous mes ſens ſont ſaiſis du plus mortel effroy ;
Ah! Seigneur, quels diſcours attendez-vous de moy?
Helas!

PHOCION.

Ma deſtinée eſt celle de Socrate,
Immolé comme luy par ma patrie ingrate :
Que dis-je? c'eſt le ſort des Generaux fameux
Que les Atheniens ont vû naître chez eux ;
Mais Dieux je vois ma fille.

SCENE X.

PHOCION, CHRISIS, CLEON, DIONE.

CHRISIS.

AH que vôtre preſence
De mes vives douleurs ſuſpend la violence ;
A l'aſpect de mes pleurs les plus cruels Soldats
N'ont oſé m'outrager ny retenir mes pas.

PHOCION.

O Ciel!

CHRISIS.

Vôtre ennemy n'oſe achever ſon crime,
Il n'oſe encor porter la main ſur ſa victime ;

Vous ne répondez point, & je vois dans vos yeux.

PHOCION.

Preparez-vous ma fille à nos derniers adieux.

CHRISIS.

Je vous perds donc, Seigneur. Au deſeſpoir livrée,
D'avec vous pour jamais je ſeray ſeparée ;
Non de mes jours, mes mains éteindront le flambeau,
Et Chriſis vous ſuivra juſques dans le tombeau.

PHOCION.

Gardez-vous d'accomplir ce deſſein temeraire,
Songez qu'aprés ma mort vous m'eſtes neceſſaire ;
L'implacable fureur de nos cruels tyrans,
Refuſe le repos à mes manes errans :
Je n'ay point en ces lieux de bûcher à pretendre ;
Ma fille c'eſt à vous de recüeillir ma cendre :
Sans pompe, ſans éclat, portez loin de ces lieux
Les reſtes condamnez d'un Pere glorieux,
Mon Urne entre vos mains gemiſſante, éplorée,
Celebrez mes mal-heurs de contrée en contrée,
Et ne vous arreſtez que ſur les bords heureux,
Où la terre plus douce & propice à vos vœux
Vous preſſant d'achever mes triſtes funerailles,
A ma cendre proſcrite ouvrira ſes entrailles.

CHRISIS.

Quoy vous me deſtinez à ce funeſte employ,
Helas !

PHOCION.

PHOCION.

Je vous preſcris encore une autre loy ;
N'entreprenez jamais de me vanger d'Athenes,
Que mon tombeau finiſſe, & renferme vos haines ;
Puiſſe le Ciel pour elle appaiſer ſon courroux.
Il me reſte ma fille à diſpoſer de vous ;
Alcinoüs vous aime, & ſa vertu m'eſt chere,
Tous ſes vœux, tous ſes ſoins ne tendent qu'à vous plaire :
Si ſon cœur eſt pour vous fidele aprés ma mort,
Joignez par un ſaint nœud tous vos jours à ſon ſort ;
Je n'avois ſouhaité de voir icy ſon Pere
Que pour en obtenir un aveu neceſſaire ;
Peut-eſtre à mes deſirs ſe ſeroit-il rendu,
Mais le perfide, helas ! ne m'a point attendu :
Ne vous ſouvenez plus que ſa fureur m'opprime,
S'il eſt traître & cruel, le fils eſt magnanime ;
Et voulant en mourant vous choiſir un époux,
Je ne trouve que luy qui ſoit digne de vous.

CHRISIS.

Luy Seigneur ? ah plûtôt que la foudre m'accable ;
Je ne vous cele point qu'il me parut aimable,
Qu'avec plaiſir tantôt mon cœur eut obeï,
Mais il m'eſt odieux puiſqu'il vous a trahy ;
De mille faux ſermens ſa tendreſſe eſt ſuivie,
Il devoit ou perir ou vous ſauver la vie ;
Il me l'avoit promis, & cependant helas !
Le perfide ſe cache, & ne vous deffend pas.
Il perd toute ſa gloire, & montre ſa foibleſſe.

SCENE DERNIERE.

PHOCION, CHRISIS, ALCINOUS, DIONE, CLEON, LICAS.

ALCINOUS.

AUx dépens de ses jours il vous tient sa pro messe,
Cet amant mal-heureux accusé sans raison.
Venez, Seigneur, sortez d'une indigne prison,
Que vôtre liberté soit mon dernier ouvrage,
Mais Dieux ! je voy la mort peinte sur son visage
Ne seroit-il plus temps Madame ?

PHOCION.

Non, Seigneur.

ALCINOUS.

Ah ! c'en est trop. Ce coup accable enfin mon cœur
En vain par tout mon sang je vous ouvre un azile.
Je meurs, & mon trépas vous devient inutile.

PHOCION.

Helas ! que vôtre sort est terrible pour moy :
Qu'avez-vous entrepris? pourquoy Seigneur, pourquoy
Immoler vôtre vie au salut de la mienne ?
Nos Tyrans n'auront plus de frein qui les retienne.
Vous seul pouviez encor resister à leurs coups,
Mais la foy, la vertu, tout expire avec vous.

CHRISIS.

Destin cruel prends-moy pour derniere victime
Un Pere que j'adore, un Amant que j'estime....

Dieux ! qui voyez mon cœur dans ce desordre affreux,
Vous sçavez qui de nous est le plus mal-heureux.

PHOCION.

C'en est fait, tout mon sang se glace dans mes veines,
Grande divinité protectrice d'Athenes,
Minerve, daigne encor soûtenir sa grandeur,
Ecoute, & penetrant jusqu'au fond de mon cœur,
Sois témoin que malgré sa poursuite cruelle,
Le dernier de mes vœux t'est adressé pour elle.

ALCINOUS.

Digne effort d'un Heros qu'Athenes a proscrit,
Un soin bien different occupe mon esprit ;
O toy qui fus toûjours l'arbitre de ma vie,
Je n'implore que toy, seconde mon envie :
Amour, offre à l'objet pour qui je vais mourir,
Ma derniere pensée & mon dernier soûpir.

PHOCION.

Adieu ma fille.

ALCINOUS.

Helas !

CHRISIS.

O fortune contraire.
J'ose aprés de tels coups défier ta colere.

FIN.



EXTRAIT DU PRIVILEGE du Roy

PAR Grace & Privilege du Roy, donné à Paris le 16. Fevrier 1690. Signé, Par le Roy en son Conseil, DU GONO. Il est permis au Sieur DE CAPISTRON de faire imprimer, vendre & debiter par tel Imprimeur ou Libraire qu'il voudra choisir, plusieurs Pieces de Theatre de sa composition, intitulées *Armenius, Virginie, Andronic, Alcibiade, & Phocion, Tragedies*, pendant le temps de six années, à compter du jour que ledit Livre sera achevé d'imprimer pour la premiere fois: Pendant lequel temps faisons tres-expresse inhibition & deffense à toutes personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, de faire imprimer, vendre & debiter par tous les lieux de nostre obeïssance d'autre Edition que celle du Sieur DE CAPISTRON, ou de ceux qui auront droit de luy, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, & de trois mille livres d'amande, & de tous dépens, dommages & interests, & autres peines portées plus au long par lesdites Lettres de Privilege.

Registré sur le Livre de la Communauté des Marchands Libraires & Imprimeurs de Paris, le 21. *Fevrier* 1690. *suivant l'Arrest du Parlement du* 8. *Avril* 1653. *& celuy du Conseil Privé du Roy du* 27. *Fevrier* 1665. *Signé* P. TRABOÜILLET, P. AUBOÜIN, & C. COIGNARD, *Adjoints.*

Achevé d'imprimer pour la premiere fois le 6. jour de Mars 1690.

TIRIDATE,

TRAGEDIE.



PREFACE.

FACTUM est autem post hæc ut sororem speciossimam vocabulo Thamar adamaret Amnon filius David, & deperiret in eam valdè ta ut propter amorem ejus ægrotaret, lib. 20. Reg. cap. 13.

Il arriva ensuite qu'Amnon fils de David levint si éperdument amoureux de sa sœur Thamar, que l'excés de sa passion le rendit malade l'extremité. Au second Livre des Rois, hap. 13.

Voila précisement le sujet de ma Tra- ;edie. Le respect que nous devons aux .ivres sacrez m'a empêché de le traiter ous les noms qui nous l'ont fourni. Je n'ai as crû qu'il me fût permis de changer :s faits importans de cette Histoire, & m'étoit également deffendu de les expo- er sur le Theatre tels qu'ils sont verita-

blement. Je me ſuis donc borné à pren-
dre les caracteres, & quelques-uns de
mouvemens de David, d'Amnon, &
d'Abſalon, & de les donner à Arſace, à
Tiridate, & à Artaban. J'ay été moin
réſervé pour la diſpoſition de ma Fable
& je me ſuis hardiment ſervi de tous le
incidens naturels ou pathetiques, que j'ai p
tirer de l'Ecriture.

J'avouë qu'aucun Hiſtorien ne fa
mention de l'amour de Tiridate pour ſ
ſœur; mais pluſieurs aſſurent qu'il perd
la vie par une langueur dont la cauſe fu
toûjours inconnuë. Cette circonſtanc
m'a déterminé à luy donner le pencha
funeſte qui le rend criminel, & qui le fa
mourir dans un temps où il devroit v
vre le plus heureux, & le plus puiſſa
Roi de la terre. Tout ce que je dis d
Parthes, de leur origine, de l'établiſſ
ment de leur Empire, de leurs victoir
contre les ſucceſſeurs d'Alexandre,
leurs mœurs, de leurs coûtumes, & de leu
Loix, eſt vray à la lettre. Il n'y a qu
lire Suidas & Juſtin, qu'il le rapporte de
même maniere.

Je ne répondrai point aux critiqu
que l'on m'a faites. Je prie ſeulem

ceux qui ont condamné mon cinquiéme Acte, de ſonger qu'un Auteur eſt indiſpenſablement obligé de rendre un compte exact de ce que deviennent ſes principaux perſonnages. Il ne faut pas douter que cette neceſſité ne produiſe toûjours quelque Scene moins vive que les autres: mais il eſt impoſſible de l'éviter, à moins que de faire un monſtre en Tragedie, & de manquer à la regle du Theatre la plus eſſentiellement preſcrite, & la plus religieuſement obſervée.

On a publié que les Parthes ne ſe faiſoient pas un ſcrupule d'épouſer leur ſœur. Je ne ſçay ſur quel fondement on a avancé ce fait. Pour moi quelque ſoin que j'aye pris, je n'ay pû trouver d'exemple de ces mariages que chez les Perſes: encore fut-ce plûtôt une condeſcendance des Mages pour Cambiſe, qu'une coûtume generalement receuë, & ſuivie par toute la Nation. Je ne dis rien là-deſſus que ſur l'authorité d'Herodote. Bien des gens ſe ſont révoltez contre l'amour de Tiridate avant que d'avoir vû de quelle façon il eſt traité: il y en a même que les applaudiſſemens qu'il a reçûs, n'ont pas gueris de leur prevention. Je ſuis bien aiſe

de leur dire que les ſentimens les plus extraordinaires ſont ceux qui reüſſiſſent le plus ſur la Scene, pourvû qu'ils ſoient juſtes & adoucis. Je ſuis ſi perſuadé de cette verité, que s'il m'arrive d'écrire encore quelque Poëme dramatique, je m'eſtimerai fort heureux de trouver un ſujet comme celui-ci : & le ſuccés qu'il a eu ne ſervira qu'à me faire prendre plus de précaution & de ſoin, afin de meriter du public pour mon premier Ouvrage, l'eſtime qu'il a témoigné pour ce dernier.



EXTRAIT DU PRIVILEGE du Roy.

PAR Grace & Privilege du Roy, donné à Paris le ſeiziéme jour d'Aouſt 1696. Signé, Par le Roy en ſon Conſeil, LE FEVRE. Il eſt permis à THOMAS GUILLAIN, Marchand Libraire à Paris, de faire imprimer *les Oeuvres de Theatre du Sieur* CAPISTRON, & iceux vendre & debiter par tout noſtre Royaume, & Terre de noſtre obeïſſance, pendant le temps de huit années, à compter du jour qu'elles ſeront achevées d'imprimer pour la premiere fois, en vertu des preſentes, durant lequel temps tres-expreſſes inhibitions & défenſes ſont faites à toutes perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, de faire imprimer, vendre ny debiter leſdites Oeuvres en tout ou en partie, d'autre Edition que celle de l'Expoſant, ou de ceux qui auront droit de luy, à peine de trois mille livres d'amende, payable ſans déport par chacun des Contrevenans, de confiſcation des Exemplaires contrefaits, & de tous dépens, dommages & interests, & autres peines portées plus au long par leſdites Lettres de Privilege.

Regiſtré ſur le Livre de la Communauté des Marchands Libraires & Imprimeurs de Paris, le 20. Aouſt 1696.

Signé P. AUBOUYN, Syndic.

ACTEURS.

ARSACE, Fondateur de l'Empire des Parthes.

TIRIDATE, fils d'Arſace.

ARTABAN, ſecond fils d'Arſace.

ERINICE, fille d'Arſace.

TALESTRIS, Reyne de Cilicie.

ABRADATE, Prince du Sang d'Arſace.

MITRANE, Seigneur Parthe, amy de Tiridate.

BARSINE, Confidente de Taleſtris.

ORASIE, Confidente d'Erinice.

TIMAGENE, Officiers des Gardes d'Arſace.

GARDES, & ſuite.

La Scene eſt à Dara, Capitale de l'Empire des Parthes, dans le Palais d'Arſace.



TIRIDATE,

TRAGEDIE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

ABRADATE, ARTABAN.

ARTABAN.

L'AUROIS-je pû prévoir. Le Ciel ne me renvoye
En des lieux où j'ay crû partager vôtre joye,
Que pour vous y trouver plongé dans les chagrins,
t vous entretenir des malheurs que je crains:
lais, mon cher Abradate, avant que je m'en plaigne,
t qu'à nous separer peut-estre on nous contraigne,

Parlez ; qui vous offense ? & qui dois-je haïr ?
Par quelles mains le sort a-t'il pû vous trahir ?
Contre qui faudra-t'il que ma vangeance éclate ?

ABRADATE.

Ah ! Seigneur, oseray-je accuser Tiridate ?
Pourray-je sans trembler ; exposant mon malheur,
Conter son injustice, & montrer ma douleur ?
Peut-estre tous mes maux causez par sa colere,
Vous toucheront-ils moins que l'interest d'un frere

ARTABAN.

Vous ne le craindrez plus quand vous aurez apris
Qu'a mon retour icy sa froideur m'a surpris ;
Dans ces discours glacez j'ay méconnu mon frere,
Je n'ay plus retrouvé ce cœur libre & sincere,
Qui jadis peu jaloux des honneurs de son rang,
Faisoit ceder leurs droits aux tendresses du sang.
Artaban comme vous, a sujet de s'en plaindre,
Et peut-estre sa haine, ou ses soupçons à craindre.

ABRADATE.

Non, Seigneur, ses chagrins ne tombent point su
vous,
Et c'est contre moy seul que s'arme son courroux
Mais de quels traits ? Grands Dieux qu'il est im
pitoyable !
Cependant, croiriez-vous qu'au moment qu'il m'a
cable,
Je ne puis à son sort refuser quelques pleurs ?
Je le voy penetré de secretes douleurs

Au milieu de la Cour cherchant la solitude,
Nourrissant son esprit de son inquietude,
Insensible aux objets qui flatoient ses desirs,
Il respire à regret, il languit sans plaisirs;
Et son cœur devoré du mal qui l'empoisonne,
Confond dans ses dégouts tout ce qui l'environne.
En vain l'art des humains cherche à guerir ce mal,
Dont on ne connoist point le principe fatal.
En vain sur mille Autels le feu sacré s'allume;
Il n'en souffre pas moins; sa force se consume:
Il meurt: & toutefois dans son barbare sort,
Il semble s'aplaudir, de me donner la mort.

ARTABAN.

Luy qui montrant pour vous l'amitié la plus tendre,
Jadis avec ardeur eût voulu vous deffendre.

ABRADATE.

Il venoit triomphant du jeune Seleucus,
Tous ses Soldats brilloient des trésors des vaincus;
Et des murs de Dara, jusqu'aux bords de l'Euphrate,
Mille bouches portoient le nom de Tiridate.
Nous arrivons, flatant nos innocens desirs
De faire à nos travaux succeder les plaisirs:
Vôtre charmante sœur l'adorable Erinice,
Avoit de mon amour receu le sacrifice;
Flatté par nos succés, je viens offrir ma foy,
Je parle enfin, j'obtiens le suffrage du Roy;
La Princesse obeït, & consent que j'espere,
Quand le sort contre moy soûleve vôtre frere,
Qui de tous mes plaisirs barbare ravisseur,
Refuse de souscrire à l'hymen de sa sœur:

J'en ignore la cauſe ; injuſte, ou legitime :
Dans le fond de mon cœur je vay chercher mon crime,
Et n'y découvre rien juſques à cet inſtant
Qu'un reſpect pour ce Prince, & ſincere, & conſtant,
Toûjours aux plus grands biens preferant ſa tendreſſe,
J'ay borné mon devoir à le ſuivre ſans ceſſe,
Dans les jeux de la Cour, dans l'horreur des combats,
J'ay depuis mon enfance accompagné ſes pas ;
Et quand dans les perils il s'eſt couvert de gloire,
Mes yeux ont de ſi prés éclairé ſa victoire,
Qu'aux plus fiers ennemis allant porter l'effroy,
Sa valeur n'eût ſouvent d'autre témoin que moy.

ARTABAN.

Ne cherchons point ailleurs le ſujet de ſa haine,
Vos faits ont éclaté, vôtre vertu le géne ;
Les Partes entre-vous ont partagé leur voix,
Et confondu vos noms, en contant ſes exploits.

ABRADATE.

Non, Seigneur, je le dois avoüer à ſa gloire,
Il répandoit ſur moy l'éclat de ſa victoire,
Il rabaiſſoit le prix de ſes travaux guerriers,
Pour couronner mon front de ſes propres lauriers ;
Et ſa voix des Soldats entraînant le ſuffrage,
Me faiſoit recueillir les fruits de ſon ouvrage ;
Mais il n'eſt plus luy-même.

ARTABAN.

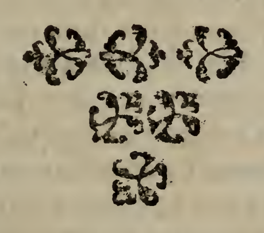
En vain il vous pourſuit ;
Je puis vous ſecourir quand ce Prince vous nuit.

ABRADATE.

Pourrez-vous le resoudre à voir mon hymenée,
Quand sa langueur du sien recule la journée ?
Talestris sans se plaindre en attend le moment,
Sans cesse elle offre au Ciel des vœux pour son Amant,
Sans que les tendres soins où sa flâme l'engage,
Suffisent à calmer des maux qu'elle partage.

ARTABAN.

C'est au Roy de donner le prix à vôtre Amour ;
Mes soins l'y porteront avant la fin du jour.
Dés long-temps il vous traite en époux de sa fille,
Et luy seul a le droit de regler sa famille :
Je vais agir pour vous. Arsace en ma faveur
Rendra, n'en doutez point, le calme à vôtre cœur :
Adieu, je sors, je vois Talestris qui s'avance.



SCENE II.

ABRADATE, TALESTRIS, BARSINE

ABRADATE.

Quels seront les effets de ma reconnoissance ?
Madame, chaque jour j'aprens de tous costez
Jusqu'où s'étend pour moy l'excés de vos bontez ;
Vous n'avez point succé cette haine implacable,
Ces cruels sentimens dont vôtre Amant m'accable,
Soûmise aveuglément à tous ses autres vœux,
Vous osez contre luy deffendre un malheureux ;
Et s'il vouloit par vous regler ma destinée,
Elle ne seroit pas long-temps infortunée.

TALESTRIS.

Oüy, Prince, je voudrois finir vos déplaisirs ;
Et peut-estre le Ciel sensible à mes soûpirs,
Des portes du tombeau retirant Tiridate,
Le rendra moins contraire à l'espoir qui vous flate
Il va bien-tost rentrer, & passer par ces lieux,
Ne vous obstinez pas à paroître à ses yeux,
Il est chagrin, mourant & frere d'Erinice,
Il doit regner : Il faut respecter son caprice :
Prince, de mes conseils vous devez profiter.

ABRADATE.

Me preserve le Ciel d'y jamais resister.
Je vous laisse.

SCENE III.

TALESTRIS, BARSINE.

TALESTRIS.

Tu vois quelle eſt ſa deſtinée,
Je ne ſuis pas icy la ſeule infortunée,
L'Amour y fait encor d'illuſtres malheureux,
Barſine ; mais helas que mes maux ſont affreux !
Qu'ils paſſent de bien loin ceux que ſent Abradate.

BARSINE.

Qu'attendez-vous encor dans cette terre ingrate ?
Madame, revoyez les bords Ciliciens.

TALESTRIS.

Le Ciel m'attache icy par de trop forts liens :
Ne te ſouvient-il plus que ſur mon hymenée,
L'Orient tout entier fonde ſa deſtinée ?
Que ce nœud ſeul acheve, & confirme une paix,
Que ſes Rois ont juré de ne rompre jamais ;
Mon frere dont la foy garentit leur promeſſe,
Par ſes Ambaſſadeurs le demande ſans ceſſe :
Cependant vainement ils en preſſent le jour,
Le ſort cruel confond leurs ſoins, & mon amour ;

Ce Prince, dont le nom répandu dans l'Asie,
Des Rois les plus puissans arma la jalousie;
Ce Prince, dont le bras par des fairs infinis,
Renversa les projets de ses rivaux unis:
Ce Prince, dont je dois suivre la destinée,
Voit peut-estre aujourd'huy sa derniere journée.

BARSINE.

Quel est ce mal pressant qui le mene au tombeau?
Quel malheur inconnu trouble un destin si beau?
Vainqueur, comblé d'honneurs, sûr de vôtre tendresse,
Son cœur peut-il encor sentir quelque tristesse?
N'en démeslez-vous point les secretes raisons?

TALESTRIS.

Non, & je n'ay conçû que d'injustes soupçons.
Enfin depuis six mois que les Dieux en colere,
Menacent du trépas une teste si chere,
C'est en vain chaque jour que je veux démesler
Le trait que leur pouvoir lance pour l'accabler;
Il échape à mes yeux, quelque soin que je prenne,
La cause est inconnuë, & la douleur certaine.
De tous nos entretiens l'ordinaire succés,
Se borne à la porter dans le dernier excés,
Et l'amour dont le trouble augmente nos allarmes,
Finit tous nos discours par un torrent de larmes.

BARSINE.

Vos maux se font sentir à mon cœur affligé,
Je pleure les malheurs où ce Prince est plongé.

TALESTRIS.

Je le vois. Ses douleurs ſemblent croître à ma veuë.

SCENE IV.

TIRIDATE, TALESTRIS, BARSINE, MITRANE.

TIRIDATE.

TAleſtris en ces lieux ! O rencontre impré-
veuë !

TALESTRIS.

D'où venez-vous Seigneur ? quels importans ſujets
Vous ont fait aujourd'huy ſortir de ce Palais ?
Cherchez-vous, peu ſoigneux de vôtre illuſtre vie,
A redoubler les maux dont elle eſt pourſuivie.

TIRIDATE.

Madame, un juſte ſoin trop long-temps differé
M'a conduit vers le Dieu, dans ces lieux adoré ;
Mais helas ! Jupiter refuſe mes offrandes,
Il rend mon ſort plus triſte, & mes douleurs plus
grandes,
De ſa juſtice ſeule il écoute la loy,
Et ſa bonté ſans borne, en a trouvé pour moy.

TALESTRIS.

Ah ! j'eſpere ....

TIRIDATE.

Laiſſez preparer pour ma teſte
Des vangeances des Dieux la prochaine tempeſte ;
Je ſens depuis long-temps leur bras apeſanty,
Et toutefois mon cœur ne s'eſt point démenty,
En avançant ma mort, peut-eſtre ils me font grace,
Mais vous, dérobez-vous au coup qui me menace.
Allez, abandonnez un Prince infortuné,
A ſouffrir, à mourir je ſuis ſeul condamné ;
Car ne nous flatons point, le Ciel veut que je meure ;
Ma vie inceſſamment touche à ſa derniere heure,
Je le ſçais, je le ſens ; Mais j'atteſte les Dieux,
Que vous ſeule coûtez des larmes à mes yeux,
Inſenſible à mon ſort, je déplore le vôtre,
Ils ne ſont point marquez pour s'unir l'un à l'autre ;
Le mien vole à ſa fin, le vôtre peut encor
Des plus vaſtes projets remplir l'heureux eſſor ;
Revoyez vos Etats, & vos ſoins pour la gloire,
Vous pourront de ma perte arracher la memoire.

TALESTRIS.

Dieux ! de quels ſentimens m'oſez-vous ſoupçonner?
Quel indigne conſeil venez-vous me donner ?

TIRIDATE.

Helas !

TALESTRIS.

Vous ſoûpirez, & vos ſens s'affoibliſſent,
Vos yeux ſont offuſquez des pleurs qui les rempliſ-
ſent,
Ce diſcours trouble encor vôtre cœur languiſſant,
Il aigrit vos douleurs, en vous attendriſſant;
Il faut le terminer. Seigneur, je me retire,
Fidelle aux mouvemens, que mon devoir m'inſpire,
Je leur obeïray : vous cependant vivez,
Prenez pour vous les ſoins que vous me preſcrivez:
Que le Ciel s'adouciſſe, & calme vos allarmes,
Qu'il reçoive mon ſang, ſi c'eſt peu de mes larmes.
Heureuſe ſi je puis, victime de ſes coups,
Sentir ſeule les maux qui s'aſſemblent ſur vous,
Les ſouffrir ſans me plaindre, expirer ſans foibleſſe,
Et voir vôtre bonheur égal à ma tendreſſe.

SCENE V.

TIRIDATE, MITRANE.

TIRIDATE.

ENfin nous ſommes ſeuls, & je puis grace aux
Dieux....
Mais quel deſſein conduit mon pere dans ces lieux?

SCENE VI.

ARSACE, TIRIDATE, ARTABAN, MITRANE, TIMAGENE.

ARSACE *& sa suite.*

Demeurez mes enfans : Et vous qu'on se retire.
Prince, je vois en vous l'heritier de l'Empire.
J'y trouve un fils prudent, intrepide, fameux,
Et tel qu'aux immortels l'ont demandé mes vœux.
Quand je vois vos vertus, jugez quelle est ma joye,
Mais aussi dans quels pleurs vôtre pere se noye ?
Lors qu'un mal, dont nos soins n'arrestent point le cours,
Est prest de vous ravir au plus beau de vos jours ;
Quelle est cette douleur à nos yeux inconnuë,
D'ambitieux desirs vôtre ame prévenuë ?
Voit-elle avec chagrin vôtre pere en un rang
Où vous feront monter mon choix, & vôtre sang ?
Parlez, si vous brûlez de porter ma Couronne,
Si c'est peu des Etats que Talestris vous donne,
Pour conserver des jours si chers, si precieux,
Je descendray du Trône où je blesse vos yeux.

TIRIDATE.

Seigneur, que dites-vous ?

ARSACE.

Ce n'est point ma foiblesse
Qui dicte ce dessein, mon fils, c'est ma tendresse.

Si j'ay vécu toûjours glorieux, & puiſſant,
L'Etat retrouve en vous un courage naiſſant.
Eh ! que perdray-je enfin en vous cedant l'Empire ?
Quelques jours de grandeur que la mort va détruire,
Qui tous ne valent pas l'un à l'autre ajoûtez,
Mon fils, un ſeul des jours que vous nous promettez.

TIRIDATE.

Quels attentats Seigneur, quels crimes dans ma vie
Ont marqué pour le trône une coupable envie ;
Quel remede à mes maux vôtre amour vient offrir,
Que vous les redoublez en voulant les güerir !
Moy je pourrois regner en dépoüillant mon pere,
Tombe plutoſt ſur moy toute vôtre colere,
Que le Ciel m'abandonne à de nouveaux tourmens,
Ils m'accableront moins que de tels ſentimens :
Vivez, regnez, portez vos jours & vôtre empire
Auſſi loin que mon cœur l'eſpere & le deſire ;
Et croyez ſi le Ciel répond à mes ſouhaits,
Que leur cours fortuné ne finira jamais.

ARSACE.

Je ne ſuis point ſurpris de ces vœux que vous faites,
Je n'attendois pas moins d'un fils tel que vous eſtes ;
Et c'eſt ce qui m'excite à ne rien negliger
Pour terminer vos maux, ou pour les ſoulager.
Un autre ſoin mon fils en ces lieux nous aſſemble,
Vous n'eſtes point unis, je le ſçais, & j'en tremble,
Vos chagrins mutuels ne ſont plus inconnus :
Helas ! de quels ſoupçons eſtes-vous prevenus ;
Suivrez-vous les tranſports d'une jalouſe rage,
Et voulez-vous enfin détruire mon ouvrage :

Je regne, mais songez Prince par quels chemins
Le Sceptre de l'Asie a passé dans mes mains,
Né libre sur les bords que le Tanaïs lave,
L'insolence des Grecs me traitoit en esclave:
A peine ma raison m'aprit mon triste état,
Que je formay contre-eux un illustre attentat:
Mais Alexandre encore au comble de sa gloire,
Tranquile reposoit au sein de la victoire;
Et son divin genie arbitre des mortels,
Sur les Trônes détruits s'élevoit des Autels:
Il mourut ce Heros, la trahison, l'envie,
Au milieu de sa Cour terminerent sa vie:
Ce que dans les combats Mars craignoit de tenter
Une main parricide osa l'executer.
D'abord qu'il ne fut plus, on vit ses Capitaines
Découvrir leurs projets, leur orgueil & leurs haine
Et chacun demandant le prix de ses travaux,
S'attribuer l'Empire, & braver ses Rivaux.
C'est alors qu'avec soin ramassant dans nos terres
Les soldats échapez de tant de longues guerres:
Je vangeay les Persans des outrages reçus
Aux combats de Granique & d'Arbelle, & d'Issus
L'Orient avec joye en perdit la memoire,
Et reprit sa fierté des fruits de ma victoire:
Les Parthes par moy seul, libres & triomphans,
Promirent d'assurer mon rang à mes enfans:
Mon pouvoir par leurs Loix devint hereditaire;
Ainsi mon sang sorty d'une source vulgaire,
Conduit par ma vertu, guidé par mes exploits,
Merita le destin du sang des plus hauts Rois.
Vous joüirez, mes fils, de cet honneur supréme,
Vos fronts seront un jour ornez du diadême,
Mais pour le maintenir dans toute sa splendeur,
Qu'une étroite amitié fonde vôtre grandeur.

Les Grecs seroient encore absolus dans l'Asie,
S'ils avoient de leurs cœurs banny la jalousie :
Donnez à l'Univers un exemple eternel,
Des merveilleux effets de l'amour fraternel.
Exemple entre les Grands d'autant plus admirable,
Qu'a peine la memoire en conserve un semblable.
L'âge & mes longs travaux affoiblissent mes sens,
Déja ma vigueur cede à l'injure des ans ;
Ma course va finir, & de toute ma gloire
La Mort ne laissera qu'une éclatante histoire ;
Mais lors que de mes jours s'éteindra le flambeau,
Faites que sans regret je descende au tombeau,
Seur de vôtre union, & beaucoup moins illustre
D'avoir à l'Orient rendu son premier lustre,
Et détruit ses Tyrans par mes efforts heureux,
Que d'avoir mis au jour deux fils si genereux.

ARTABAN.

Seigneur, bien que suivant l'ordre de la naissance
Tiridate avant moy dust rompre le silence,
Je croy sans l'offencer pouvoir en liberté
L'asseurer le premier de ma sincerité ;
S'il a pris de ma foy quelque secret ombrage,
Ce doute injurieux le seduit & m'outrage :
Je sçay qu'il a pour luy l'avantage du sang,
Et qu'une juste loy l'apelle à vôtre rang ;
Pour l'y faire monter, je combatray moy-même,
Trop heureux si ma main soûtient son diadême ;
Satisfait des Etats qu'il m'aura destinez,
Dans leur possession mes vœux seront bornez :
Ou si l'ambition me fait prendre les armes,
J'iray loin de son Trône en porter les allarmes :
Seigneur, de mes desirs l'impetueuse ardeur
A pour objet la gloire, & non pas la grandeur ;

Et je ne cherche enfin, quoy que je puiſſe faire,
Que d'eſtre dignement vôtre fils & ſon frere.

TIRIDATE.

Sur de tels ſentimens vous eſtes-vous flatté,
Prince que je vous cede en generoſité ?
Connoiſſez Tiridate, & rendez-luy juſtice,
La fortune des Rois n'a rien qui m'ébloüiſſe,
J'en regarde l'éclat ſans en eſtre aveuglé ;
Si je vous ay paru ſoupçonneux & troublé,
Gardez-vous d'imputer au poiſon de l'envie,
Les funeſtes chagrins qui devorent ma vie.
Je vous l'ay déja dit, de plus juſtes douleurs
Exercent mon courage, & font couler mes pleurs :
De vôtre ambition j'aime la violence :
Prince, n'en bornez point la ſuperbe eſperance,
Sur de nombreux états on peut vous couronner,
Qui ſçait les conquerir doit ſçavoir les donner.
Ouy, Seigneur, ſi la parque à mes jours moins cruelle,
Eloigne de mon cœur ſon atteinte mortelle,
Je ne monteray point au Trône qui m'attend,
Qu'Artaban avec moy, n'en puiſſe faire autant :
Vos enfans animez du feu qui vous inſpire,
Iront à vôtre exemple élever un Empire
Dans les climats brûlans, ou ſous les Cieux glacez,
Enfin vous regnerez, mon frere, en eſt-ce aſſez.
Je répons du ſuccés que nous devons attendre,
Puiſqu'il reſte des Rois ſucceſſeurs d'Alexandre.

ARSACE.

Dieux ! que je ſens de joye en ces heureux momens,
J'admire avec tranſport leurs nobles ſentimens,

Je ne crains plus la mort que le destin m'apreste ;
Puisque leur amitié soûtiendra ma conqueste ,
Et que par ma valeur cét Empire élevé
Doit estre par la leur encor mieux conservé :
Il ne me reste plus aprés cette assurance ,
Qu'à remplir d'un Amant les vœux & l'esperance :
Abradate soûpire accablé de douleur ;
Il est de vôtre sang , vous sçavez sa valeur :
Fondé sur ma parole , il adore Erinice ,
Prince n'écoutez plus un injuste caprice ,
Souffrez que vôtre sœur l'accepte pour époux ,
Que leur hymen....

TIRIDATE.

Ah Dieux ! que me proposez-vous ,
Abradate enflâmé d'un orgueil temeraire ;
Abradate l'objet de toute ma colere ,
Que j'expire plutôt que.....

ARSACE.

Mon fils....

TIRIDATE.

Non, Seigneur,
Un sujet ne doit point pretendre à tant d'honneur.
Il faut l'humilier quand on voit qu'il s'oublie :
Vous-même par les nœuds dont la force nous lie :
Considerez, Seigneur, dans quel auguste rang ,
Vos vertus, vos exploits ont porté vôtre sang :

Songez qu'en ce degré de gloire & de puissance,
Vous voyez tous les Rois briguer vôtre alliance :
Pouvez-vous vous resoudre à les offencer tous,
En donnant à ma sœur un sujet pour époux :
Non qu'il n'ait des vertus que j'admire moy-même
Mais a tant de vertus il manque un Diadême.
Il est d'autres honneurs pour le recompenser,
Accablez-l'en, je crois devoir vous en presser :
Je seray le premier à luy rendre justice ;
Mais pour un rang plus haut reservez Erinice.
Enfin si mes respects, si mes mortels ennuis
Vous ont rendu sensible à l'état où je suis,
N'augmentez pas, Seigneur, l'excés de ma misere,
En forçant vôtre fils à se plaindre d'un pere.
Il sort.

ARTABAN.

Seigneur, de quels chagrins son cœur est agité ?

ARSACE.

Je ne sçay que resoudre en cette extremité,
Il m'offence, il m'aigrit par cet orgueil farouche,
Cependant je le plains, sa disgrace me touche :
Dans l'abisme des maux où le Ciel l'a jetté,
Puis-je user contre luy de mon authorité,
J'accorde quelques jours encore à son caprice ;
Mais Prince aprés ce temps je luy rendray justice ;
Allez voir Abradate, & flater son tourment,
Jurez-luy de ma part que ce retardement
Ne luy ravira pas le prix de sa tendresse :
J'en atteste les Dieux, mon fils, & je vous laisse.

ARTABAN *seul.*

Ah ! pour le consoler, quels seront mes discours ;
Mais ne nous lassons point de servir ses amours,
Faisons ceder mon frere, & malgré son caprice
Assurons par l'hymen le destin d'Erinice.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ARSACE, TIMAGENE.

ARSACE.



Iridate vient-il ?

TIMAGENE.

Ouy, Seigneur, le voicy.

SCENE II.

ARSACE, TIRIDATE, MITRANE, TIMAGENE.

ARSACE.

Pour des ſoins importans je vous apelle icy ;
Prince, puiſque vos yeux regardent ſans envie,
Dans le rang où je ſuis les reſtes de ma vie,

Je dois jusqu'à la fin en digne Potentat
Dispenser la Justice, & regler mon Etat.
Jamais depuis le jour que le sort favorable
A fondé par mes mains cet Etat redoutable,
De si grands interests ne se sont presentez.

TIRIDATE.

Qu'avez-vous donc apris ? quels perils...?

ARSACE.

Ecoutez;
Je ne veux point parler de l'hymen d'Erinice,
Je croy que la raison domptant vôtre caprice,
Vous viendrez dés ce jour en presser le moment,
Et rougir à mes pieds de vôtre emportement.
Songez-y, dés long-temps Talestris amenée,
Voit de vôtre union reculer la journée,
Des maux que vous souffrez, le dangereux poison
Auprés d'elle vous preste une juste raison.
Mais on voit d'un autre œil dans les Cours étrangeres
Ce long retardement, & nos craintes sinceres,
Son frere: Tous ces Rois sur qui vous l'emportez,
Se plaignent qu'on renonce à la foy des Traitez:
Pendant nostre entretien, assemblez pour m'attendre,
Tous leurs Ambassadeurs viennent de me l'aprendre.
Dans leurs yeux, par l'orgueil qui les animoit tous,
J'ay connu quel orage on forme contre nous.
Ces Rois, n'en doutez point, vont reprendre les armes.

TIRIDATE.

Leur vain courroux peut-il vous causer des allarmes?
Qu'obtiendront-ils, Seigneur, en violant la Paix?
La honte d'estre encor supplians, ou défaits....

ARSACE.

Prince, on n'eſt pas toûjours ſuivy de la victoire ;
Un Roy ne doit jamais s'enyvrant de ſa gloire,
Negliger l'equité, parce qu'il eſt heureux,
La Fortune ſouvent a des retours fâcheux ;
Et tel a veu long-temps ſa Grandeur infinie,
Que le ſort à la fin couvre d'ignominie.
Ce n'eſt pas que frapé d'une indigne terreur,
Je craigne de ces Rois l'envie, & la fureur ;
Mais s'il faut avec eux recommencer la guerre,
Juſtifions nos droits au reſte de la terre.
Oſtons un vain pretexte à leur inimitié,
Et des Parthes laſſez, prenons quelque pitié ;
Je ſçay qu'en triomphant les Etats s'affoibliſſent ;
Le Monarque eſt vainqueur, & les Peuples gemiſſent.
Dans le rapide cours de ſes vaſtes projets,
La gloire dont il brille, accable ſes Sujets.
Ainſi pour détourner une guerre odieuſe,
Peut-eſtre également funeſte, & glorieuſe,
Aux pieds de nos Autels, je pretens dés demain,
Prince, que Taleſtris reçoive vôtre main.

TIRIDATE.

Quoy dés demain, Seigneur ?

ARSACE.

Oüy, mon fils, cette feſte,
Par mes ordres déja ſe publie, & s'apreſte.

Le delay le plus court en feroit dangereux :
Enfin je l'ay promis, il le faut, je le veux :
Adieu, preparez-vous.

SCENE III.

TIRIDATE, MITRANE.

TIRIDATE.

Ciel, quelle eſt ma ſurpriſe ?

MITRANE.

Achevez un hymen que l'amour favoriſe,
Seigneur, de Taleſtris vous connoiſſez le cœur ;
A peine vôtre flame égale ſon ardeur,
Quels plaiſirs vous promet une Reyne ſi belle.

TIRIDATE.

Hèlas ! que n'eſt ſon cœur moins tendre & moins fidelle,
Que ne vois-je finir ſes amoureux tranſports,
Qu'elle m'épargneroit de trouble, & de remords.

MITRANE.

Eſt-ce vous qui parlez, que venez-vous de dire ?

TIRIDATE.

Ouy, Mitrane, il eſt vray, j'en rougis, j'en ſoupire,
Tu me vois malheureux, languiſſant, abbatu,
Je meurs, mon infortune a laſſé ma vertu ;
Mais de tous les malheurs dont le deſtin m'acable,
L'hymen de Taleſtris eſt le plus redoutable.

MITRANE.

Plus vous vous expliquez, & plus je ſuis ſurpris :
Quel crime ou quel caprice a proſcrit Taleſtris ?
Vôtre ame d'autres feux ſeroit-elle embraſée ?
Negligez-vous, Seigneur, une conqueſte aiſée ?
Seroit-elle coupable ? eſtes-vous inconſtant ?

TIRIDATE.

Je vois toujours en elle un merite éclatant.
Son auſtere vertu loin d'eſtre condamnée,
Ne peut eſtre un inſtant juſtement ſoupçonnée ;
Mais ſans vouloir porter tes regards curieux,
Juſques dans un ſecret que je cache à tes yeux,
Songe à me délivrer d'un amour qui me geſne,
Tourne ailleurs les deſirs & le cœur de la Reyne :
Elle connoiſt ton zele, & ſe confie à toy,
Tu peux ſeul la reſoudre à s'éloigner de moy.
Sauve-moy de l'horreur de luy montrer moy-même,
Qu'aprés tant de ſermēs, c'eſt en vain qu'elle m'aime ;
Dy luy que quand la mort va terminer mes jours,
Je ne dois plus nourrir d'inutiles amours ;
Fay que de ſes douleurs j'ignore les atteintes,
Et que je meure au moins ſans entendre ſes plaintes.

MITRANE.

MITRANE.

Moy, Seigneur, penſez-vous dequoy vous me chargez ?
Diſpoſe-t'on des cœurs par l'amour engagez ?
Que peuvent les raiſons où regne ſa puiſſance ?
J'agiray ; mais, Seigneur, je répons par avance
Que je n'obtiendray rien. Dieux ! ne voyez-vous pas
Quels deſordres nouveaux vont troubler vos Etats,
Quels feux vont s'allumer ? quel courroux ? quelle haine ?
Si vous oſez montrer moins d'ardeur pour la Reyne.
Si vous l'abandonnez.....

TIRIDATE.

Tes ſoins ſont ſuperflus.
Que ſervent des raiſons qui ne me touchent plus.
Qu'un autre s'intereſſe au repos de l'Empire,
Songe qu'en ce moment à peine je reſpire ;
Qu'accablé de mes maux, je ne puis....

MITRANE.

Achevez,
Declarez un ſecret que vous me reſervez.

TIRIDATE.

Ah ! que plûtoſt des Dieux le pouvoir redoutable
Pour dérober à tous ce ſecret effroyable,
Obſcurciſſe à jamais ce Soleil qui nous luit,
Et couvre l'Univers d'une éternelle nuit.

Je ne ſçay quel forfait irrite leur Juſtice,
Je crains en te parlant de t'en rendre complice.
Mais de tout leur pouvoir, leur courroux ſoûtenu,
Punit ſans doute en moy quelque crime inconnu,
En laiſſant concevoir à mon ame parjure
Mille injuſtes projets dont fremit la Nature;
Mille indignes tranſports, mille horribles deſirs,
Qui font en même temps mes maux, & mes plaiſirs,
Que ma vertu combat, & jamais ne ſurmonte,
Et dont ma mort ne peut aſſez cacher la honte.

MITRANE.

Quels terribles diſcours! Mais vous verſez des pleurs,
Je vous voy ſuccomber à vos vives douleurs:
Parlez, Seigneur, le Ciel aprouve ma priere,
Achevez de m'ouvrir vôtre ame toute entiere;
Ne me répondrez-vous que par de longs ſoûpirs?
Qui peut vous empêcher de remplir mes deſirs?
Ne m'honorez-vous plus de vôtre confiance?
Vous ſemblez aujourd'hui ſoupçonner ma prudence;
Elle peut vous ſervir, vous ne l'ignorez pas.

TIRIDATE.

Laiſſe au moins de mon cœur ceſſer les durs combats,
Toute ma force cede à leur effort barbare:
Aprens tout, puis qu'il faut que je te le declare;
Je vay par cet aveu perdre ton amitié,
Tu me refuſeras juſques à ta pitié:
Indigné tu fuiras ma veuë abominable,
Tu fremiras d'avoir un amy ſi coupable.

Et toutefois, Grands Dieux ! devrois-je estre accusé
D'un joug que ma raison a toûjours refusé ?
Car enfin de mon crime elle n'est point complice,
C'est malgré son pouvoir que j'adore Erinice.

MITRANE.

Vôtre sœur !

TIRIDATE.

Je prévoy par quels sages discours
Tu voudras de mes feux interrompre le cours ;
Epargne-toy ce soin, c'est un mal sans remede.
Si j'avois pû dompter l'amour qui me possede,
Dés long-temps mon courage en auroit triomphé,
Et sans te rien devoir, je l'aurois étouffé :
Respecte mon malheur, plains-moy, je le merite,
Devoré d'une ardeur que chaque instant irrite,
Je m'affoiblis, je souffre un tourment infiny.
Juste Ciel ! tu le sçais, je suis assez puny.
Ta vangeance épuisée a comblé ma misere,
Et je puis desormais défier ta colere.

MITRANE.

Non, je ne pretens point accroître vos douleurs,
Au lieu de mes conseils, je vous donne mes pleurs ;
Quel est vôtre dessein ? que pouvez-vous attendre ?

TIRIDATE.

Le seul trépas. Hors luy, je n'ay rien à pretendre.
Aux Dieux avec ardeur j'ose le demander,
Ils me haïssent trop, loin de me l'accorder,

Ils semblent ajoûter des forces à ma vie,
Puisqu'encor mes tourmens ne me l'ont point ravie;
Du fer, ou du poison, l'infaillible secours,
Au gré de mes desirs, pourroit trancher mes jours.
Il est vray; mais il faut t'avoüer ma foiblesse,
D'invisibles liens me retiennent sans cesse.
Non, que quand je m'apreste à me percer le sein,
La Nature s'étonne, ou change mon dessein,
En me peignant la vie avec trop d'avantage;
Mais mon amour luy seul surmonte mon courage.
Je cheris mon tourment tout violent qu'il est,
Ma passion m'occupe, & ma douleur me plaist:
Je viens de te montrer jusqu'au fond de mon ame,
Juge de mes malheurs par l'excés de ma flâme;
Renferme dans ton sein l'aveu que je t'en fais,
Que tout autre que toy les ignore à jamais,
Et que j'expire avant que la Princesse aprenne
La source de mes maux, & l'objet de ma peine;
A luy cacher mes feux j'aplique tout mes soins,
Quelle horreur si ses yeux en étoient les témoins!
Je l'aime sans espoir; mais ma fureur jalouse
Ne sçauroit consentir qu'Abradate l'épouse.
Je ne la verray point recompenser ses feux,
Et tant que je respire, il ne peut estre heureux;
De tout ce que je dis, de tout ce que je pense,
Je sens avec effroy que ma vertu s'offense.
Mais telle est de mon sort l'insurmontable loy,
Que tous mes sentimens se forment malgré moy;
Mon cœur n'en conçoit plus que ma raison avouë,
Et de tout ses conseils, ma passion se jouë.

MITRANE.

Artaban vient.

SCENE IV.

TIRIDATE, ARTABAN, MITRANE.

ARTABAN.

SEigneur, je vois vos yeux troublez.

TIRIDATE.

Helas ! Prince, mes maux ſont encore redoublez.
Adieu, je vay chercher un repos neceſſaire,
Si les Dieux ennemis n'ordonnent le contraire.

SCENE V.

ARTABAN, ABRADATE.

ARTABAN.

QUe ſon malheur me touche ! helas !

ABRADATE.

Eh bien, Seigneur,
Puis-je encor faire entrer quelque eſpoir dans mon cœur ?

Mais je lis dans vos yeux le ſort que je dois craindre.

ARTABAN.

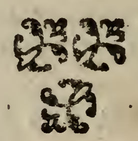
Oüy, Prince, il eſt trop vray, je ne puis que vous plaindre,
Non que vôtre bon-heur ne vous ſoit aſſuré,
Le Roy vous en répond ; mais il l'a differé.
Il n'a pû refuſer cette grace à mon frere :
Moy-même malgré moy touché de ſa priere,
Oubliant les égards dûs à nôtre amitié,
J'ay ſenty que ſes maux m'arrachoient ma pitié.

ABRADATE.

Ah ! vous m'abandonnez. Qu'ay-je encor à pretendre ?

ARTABAN.

Non, je tenteray tout pour un amour ſi tendre ;
Mais gagnons Tiridate, au lieu de l'irriter,
J'admire les vertus qu'il a fait éclater.
Je n'ay pû contre luy garder le moindre ombrage,
Et ne ſuis plus jaloux que de ſon grand courage :
Ma ſœur vient ; je pourrois troubler vôtre entretien,
Je vous laiſſe. . .



SCENE VI.

ERINICE, ABRADATE, ORASIE.

ABRADATE *à Artaban qui s'en va.*

Seigneur je n'eſpere plus rien.
Madame, ç'en eſt fait, tout me devient contraire,
Tiridate, Artaban, les Dieux, & vôtre pere,
Trahy de tous coſtez, il ne me reſte plus
Qu'à terminer des jours, deſormais ſuperflus;
On me haït, on m'accable, & je me haïs moy-même.

ERINICE.

Comptez-vous donc pour rien, Prince, que je vous aime?
Et vôtre vie eſt-elle un fardeau ſi peſant,
Que vous ne la voyïez que d'un œil mépriſant?
Quel honteux deſeſpoir à la mort vous entraîne!
Vôtre malheur eſt grand, j'en juge par ma peine;
Mais quoy! les ſentimens que j'ay conçus pour vous
Sont-ils pas à vos maux un remede aſſez doux?
Vous voyez chaque jour mes plus tendres allarmes,
Je n'inſtruis point mes yeux à retenir leurs larmes,
Je les verſe ſans art dans tous nos entretiens,
Tels que ſont vos chagrins, je vous montre les miens;

Je soûpire avec vous, quand vos soûpirs s'échapent,
Mon cœur se sent briser, quand vos plaintes le frapent :
Je ne vis que pour vous, je n'aime, je ne hais,
Je ne forme de vœux que selon vos souhaits.
Je n'ay point de transports dont vous ne soyez cause.
Ciel ! quel est mon malheur, si tout ce que j'oppose
Aux traits dont le destin cherche à vous accabler,
N'est pas assez puissant pour vous en consoler ?

ABRADATE.

Excusez les erreurs d'un Amant déplorable,
Madame, vôtre cœur n'est que trop pitoyable,
Vous faites plus pour moy que je n'ose esperer ;
Mais enfin ma raison cesse de m'éclairer,
Quand je vois renverser la prochaine esperance
D'un hymen tant promis à ma perseverance.

ERINICE.

Eh bien ! Prince, faut-il par un dernier effort,
Et vous prouver ma flâme, & changer vôtre sort ?
Tiridate luy seul cause vôtre infortune,
Je vay luy declarer qu'elle nous est commune,
Il m'a toûjours fait voir une étroite amitié,
Mes soûpirs le rendront sensible à la pitié.
Jugez de mon amour par ce qu'il me fait faire,
Je consens d'en montrer tout l'excés à mon frere.
On pourra m'en blâmer ; mais mon cœur amoureux
N'aura jamais trop fait si vous estes heureux.

ABRADATE.

Ah ! Madame, comment eussay- je osé pretendre....

ERINICE.

Un veritable amour ne peut trop entreprendre.

Allez, Prince, attendez l'effet d'un entretien,
D'où dépend desormais vôtre sort, & le mien :
Adieu, si par mes pleurs je fléchis Tiridate,
Ce jour éclairera le bon-heur qui vous flate,
Ou si jen'obtiens rien, je vous donne ma foy,
Que vous serez encor moins à plaindre que moy.

Fin du second Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

TALESTRIS, MITRANE, BARSINE.

TALESTRIS.



E vois Mitrane : Allons, ſatisfaiſons mon ame,
Aquitons-nous des ſoins que je dois à ma flâme.
Ecoutez-moy, Grands Dieux ! diſſipez mon effroy,
Et recevez des vœux qui ne ſont pas pour moy.
Accablez Taleſtris, conſervez Tiridate,
Faites qu'en ſa faveur vôtre puiſſance éclate ;
Mais il eſt temps de voir ce Prince infortuné.

MITRANE.

Aux maux les plus cruels il eſt abandonné :
Madame, épargnez-luy la contrainte nouvelle,
De cacher à vos yeux leur atteinte mortelle.

TALESTRIS.

Quoy donc ! pretendez-vous loin de le ſoulager,
Que ma veuë, & mes ſoins, ſervent à l'affliger ?

vez-vous remarqué qu'il craigne ma presence ?

MITRANE.

uand il vous voit, Madame, il se fait violence,
retient les soûpirs, il devore les pleurs,
ue libre, & sans témoins, il donne à ses douleurs;
l'en croirez-vous ? laissez à son inquietude
a flateuse douceur d'un peu de solitude.
aissez-le en liberté, se plaindre, & soûpirer.

TALESTRIS.

)ieux ! quel nouveau malheur m'osez-vous declarer ?
ors que le Roy m'aprend que mon hymen s'aprête,
Quand il vient à mes yeux d'en ordonner la feste ?
Quand les vœux de l'Asie,& les miens sont remplis,
e voy tous mes projets renversez par son fils.

MITRANE.

Madame...

TALESTRIS.

Ce n'est point une illusion vaine,
D'un noir pressentiment la puissance m'entraîne,
Il rappelle à mon cœur tout ce qui s'est passé,
Il luy fait voir le coup dont il est menacé.
Oüy, le Ciel met enfin le comble à ma disgrace,
De mes plus tendres soins Tiridate se lasse,
Il évite ma veuë, il fuit mon entretien,
Quel demon de nos cœurs a brisé le lien ?
Dans quel abîme, helas ! ma tendresse me guide,
S'il est vray que mes pleurs coulent pour un perfide.

MITRANE.

Le ſoupçonneriez-vous d'une infidelité ?

TALESTRIS.

Que puis-je donc penſer dans cette extremité ?
Vous-même diriez-vous ce que vous m'oſez dire,
Si vous pouviez douter qu'il vouluſt y ſouſcrire ?
C'eſt luy qui vous engage à me parler ainſi,
Et par ſon ordre exprés vous m'arreſtez icy:
Eh pourquoy, s'il m'aimoit, craindroit-il ma preſence ?
Dans ſes vaines terreurs, je voy ſon inconſtance;
Tout me l'appréd : ſon trouble,& ſes regards confus
Sa fuite, vos diſcours, ſes plaintes, vos refus,
Mon ame malgré moy de ſoupçons occupée,
Et trop tendre en effet, pour n'eſtre pas trompée.

MITRANE.

Madame, ſongez-vous....

TALESTRIS.

Qu'on ne m'en parle plus
Je n'entens qu'à regret des diſcours ſuperflus,
Laiſſe-moy de mes maux interprete Siniſtre,
D'un infidelle Amant, trop fidelle Miniſtre,
Va luy conter mon trouble, & ton barbare ſoin,
Ma douleur ſe redouble à t'avoir pour témoin :
Mon dépit, mes tranſports contre un ingrat qu
j'aime,
Ne me permettent pas.... Mais le voicy luy-même.

SCENE II.

TALESTRIS, TIRIDATE, BARSINE, MITRANE.

TALESTRIS.

SEigneur, ne feignez plus, mes yeux ſe ſont ouverts,
Je voy que vôtre cœur s'eſt laſſé de mes fers,
Et que l'indifference, ou quelque ardeur nouvelle
On détruit un amour que je croyois fidelle.

TIRIDATE.

Que dites-vous, Madame, en l'état où je ſuis,
Faut-il que vôtre plainte irrite mes ennuis?

TALESTRIS.

Au prix de tout mon ſang, j'aimerois à vous rendre
Le calme, & le bon-heur que vous deviez attendre.
Mais, Seigneur, vôtre ſort ne dépend plus de moy,
Avoüez-le; ſaiſi de remords, & d'effroy,
Vôtre ſincerité ne ſe trahit qu'à peine,
Et montre malgré vous, que la feinte vous gêne.
J'ay toûjours démêlé vos ſecrets ſentimens,
Mes yeux ſur vôtre front liſent vos mouvemens.
Je vous ay trop aimé pour ne vous pas connoître.

TIRIDATE.

Qu'osez-vous soupçonner.

TALESTRIS.

Vous attendez peut-être
Que desormais livrée à des transports jaloux,
En reproches sanglans j'éclate contre vous :
Que pour vous ramener par de justes allarmes,
Je presente à vos yeux toute l'Asie en armes ;
Tous ses Rois déja prests à vanger mes appas,
Tous ses Peuples unis, vous ne les craignez pas.
Vous ne joüirez point ingrat, de ma foiblesse,
Tranquille en apparence, & de mes sens maîtresse,
Je devore des pleurs cruels à retenir,
Et remets à l'Amour le soin de vous punir,
Bien que vous m'exposiez sans égard, sans justice,
A toutes les horreurs d'un éternel suplice,
Et qu'un poison par vous répandu sur mon sort,
Me couvre d'infamie, & me livre à la mort.

TIRIDATE.

Non, vous ne mourrez pas. Ce sera moy, Madam
Et mes derniers soûpirs justifieront ma flâme,
Vous connoistrez alors....

TALESTRIS.

Prince, tous ces discour
Pour guerir mes soupçons, sont d'un foible secour

Que dis-je ? en ce moment vos yeux, vostre contrainte,
M'en donnent de nouveaux, & confirment ma crainte;
Mais il me reste encore assez de liberté
Pour prendre sur mon sort conseil de ma fierté.

SCENE III.

TIRIDATE, MITRANE.

MITRANE.

Que je crains ses soupçons, sa flâme, & sa colere !
Ses yeux perceroient-ils le funeste mystere ?
Que jusqu'à ce moment vous leur avez caché;
Mais, Seigneur, de son sort n'estes-vous point touché ?
Ne vous rendrez-vous point à ses soins, à ses larmes?

TIRIDATE.

Ah ! ses pleurs pourroient-ils ce que n'ont pû ses charmes ?
Mais du moins si l'Amour me force à l'outrager,
Le trépas qui m'attend, suffit pour la vanger:
Penses-tu qu'au moment que ma raison bannie,
De mes sens revoltez, permet la tyrannie;
Que prest à succomber à la noire fureur,
Dont le nom seul inspire une invincible horreur,

Mon cœur preſque entraîné par ce panchant rapide,
Craigne encore les noms d'ingrat, & de perfide ?
Non, non, détrompes-toy : Grace au courroux des Dieux,
Il faut pour m'étonner, des noms plus odieux.
Rien ne me touche plus que ma honte, & ma flâme,
Toutes deux tour à tour tyranniſent mon ame.
Que j'ay tantoſt ſouffert ! que de trouble, & d'effroy,
M'a cauſé l'entretien de mon frere, & du Roy !
Non, jamais ma raiſon de tant d'horreurs ſaiſie,
Ne ſe deffendit moins contre ma jalouſie.

MITRANE.

Vous ne ſongez donc plus qu'un opprobre éternel
Suivra dans l'avenir cet amour criminel.

TIRIDATE.

Irrevocable arreſt dont la rigueur me tuë !
Pourquoy viens-tu t'offrir à mon ame abatuë ?
Du Trône qui m'attend, tranquille poſſeſſeur,
Il m'eſt donc deffendu de couronner ma ſœur ?
Et je puis élever une Eſclave à l'Empire,
Sans qu'une loy barbare oſe me contredire.

MITRANE.

Qu'entens-je ? vos tranſports à l'excés parvenus,
D'aucun frein deſormais ne ſont-ils retenus ?
Ne travaillez-vous plus du moins à les contraindre ?

TIRIDATE.

Je ne voy que la mort qui puiſſe les éteindre.

MITRANE.

MITRANE.

Mourez donc, & cachez dans l'éternelle nuit
Vos vœux inceſtueux. La honte qui vous ſuit ;
N'attendez point de moy de lâche complaiſance,
Je vous vois à regret vivre ſans innocence,
Content qu'un prompt trépas vienne vous dérober
A l'abîme effroyable où vous allez tomber,
Je ne ſçaurois ſouffrir que vous viviez ſans gloire,
Des droits les plus ſacrez vous perdez la memoire,
Vôtre cœur ſe nourrit dans l'horreur de ſon choix,
Par le mépris des Dieux, des hommes, & des loix ;
Rougiſſez des excés où ſa flâme l'emporte.

TIRIDATE.

Que veux-tu chaque jour, elle devient plus forte.
A la ſurmonter même il ne faut plus ſonger,
Mais la fuite, & le temps, pourront me ſoulager.
Je ne puis vivre icy ſans y voir la Princeſſe,
Et ſes moindres regards irritent ma tendreſſe,
Comme ceux d'Abradate irritent mon courroux;
Sous un Ciel étranger mon ſort ſera plus doux.
Allons enſevelir dans le fond de l'Aſie
Mes crimes, mes remords, mes feux, ma jalouſie.
Partons, & choiſiſſons des climats écartez,
Où mes ſoûpirs au moins ne ſoient point écoutez.

MITRANE.

Eſtes-vous reſolu ?

TIRIDATE.

Je meurs ſi je differe :
Cachons à Taleſtris ce départ neceſſaire.
Quand je ſeray party, je conſens que le Roy
Recompenſe Abradate, en couronnant ſa foy.
Qu'ay-je dit ? & mon cœur pourra-t'il y ſouſcrire ?
N'importe, je le veux, en vain il en ſoûpire.
Va, cours tout preparer, ménage les inſtans,
Un jour plus tard, peut-eſtre, il ne ſeroit plus temps.

SCENE IV.

TIRIDATE *ſeul.*

CE départ m'affranchit d'un fardeau qui me peſe;
Je te rends grace, ô Ciel ! ta colere s'apaiſe,
Puiſque je viens enfin d'obtenir de mon cœur,
Qu'il évite un objet de ma raiſon vainqueur :
J'oſe même eſperer qu'à jamais étouffée,
Ma flâme, à ma vertu, ſervira de trophée,
Et qu'un juſte ſujet d'un triomphe éternel,
Naiſtra des feux éteins d'un amour criminel :
Je ne te verray plus, ô ſœur fatale, & chere !
Les Mers entre nous deux vont ſervir de barriere.
Je ne te verray plus : & toutes tes beautez
N'agiront que de loin ſur mes ſens enchantez;
Deſormais je pourray.... Mais je la vois encore,
Sa preſençe rallume un feu qui me devore.

Je ne me connois plus, impitoyables Dieux !
Quel temps choiſiſſez-vous pour l'offrir à mes yeux ?

SCENE V.

TIRIDATE, ERINICE, ORASIE.

ERINICE.

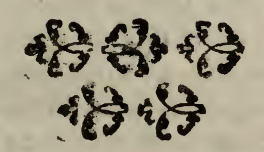
Que je crains le projet où mon amour m'engage
Oraſie.

ORASIE.

Eſt-il temps de manquer de courage ;
Songez que vôtre ſort ne dépend que de vous,
Parlez ; & Tiridate attendry....

ERINICE.

Laiſſe-nous.



SCENE VI.

TIRIDATE, ERINICE.

ERINICE.

DAns l'excés où le Ciel a mis vôtre infortune,
Mon frere, je craindrois de vous estre importune,
Si par mes sentimens je n'avois merité
Que vous me regardiez avec plus de bonté.
Que je souffre à vous voir dans cet état funeste!
J'implore chaque jour la Justice celeste,
Pour vous sur les Autels je prodigue l'encens,
Cependant tous mes vœux demeurent impuissans.

TIRIDATE.

Ah! ma sœur, est-il vray, mon malheur vous touche?
Que cet aveu me plaist, sortant de vôtre bouche!
Que j'en suis soulagé! Dieux! quel puissant secours
Recevrois-je à vous voir, à vous parler toûjours!
Mais quoy que vous disiez pour flater vôtre frere,
L'interest de mon sort ne vous occupe guere,
D'autres soins, d'autres lieux arrestent vos desirs;
La Cour à vôtre cœur offre mille plaisirs,
Et leur appas flateur vous y retient sans cesse.

ERINICE.

Helas que ce reproche offence ma tendresse!

Prince, vous le ſçavez, dés mes plus jeunes ans
Je fus unie à vous par des nœuds ſi puiſſans,
Que dans quelque diſgrace où le deſtin vous mene,
Je....

TIRIDATE.

Non, vôtre amitié n'égale point la mienne.
Vous me la dépeignez avec trop de froideur,
Un zele impetueux parle avec plus d'ardeur.
Ah! que vous eſtes loin de celle qui m'enflâme,
Que vous imitez mal les tranſports de mon ame!
Vous ignorez encore les plaiſirs infinis
Répandus ſur deux cœurs parfaitement unis,
Lorſqu'ils ſont parvenus à lier leur fortune,
A ſe rendre la joye, ou la douleur commune,
A ſe chercher ſans ceſſe, à ne ſe cacher rien.

ERINICE.

Ah! quel cœur connoiſt mieux ces plaiſirs que le mien!
Et pour vous en donner une preuve ſincere,
Je viens vous reveler le plus ſecret myſtere.....

TIRIDATE.

Quoy..... que veut-elle dire?

ERINICE.

Ah! je n'oſe, je crains;
Le trouble de vos yeux confond tous mes deſſeins
Encor plus que jamais, quoy que je me propoſe,
Vôtre injuſte chagrin à mes deſirs s'oppoſe.

Je le vois, toutefois il faut vous découvrir
Le sort....

TIRIDATE.

Quelle pensée à mes yeux vient s'offrir ?

ERINICE.

Mais c'est trop balancer, toute ma crainte est vaine,
Eclatez mouvement dont la force m'entraîne :
J'aime ; mon cœur tenté par de charmans attraits
N'a pû vaincre l'Amour, & parer tous ses traits.
Abradate.... A ce nom je rougis, je soûpire ;
Ne penetrez-vous pas ce que j'ay peine à dire ?
Seul vous vous opposez aux volontez du Roy.

TIRIDATE.

Dieux ! quel funeste coup vient de tomber sur moy.

ERINICE.

Je vous ouvre mon cœur, je vous montre ma flâme,
Songez qu'elle peut tout sur mes sens, sur mon ame:
J'ay senty tous les maux qu'Abradate a soufferts,
Mes yeux comme les siens, aux larmes sont ouverts;
Et même en cet instant un interest si tendre,
Mes craintes, mes respects, me forcent d'en répandre.
Helas ! par un refus vous me desesperez,
Que ne peut ma douleur....

TIRIDATE.

Quoy ma sœur, vous pleurez !

ERINICE.

En estes-vous surpris : Ce n'est que par des larmes
Qu'un amour violent exprime ses allarmes ;
Le mien l'est cent fois plus qu'on ne le peut penser.

TIRIDATE.

Ciel ! de combien de traits mon cœur se sent percer !

ERINICE.

Un seul mot préviendra les maux que je redoute,
Assurez mon bon-heur : Qu'est-ce qu'il vous en couste.
Mon frere, au nom des Dieux. . .

TIRIDATE.

Ah ! c'est trop combatu,
Contre tant de malheur, je manque de vertu.
Laissez-moy.

ERINICE.

Quels regards ! quelle sombre tristesse !
Mon frere, qu'avez-vous.

TIRIDATE.

Je cede à ma foiblesse,
Je me meurs.

ERINICE.

Ah ! rentrons, je conduiray vos pas.
Venez.

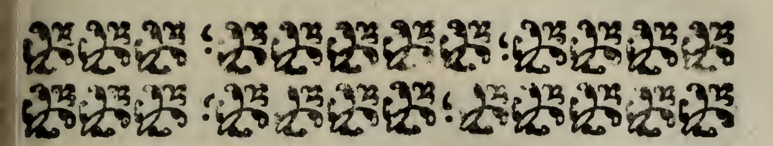
TIRIDATE.

Si vous m'aimez, ne me ſecourez pas.

Fin du troiſiéme Acte.



ACTE IV.

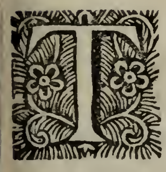


ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

TIRIDATE, MITRANE.

TIRIDATE.


TANDIS que de mes ſens l'uſage ſuſpendu,
Donnoit preſque la mort à mon cœur éperdu,
Erinice eſt ſortie ; & ſa prompte retraite
Rend malgré mes tranſports ma victoire parfaite ;
Quels combats ! quels efforts ! Mitrane conçois-tu,
A quelle horrible épreuve elle a mis ma vertu !
Pour ſon heureux Amant j'ay vû couler ſes larmes,
Helas que ſa douleur ajoûtoit à ſes charmes !
Qu'elle aime tendrement ! qu'elle eſt belle ! grands Dieux !
Que ſa beauté flatoit & mon cœur, & mes yeux !
Mais puiſque de mes feux ménageant le miſtere,
Je n'en ay fait encor que toy dépoſitaire ;
Ils ne paroiſtront point, partons : As-tu ſongé
Aux appreſts du depart dont je t'avois chargé ?

MITRANE.

Oüy, Seigneur, & bien-toſt au gré de vôtre envie,
Vous quitterez un lieu funeſte à vôtre vie;
Choiſiſſez le moment où voulez partir.

TIRIDATE.

Donne le dernier ordre, & revient m'avertir.

SCENE II.

TIRIDATE *ſeul.*

OU me vois-je reduit! parle Ciel en colere,
Prés de regner, je ſors du Palais de mon pere!
J'abandonne une Cour dont je fais tout l'eſpoir!
Mais telle eſt deſormais la loy de mon devoir.
Il faut ou m'éloigner, ou devenir coupable.
Garderay-je toûjours un ſecret qui m'accable?
Puis-je m'en aſſurer. Si juſques à ce jour
La Raiſon plus puiſſante a fait taire l'Amour;
Si j'ay pû voir ma ſœur me découvrir ſa flâme,
Sans luy montrer les feux qui devorent mon ame;
Si de cet entretien je ſuis ſorty vainqueur,
Dans un autre l'Amour entraînera mon cœur;
Se garentira-t'il d'un moment de foibleſſe?
Si je te revoyois redoutable Princeſſe,
J'aurois peut-eſtre en vain juſqu'alors combatu,
Il eſt comme à la vie, un terme à la Vertu.

Que de mes mouvemens la contrainte me gêne,
Que je pense à regret.... Mais que veut Timagene.

SCENE III.

TIMAGENE, TIRIDATE.

TIMAGENE.

Abradate, Seigneur, demande à vous parler.

TIRIDATE.

Abradate ! Ah ! ce nom suffit pour me troubler :
M'osez-vous de sa part porter cette priere ?

TIMAGENE.

Luy refuserez-vous une grace derniere ?
Seigneur, il la demande avec tant de transport,
Que j'ay crû....

TIRIDATE.

Me feray-je encor cet effort ?
Mais qu'attend-il de moy ? c'est en vain qu'il espere
Que je puisse à ses vœux devenir moins contraire.
Sa presence, sa plainte aigrira mon courroux.

TIMAGENE.

Non, Seigneur, il ne veut qu'embrasser vos genoux,

Cette foible douceur borne ſon eſperance,
Iray-je l'avertir ?

TIRIDATE.

Importune preſence !
Soûtiendray-je ſa veuë ? & d'un cœur affermy,
Oprimeray-je un Prince autrefois mon amy ?
Digne par cent vertus de l'hymen d'Erinice,
Et qui n'eſt mal-heureux que par mon injuſtice ?
Que malgré mes fureurs je ſouffre en l'accablant !
Son approche a rendu mon courage tremblant,
Qu'il vienne, je l'attens.

SCENE IV.

TIRIDATE *ſeul.*

PReſt à dompter mon ame,
Voyons-le ſans courroux, & couronnons ſa flâme ;
Commençons à me vaincre en faveur d'un Rival,
Il n'a que trop gemy d'un caprice fatal.
Qu'un cœur né vertueux ſe trahit avec peine !
Non, le mien ne ſent plus une barbare haine.
Dieux ! elle ſe redouble au moment que je voy
L'objet qui la nourrit, paroiſtre devant moy.

SCENE V.

TIRIDATE, ABRADATE.

ABRADATE.

JE viens de vos bontez implorer une grace,
Mes malheurs, mes tranſports excuſent mon audace;
Me ſera-t'il permis, Seigneur....

TIRIDATE.

Non, arreſtez.

ABRADATE.

Mes ſoins reſpectueux ſeroient-ils rebutez,
Ne pourray-je à vos pieds....

TIRIDATE.

Levez-vous, je l'ordonne.
Plus que tous mes malheurs voſtre reſpect m'étonne;
Je le crains; il m'offenſe, & je n'exige plus
Des devoirs entre-nous deſormais ſuperflus.

ABRADATE.

Quel funeſte projet! Je ne puis donc pretendre
Que vous vous contraigniez, juſqu'à vouloir m'entendre:

Dequoy ſuis-je coupable ? expliquez-vous Seigneur;
Car lors que je vous voy détruire mon bon-heur,
Je n'en accuſe point un bizare caprice,
Quand vous ma haïſſez, vous me rendez juſtice,
Je le croy ; Mais je jure à la face des Dieux,
Que le ſujet encor n'a point frapé mes yeux.
Je ne le connois point ce déplorable crime,
Par qui j'ay perdu tout, en perdant vôtre eſtime.

TIRIDATE.

Elle n'eſt point perduë.

ABRADATE.

Ah ! puis-je m'en flater ?

TIRIDATE.

Lors que je le confeſſe, en devez-vous douter ?

ABRADATE.

Dieux ! que de ſentimens oppoſez l'un à l'autre.
Terminez à la fois & mon trouble, & le vôtre.
Ils durent trop long-temps; parlez, Seigneur parlez,
Pourquoy m'eſtimez-vous, lorſque vous m'immolez?
Ou pourquoy croyez-vous ma perte legitime,
Lors que je vous parois digne de vôtre eſtime ?

TIRIDATE.

Que ce diſcours m'accable helas !

ABRADATE.

Pour quels malheurs
Vos yeux en ce moment répandent-ils des pleurs ?
Ah ! j'ose me flater que malgré vôtre haine,
Malgré les mouvemens dont l'ardeur vous entraîne;
Malgré mes soins trahis, mes respects méprisez,
Vous déplorez l'état où vous me reduisez :
Vôtre ame aux cruautez n'est point accoûtumée,
C'est pour d'autres projets que les Dieux l'ont formée;
Elle reçût du Ciel un panchant genereux,
Qui ne luy permet pas de voir des malheureux.
Que dis-je ? je suis seul entre un peuple innombrable,
Qui ne l'éprouve point, facile & pitoyable,
Je suis seul à m'en plaindre. Enfin dans les climats
Où la gloire a conduit vos desseins, & vos pas,
Tout sentit vos bien-faits aprés vôtre clemence,
Un plein bon-heur par tout suivit vôtre presence :
De vos moindres vertus les Peuples enchantez,
Au devant de vos loix, couroient de tous côtez.
Rappellez....

TIRIDATE.

Vos discours n'entraînent point mon ame.

ABRADATE.

C'en est donc fait : Suivons la fureur qui m'enflâme;
Mon amour desormais reduit au desespoir,
Ne balancera plus à faire son devoir :
Au destin qui m'attend toute ma vertu cede,
Et pour le prévenir je ne voy qu'un remede,

C'eſt la mort, & j'y cours.

TIRIDATE.

Non, vivez.

ABRADATE.

Eh comment
Vivray-je pour ſentir un éternel tourment ?
Je ne puis....

TIRIDATE.

Je le veux : Armez-vous de courage.
Prince, diſpenſez-moy d'en dire davantage :
Vos malheurs ſont du ſort d'inévitables coups,
Peut-eſtre voudra-t'il ſuſpendre ſon courroux.
Cependant loin de moy portez vôtre infortune,
Vôtre plainte m'aigrit, vôtre aſpect m'importune,
Vivez, je vous l'ordonne ; & ſur tout, deſormais
Gardez-vous devant moy de paroître jamais.

ABRADATE.

J'obeïray, Seigneur : Mais quel affreux ſuplice !
Il le faut toutefois. Ciel ! je vois Erinice.
Que ſa veuë à mon cœur cauſe un trouble puiſſant

TIRIDATE.

Dieux ! vous ne voulez pas que je meure innocent.

SCENE VI.

TIRIDATE, ABRADATE, ERINICE.

ABRADATE.

MAdame, ma douleur ne peut plus ſe contraindre :
Si vous la partagez, c'eſt à vous de vous plaindre,
Faites qu'à vôtre ſort mes jours puiſſent s'unir,
Ou ſouffrez que j'évite un funeſte avenir :
Adieu, puiſſent vos pleurs attendrir vôtre frere ;
Seigneur, ſi rien ne peut fléchir vôtre colere,
Mon exil, ou ma mort, rempliront vôtre eſpoir,
Et vous épargneront la douleur de me voir.

SCENE VII.

TIRIDATE, ERINICE.

ERINICE.

C'Eſt donc là le ſuccés qu'ont obtenu mes larmes,
A nous priver du jour trouvez-vous tant de charmes ;
Car malgré vôtre haine, il faut le declarer,
Mon cœur d'avec le ſien ne ſe peut ſeparer :

L'Amour les a ſerrez d'une ſi forte chaîne,
Que leur deſ-union porte une mort certaine;
Mes jours ſont attachez à des liens ſi doux.

TIRIDATE.

Eh! ne mourray-je point s'il devient vôtre Epoux?

ERINICE.

Vous, mon frere.

TIRIDATE.

Ah! laiſſez ce nom qui m'importune;
Ce nom qui fait luy ſeul toute mon infortune;
Ce nom par qui mes vœux ſont toûjours traverſez;
Ce nom qui me confond quand vous le prononcez.

ERINICE.

Ah Ciel!

TIRIDATE.

Helas! pourquoy le ſort impitoyable
Forma-t'il entre nous ce lien qui m'accable?
Pourquoy d'un même ſang, & dans les mêmes lieux,
Nous fit-il recevoir la lumiere des Cieux?
Et pourquoy dans le ſein d'une terre étrangere,
Inconnuë à l'Aſie, inconnuë à mon pere,
Où vos divins appas auroient pû ſe cacher,
Ne me permit-il pas de vous aller chercher?
Que par ce prix alors ma valeur animée,
Auroit de mes exploits chargé la Renommée.

ERINICE.

Que pense en ce moment vôtre esprit agité ?
Est-ce une vaine erreur ? est-ce une verité ?
Quel crime ? quel horreur me faites-vous entendre ?

TIRIDATE.

Qu'ay-je fait malheureux! n'ay-je pû me deffendre...
C'est ma sœur qui me parle : Ah grands Dieux ! qu'ay-je dit ?
Je rappelle en tremblant mes sens, & mon esprit.
Je regarde... Je songe... Et tout me desespere,
Ma sœur... que ce silence exprime de colere ;
Il m'est donc échapé ce secret odieux,
Mais sçachez par quel sort il éclate à vos yeux.
Je partois triomphant de vos premieres larmes,
La fuite me sauvoit du pouvoir de vos charmes,
En proye à mes tourmens, sans espoir d'en guerir,
J'e courois dans l'exil les pleurer, & mourir :
Les Dieux n'ont pas voulu qu'achevant ma victoire,
Je finisse ma course avec toute ma gloire ;
Ils m'ont encor rendu témoin de vos douleurs,
Et je n'ay pû deux fois resister à vos pleurs.

ERINICE.

Je fremis.

TIRIDATE.

Vous voyez d'où partoient mes caprices ;
Ainsi, justifiez toutes mes injustices,
Et croyez que contraint à pousser des soûpirs,
Je meurs sans esperance, & même sans desirs.

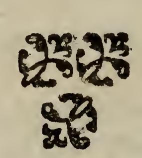
Je vous atteste, Dieux ! vôtre puissance entiere
N'a pû de ma raison éteindre la lumiere ;
Si je n'ay pas vaincu dans ce combat fatal,
J'ay conservé toûjours un avantage égal :
Si mon cœur fut saisi d'une indigne surprise,
Du moins ma volonté n'y fut jamais soûmise.
Mais ce n'est point assez pour me justifier,
La surprise est un crime : Il le faut expier.
Ma gloire, vos terreurs, mes craintes le demandent,
Je dois me dérober aux remords qui m'attendent :
Par un affreux exemple il faut épouvanter
Les cœurs infortunez, qui pourroient m'imiter ;
De vos yeux indignez la colere m'anime,
Je crains en les voyant de faire un nouveau crime :
Mais je ne craindray plus de les voir desormais,
Puisque les miens enfin se ferment pour jamais.
Voyez couler mon sang au gré de vôtre envie.

ERINICE.

Ah ! je vous aime assez pour vous sauver la vie.
Arrestez malheureux, ne me condamnez pas,
Pour comble d'infortune, à voir vôtre trépas.

TIRIDATE.

A ce juste dessein devez-vous mettre obstacle.



SCENE VIII.

TIRIDATE, ERENICE, ARTABAN.

ARTABAN.

QUe vois-je, Dieux Puiſſans ! quel étrange ſpectacle !

ERINICE.

Ah ! mon frere, eſt-ce vous que je vois en ces lieux ?
Prenez ſoin de ce Prince.

SCENE IX.

TIRIDATE, ARTABAN.

ARTABAN.

EN croiray-je mes yeux ?
Quels tranſports ? quels projets la douleur vous ſuggere ?
Que dois-je ſoupçonner ?

TIRIDATE.

Ah ! par pitié mon frere,

Ne me regardez pas, je vous fuis.

ARTABAN.

Quelle horreur!
Sauvons-le toutefois, prévenons sa fureur.

Fin du quatriéme Acte.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ERINICE *seule.*



E tiens dans ce Palais une route incertaine,
En cent lieux differens mon desespoir m'entraîne ;
Où puis-je m'enfermer, quel exil, quels deserts
Déroberont ma honte aux yeux de l'Univers :
Qu'ay-je ouy ? quels transports, quels desirs ! quelle flame,
Malheureux Tiridate ont embrasé ton ame !
Mon frere est mon amant, il me l'a dit ! helas !
A quoy destinois-tu Ciel mes tristes appas !
Et toy Divinité que l'Orient revere,
A de pareils forfaits prestes-tu ta lumiere ?
Execrable projet d'un Prince criminel !
Mais suis-je moins coupable, ah souvenir cruel !
Seule entre deux amis je fais naistre la haine,
Je porte le poignard dans le cœur d'une Reyne,

Je détruis les vertus, j'efface les exploits
D'un Heros jusqu'icy le modele des Rois.
Je remplis cette Cour de tumulte & d'allarmes :
Dieux ! faut-il à ce prix achetter quelques charmes!

SCENE II.

ARTABAN, ERINICE.

ARTABAN.

Ma sœur, je viens, peut-estre, augmenter vos douleurs,
Mais ne nous flatons plus de cacher nos malheurs;
Leur bruit déja par tout commence à se répandre,
La fiere Talestris qui vient de les apprendre,
Semble se preparer à s'éloigner de nous,
Que n'entreprendra point son amour en courroux,
Elle ira publier la honte de mon frere :
Quels seront ses transports, & que dira mon pere !

ERINICE.

Je le voy. Je crains trop de m'offrir à ses yeux,
Precipitons mes pas pour sortir de ces lieux,
Qu'il ignore ma peine, & ma crainte mortelle.

SCENE

SCENE III.

ARSACE, ERINICE, ARTABAN.

ARSACE.

MA fille où courez-vous ? Mais en vain je l'appelle,
Quel desordre en ces lieux fait mépriser mes loix ;
Artaban demeurez, reconnoissez ma voix :
Quel malheur inconnu, quelle horreur imprevuë,
Quel trouble, quel effroy frape par tout ma veuë !
De ma rencontre icy vous-même épouvanté,
Mon fils de quelle crainte estes-vous agité ?
Les yeux noyez de pleurs j'ay vû fuir Erinice,
Elle a vû Tiridate, auroit-il l'injustice,
Haïssant son amant, de la haïr aussi :
Vous le sçavez, parlez, j'en veux estre éclaircy.

ARTABAN.

Eh plust au Ciel, Seigneur, qu'il hait Erinice ;
Mais s'il faut qu'à vos yeux son dessein s'éclaircisse,
Cherchez d'autres que moy pour vous en informer ;
C'est à moy de le plaindre, & non de l'oprimer.

ARSACE.

Que s'est-il donc passé que vous n'osiez me dire ?
D'où vient que de ma Cour Talestris se retire ?

Le Prince l'a trahie, il n'en faut point douter,
Tout aide à m'en convaincre, & rien à me flater;
Mais Dieux à ſon amour quel autre objet l'enleve?
Une ſoudaine horreur dans mon ame s'éleve!
De ce Prince inquiet les mortelles douleurs,
Son étude à cacher, ſon trouble & ſes malheurs:
Pour l'amant de ſa ſœur ſa haine inexorable,
Sa langueur, tout fait naiſtre un ſoupçon qui m'accable:
Mon aveuglement cede à de triſtes clartez,
Que je crains d'entrevoir d'horribles veritez!
Pluſt au Ciel, dites-vous, qu'il haiſt Erinice?

ARTABAN.

Ne cherchez point vous-meſme à vous faire un ſuplice,
En voulant penetrer, Seigneur, dans des ſecrets,
Qui ne vous offriront que d'odieux objets:
La crainte d'attirer vôtre juſte colere
Aux termes du devoir ramenera mon frere,
Laiſſez agir ſur luy la raiſon & le temps.

ARSACE.

Ah vous m'en dites trop mon fils, je vous entens,
Ainſi d'un crime affreux Tiridate eſt coupable
D'un opprobre eternel Tiridate m'accable;
Mais de tout mon pouvoir j'aimeray mon courroux,
Pour effacer l'affront dont il nous charge tous:
Bien-toſt: Taleſtris vient, qu'on cherche auſſi ma fille,
Que ma juſtice éclate aux yeux de ma famille.

SCENE IV.

ARSACE, ARTABAN, TALESTRIS, BARSINE.

ARSACE.

MAdame, venez-vous d'un pere malheureux,
Ou plaindre, ou rendre encor le ſort plus rigoureux ?
Venez-vous contre un fils me demander vangeance ?
J'en atteſte le Ciel, & les Dieux qu'il offence,
Vous l'obtiendrez. Heureux ſi je puis en effet
Rendre la peine égale à l'horreur du forfait,
Je ne ſuis plus ſon pere.

TALESTRIS.

Et moy deſeſperée
De ſes malheurs, des miens, des voſtres penetrée,
Je ſuis toujours pour luy ce que je fus jadis,
Quand mes vœux ſe bornoient à l'hymen de ce fils,
Je le trouve toujours, Seigneur, malgré ſon crime,
Digne de ma pitié, digne de mon eſtime :
Je ne l'accuſe point d'avoir trahy ſa foy,
D'avoir feint un amour qu'il n'eut jamais pour moy;
Un trop noir aſcendant tiranniſoit ſon ame,
Il bruloit malgré luy d'une funeſte flame,

Que les Dieux irritez allumoient dans ſon cœur,
Et dont malgré leur haine, il fut long-temps vainqueur,
Souffrez que je le voye, & s'il faut qu'il periſſe,
Qu'il connoiſſe du moins que je luy rends juſtice:
Que ſans luy reprocher les pleurs que je répans
Contre un Pere offencé ſeule je le deffends,
Et m'apreſte à mourir fidelle à ſa memoire,
Si tout mon ſang verſé peut luy rendre ſa gloire.

ARSACE.

Ah que tant de vertus me font encor haïr
Le malheureux, l'ingrat qui vous a pû trahir,
Madame, vos bontez ſi mal recompenſées
Jamais de mon eſprit ne ſeront effacées.

SCENE V.

ARSACE, ARTABAN, TALESTRIS, ERINICE, BARSINE, ORASIE.

ERINICE.

Vos ordres abſolus m'apellent dans ces lieux,
J'obeïs; mais plûtoſt chaſſez-moy de vos yeux
Seigneur, & que les miens de tant de maux coupables,
Ne rencontrent jamais vos regards redoutables:
Un éternel exil eſt tout ce que j'attens.

ARSACE.

Ah loin de vous bannir, ma fille, je prétens
Couronner vos vertus aux yeux de Tiridate ;
Je veux qu'il ſoit témoin du bon-heur d'Abradate,
Mitrane....

SCENE VI.

ARSACE, ARTABAN, TALESTRIS, MITRANE, BARSINE, ORASIE.

ARSACE.

Mais ces pleurs dont vos yeux ſont remplis,
Ne doivent point couler pour un indigne fils.

MITRANE.

Vous-meſme ne pourriez refuſer de le plaindre,
Si vous ſçaviez, Seigneur, tout ce qu'il nous fait craindre,
Si de ſon repentir vous voyiez les tranſports,
Et le terrible état où l'ont mis ſes remords.

ARSACE.

Que voulez-vous me dire, & que fait Tiridate,

MITRANE.

Je l'ay laiſſé, Seigneur, gardé par Abradate,

Qui luy rend tous les ſoins d'une tendre amitié,
Soit grandeur d'ame en luy, ſoit devoir, ſoit pitié,
Plus que vous à ſa veuë accablé de triſteſſe,
Ce Prince genereux dans ſon ſort s'intereſſe.

ARTABAN.

Ah frere infortuné!

TALESTRIS.

Que fait-il? juſtes Dieux!

MITRANE.

Je l'ay ſuivy tantoſt au ſortir de ces lieux;
D'abord s'enfermant ſeul, il ſe cache à ma veuë,
J'aproche malgré luy. Ta preſence me tuë;
Laiſſe-moy, m'a-t'il dit, pourquoy me venir voir,
J'ay brûlé, j'ay parlé, j'ay trahy mon devoir,
J'ay ſacrifié tout à ma honteuſe flame,
Aux noirs égaremens, aux tranſports de mon ame,
Ma ſœur les a connus. Quels criminels jamais
Ont ſignalé leur nom par de plus grands forfaits;
Ah! pour renouveller les fureurs de Cambiſe,
Je n'avois qu'à pouſſer ma funeſte entrepriſe;
Aprés avoir tenté de ſeduire ma ſœur,
Il ne me reſtoit plus qu'à luy percer le cœur.
A ces mots n'oſant plus ſoûtenir la lumiere,
Il détourne les yeux, & ferme la paupiere;
Des reproches ſecrets que luy fait ſa vertu,
Son eſprit accablé, ſon corps meſme abbatu,
Il demeure immobile, il fremit, il s'égare,
Une aveugle fureur de ſon ame s'empare;

Défiguré, saisi d'un morne desespoir,
Il releve sur moy ses regards sans me voir :
Il parle, & ne tient plus que des discours sans suite,
Malgré ma resistance il veut prendre la fuite ;
Cherchant sans le trouver le chemin de ces lieux,
La terreur & la mort sont peintes dans ses yeux,
J'ignore quels objets luy presente son ame ;
Mais il nomme Erinice, & vous aussi, Madame,
Tout pleure, tout observe un silence profond,
A ses cris redoublez ce Palais seul répond :
Enfin il sent les coups d'un destin trop contraire,
Pour ne pas meriter la pitié de son Pere.

ARSACE.

Je voulois le punir, vous en estes témoins,
Le Ciel n'a pas daigné s'en remettre à mes soins ;
Je le vois, toutefois si le crime est horrible,
Que la punition, justes Dieux, est terrible !
Mais il vient. Sa fureur semble l'avoir quitté.



SCENE DERNIERE.

ARSACE, TIRIDATE, ABRADATE, ARTABAN, ERINICE, TALESTRIS, MITRANE, TIMAGENE, Suite.

TIRIDATE.

OU ſuis-je ? quel ſpectacle icy m'eſt preſenté ?
Artaban, Taleſtris, Erinice, mon Pere ;
Que leur diray-je ? O Ciel ! je ne puis que me taire.

TALESTRIS.

Que cet objet m'afflige, & m'inſpire d'effroy ;
Dans quel état, Seigneur, vous montrez-vous au Roy.

TIRIDATE.

Eh, Madame, quel ſoin prenez-vous d'un coupable ?
Seigneur, je n'attens point qu'un regard favorable
Tombe encor par pitié ſur un indigne fils,
Mes crimes ont eſté trop long-temps impunis.
Vangez-vous.

ARSACE.

Ah mon fils !

TIRIDATE.

Helas ! le ſuis-je encore ?
Mon amour, ma fureur, mon nom vous des-honore.

ARSACE.

ARSACE.

Mon fils, ton repentir vient de me rendre à toy.

TIRIDATE.

Mais il ne détruit pas l'horreur que j'ay pour moy.
O ſouvenir fatal !

TALESTRIS.

Eloignez-en l'image.

TIRIDATE.

Ses traits toûjours preſens, accablent mon courage.
Mes forfaits, mes malheurs, mes noirs égaremens,
Tout ſe montre à mes yeux dans ces affreux momens.
Je perds tout en un jour, Dieux par vôtre colere,
L'eſtime des Mortels, l'amitié de mon pere,
Ma gloire, ma raiſon, & même ma fureur,
Qui de mon ſort cruel me déroboit l'horreur.

ARTABAN.

Oubliez vos malheurs, & vos erreurs paſſées,
Que déja vos remords n'ont que trop effacées.

TIRIDATE.

Ah ! mon frere, la mort les effacera mieux :
Je la ſens qui s'approche, & j'en rends grace aux Dieux.

TALESTRIS.

Non, vivez pour regner.

ARSACE.

C'eſt moy qui t'en convie,
Mon fils.

TIRIDATE.

Je n'ay, Seigneur, plus de part à la vie.

MITRANE.

Quoy donc....

TIRIDATE.

Dans les momens que j'ay paſſé ſans toy,
Par un heureux poiſon j'ay diſpoſé de moy.
Il agit maintenant.

TALESTRIS.

Ah Seigneur !

ARTABAN.

O mon frere !
Helas ! qu'avez-vous fait ?

TIRIDATE.

Ce que je devois faire :
Perdu, deſeſperé, honteux de mes fureurs,
La Mort ſeule pouvoit me ſecourir ; je meurs.
Indigne de vos vœux dans mon deſtin funeſte,
Madame, de mes jours j'ay dû trancher le reſte,
Mon frere plus heureux, & plus digne de vous,
En aſſurant la paix, deviendra vôtre époux.
Ouy, Prince, c'eſt à vous de conſoler mon pere,
Mes crimes luy rendront ma perte moins amere.
Regnez : De vos exploits les Parthes amoureux,
Recevront avec joye un Roy ſi genereux.
Seul digne fils d'Arſace, il faut que ſon Empire
Soit le prix des vertus que ſon ſang vous inſpire,

Ma ſœur : Car eſtant preſt d'aller devant les Dieux,
J'oſe vous regarder, & ne crains plus vos yeux;
Ne prononcez jamais le nom de Tiridate,
Oubliez-moy. Pour vous genereux Abradate,
Joüiſſez d'un bon-heur par ma mort affermy :
Enfin, ſouvenez-vous que je meurs vôtre amy.

ABRADATE.

Ah ! Seigneur, je voudrois par tout mon ſang.....

TIRIDATE.

Ce zele
Fait rougir un amy qui vous fut infidelle,
Je ne merite pas des ſoins ſi genereux.
Je meurs ; par mon trépas, vous vivrez tous heureux :
Conſervez ſeulement une digne memoire
D'un Prince infortuné, qui s'immole à ſa gloire;
Je n'exige plus rien. Cher Mitrane, aides-moy,
Dans mes derniers momens, je ne veux voir que toy.

ARSACE.

Ah Dieux !

ARTABAN.

Que je le plains !

TALESTRIS.

Que ſa perte m'accable !

ABRADATE.

Quel bon-heur à ce prix peut nous eſtre agreable !

FIN.

EXTRAIT DU PRIVILEGE du Roy.

PAR Grace & Privilege du Roy, donné à Paris le premier jour de Mars 1691. Signé, Par le Roy en son Conseil, GAMART. Il est permis au Sieur CAPISTRON de faire imprimer; vendre & debiter par tel Imprimeur ou Libraire qu'il voudra choisir, une Piece de Theatre de sa composition, intitulée *Tiridate Tragedie*, pendant le temps de six années, à compter du jour qu'elle sera achevée d'imprimer pour la premiere fois, pendant lequel temps, faisons tres-expresses inhibition & deffense à toutes personnes de quelle qualité & condition qu'elles soient, de faire imprimer, vendre ny debiter par tous les lieux & terre de nostre obeïssance ladite Tragedie, d'autre d'autre Edition que de celle de l'Exposant, ou de ceux qui auront droit de luy, à peine de quinze cent livres d'amende, payables sans depost par chacun des contrevenans, & de confiscation des Exemplaires contrefaits, & de tous dépens, dommages & interests, & autres peines portées plus au long par lesdites Lettres de Privilege.

Ledit Sieur de CAPISTRON a cedé son droit de Privilege à la Veufve de Loüis GONTIER Marchande Libraire à Paris, suivant l'accord fait entre-eux.

Registré sur le Livre de la Communauté des Marchands Libraires & Imprimeurs de Paris, suivant l'Arrest, &c. le 8. *Mars* 1691.

Signé, P. AUBOUYN, Syndic.

Achevé d'imprimer pour la paemiere fois le 17. Mars 1691.

